CONSPIRATEURS ET GENS DE POLICE[1]

L'AVENTURE DU COLONEL FOURNIER ET LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DONNADIEU

(1802)

PREMIÈRE PARTIE

I. — AVANT LA PARADE DÉCADAIRE

... L'horloge du Palais Consulaire annonça midi, et Napoléon Bonaparte parut aussitôt.

Depuis une heure déjà, le Château des Tuileries s'emplissait de rumeurs, de bruissemens, de vacarme. Au dehors, c'était des batteries de tambour, des grincemens de fifre, des éclats de musique militaire : le *Veillons au salut de l'Empire*, ou bien la *Marche des Tartares;* c'était aussi le pas lourdement rythmé des chevaux, les perçantes sonorités des trompettes de cavalerie, les cris aigus et cadencés des commandemens ; avec des strideurs de ferrailles, les caissons d'artillerie légère rebondissaient sur les pavés, et les canons de la grosse artillerie, montés sur des

(1) Voyez dans la *Revue* des 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1902, notre précédent récit : *Conspirateurs et Gens de police. — Le complot des Libelles*, 1802, 1 vol. chez Armand Colin. Nous renverrons souvent le lecteur à ce récit dont nous avons, d'ailleurs, reproduit les procédés de narration et de mise en œuvre : « Le roman de la réalité, » comme a bien voulu le qualifier la critique anglaise.

chariots, augmentaient encore l'assourdissant tapage... Ce jour-là, 5 floréal an X (25 avril 1802), le général-Consul passait, au Carrousel, une de ses revues décadaires, parades du quintidi.

Attirant toujours de nombreux spectateurs, ces parades commençaient d'habitude à midi; mais les invités, porteurs de billets, devaient avant onze heures être rendus au Château. Sur le quai des Tuileries, devant le pavillon de Flore, on voyait donc, ces matins-là, s'arrêter de nombreuses voitures : calèches aux clinquantes livrées amarante ou jonquille, légers cabriolets à jockey minuscule juché sur l'arrière-train, fiacres monumentaux, les « chars numérotés » de la place publique. Des citoyens de haute importance descendaient de ces équipages : ministres, sénateurs, conseillers d'État, tribuns, législateurs; des fonctionnaires de toutes broderies, et des magistrats de tous manteaux; des « jurisconsultes, » avocats, avoués ou notaires, et plusieurs de ces « nouveaux riches, » banquiers et fournisseurs des armées, les potentats de la finance, l'aristocratie, à présent, de la nation régénérée, — les « ci-derrière, » successeurs des « ci-devant... »

Beaucoup de citoyennes se pavanaient parmi ces citoyens : des « merveilleuses » qu'accompagnaient des « agréables. » On était alors au printemps et floréal commençait à vêtir les jardins, à dévêtir « les belles. » Aussi, habillées à « l'enfant, » Delphine et Valérie, Paméla et Clarisse avaient endossé la robe à traîne, tunique « couleur de nos parterres, » aux manches bouffantes, à la taille dessinée sous les seins. Gantées jusqu'aux épaules, elles laissaient avec négligence flotter l'écharpe de cachemire, une pourpre brochée d'or; des turbans à camées ou des « frissons d'esprit » surmontaient leurs coiffures. La plupart de ces divinités étaient teintes, et les rutilances du blond vénitien coloraient les jeunes chevelures de ces Vénus ou les savantes perruques de ces Junon... Tout aussi merveilleux allaient, se dandinant, les « agréables » dans l'étroit frac marron à boutons de métal, la culotte de satin noir, les bas de soie blanche, les escarpins sans boucle, et portant sous le bras un bicorne à cocarde. D'un « soupçon » de gilet descendaient en cascades les breloques de leurs montres, et d'une mousseline à triple tour jaillissait, souriante, une tête à prétentieuse impertinence. Plus de cadenettes, d'oreilles de chien, de peigne d'écaille dans un chignon postiche, mais la simple Nature ou la Beauté antique : cheveux « en coup de vent » et

figures sans barbe ni moustaches. Moins ridicules toutefois que les muscadins de l'an X, ces « petits-maîtres » ne zézayaient plus en parlant; ils jouaient du lorgnon avec moins d'effronterie, et même, parlant aux citoyennes, les appelaient déjà Madame ou Mademoiselle... Tant de choses avaient passé de mode depuis le temps du défunt Directoire !...

Fort satisfaits de l'heure présente, trouvant tout admirable en la République de l'an X, ces nouveaux seigneurs de la France célébraient avec enthousiasme l'œuvre entreprise par le Premier Consul : son traité d'Amiens, « la paix continentale, maritime, universelle, » une Paix romaine ! et le « temple de Janus » si glorieusement fermé;... son Concordat, la « pacification des consciences » et, « Dieu n'étant plus exilé de la Nature;... » son Code, chaque jour discuté, amendé, refait par des légistes qu'il dirigeait, législateur lui-même;... la destruction du brigandage et des chouanneries, « l'amour succédant à la haine, » et le peuple français pouvant se dire enfin « un peuple de frères;... » de fécondans travaux publics commencés en tous lieux, des canaux et des ports creusés pour renouveler « les merveilles de l'Égypte; » de longs chemins traçant leurs « blancs sillons » à travers les cent deux départemens des Gaules reconstituées; l'escarpement des Alpes traversé bientôt par des routes; le Piémont et la Cisalpine formant comme un prolongement de la France; Paris même, la ville aux fainéantes agitations, transformée en ruche laborieuse, avec des terrassiers poussant vers Grenelle et Passy les quais de la Seine, des maçons abattant les branlantes bâtisses, immonde souillure du Carrousel. Plus de banqueroute nationale, à présent, mais le crédit, l'honneur commercial rendu à la France : le tiers consolidé, tombé naguère plus bas que 10, dépassant aujourd'hui le cours de 50; — oui, partout le travail, l'aisance partout, et déjà le bruit des fabriques grondant et grinçant sur les hauteurs de la Croix-Rousse, les coteaux de Ménilmontant, dans le val de la Bièvre, les pacages de la Normandie. Quoi ! tant de miracles accomplis en moins de trois années ?... Le « génie !... » Aussi, reconnaissance et gloire à Bonaparte, le destructeur de l'anarchie, « l'instaurateur de la prospérité, » à la fois César, Trajan et Justinien, — le « Grand Consul... »

Çà et là, toutefois, parmi ces fonctionnaires et ces « nouveaux riches, » ces toilettes à la Flore et ces costumes de mirli-

flores se faufilaient de vieux habits, de vieux galons, de vieilles figures, souvenirs de la France d'autrefois : des perruques et des catacouas de ci-devant, radiés. Eux aussi, ces messieurs s'en allaient quémander un regard du Premier Consul...

Déjà de clandestins désirs, besoins mal refrénés de fonctions et d'honneurs, travaillaient, au faubourg Saint-Germain, bien des cœurs ambitieux. Désespérant de la royauté, maints royalistes de haut parage se sentaient las de leur loyalisme, las surtout de la proscription, du vagabondage à travers les peuples, du pain si amer à manger en de pouilleuses tavernes d'Allemagne ou d'Angleterre, de l'escalier si dur à gravir dans les taudions de Hambourg ou de Londres. Non, fini tout cela ! A d'autres désormais, les fidélités superflues et la résistance inutile, les machines infernales, les détroussemens de diligence, les rafles de caisses publiques, les « chauffes » justiciaires, les égorgemens de curés patriotes, les abatages de gendarmes dans les fondrières des chemins creux, bref les prouesses d'un *Pierrot* Saint-Réjant ou d'un *Gros Papa* Cadoudal ! On traquait, on fusillait beaucoup trop aujourd'hui tous ces chevaliers du « chariot, » tous ces paladins du clair de lune ! Et d'ailleurs, un ancien duc et pair ou un ex-gentilhomme de la Chambre n'était pas fait pour être chouan. Rentrés grâce à l'amnistie de l'an IX dans leur pays, en leurs hôtels, ces messieurs commençaient à lorgner les Tuileries. Le Palais du Gouvernement les attirait. Certes, les femmes n'osaient encore se commettre avec « la clique de ce mauvais lieu, » mais les hommes montraient moins de délicatesse. Chaque soir, il est vrai, au jeu de biribi, dans quelque salon dédoré du quartier de la Fontaine Grenelle, monsieur le marquis, monsieur le vidame persiflaient à l'envi le « nabot grand homme, » nasardaient le « singe vert, » outrageaient le « bâtard de la mère la Joie, » prodiguaient l'épigramme à un malappris qui portait une cravate noire avec l'habit de velours. Et c'étaient d'incessans quolibets, d'amusantes drôleries, des racontages, des commérages, des pati-patas : « Par trop burlesque, le Héros, avec sa petite taille, ses petites poses, ses petites bottes : un Charlemagne, à peine haut de quatre pouces ! Du reste, un épileptique atteint de frénésie héréditaire, brutal avec ses familiers, les frappant du pied et du poing, quand survenaient les heures de crise ! Et si grossier avec les femmes : les traitant toutes comme des cantinières. Un méchant fou !... » Oui, mais aux jours de

parade consulaire, le diseur de brocards se glissait dans le repaire du méchant fou avec un placet dans la poche : il y venait solliciter. Bonaparte l'accueillait d'ordinaire sans trop de brusquerie, car il témoignait à la vieille roche d'altières complaisances. Non, certes, qu'il l'aimât : — la « Paille au nez » conserva toujours des rancœurs contre les « paltoquets à particule, » tourmenteurs à Brienne de son hirsute enfance; — mais couchant aujourd'hui dans le lit des Bourbons, il entendait être servi autant et mieux que les Bourbons eux-mêmes. Son rêve était déjà d'une Maison consulaire, d'une sorte d'Œil-de-bœuf où nippés à la française, épée en verrouil, catogan sur la nuque, d'anciens talons rouges stationneraient dans ses antichambres. Au faubourg Saint-Germain, on devinait ces injurieux désirs, et tout en ricanant, les malins apprêtaient leurs manchettes. Les jours étaient proches, — chacun le comprenait, — des charges recouvrées à la Cour et des sinécures bien rentées, des chambellans, des maîtres de cérémonies, des veneurs, des écuyers cavalcadours. Puisque ce M. Bonaparte allait être bombardé « empereur des Gaules, » — eh bien ! on se résignerait à marcher devant lui; devant lui on ouvrirait les portes : noblesse oblige, et nécessité fait loi...

Des Anglais, en négligé de touriste, mettaient une sombre tache sur tant de brillantes toilettes. Cette barbare Albion semblait ne rien savoir des lois si rigoureuses qu'édictait le « Suprême bon ton : » les femmes s'étaient empanachées de turbans à plumes, et les hommes avaient chaussé leurs bottes !... Depuis la paix d'Amiens, quelques « milords, » flanqués de leurs miladies, commençaient à se montrer sur les boulevards. Ils étaient descendus dans les auberges à la mode, rue de la Loi ou place de la Concorde, et y faisaient d'assez fortes dépenses. On les accueillait joyeusement, voire avec déférence, car les temps n'étaient plus de « la perfide Carthage, ni de sa foi punique. » Tout Anglais était, à présent, un penseur, un philosophe, un sage, quelquefois un « fou raisonnable, » mais aux piquantes manies, à l'excentricité de haut goût. Pour la plupart, ces gentlemen menaient un gai voyage : le Paris de l'an X les amusait. Certes, ils déclaraient mesquine cette Babylone aux rues malpropres : aucun trottoir, et trop peu de réverbères; la cuisine des mangeurs de grenouilles n'était point à leur goût : fadasses les condimens, chefs-d'œuvre de Véry et de Robert; le Louvre et

ses tableaux, l'Institut et ses habits verts les attiraient fort peu; mais, *old boys*, ils s'égaraient volontiers dans les « Bosquets d'Idalie. » Les bagarres enragées du Théâtre-Français, les pugilats de son parterre, leur procuraient aussi d'agréables passe-temps, et ils découvraient mille délices dans le ci-devant Palais-Royal. Si capiteux, *indeed*, l'ancien « camp des Tartares, » les Galeries d'Arcole et de Quiberon, avec leurs restaurans-caveaux, leurs maisons de jeu, leurs bazars de victuailles, leur ventriloque, leurs aveugles concertans, leurs nymphes aux jupons retroussés! Tant d'étonnans spectacles étaient à voir dans ce Paris bizarre : la divine Récamier, par exemple, tout au moins sa baignoire et son lit! Aisément, l'étranger de passage obtenait permission de visiter l'hôtel de la rue de Mont-Blanc, ce temple qu'habitait l'insensible idole. Il avait licence d'admirer à loisir les salons où chaque septidi s'énervaient tant d'espoirs inutiles; la chambre pompéienne ornée, comme un sanctuaire, de trépieds odorans et de lampadaires antiques; le lit, si chastement étroit, dressé sur une estrade, où l'Artémis mariée dormait son sommeil virginal; même la salle de bains, toute lambrissée de glaces, où elle aimait à s'admirer en une « toilette de paradis. » L'exhibition du trop peu discret gynécée émerveillait jusqu'aux méthodistes. Et pourtant, le Consul Bonaparte excitait plus encore leur curiosité.

Un étrange revirement s'était produit en l'âme anglaise; le « pacificateur des continens et des mers » avait su pacifier la haine britannique : John Bull n'exécrait plus *Boney*. Maintenant, de Douvres à Inverness, « hurrah pour Bonaparte! » Il avait cessé d'être l'homme pâle monté sur un cheval pâle, une des bêtes apocalyptiques, ou bien ce gnome à facies de squelette qu'aimait à crayonner Gillray. Il n'était plus le monstre d'infamie si malmené par les journaux de Londres : le fusilleur des royalistes à Toulon, le malandrin voleur de tant d'argent en Italie, le poltron qui s'était caché dans les marais d'Arcole, le massacreur des innocens mamelouks, l'empoisonneur des blessés de Jaffa. Non, et « hurrah pour Bonaparte! » L'outrage avait cédé la place au dithyrambe; le mépris à l'admiration. Héros sans rival dans l'histoire et pareil à quelque « lion de Juda, » on proclamait ce favori de la victoire plus victorieux encore que Marlborough : Alexandre et César à la fois, par la fortune, par le génie!... On débarquait en France avec l'espoir de le connaître, de l'entendre, de s'en remplir les yeux. « Il me tardait, a raconté

sir John Carr, de voir un homme dont le renom a pénétré jusqu'aux confins de la terre, et dont les exploits sont comparables à ceux du vainqueur de Darius. » Ceux qui l'apercevaient le trouvaient séduisant, de taille élégante, et de visage superbe. Son corps bien cambré, disaient-ils, révélait « des merveilles musculaires; » « la douce mélancolie » rendait enchanteur son sourire : bref, un athlète doublé d'un lakiste! Aussi, les parades consulaires étaient pour le touriste anglais un spectacle de sélection. C'était là, en ce milieu propice, qu'il voulait admirer le héros, le voir parler en camarade à ses compagnons d'armes, les morigéner doucement, doucement leur tirer l'oreille. Et quel amour, pensait-il, chez ces guerriers pour le Tondu, leur petit caporal : « son cheval même devait avoir conscience de la gloire de son cavalier! » Et puis, là-bas, dans le *home*, le *sweet home*, autour de la théière ou du flacon de whisky, se débitaient tant de falotes histoires! Le Consul, affirmait-on, avait rapporté d'Égypte un fort curieux usage. Aux jours de grande revue, des soldats poussaient devant lui un déserteur condamné à mort; *Boney* livrait d'abord ce lâche aux quolibets de ses grenadiers, puis un mamelouk, chaouch du Maître de l'Heure, faisait, d'un coup de cimeterre, rouler au loin la tête du misérable... Sensation inédite! Et porteurs d'une carte d'entrée, Wilson et Williamson, Ketty et Georgina accouraient s'émouvoir.

Selon leur condition officielle, ces divers invités trouvaient des places de choix ou de rebut. Les gens de la maison consulaire connaissaient bien leur monde et savaient saluer l'uniforme tout autrement que le frac sans broderies. Déjà, une cour très compliquée s'organisait en ce rudiment de cour, cérémonieuse et formaliste. Les personnages de marque allaient donc attendre dans les appartemens de réception; on dirigeait les citoyens sans chamarrures sur le cabinet du général Duroc : le gouverneur du Palais en recevait toujours quelques vingtaines. Quant aux croquans de la République, porteurs de pétitions, ils étaient condamnés à faire piteusement pied de grue. Pour eux, le pavé des Tuileries : on les rangeait au long des murs, sous les fenêtres du rez-de-chaussée. Aux jours d'averse ou de bruine, une pareille place eût pu sembler peu délectable; mais, par un miracle des cieux, le soleil, disait-on, dissipait les nuées dès qu'apparaissait Bonaparte. Du reste, trois ou quatre heures de fastidieuse faction n'étaient pas pour effrayer de vaillans qué-

mandeurs; à chaque revue de quintidi, ils accouraient de plus en plus nombreux. Cette France de 1802 ressemblait fort à la France d'à présent; la nation philosophe avait pieusement gardé le culte des émargemens; on postulait beaucoup, dès cette époque, on importunait, on impatientait les ministres, et souvent, de guerre lasse, on s'adressait au maître suprême, distributeur d'emplois et redresseur des torts. A l'issue de chaque parade, se jouaient d'amusantes comédies. Après le défilé des troupes, quand le dernier canon avait disparu dans un nuage de poussière, Bonaparte descendait de cheval. Il traversait alors la cour des Tuileries pour s'arrêter devant le dôme. Et soudain se ruait vers lui toute une cohue plaintive, en brandissant des pétitions. Roide, sec, hautain, il daignait, d'ordinaire, écouter quelques doléances; requêtes et apostilles allaient s'entasser ensuite dans une corbeille : elles dorment encore dans nos archives leur grand sommeil d'oubli. Parfois, il poussait son cheval jusqu'au milieu du Carrousel. Le populaire l'entourait aussitôt; d'aucuns l'apostrophaient familièrement, et, durant quelques minutes, Bonaparte dialoguait avec maman Radis, la gargotière, avec Cadet-Buteux, passeur à la Rapée... Une pareille mise en scène lui semblait nécessaire. Courtisant les faveurs de la foule, il se voulait créer une légende de bonté : « Saint Louis et son chêne de justice... Titus, délices du genre humain... » Maintes fois, pourtant, les familiers du Consul l'avaient supplié de renoncer à cette dangereuse fantaisie. Un Chouan, un « anarchiste, » émule de Saint-Réjant ou d'Arena, trouvait ainsi licence de perpétrer un attentat facile. Mais tant de bonnes raisons n'arrivaient pas à convaincre cet obstiné; sa réplique était péremptoire : « Moi, je fais mon métier; à la police de faire le sien!... » Un entêtement de fataliste!

La place du Carrousel s'emplissait, maintenant, d'une plèbe curieuse et musardante. Bien que toujours les mêmes, ces revues décadaires étaient pour le Parisien un spectacle toujours nouveau. Jean Niquedouille, l'apprenti, y venait reluquer les sapeurs : « des mages militaires, » au dire de sir John Carr; Fanchon la ravaudeuse y admirait son tambour-major. Les grenadiers de la Garde surtout offraient à l'émerveillement populaire un colosse empanaché et soutaché, si reluisant et si rutilant, qu'il n'avait son pareil dans la République. Cet homme mar-

chait, célèbre à la Chopinette, célébré même sur le Parnasse : « Un Apollon Rhodien ! » s'était écrié un poète... Ce jour-là, toutefois, le badaud remarquait aux Tuileries quelque chose d'insolite : la grille aux fers lancéolés qui clôturait la cour restait fermée : « Tiens, tiens, pourquoi? Que se passait-il au Château? » Soigneusement close et gardée par des factionnaires, cette grille étalait aux regards les dorures de ses coqs gaulois qui, les ailes éployées, dressés sur leurs ergots, semblaient claironner un combat. Quatre socles, édifiés récemment, les flanquaient à droite et à gauche, et, sur ces piédestaux, se dressait le trophée conquis à Venise : les chevaux byzantins, regardant de travers, piaffant avec lourdeur. Un clair et gai soleil, — le soleil de Bonaparte, — brillait au ciel de floréal, déversant ses rayons sur la multitude amusée. Çà et là, stationnaient aussi divers « observateurs, » mouchards de la police : des numéros 7, 24, 28, 38, 57 *bis* dont les noms d'émargeurs sont encore un secret ; d'autres encore, moins mystérieux ceux-là, des ci-devant : un M. de la Cornillière par exemple. Flânant et baguenaudant, pareils à des « gobe-mouches, » ces honnêtes gens regardaient, écoutaient, préparaient leurs bulletins. Autour d'eux s'épandait l'esprit de la badaudaille, sa blague et ses gaudrioles. Les coqs gaulois excitaient son hilarité. « Eh ! l'ami, admire donc la basse-cour ! » une facétie alors très en faveur, — innocente, au faubourg Saint-Antoine ; venimeuse, au faubourg Saint-Germain. Mais cette irrévérence de la multitude n'inquiétait par les citoyens « observateurs... »

Huit jours auparavant, le dimanche de Pâques 1802, ils avaient assisté au plus émouvant des spectacles, entendu la grande voix de Paris acclamant Bonaparte (1). Au fracas des salves d'artillerie, aux tintemens de l'Emmanuel, le Consul avait célébré le retour de la paix... La paix ! — la paix dans les consciences, la paix sur la terre et sur l'Ocean ; après dix années d'incessantes tueries, c'était enfin la paix ! Et le pacificateur était allé à Notre-Dame pour rendre son autel au Dieu triomphateur de la Raison. Mais il s'était ménagé pour lui-même toute une vivante apothéose. Dans les tortuosités des rues fourmillantes trois cent mille enthousiastes avaient vu se dérouler un fastueux, bizarre, interminable cortège : hussards, dragons, chasseurs, garde consu-

(1) Voyez dans notre précédent récit : *le Complot des Libelles*, la description de la cérémonie de Notre-Dame, le jour de Pâques (1802).

laire; des conseillers d'État à la mine épanouie, et des ambassadeurs à la face renfrognée; des ministres à l'attitude ou servile ou sournoise; la bigarrure des livrées rétablies, jaune, bleue, rouge et verte; des mamelouks tenant en laisse des genets d'Espagne; un carrosse à six chevaux, et dans cet équipage les deux « petits consuls » que nul ne remarquait, et celui-là dont le maigre visage attirait tous les regards, Bonaparte. Oh! comme on l'avait applaudi, ce « génie tutélaire, » ce favori de la victoire renonçant désormais au plaisir de vaincre : Bonaparte l'ami du peuple, Bonaparte le Grand Consul!... Et cependant en ce concert d'acclamations, les gens de police avaient relevé bien des mots dissonans. D'abord, chez les soldats. Formant la haie au long des rues, les grognards avaient ricané. « Le nabot s'encapucine! Prend-il nos fusils pour des cierges? » — une simple plaisanterie, au demeurant. Mais certains personnages, répandus dans la foule, avaient proféré de menaçantes injures, — des gens à la face enragée, portant avec l'habit bourgeois le chapeau militaire : les officiers mis en réforme.

C'étaient, ceux-là, d'indomptables soudards, résidu des armées de 93; de vieilles moustaches, de grisonnantes « nageoires, » — lurons venus jadis au régiment, en blouse et en sabots. Au cours des marches harassantes, dans les polders de la Batavie, les sapinières de la Forêt-Noire ou les mûraies de la Cisalpine, le soleil et le gel avaient brûlé tous ces visages, le plomb de l'Autrichien troué toutes ces poitrines. Des « durs à cuire, » les camarades, des « braves à quatre poils, » des enfans chéris de la gloire!... mais Bonaparte ne les aimait pas. L'ancienne armée lui déplaisait, cette victorieuse de Jemmapes et de Fleurus, de Zurich et de Hohenlinden. Il s'alarmait de voir survivre en elle l'esprit des Jacobins, — ces odieux Jacobins qu'il déportait en masse aux Seychelles et dans la Guyane. Façonnant aujourd'hui la France au gré de son génie, il entendait triturer à sa guise les 244 demi-brigades de la République, et leur créer une âme nouvelle. Le soldat devait être sa chose, l'officier ne plus rien connaître d'un Jourdan, d'un Pichegru, d'un Brune, d'un Augereau, d'un Masséna, ni surtout d'un Moreau. Vains désirs! Il n'avait pu mater l'orgueil rebelle des glorieux va-nu-pieds de l'an II, pas même discipliner leurs souvenirs. Les Mayençais de 93, légendaires fricasseurs des semelles de leurs bottes, les compagnons de Pichegru, conquérans de flotte hollandaise,

les « bleus » de la brousse vendéenne qui avaient tant couru, tant « trimé, » à la poursuite des Rampe-à-terre, se rebiffaient avec ironie. Alors, la mise en réforme...

Depuis deux ans, elle sévissait arbitraire, parfois inique, mais souvent, hélas! justifiée. Beaucoup trop de pillards, d'ivrognes, de ruffians, avaient déshonoré l'épaulette, aux jours de l'Une et Indivisible. N'osant donc châtier franchement ces insubordonnés pour crime de regrets ou d'espérances, le Consul punissait en eux l'ignorance native, la grossièreté soldatesque, l'inconscient mépris de toute morale : il « épurait. » Malheur à l'officier demeuré jacobin qui, ne pouvant brider sa langue, pérorait dans les cafés contre « l'avorton corse, » « Maman la Joie, » sa mère, ou « la poulette » sa sœur. On l'accusait bientôt d'être un pilier de tabagie, un coquin crapuleux, l'opprobre de l'armée française. En dix-huit mois, soixante-douze chefs de brigade, cent cinquante-deux chefs de bataillon, des milliers de capitaines et de lieutenans avaient été ainsi remplacés. La mise en réforme, — c'est-à-dire la misère! Et ces vieux s'indignaient. Ayant toujours tenu très haut le drapeau tricolore, comme lui percés et déchirés par la mitraille, ces « sauveurs de la patrie » s'étaient crus aussi intangibles que la patrie elle-même. On osait les frapper : sacrilège!...

Ils accouraient à Paris, pour se plaindre et pour protester. Dénués d'argent, ils logeaient leur sinistre gueuserie dans des auberges populacières du quartier des Halles, ou les hôtelleries borgnes qui pullulaient autour du Panthéon. Voulant se distinguer des pékins, ces « fils de Mars » paradaient en des costumes de fantaisie guerrière : une houppelande à boutons de cuivre, de hautes bottes à la Souvarof, le chapeau à deux cornes, le menaçant gourdin. Ils allaient, chaque jour, attifés de la sorte, assaillir les bureaux du ministre de la Guerre. Dans les rues de Varenne, de Grenelle, Hillerin-Bertin, ce n'était qu'un incessant défilé de trognes roussies par le soleil, aux favoris en croissant de lune, aux oreilles percées par des anneaux d'argent. Mais, excédés par de tels réclamans, les commis du ministère se montraient hargneux, insolens, très bureaucrates français. En retour, ils recevaient force bourrades, douceurs à « la grenadière, » et l'officier éconduit se retirait furieux. La nuit tombée, ces mécontens se rassemblaient, exhalant ensemble leurs douleurs et déversant leur bile. Durand qu'accompagnait Dumont, Agésilas et

Thrasybule, venaient s'asseoir dans certains cabarets peu fréquentés par le bourgeois. Leurs tailles sanglées, leurs têtes coiffées en queue de rat se démenaient, d'habitude, sur les banquettes de la tabagie *Baudouin*, aux Champs-Élysées, dans les cafés de la *Trésorerie*, des *Quatre-vingt-trois départemens*, des *Tape-Dur*. Ils s'attablaient aussi chez Manoury, près le Pont-Neuf, ou bien à la buvette de la *Croix-Rouge*. Là, dans la fumée des pipes et la senteur des tord-boyaux, ces furieux caressaient les cartes, taillaient de burlesques écartés : « J'annonce le Pacha, Mamelouk premier! » Et l'on abattait le Roi. « Je joue maintenant un petit consul. » Et sur la table on jetait un valet. « Pst! ici Bonaparte! » Et l'on sifflait son chien. Puis, c'étaient d'orduriers propos à l'adresse du Corse, d'immondes lazzis outrageant sa famille, force menaces de représailles. « Patience, patience! Il surgirait enfin un vengeur, un dernier Romain, quelque bon bougre de Brutus! »

Or, en cette matinée du 5 floréal, devant les coqs gaulois et les chevaux vénitiens, ces hommes à chapeaux militaires s'agitaient, nombreux...

L'affluence, il est vrai, de tant d'« oreilles fendues » n'avait en soi rien d'étonnant. Aux jours de parade décadaire, maints officiers mis en réforme se donnaient rendez-vous sur le Carrousel. Le spectacle des diaprures d'uniformes, des scintillemens d'armes, des habits bleus à revers blancs, des dolmans verts à brandebourgs jaunes, des bonnets d'ourson et des shakos à flamme, était pour eux magique. Et puis la vue du « gringalet » à cheval, du Consul, leur bourreau, les attirait. Histoire de faire quelque amusant scandale! Dès qu'ils apercevaient leur « chevalier de Saint-Cloud » roulant sur sa monture, c'était un feu croisé de bouffonneries : ils critiquaient, goguenardaient, brocardaient, à voix haute et sans retenue. Mais, ce jour-là, ces aboyeurs se trémoussaient plus enragés encore qu'à l'habitude. La grille du Carrousel qui restait close exaspérait leur méchante humeur. « Ainsi le guerrier français n'avait plus le droit de pénétrer dans la cour des Tuileries, d'y porter une pétition? Ah! le cadet d'Égypte montrait moins d'arrogance lorsque au 18 brumaire il faisait risette à nos épées! » La livrée de la maison consulaire excitait aussi des indignations: « Vert et or: les couleurs du ci-devant d'Artois!... Hardi, courage donc, Bonaparte! Entoure-toi d'émigrés; rétablis les talons rouges, et va-t'en coucher à Ver-

sailles, misérable ! » Formant çà et là des groupes, plusieurs de ces gens à gourdins s'interpellaient par phrases baroques, conversaient en termes bizarres : « Hein ! patience ? » — « Oui, oui, patience ! patience ! »

Mais déjà un mamelouk venait d'amener devant le dôme Désiré, le genêt blanc du Premier Consul. Encore quelques minutes, et les tambours allaient battre aux champs.

II. — PÉRILLEUSE REVUE

Pénétrant dans la galerie de Diane, Bonaparte la traversa rapidement. Il avait, ce jour-là dimanche, revêtu l'uniforme des grenadiers de la Garde : l'habit gros bleu, à revers blancs, avec les épaulettes de colonel. Le fameux chapeau à cocarde coiffait ses cheveux tondus, et déjà légendaire, la redingote grise faisait flotter ses plis autour du corps chétif de ce maigriot. De la main gauche, il tenait une cravache dont il tapotait fréquemment ses demi-bottes anglaises. D'ordinaire, tout était théâtral, souvent grandiose, dans la façon dont un pareil homme aimait à se produire en public. Le dimanche de Pâques, 28 germinal, en son carrosse à six chevaux il avait étalé un faste royal et s'était exhibé dans la plus clinquante des toilettes : l'habit de « velours cramoisi, » « sa pourpre consulaire, » — le triple panache à l'Henri IV, le baudrier de son sabre constellé de gemmes ; mais aujourd'hui, c'était l'affectation de la simplicité. A peine, autour de lui, un semblant de cortège. Ses préfets du Palais, à l'habit amarante avec écharpe bleue, les citoyens Luçay, Rémusat, Didelot, Cramayel, — deux « ci-devant » et deux « ci-derrière, » ingénieux symbole d'un régime pacificateur, — le précédaient, allant de front. Ils étaient tous quatre de taille exiguë, plus petits même que leur Consul, car, au dire de certains plaisans, ils avaient, par courtisanerie, fait « raboter leur taille. » Un superbe mamelouk ouvrait la marche. Nippé du cafetan et des culottes bouffantes, coiffé d'un turban à aigrettes, le cimeterre suspendu à son cou, ce janissaire du sultan des Roumis tenait un arc entre ses doigts. Des aides de camp, en uniforme bleu-ciel à aiguillettes d'argent, complétaient le cortège. Bizarre et plaisant mélange d'Égypte et de Versailles, de Seraï et d'Œil-de-bœuf, un tel spectacle aurait pu faire sourire ; mais le Français de 1802 ne s'étonnait plus guère : il avait, depuis douze années, tant et tant vu de mascarades !

Bonaparte semblait être soucieux. Il s'avançait, le dos voûté, inclinant la tête, et parfois un soupir entr'ouvrait ses lèvres pincées. Soit fatigue des labeurs quotidiens, soit ennui d'en être distrait, telle était son attitude coutumière aux jours de cérémonies, de corvées officielles. Un des curieux qui, vers cette époque, l'aperçut au passage, le jeune et alors fervent bonapartiste Charles Nodier, nous a tracé de sa courte vision un exact et précieux croquis : « Aucun portrait n'est ressemblant. Il est impossible de saisir le caractère de cette figure ; mais sa physionomie terrasse et je n'ai pu encore m'en relever. Le général a le visage très long ; le teint d'un gris de pierre, les yeux enfoncés, fort grands, fixes et brillans comme un cristal. Il a l'air triste, affaissé, et il soupire de temps en temps... Quel homme ! Comme on l'aime, comme on l'admire ; comme on déteste ses ennemis !... » Et pourtant, en dépit de pareils enthousiasmes, ces ennemis ne désarmaient pas : Bonaparte, dans ce moment même, redoutait une tentative d'assassinat.

Depuis quelque temps, il recevait par la poste d'énigmatiques et alarmans avis ; on lui dénonçait des complots, on lui annonçait un attentat prochain. Envoyées de Paris ou timbrées en province, ces lettres arrivaient aux Tuileries, chaque jour plus nombreuses. Plusieurs portaient des signatures d'évidente fantaisie ; la plupart cependant conservaient l'anonyme. Du reste, absence voulue d'indications précises ; pas un nom de conspirateur, aucun détail sur leurs projets. Très vagues, et à dessein obscures, les unes se faisaient affectueuses, désolées, suppliantes : « Pour le salut de la Patrie, général, veillez avec plus de soin à votre conservation ! Méfiez-vous des traîtres ; ils fourmillent, ils pullulent : j'en connais ! » D'autres semblaient poser quelque facétieux logogriphe : « Garde à vous ! Une petite troupe scandaleuse désire et espère avant peu se venger de vos outrages. » Mais, railleurs ou éplorés, tous ces donneurs d'avis poussaient un même cri d'alarme : ouvre l'œil, Bonaparte ; on en veut à tes jours !... Courageux à son heure, et volontiers alors risquant sa vie, Napoléon eut toujours l'âme superstitieuse. Le mystère l'attirait, et tant d'admonitions étranges lui avaient paru inquiétantes. Il s'irritait. Quoi ! sans cesse et sans cesse des complots ! Encore le chouan ; le jacobin encore ! Que faisait donc Fouché ?... Chaque matin, durant le travail quotidien, à dix heures, le Consul apostrophait rageusement son ministre de la Police. Mais

l'homme au blême visage et aux yeux injectés de sang demeurait impassible; à peine un sceptique sourire faisait-il grimacer ses lèvres menues : « Des sornettes vraiment, une mystification ! Partout la France était tranquille, car la police veillait et surveillait partout !... » N'importe ! Bonaparte ne se laissait pas convaincre : il s'énervait. Maintenant, les parades du quintidi lui paraissaient dangereuses. Tant de généraux jaloux, d'officiers mécontens galopaient derrière lui, au cours de la revue : un coup de pistolet pouvait être si vite attrapé...

Mais *basta !* Aux ordres du destin ! Sa foi de fataliste croyait surtout en son étoile... Il allait donc, et d'une marche emportée, à cette dangereuse revue. Sur son passage, une double haie de costumes parés, de broderies, de chamarrures se courbait humblement : des sénateurs, des conseillers d'État, des juges de cassation ou d'appel, des préfets, de gros fonctionnaires. Lui ne s'arrêtait pas; ces gens-là pouvaient attendre : l'heure présente appartenait aux soldats... Parvenu au palier que surmontait le dôme, il fit, comme d'habitude, une courte halte et regarda...

Sous la vaste courbure de pierre, entre ses géantes cariatides, stationnaient quelques généraux qu'accompagnaient leurs aides de camp. Beaucoup d'officiers de cavalerie se tenaient auprès d'eux, formant des groupes, conversant du « métier. » Il était d'usage, en effet, qu'aux revues décadaires les colonels et les chefs d'escadrons, de passage à Paris, vinssent grossir l'escorte du Premier Consul. Presque tous accouraient à ces cavalcades, dans l'espoir d'être remarqués : l'avancement ! Mais chez les généraux, du moins chez ceux qui se croyaient illustres, le zèle de courtisan laissait beaucoup à désirer. Parader derrière Bonaparte en simples figurans, leur semblait une humiliante corvée et ils s'y dérobaient avec entrain...

Ce jour-là, ils n'étaient pas nombreux. Brigadiers ou divisionnaires, ces « grands chefs » portaient encore, en l'an X, le glorieux uniforme de Marengo et de Hohenlinden : l'habit bleu à paremens et à collet rabattu, écarlates et feuillagés d'or; le chapeau à panache, piqué d'étoiles d'argent; la ceinture de soie tricolore; les hautes bottes; le sabre de cavalerie, au fourreau de métal et de velours. Ni moustaches, ni barbe, sauf de courts favoris, sur leurs visages rasés à l'ordonnance. Çà et là, chez les vieux, des coiffures tressées en queue de rat; mais les

jeunes avaient conservé la mode muscadine des longs cheveux tombans, des crinières bichonnées et flottantes. Par la taille, la robuste carrure, plusieurs de ces lions bien frisés faisaient de magnifiques colosses. Très fiers de leur stature et connaissant toutes les splendeurs de leur plastique, ils portaient beau, déployaient des grâces militaires, et dressaient haut la tête sur la cravate à triple tour. Le Tondu, le petit caporal à simple redingote grise, vint se camper devant eux; il souleva faiblement son chapeau et promena un regard soupçonneux sur ces groupes étincelans. Aussitôt, un profond silence, — le silence de la discipline; le silence aussi de la peur. Quelques brèves paroles furent échangées, puis s'engageant sous le dôme, Bonaparte gagna l'escalier d'honneur. Alors, avec un grand fracas, des cliquetis de sabre et des crissemens d'éperon, généraux, aides de camp, officiers d'ordonnance, tout un brillant cortège descendit à sa suite. Sur les marches, les grenadiers et les chasseurs de la Garde présentaient les armes ; des figures d'invités se penchaient entre les baïonnettes : assurément, un attentat aurait alors été d'accomplissement facile...

Devant la vaste baie, porte monumentale du Château, et ses colonnes fleuries à chapiteaux ioniques, Désiré, le cheval blanc, piaffait d'impatience. C'était, bien connu de l'armée entière, un élégant genet d'Espagne, cadeau du roi Catholique, présent d'un protégé à son protecteur. Des harnais magnifiques! L'enthousiaste Nodier nous les a décrits en style de maquignon rehaussé de lyrisme pindaresque : « Le caparaçon est de velours nacarat! Le mors, les bossettes, les étriers, tout est en or! Et sur cet animal, le plus grand homme de l'univers!... » Bonaparte se mit en selle; les drapeaux de la Garde s'inclinèrent; il salua, et soudain, piquant des deux, partit à toute bride. Roulant sur sa monture, — il était médiocre cavalier, — le Consul se dirigea d'abord, à droite, vers l'infanterie de bataille. Et derrière la redingote grise galopait la troupe empanachée des généraux, les aides de camp aux aiguillettes dorées, les dragons et les cuirassiers aux casques brasillant sous le soleil, les hussards et les chasseurs qui laissaient flotter la pelisse, — cavalcade emportée et symbolique où, dans un nuage de poussière, aux batteries des tambours, aux sonneries des trompettes, passait comme un ouragan « l'Homme de la Destinée. »

D'ordinaire, les manœuvres du quintidi étaient pour Bona-

parte une sévère et très longue revue d'inspection. Il mettait pied à terre, entrait dans les rangs, examinait avec soin l'état des armes, la qualité des équipemens; souvent même il faisait commander l'exercice, exécuter jusqu'à l'école du soldat. Bon garçon, d'ailleurs, et camarade avec le troupier, le tutoyant sans brusquerie, provoquant ses doléances sur la gamelle et le rata, recevant des pétitions qu'on lui présentait fichées dans le fusil, distribuant aux mieux notés des armes d'honneur, pinçant l'oreille des « mauvaises têtes ; » bref, très affable avec sa « chair à canon ; » mais dur, bourru, brutal pour l'officier qu'il jugeait incapable ou prévaricateur. Telle était sa manière. La minutie de ses analyses lui servait à construire d'impeccables synthèses. Étudiant, homme à homme, chacun de ses régimens, il connaissait à fond son armée tout entière : ce génie merveilleux fut autant fait de patience laborieuse que de soudaine inspiration... Commencées dès midi, plusieurs de ces parades se prolongeaient jusqu'à cinq heures du soir. Et durant ce temps, ministres, législateurs, fonctionnaires, se morfondaient dans le Château; les officiers d'escorte restaient en selle ou piétinaient dans la cour. Un tel sans gêne à leur égard exaspérait les généraux. Pas de dîner, de théâtre possibles, avec ce tatillon, cet impatientant chercheur de vétilles ! Mais Bonaparte n'avait cure de leur plaisir, et se gaussait de leur méchante humeur...

Aujourd'hui, toutefois, il ne s'attardait pas à ses inspections coutumières. Il passa au galop devant le front des régimens, puis vint se poster en face du Palais, à sa place habituelle pendant les défilés. Au milieu de la cour, les musiques de la Garde attaquèrent un pas redoublé ; les trompettes de la cavalerie leur répondirent, et le défilé commença. Rapidement se succédèrent les habits bleus à revers blancs des 33e, 39e et 64e d'infanterie de bataille ; les bonnets à poil des grenadiers et des chasseurs à pied de la Garde ; les casques à peau de tigre des 9e et 19e dragons ; les oursons des grenadiers à cheval ; les colbacks des guides, à l'uniforme vert rehaussé d'amarante. L'artillerie enfin, avec ses lourds canons montés sur des chariots, termina le défilé... Et maintenant, allait-on ouvrir les grilles si longtemps closes, permettre au populaire d'approcher, d'entourer, un instant, le Consul ? Non ; Bonaparte s'éloigna au galop dans la direction du Palais. Déjà, les porteurs de suppliques s'étaient élancés à sa rencontre : on les écarta. Il descendit de

cheval et rentra dans le Château ; la périlleuse revue s'était achevée sans attentat.

Bonaparte, cependant, après une courte halte auprès de Joséphine, venait de regagner ses appartemens de réception. Déjà les généraux l'y précédant attendaient dans un premier salon : leurs aides de camp les avaient suivis. Au cours de la parade, le nombre s'était encore accru des officiers désireux de figurer dans le « cercle » consulaire. Maintenant, des fantassins, chefs de brigade ou de bataillon, des inspecteurs aux revues, des commissaires ordonnateurs, de simples médecins militaires plaquaient leurs uniformes contre les filets d'or de la boiserie. Rangés autour du salon et formant un ensemble d'éclatantes couleurs, ces panaches, ces brassards, ces épaulettes, ces dolmans, ces sabretaches appartenaient à tous les corps de l'armée française, de cette armée envahissante, épandue aujourd'hui du Zuyderzée batave aux maremmes de l'Étrurie et jusque sur les rivages de l'Adriatique... De nouveau, un profond silence. C'était l'heure des palpitans espoirs, l'instant aussi des craintes angoissantes : Bonaparte commençait le tour de « l'assemblée. »

Il s'avançait avec lenteur, regardant, observant, fouillant des yeux les rangs serrés de tous ces militaires. L'absence de certains généraux lui faisait froncer les sourcils. Certes, il apercevait plusieurs de ses fidèles, les familiers de la Malmaison, ses créatures : Soult, Davout, Bessières, Mortier, le camarade Junot, le jeune Marmont, son gendarme Savary, cet excellent Lefebvre, beaucoup d'autres encore. Mais les chefs principaux de ses armées, Masséna, Augereau, Macdonald, Lecourbe, Delmas, — où donc étaient-ils ? Pourquoi cette abstention voulue de paraître à ses réceptions ? Était-ce hargneuse jalousie, ou quelque chose de plus grave encore ? Alors, et comme toujours, sa pensée se reportait vers Moreau, — Moreau, l'ami, l'espoir, le jouet de tous les opposans ; Moreau l'envieux, Moreau le faible et pauvre sire que deux « furies tenaient en laisse » : son « caporal de belle-mère » et son « casse-noisette d'épouse. » Comme il le détestait !... La présence d'Oudinot lui fit pourtant plaisir. Assurément, il se méfiait d'un tel sournois, gaillard sachant « manger à deux gamelles, » fréquentant chez Moreau, courtisant néanmoins Bonaparte : des « manières qui ne menaient à rien. » Il

savait gré, toutefois, à ce divisionnaire, d'être un soldat discipliné, docile, exact dans le service. Voulant donc se montrer aimable avec un homme à ménager, il s'arrêta pour causer avec lui... Et soudain, parmi les inconnus qui entouraient le général, il aperçut un colonel, hussard à dolman brun, tresses argentées et pelisse bleue...

Oh! celui-là, il le connaissait bien : Fournier, ce beau François Fournier, l'enfant chéri des dames, le galant aujourd'hui préféré de la citoyenne Hamelin. Mais Bonaparte goûtait peu ce Lovelace : mauvaise tête, critiqueur, jacobin; jadis créature de Barras, camarade à présent de tous les mécontens; de plus, grand faiseur d'équipées, provocant des querelles, présidant aux bagarres, joueur incorrigible, duelliste impénitent : — si redouté et si redoutable pour son adresse au pistolet!... Eh quoi! ce risque-tout, cet homme d'audace et de coup de main avait chevauché, tout à l'heure, parmi les officiers de l'escorte consulaire? Comment se trouvait-il encore à Paris?... Il avait pourtant reçu l'ordre de regagner sa garnison : Lanciano, au fin fond des Abruzzes, dans les profondeurs de la Botte Italienne, — loin, très loin du Consul... Pourquoi donc n'avait-il pas obéi?...

Brusquement Bonaparte l'apostropha : « Ainsi, encore et toujours à Paris? » Le hussard avait sans doute préparé sa réponse : « Oui, encore à Paris, pour affaire de service. » Mais Bonaparte la connaissait « l'affaire de service : » Frascati, les tripots du Palais-Royal, la chambre à coucher de sa Mme Hamelin... peut-être même de ténébreux projets. A d'autres la belle histoire!...

Fournier, cependant, forgeait une excuse, fournissait des raisons : « Là-bas, dans la bicoque de Lanciano, les hussards de la 12e moisissaient et perdaient patience : ils se croyaient déportés. Leur retour en France devenait nécessaire. Au surplus, le ministre l'avait promis et... » — « Il faudrait d'abord savoir obéir, rejoindre au plus tôt votre poste! » C'était un ordre péremptoire; le chef de brigade s'inclina : « il obéirait. » — « Sans trop tarder, j'espère? » — « Sans tarder. »

Soit!... et Bonaparte s'éloigna.

III. — UN CONQUÉRANT ET SA CONQUÊTE

L'officier que le Premier Consul venait de traiter avec une telle rudesse était pourtant l'un des plus braves d'entre les braves de ses armées. A vingt-six ans le Directoire l'avait promu chef de brigade, et les appréciateurs de sa vaillance l'appelaient déjà « le premier hussard de la République. »

François Fournier, ce fameux Fournier-Sarlovèze, était né le 6 septembre 1773, en un pays non moins gascon que la Gascogne, Sarlat du Périgord, et sous le toit d'un brandevinier. Son père tenait, dans la petite ville, un cabaret à la mode que fréquentaient surtout les cajoleurs de la dame de pique. On jouait beaucoup dans ce « brandon, » et peut-être la vue du tapis vert paternel provoqua-t-elle chez François cette passion effrénée des cartes qui fit plus tard de lui la providence de tous les brelans. Au reste, il conserva toujours l'insouciante philosophie apprise au tripot natal, aventurant sa vie comme il risquait sa bourse, et traitant ses amours à la façon de l'as de cœur. De bonne heure, sa famille avait rêvé pour le garçonnet de hautes destinées : « Ah! si nous pouvions en faire un huissier! » On avait donc confié cette jeune âme aux soins procéduriers d'un procureur. Bien dressé par son maître chicaneau, un certain Lavelle, Fournier acquit très vite une rare connaissance de la paperasserie juridique : « le premier légiste de l'armée, » a dit du « premier des hussards » le facétieux Thiébault. Mais tapageur, insoumis, beaucoup trop espiègle, coutumier de gamineries fâcheuses, recevant, a-t-on dit, des écus, et ne versant à son patron que des gros sous, le petit clerc s'était entendu congédier : déjà le galopin « hussardait » les avoués! Tel fut, d'ailleurs, le début dans la vie de maints soldats, héros de la Révolution : des garnemens d'abord, et le souci de leur famille, puis brusquement devenus les champions du drapeau, l'honneur et la fierté de leur pays...

Au premier appel de la « Patrie en danger, » le farceur de basoche était accouru à Paris, pour revêtir l'uniforme. Alors, des chevauchées épiques, des coups d'estoc et de taille, des charges menées à toute bride contre les vils tyrans et les hordes esclaves. « Escadrons en avant! » Et, dragon de la 9e, chasseur de la 16e, aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, à Fleurus

et à Stockach, le cadet de Sarlat avait fait « avaler son sabre » aux pandours et aux kaiserliks. Alors aussi, les galons, l'épaulette. Au galop de son cheval, l'avancement de Fournier fut rapide, — si rapide même qu'il en ressentit comme un vertige ; sous-lieutenant, lieutenant, capitaine, chef d'escadrons, en moins de deux années :... un brave assurément !

Oui, certes, un brave, mais de plus, un malin ! En ces jours de jacobinisme, l'habile homme s'était déclaré jacobin, et la jactance de ses principes n'avait point nui à sa fortune... Dès sa vingtième année, deux professeurs de sans-culottisme lui avaient façonné une âme : deux purs entre les purs, un ex-calotin et un chasseur à cheval, Chalier et Labretèche. De Chalier, le Marat lyonnais, si vite panthéonisé dans une urne, les leçons n'avaient pas duré bien longtemps ; mais aux chasseurs de Labretèche, près d'un Léonidas lorrain, l'enseignement s'était prolongé durant plusieurs campagnes. Un sabre vraiment vertueux, ce Bertèche dit Labretèche, traqueur d'aristocrates, pourvoyeur de « Charlot » et de sa faucheuse, féal de Robespierre, aussi incorruptible que l'Incorruptible lui-même ! Quarante-deux cicatrices couturaient le corps de ce dur à mourir, et chef de brigade il promenait dans sa cantine une couronne quiritaire décernée par la Convention. Auprès d'un tel Mentor, Télémaque dut entendre de bien sublimes préceptes. Il en profita, et beaucoup trop sans doute, car après le 9 thermidor, on l'avait destitué...

Destitué pour cause de vertu, de civisme ! Sa morale jacobine avait tout d'abord protesté, furieuse... Mais, bah ! « vivons et aimons, » nous a dit le poète. Et le martyr Fournier était venu s'installer à Paris. La République appartenait, en ce moment, au Directoire ; Barras trônait au Luxembourg, et, délivrée de la Terreur, la France se démenait en un délire de carnaval. A Paris, l'élève de l'austère Bertèche se rua dans le plaisir, mais un plaisir à sa manière : il courtisa la femme sensible, fréquenta les tripots, se gourma dans les balthazars. Compagnon peu commode, moqueur et harpailleur, distribuant la chiquenaude, et n'aimant pas la recevoir, il houspilla les croupiers trop chanceux, et tapa fort sur les Tape-Dur. Les maisons de jeu et les tabagies devinrent, pour ce vaillant, de nouveaux champs de bataille, d'autres sanglans Fleurus. Ses prouesses au café Carchy, un « antre muscadin, » ou de bien mignons mirliflores sifflaient

la République, sont demeurées célèbres. Oh! ce fut, celle-là, une bagarre mémorable, nocturne prise d'assaut, à la rouge clarté des quinquets, par un soir glacé de nivôse. Les freluquets à collet noir, les va-nu-pieds à carmagnole s'étrillèrent avec frénésie, et la mêlée fut homérique des gourdins royalistes et des sabres patriotes. Désireux d'échiner les Incroyables, de briser le bec de jolis merles qui le chansonnaient, Barras avait lui-même organisé la bataille, et soudoyé les assaillans. Le résultat fut magnifique. Toute une douzaine de muscadins tomba, blessée, sous le comptoir de la limonadière, et parmi eux Fournier qu'ensanglantaient six nobles estafilades. Il se releva, néanmoins, et, l'épée haute, put se frayer passage. Par chevalerie peut-être, peut-être aussi par dilettantisme, cet amateur des belles assommades s'était joint aux royalistes pour rosser sans vergogne les vengeurs de son gouvernement. Un paladin!... Et cependant l'ingrat venait d'être nommé chef de brigade : il avait à peine vingt-six ans.

Colonel? fort bien! mais Fournier voulait, à présent, devenir général. La prestigieuse fortune d'un Hoche et d'un Marceau, d'un Bonaparte et d'un Joubert, ayant commandé en chef avant leur trentième année, faisait extravaguer tous ces soldats du Directoire. Sa ferveur jacobine s'était attiédie; il ne croyait plus guère aux dieux qu'avait adorés son adolescence; un culte plus pratique les remplaçait : la religion de l'avancement... L'avancement! Mot féerique pour les militaires, sous toutes les monarchies, dans toutes les républiques! Ils ne sont pas nombreux les gagneurs de batailles qui, dans la tuerie d'un combat, affrontant la gueule des canons, songent plutôt à remplir un devoir qu'à butiner des récompenses. Les Fabricius tant chéris de Rousseau n'ont jamais abondé dans l'histoire, et le narquois Fournier n'était point un de ces niais sublimes... L'avancement! Décrocher au paradis de la rue de Varenne, dans les bureaux de la Guerre, ces étoiles d'argent que l'on piquait sur un chapeau à panache, — son rêve désormais tenace, la hantise de ses veilles, son obsession!...

Les jours cependant avaient passé, rapides; rapides aussi, les ministres et leurs gouvernemens. Effondré dans sa pourriture, le Directoire n'existait plus : Bonaparte, maître absolu de ses armées, disposait à lui seul de l'épaulette. L'ancien chasseur de Labretèche n'en était pas connu, et devinait, pesant

sur lui, de lourdes malveillances. Solliciteur éconduit, cet agité commençait à perdre patience : « Oh ! si du moins, mon général, je pouvais combattre sous vos yeux ! » Or le Consul le vit bientôt à l'œuvre, durant sa deuxième campagne d'Italie, la « campagne téméraire » qu'aimait tant à critiquer Macdonald. Venu de l'Armée de l'Ouest où, dans les chemins creux, il étraquait les Chouans de la brousse, Fournier commandait alors la 12e de hussards : les dolmans bruns et pelisses bleues. Entraînant ses lurons aux cadenettes tressées, il se montra superbe de vaillance. Dans la vallée d'Aoste, au long des cascatelles bleutées de la Dora, sous les escarpemens pierreux qui surplombent le Piémont, ses cavaliers chargèrent, et ils chargèrent encore dans la plaine, parmi les champs de maïs, les vignes en berceau, les mûriers : à la Chiusella, à Montebello, à Marengo enfin. Là surtout leurs coups de pointe avaient défoncé les plus solides bataillons autrichiens, aidé le retour offensif de Desaix, et contribué à la victoire. Mais Fournier n'avait pas obtenu les étoiles : « Trop jeune... » « Et toi-même, Bonaparte ! » dut ricaner de rage le colonel déçu... Une haine furieuse venait d'entrer au cœur meurtri de cet ambitieux.

Trop jeune, et de toutes les façons !... Divers dossiers de police nous ont décrit les traits comme la tournure de celui qu'on nommait le beau Fournier. Mais leur style de mouchard se borne à signaler : « une taille de 1 m. 75, des cheveux et des sourcils noirs, un front bas, des yeux bleus, un nez long et gros, des lèvres épaisses, un menton pointu, un visage rond marqué de petite vérole. » Allez donc découvrir, dans cette prose à l'usage du gendarme, le charmeur de tant de minois à la mode, aspasies parisiennes ou pénélopes de départemens ! Non, et l'admirable portrait de Gros est bien autrement suggestif. Fièrement campé sur un champ de bataille, le sabre à la main droite, son poing gauche appuyé sur la hanche, tout galonné et tout soutaché, François Fournier se cambre, un peu bravache, et porte haut la taille. Sa tête se dresse dédaigneuse, voire insolente, sur le collet de sa pelisse ; ses cheveux ramenés « en coup de vent » dissimulent l'étroitesse du front, ses sourcils bien arqués abritent des yeux au regard hautain ; ses lèvres sont sensuelles, et le « menton pointu » se perd dans les plis noirs de l'énorme cravate. Irrésistible ! Tel cet homme devait apparaître, lorsque, entre deux campagnes, il s'attaquait au cœur des roma-

nesques citoyennes. D'ailleurs, des amours éclectiques, de galantes prouesses pour tous les genres de belles, sous toutes les latitudes, dans toutes les garnisons ! La légende s'en était mêlée, et la liste de ses victimes dépassait en longueur l'amusant catalogue de don Juan. La Parisienne, toutefois, et surtout la phryné, semblent avoir été son régal favori. « Je pourrais parier, affirmait-il, que des Champs-Élysées à la Bastille, toutes nos demoiselles de nuit ont eu l'honneur de me connaître. » C'était assurément beaucoup, même pour un pareil athlète. Au reste, possédant les mille fascinations qui troublent et font capituler des vertus plus farouches ! Poète en ses loisirs, il savait, rimaillant le bouquet à Chloris, rendre pensive, agitée, puis traitable, la pruderie des Lucrèce ; il troussait non moins lestement ces couplets égrillards qui se détaillent dans les senteurs du punch, sous la fumée des pipes. De plus, joli chanteur de salon, barytonnant et fioriturant comme un autre Martin. Sa voix profonde faisait bien des ravages, quand s'unissant aux soupirs de la harpe, il exhortait la femme sensible à oser connaître l'amour :

Le printemps vient : hâtons-nous d'être heureux !

Les maris, il est vrai, goûtaient peu ces mérites, mais Faublas ne daignait pas les apercevoir ; même il s'avisa, certain jour, de faire jeter au poste un dandin trop gênant : espièglerie à la hussarde...

Ils se résignaient donc. Mieux valait, d'ailleurs, pour un placide bourgeois, courber le front sous l'infortune que d'amener sur le terrain un diable d'homme, expert dans l'art de tuer. Très mauvaise tête, voire assez méchant cœur, le galant passait pour le plus raffiné duelliste de toute la cavalerie française. Sa main, de première force au jeu du sabre ou de l'épée, excellait à tailler « d'élégantes boutonnières ; » mais les Bercheny comme les Chamborand admiraient plus encore l'habile tireur de pistolet. Un maître incomparable, celui-là, un merveilleux artiste ! A vingt pas, disait-on, il coupait une fleur sur sa tige, ou de sa balle mouchait une chandelle. Mais hélas ! de si nobles talens l'avaient rendu par trop virtuose : le colonel faisait abus de son mérite. Pour la moindre goton, il prodiguait des gifles ; ses duels étaient non moins fréquens que ses bonnes fortunes : l'enfant chéri des dames marchait environné d'une auréole de sang... Aussi tant de fredaines et de faridondaines, d'ingénues subornées, d'épouses

menées à mal, d'époux battus et pas contens, effarouchaient une grincheuse morale : ce magnifique Fournier n'était pas au goût de certains rigoristes. « Le plus mauvais sujet de l'armée ! » a dit d'un tel Lauzun, l'austère, doctrinaire et parlementaire Pasquier... Mauvais sujet, sans aucun doute; mais les autres porteurs de colbacks étaient-ils donc des Éliacin ? Et puis, ce chancelier à simarre janséniste pouvait-il rien comprendre aux femmes et aux hussards?

Telle était, simplement esquissée, la fantasque figure du colonel à dolman brun et pelisse bleue, ce pittoresque et légendaire Fournier. Avec son insolente et superbe vaillance, son amusante indiscipline, ses élégances mondaines, ses perversions raffinées, il est demeuré le type accompli d'un hussard de l'an X. Notre morale bourgeoise n'a jamais rien compris à ces preux d'autrefois; elle a voulu souvent les condamner, mais leur sabre, gagneur de batailles, a bien su les défendre. Ayant pour grand honneur l'honneur de son drapeau, Fournier, tel qu'un autre Montbrun, a foncé, glorieux, en pleine épopée nationale, et le « plus mauvais sujet de l'armée » restera populaire en notre pays de France qui toujours raffola des mauvais sujets.

Pour l'instant, toutefois, ce cœur indépendant semblait devenu esclave, « esclave de la Beauté. » Celle qui venait enfin de fixer le volage était une sémillante divinité, Vénus créole, — d'aucuns prétendaient octavonne, — grande amie de la « consulesse » Joséphine, zézayant avec elle le doux jargon des Iles, et amusant cette désœuvrée par ses indiscrétions cancanières : la très fameuse Mme Hamelin.

Jeanne-Geneviève-Fortunée Lormier de Lagrave avait alors vingt-neuf ans. De sang tout à fait bleu, — du moins l'affirmait-elle, — la créole était née à Fort-Dauphin de Saint-Domingue, dans l'île, en ce moment révoltée, où le noir à si beaux panaches, Toussaint-Louverture, faisait le petit Bonaparte. Son père, colon gentilhomme, Jean de Lagrave, avait jadis été un riche planteur, possédant des sucreries, des habitations, des « hottées, » des « places à vivre, » des « maisons de placement; » mais l'incendie allumé par les nègres venait de réduire en cendres toute la richesse de ce « pâlot. » Fortunée n'avait point grandi à l'ombre des cocotiers, au rythme des bamboulas : venue jeunette, en France, elle s'y était mariée, dès l'âge de

quinze ans. Un bel hymen, en apparence, et très argenté ! L'époux, fort jeune lui-même, était un homme de finance, lignée de fermiers généraux, M. Hamelin; amoureux d'ailleurs assez laid et Céladon grincheux. Mais il mettait aux pieds de la mignonne épouse de nombreux écus, un hôtel, un blason : Turcaret portait d'or à la rose de gueules épanouie, ingénieux et galant symbole. Hélas ! l'union mal assortie devait tourner bien vite au « mariage à la mode : » Roméo s'était montré jaloux, et Juliette, un peu bien frétillante. Durant quelques années, Monsieur avait querellé Madame dans leur triste maison de la rue Taitbout : il geignait, le pauvre homme, il grognait, tandis que dans la rue grondaient les « ça ira » des patriotes. Enfin, il avait émigré. Libre alors, au milieu d'un peuple libre, Fortunée s'était montrée, sans peur, au grand soleil de la Révolution...

Elle se montra surtout durant la bacchanale du Directoire, aux temps des chlamydes échancrées et des corsages révélateurs. Émule de Notre-Dame de Thermidor, la citoyenne Hamelin, se parant de la simple nature, devint aussi déesse et très déesse. Ce fut la merveilleuse, peut-être la moins vêtue d'entre ces nudités qui se trémoussèrent chez Barras; ce fut encore l'une de ces « jambes de nymphe » qui, au Palais-Égalité, aux Tuileries, à Mousseaux, traînèrent à leur remorque les muscadins lorgneurs. Insensible, du reste, aux effaremens de la pruderie, se moquant des censeurs autant que des bégueules ! On la blâmait, on la diffamait, on l'outrageait même : elle n'en retroussait que davantage les pans de sa tunique athénienne. Mais à singer ainsi les citoyennes Laïs, cette favorite des mirliflores se mérita bientôt le plus fâcheux renom. « Galante et intrigante, » grommelaient les moralistes, et les plaisantins ajoutaient : « Le premier polisson de France ! »

Petit et noiraud, avec un nez trop court, des lèvres charnues, des cheveux frisottans, certes, ce « polisson » ne pouvait passer pour joli ; mais il avait une gentillesse émoustillante : sa laideur même était une séduction. De ses yeux noirs, très grands et pailletés d'or, se dégageait un charme capiteux, toute une griserie sensuelle. Sa taille menue et bien cambrée, sa démarche onduleuse et provocante, la façon alanguie dont la fluette poupée aimait à danser la gavotte, causaient aux autres Eucharis de jalouses fureurs. La danse, en ces jours de Vestris et de Gardel, était un art des plus subtils; mais nul n'en savait mieux les

enjôlemens que ce laideron ensorceleur, Fortunée Hamelin. Lorsqu'elle mimait dans un salon le fameux « pas de châle, » un cercle se formait autour d'elle, et pour mieux voir l'almée, les amateurs se hissaient sur les chaises. Bonne écuyère aussi, on la réputait pour sa maîtrise à conduire un cheval. Souvent, vêtue d'un travesti : culotte dessinante, redingote et spencer, l'amazone prenait part aux plus extravagantes cavalcades. En outre, de l'esprit, beaucoup d'esprit; une verve incisive, une dent à l'emporte-pièce! On citait ses bons mots, on colportait ses épigrammes. Ayant pratiqué tous les mondes, elle en connaissait le langage, et l'à-propos de sa causerie ébahissait ses adorateurs : « Incroyable! Petite parole d'honneur : un génie incroyable! » La déesse savait parler de l'Œil-de-bœuf avec Ségur, du cinq pour 100 avec Ouvrard et d'entrechats avec Trénitz!... Oui, certes, une femme de rare intelligence! Ruinée à Saint-Domingue et séparée de son mari, la citoyenne faisait pourtant figure, occupait un hôtel, avait ses réceptions, tenait des assemblées. Comment? Par quel miracle d'économie? Assurément, sa chambre moresque et son lit à l'étrusque devaient recéler de surprenans secrets.

En 1802 cependant, la délurée petite personne commençait à se transformer en femme politique...

La « femme politique » était alors, — a-t-elle beaucoup changé depuis? — une assez bizarre créature, très attirante, fort captivante, mais bien dangereuse à fréquenter. Férue d'amour pour son gouvernement, et sans cesse aux écoutes, elle recueillait dans maints salons les propos séditieux, les « clabauderies, » les simples médisances, composait des rapports, les adressait à la police. Une espionne? Oh ! non pas, mais une donneuse d'avis : elle renseignait et ne dénonçait pas. Pourtant, circonstance aggravante, ces femmes de tant de zèle cachaient très soigneusement leurs noms. Chaque jour arrivaient au ministère de la Police de nombreux poulets doux, fleurant la bergamote, signés Dumont ou bien Dupont, Estelle, Malvina ou Rosalie. Mais c'étaient là des cryptonymes qui sentaient le mouchard et masquaient souvent des dames de haut parage ou des bas bleus d'aimable renom. Fouché employait de grand cœur la femme politique, la traitait avec déférence, et parfois lui parlait d'amour. Il la voulait, cependant, d'apparence ingénue, — chanoinesse de Chastenay, par exemple, ou « belle à cheveux de soie » et mar-

quise de Custine. Chateaubriand, qui longtemps raffola de cette blonde amie, n'en soupçonna jamais les mystérieux talens. Quant à Mme Hamelin, le pudibond ministre la trouvait beaucoup trop cavalière. Cette diseuse de mots crus choquait sa bégueulerie oratorienne; même il voulut plus tard la coffrer aux Madelonnettes. Mais Bonaparte causait plus volontiers avec la confidente de Joséphine, et la faisait ainsi politiquer.

Tous deux se connaissaient, de vieille date. Général Vendémiaire, le maigre Bonaparte avait maintes fois dîné avec la merveilleuse, en cette Chaumière cossue où l'enflammé Tallien enchâssait son idole, l'ingrate Thérésia. Il l'avait rencontrée encore à son retour d'Égypte, parmi les agités qui déjà courtisaient sa fortune, dans la maison conspiratrice de la rue Chantereine. Bien plus, mari jaloux, il était venu certain jour consulter cette amie : « Son épouse le trompait ! Fallait-il divorcer? » Mais sérieuse, encore que ricanante, la citoyenne Hamelin l'avait doucement morigéné. « Eh quoi! faire un esclandre! Lui, le vainqueur des rois vouloir s'avouer... vaincu et très vaincu dans son ménage! Comme on allait le nasarder! » Et Bonaparte avait compris. Depuis lors, rentré dans la chambre conjugale, il ne découchait plus et pratiquait le lit commun avec ostentation. Aussi avait-il conservé pour la sage conseillère un souvenir reconnaissant. Dans sa gratitude, il l'employait maintenant aux plus discrètes diplomaties, — la faisant regarder, la priant d'écouter. Elle écoutait, elle regardait, et devenait alors féconde épistolière. Troussées d'une plume alerte, les lettres politiques de l'avisée Mme Hamelin étaient et sont encore un régal de haut goût. Bonaparte en appréciait la saveur égrillarde, et plus tard, sous la Restauration, le duc Decazes, un autre connaisseur, y trouvait ses délices. Au surplus, de mignonnes « épingles, » argent bien accueilli, récompensaient un zèle ingénieux et de secrets avis. Ces dons de l'amitié se transformèrent bientôt en une pension annuelle : douze mille livres d'abord, puis vingt, trente et jusqu'à cinquante mille francs, — un beau denier d'observatrice!... Et c'est ainsi que Napoléon voulut toujours comprendre le mérite des femmes politiques.

Or, en ce mois d'avril 1802, l'inconstant Fournier faisait le plus récent caprice de la charmeresse. Lui-même, d'ailleurs, ne se croyait qu'en simple bonne fortune. Aventure printanière,

pensait-il, courte folie, devant durer le temps que durent les primevères et les permissions de trois mois : une « passade, » et rien de plus ! Pourtant, la permission de trois mois avait pris fin ; mais le galant ne semblait pas vouloir regagner les Abruzzes. Il prolongeait son séjour à Paris, demandait un nouveau congé, inventait raisons et prétextes pour ne point partir : l'amourette venait de tourner à l'amour. Conquis soudain par sa conquête, il cueillait ardemment l'heure brève, les jours et les nuits rapides. Sans cesse en parties de plaisir, redoutes ou bombances, ce bien-aimé du printemps de l'an X accompagnait sa brune amie aux bals de la Chaussée d'Antin comme aux soirées des Ministères, dansait des monacos ou valsait avec elle, la voiturait au bois de Boulogne, l'amenait déjeuner chez le traiteur de Bagatelle, dans la rotonde aux miroirs indiscrets et, Sigisbée lorgné de toute une salle, affichait son bonheur aux Italiens ou à l'Opéra. Pour lui, l'hôtel de l'aimable Fortunée, une jolie bonbonnière cachée dans les verdures, en face de Tivoli, n'avait plus de mystère : il en connaissait les détours, la chambre à coucher et l'alcôve. Souvent même, au sortir de quelque brelan, il y venait chercher bon souper, bon gîte et le reste, car jamais la chère âme ne lui refusait rien : une idylle !...

Mais tandis que cet imprudent faisait jaser la pruderie médisante, un gros péril le menaçait : la malveillance de Bonaparte.

IV. — INVITATION DE CAMARADE

La rogue et déplaisante façon dont le Premier Consul venait de tancer un militaire sans discipline avait eu de nombreux témoins. Fournier évidemment n'était pas en faveur ; chacun s'écartait donc d'un tel pestiféré. Déjà, et dès 1802, la crainte qu'inspira toujours Napoléon, enlevait toute indépendance au caractère de ses officiers. Ils savaient qu'à Paris de furtifs regards surveillaient leur conduite, et redoutant les délateurs, ils évitaient de se compromettre.

Oudinot, pourtant, se rapprocha du colonel.

Ils s'étaient souvent rencontrés, l'un et l'autre, et même, certain soir, en d'inoubliables circonstances : au café Carchy, lors de la sanglante assommade. Attablé par hasard dans l' « antre royaliste, » Oudinot avait eu sa part des horions muscadins, attrapé aussi quelques caresses des patriotes. Plus tard, d'autres

combats, — moins plaisans, il est vrai, — Mincio, Bucilingo, Tavernella, les avaient mis en rapports de service. Dailleurs, divisionnaire et récemment chef de l'état-major à l'armée d'Italie, Oudinot traitait le chef de brigade comme un simple sous-ordre. Mais soldat de fortune et naguère exalté jacobin, l'ancien caporal de Médoc-Infanterie appréciait le passé politique du célèbre hussard: un cavalier, — cas extraordinaire! — était au goût de ce fantassin.

Sans aucun souci des mouchards, il venait donc convier son compagnon d'armes à un dîner de camarades: invitation pour le jour même, à la campagne, dans la senteur des bois. Oh! non pas un festin de Lucullus, mais un cordial repas d'amis. Absence complète de dames; on serait entre militaires. « A ce soir, sept heures, au château de Polangis. » — « Trop honoré, mon général! » et le colonel s'esquiva aussitôt.

De passage à Paris, Fournier n'était pourtant pas descendu à l'auberge. Il logeait, depuis six décades, près de la Cour des Messageries, dans une maison bourgeoise de la rue Notre-Dame-des-Victoires. Mais son appartement meublé n'était pour lui qu'un pied-à-terre, un simple camp volant, destiné aux visites du tailleur, du bottier, ou du « merlan » artiste capillaire. Humide, obscure et fort étroite, avec son vacarme incessant de diligences et de postillons, la rue Notre-Dame-des-Victoires offrait d'insuffisantes délices à cet inlassable batteur du pavé parisien: son quartier général était, de préférence, établi en des lieux moins moroses. Et cependant, une chambre de son garni contenait de périlleux secrets, car dans certains tiroirs d'un bureau d'acajou, il avait entassé des lettres et de la poésie.

Pour la plupart, ces lettres étaient des poulets parfumés, de tout récens billets de femmes. Bien qu'épris ardemment d'une « adorable amie, » Fournier, vraiment trop éclectique, rendait encore hommage à plusieurs autres « beautés. » Il venait même d'ébaucher, en tapinois, une galante aventure, histoire sans importance, pensait-il, mais qu'aurait pu trouver malpropre sa rancunière créole. Amourette de rencontre, la nouvelle bergère était une vieille cocote encore fort à la mode, ancienne marcheuse de l'Opéra-buffa, vertu déjà cotée aux jours du ci-devant Roi, et qui, malgré tant d'états de service, attirait toujours l'amateur. Elle avait nom Adeline, et citoyenne achalandée, recevait ses

pratiques dans un logis cossu de la rue Vivienne... La catin et la femme du monde, Adeline complétant Fortunée, — c'était, ma foi! de l'esthétisme!...

Quant à la poésie, assez peu faite pour les Chloris, elle n'avait rien d'érotique. Dans sa rage contre Bonaparte, Fournier, rimeur si badin d'ordinaire, s'avisait aujourd'hui de manier la satire: lui, plus tendre qu'un Coupigny, se transformait en Archiloque. Le bureau d'acajou contenait aussi d'outrageantes fariboles décochées à l'ingrat Consul: de la prose et des vers, du trivial et du sublime, du Vadé et du Juvénal, des épigrammes, des fredons, des poissarderies, des capucinades, des calotines vengeresses. Dangereux cela! Un crochetage de serrure et la rafle de ces papiers pouvait mettre en fâcheuse posture l'auteur de pareilles plaisanteries, — et dame! les citoyens inspecteurs de police crochetaient, raflaient, puis empoignaient sans délicatesse. Mais Fournier n'avait jamais eu peur de l'écharpe d'un commissaire; peut-être aussi ignorait-il les hauts faits du jovial et terrible Pâques. L'humiliante algarade qu'il avait subie, tout à l'heure, venait d'exacerber sa haine. Tel qu'un vin mal cuvé, son vieux jacobinisme travaillait, à nouveau, l'élève de Labretèche: d'âpres souhaits de catastrophes, des vœux d'assassinat grondaient à présent en ce cœur irrité... Quand donc surgirais-tu, Brutus, destructeur des tyrans, sauveur des Républiques?

Pour l'instant, toutefois, il s'agissait d'aller dîner à Polangis. L'usage voulait, en 1802, qu'en dehors du service un officier ne portât pas son uniforme. Aux soirées mêmes du ministre de la Guerre, en ces bals où Julien, un Kreutzer mulâtre, conduisait l'orchestre, colonels, capitaines, lieutenans, tous dansaient en costume bourgeois. Aussi, se conformant aux lois que décrétait la mode, Fournier dut revêtir quelque pimpant costume paré: le frac marron à boutons d'or, la culotte noire, les escarpins. Telle était, d'ailleurs, la toilette que Moreau affectait d'exhiber quand l'illustre et grincheux personnage promenait ses boucles d'oreille dans un gala ministériel. Commode aux faiseurs de fredaines, l'habit du pékin était encore pour certains militaires une tenue de mécontens. Macdonald, Delmas, Lecourbe, se plaisaient à le porter, et certes, le colonel n'était pas un hussard satisfait... Sa voiture fut bientôt attelée. Homme des plus raffinées élégances, l'enfant chéri des dames évitait avec soin de se salir en fiacre. Il louait au mois, — les rapports de police nous l'appren-

nent, — un cabriolet à l'anglaise qu'il conduisait lui-même...

Ce jour-là, flâneurs et « gobe-mouches » purent donc apercevoir un fringant « petit-maître » qui remontait en rapide wiski la chaussée des boulevards. Le malheureux! Il ne se doutait guère qu'il parcourait, à tours de roue, une première étape vers la prison du Temple, sa morgue et l'un de ses cabanons.

V. — UN ROMAIN DE L'AN X

Non loin de Saint-Maur-les-Fossés, sur l'onduleux plateau qui domine la Marne, s'élevait alors le château de Polangis. D'aimable style Louis XV, avec fronton et œil-de-bœuf, chambranles et palmettes décorant les fenêtres, guirlandes à lacs d'amour fleurissant la façade, ce mesnil semblait égaré au milieu des bois. Un sombre parc et de profonds taillis enveloppaient cette blancheur de pierres, qui, clôturés par une muraille, se prolongeaient jusqu'aux méandres de la dormante rivière. Rien n'existe plus aujourd'hui de l'ombreux et romantique ermitage. Nos architectes spéculateurs ont sévi sans pitié; ils ont démoli le château, divisé, morcelé, déchiqueté boulingrins ou massifs, — et les sylvains, les dryades, les hamadryades de 1802 ont fui devant les moellons de nos entrepreneurs de bâtisses. A chaque siècle ses dieux; à chaque temps sa poésie.

Revenu récemment d'Italie, Oudinot habitait cette apaisante solitude, sans parvenir, toutefois, à y calmer son humeur chagrine. La situation d'un pareil rendez-vous de chasse avait déterminé peut-être le choix du général. Tous ces féaux de la Révolution affichaient aujourd'hui des goûts de gentilshommes, ayant chenils, veneurs et gens à bandoulière. Ils se plaisaient à canarder la plume, couraient avec passion le gibier à poil, — non pas à la façon de Talleyrand qui, disait-on, peuplait ses remises d'un lapin de chou nourri dans les clapiers; mais à la manière de Moreau achetant aux oiseleurs de la Forêt-Noire ses faisans et ses coqs de bruyère. Lecourbe surtout était un Actéon si enragé qu'il assommait de ses mains jacobines les braconniers et même les gardes. Oudinot, à vrai dire, se montrait moins marquis de Carabas; mais il aimait pourtant à déployer du faste. Ce jour-là, 5 floréal, il offrait donc un superbe dîner, repas plantureux de garçons, balthazar d'officiers, où l'on devait parler

batailles, canons, chevaux, avancement et sans doute aussi politique.

Le soir tombait; déjà le crépuscule d'avril épandait ses mélancolies sur les frondaisons naissantes, quand Fournier arriva enfin à Polangis. Il en franchit la grille, et pénétra dans une avenue qui conduisait à la cour d'honneur. Soudain, le colonel sauta de voiture: il avait aperçu l'un des invités d'Oudinot, le général Delmas, et s'empressait d'aller le rejoindre. Haut juché sur ses bottes, — ce Delmas était de taille colossale, — vêtu de l'habit bourgeois, mais son bicorne militaire campé sur l'oreille droite, le géant se dirigeait à pied vers le château. Il était austèrement venu par la patache de Saint-Maur, car moins sybarite qu'un hussard, il ne se voiturait pas en tilbury... C'était une âme antique, un Romain, un Spartiate; c'était aussi un fantassin ayant les mœurs et les manières du « pousse-cailloux. »

Le Limousin Antoine-Guillaume Muralhac dit Delmas avait alors trente-quatre ans. Une image populaire a reproduit les traits de cet énorme grenadier, et bien qu'assez grossière, nous fait connaître son visage. Il est fort laid, mais cette laideur de fier-à-bras a néanmoins de la beauté. Sur une cravate à triple tour il se dresse long, maigre, osseux, déjà quelque peu ridé; le nez se busque, volontaire; le front s'évase, dénudé; les rares cheveux grisonnent; les yeux luisent et semblent railler; des broussailles d'épais sourcils abritent la flamme de malicieux regards et, par ostentation d'élégance jacobine, une épaisse et noire moustache surmonte des lèvres charnues: deux anneaux d'or pendent aux oreilles du général... Cravate, anneaux, moustache — toutes ces vénustés de l'an III devaient, en 1802, exciter des sourires; mais Delmas n'avait aucun souci des caillettes et n'entendait complaire qu'aux troupiers, ses amis.

Il était né dans le bourg d'Argentat, en ce pays bossué, où la Maronne s'unit à la Dordogne; terre alors presque en friche, productrice toutefois de fayards et de chênes, de sabotiers et de tanneurs. Sol âpre, âpres habitans : Delmas fut le rugueux produit de ce terroir rugueux. Sa famille, assez riche, mais d'extraction bourgeoise, avait la roture vaniteuse : volontiers tous ces Muralhac prenaient les noms de leur varenne, de leur châtaigneraie, de leur pigeonnier. Le père d'Antoine-Guillaume, — un mutilé de la guerre de Sept ans, — se titrait de

« Messire Pierre Delmas, seigneur du Chastainier, d'Eyssard et autres places : » gloriole limousine, ou pour mieux dire humaine, si fréquente en notre pays de France, féru pourtant d'envieuse égalité. Au reste, Delmas ou Muralhac, ces faiseurs d'embarras étaient de vaillans hommes, servant le Roi de père en fils, officiers de fortune, parfois même chevaliers de Saint-Louis : ces gens-là qui manquaient de « sang » en étaient cependant bien prodigues... Lui aussi, et dès sa douzième année, Guillaume avait endossé l'habit blanc : « enfant de corps » à Touraine-Infanterie. Mais insubordonné, libertin, criblé de dettes, amateur de scandales, le clampin devenu lieutenant s'était fait destituer. « Mauvaise conduite et mauvais exemples, » au dire de son colonel. L'indomptable Delmas se laissait déjà entrevoir dans le garnement si mal noté...

L'épaulette qu'avait enlevée le Roi, — le peuple souverain la lui rendit bientôt. Commandant élu de volontaires en 1791, dès 1793 le jouvenceau était général : il avait à peine vingt-cinq ans. Delmas alors s'était épris de cette Révolution qui lui prodiguait ses faveurs, et pour toujours l'avait passionnément aimée. Champion de la République, durant dix années, il combattit pour sa déesse, partout où nos loqueteux porte-sabots s'élancèrent « baïonnette en avant ; » partout où, de son bonnet rouge, le drapeau tricolore défia les aigles couronnées. En leur sèche nomenclature, ses états de service ont plus d'éloquence qu'un dithyrambe : « Delmas (Antoine-Guillaume), chef de bataillon le 19 juin 1792, général de brigade le 30 juin 1793, général de division le 19 septembre de la même année. Campagnes : 1792, 93, 94, 95 (Armées du Rhin et du Nord) ; 1796, 97, 98, 99, 1800, 1801 (Armées de Rhin-et-Moselle, du Rhin et d'Italie). » Batailles rangées, surprises de nuit, passages de rivières, assauts de places fortes, enlèvemens de redoutes, — il prit part à trente-huit combats ; corps balafré par les taillades, cible vivante offerte aux balles : un héros ! Bien avant Michel Ney d'Elchingen, c'était déjà un brave des braves, le « lion » qui entrait en fureur dès les premières batteries de la charge ; on l'avait surnommé « Delmas l'Avant-Garde... »

Aussi un pareil affronteur de mitraille était fort populaire dans les casernes. Bien rablé, musclé à souhait, très fier de la vigueur de ses biceps, l'Hercule de la Corrèze imposait aux soldats. Et puis, si bon garçon ! n'exigeant que de la bravoure,

très coulant sur la discipline. Avec lui, le fricoteur pouvait picorer à son aise, piller la métairie du paysan, le cabaret du marchand de goutte, puis rosser par surcroît gendarmes et gabelous. Ces joyeusetés de Bellone, Delmas ne savait, ne voulait pas les réprimer. Il est vrai que si, d'aventure, le colosse rencontrait quelque chapardeur, sa main le corrigeait d'importance: horions de-ci, torgnioles de-là, coups de poing, de botte, de plat de sabre; mais un simple « va te faire pendre ailleurs! » jamais de conseil de guerre: bref, l'ami du troupier, un « père chéri » pour le soldat...

Mais Bonaparte ne l'aimait pas, et lui trouvait d'impatientans défauts: indiscipliné, raisonneur, moqueur, clabaudeur, par trop soudard, par trop Cincinnatus de l'an II, mal élevé, mal nippé, mal marié, — indécrottable jacobin! De grand cœur, il l'eût mis en réforme; il n'osait cependant, et bornait sa malveillance à ne l'employer que rarement. L'autre enrageait, criait à la persécution et réputait infâme le gouvernement consulaire. Delmas apparaissait quelquefois aux Tuileries pour faire d'indécentes algarades; mais il se gardait bien d'y exhiber la citoyenne qu'il appelait son épouse. Sentant par trop la plèbe, elle eût effarouché la précieuse Joséphine, Hortense la joueuse de harpe et ses amies les mijaurées, chefs-d'œuvre du pensionnat Campan...

Non sans raison, du reste, car cette compagne de jacobin n'avait rien d'une aristocrate. Leur union, contractée suivant les simples lois de la Nature, eût mis en liesse le cœur sensible d'un Rousseau. En garnison à Porentruy, Delmas s'était amouraché d'une jeune personne, grandie près d'un étal, fille d'un boucher de la ville, la demoiselle Magdalena Weter. Lui-même, avec sa carrure de garçon d'abattoir, avait beaucoup plu, et tous deux, sans formalités vaines, s'étaient fort prestement aimés. D'ailleurs, aucune fortune chez cette adorée; mais en revanche, un bien encombrant parentage: des frères, saignant le bétail ou servant la pratique; des cousins campagnards, rustauds du pays d'Héricourt. Sans morgue et leur trouvant du charme, le général n'écartait pas ces petites gens; il leur rendait parfois visite, chassait avec eux, s'attablait à d'interminables repas, savourait leurs plats de gaudes, leurs pâtés de grenouilles, puis, entre deux bouteilles d'un capiteux Arbois, politiquait avec frénésie. Même, il politiquait si bien que chacun des parens allait bientôt avoir des notes de gendarmerie. Plus rude en son lan-

gage que tous ces rudes traqueurs de sangliers, amateur des jupons faciles et très friand des maritornes, il les scandalisait par le cynisme de ses propos ou le sans-gêne de sa conduite : on l'avait surnommé « le Sauvage... »

Le Sauvage, toutefois, se plaisait surtout à Paris. Là, il pouvait grogner avec de chers compagnons d'armes, peu enthousiastes du Consul : Macdonald, Oudinot, Lecourbe ou Masséna. Mais, entre tant d'amis, sa préférence allait à Moreau. Dans l'hôtel de la rue d'Anjou, le mécontent Delmas trouvait des cœurs selon son cœur : Mme Hulot, l'acariâtre belle-mère du « Breton, » le « caporal en jupe, » haineuse à Bonaparte, et sa fille l'envieuse Eugénie, l'épouse à vapeurs du « Fabius français ; » il y trouvait aussi de la bière et des pipes. C'étaient alors des heures délicieuses passées dans le fumoir du camarade, d'acerbes critiques formulées contre Bonaparte, de virulens sarcasmes qu'assaisonnait une blague de corps de garde. Delmas avait l'esprit caustique, décochait le mot acéré, l'épigramme à l'emporte-pièce : malheur donc à qui lui déplaisait. Ses plaisanteries poivrées, ses quolibets au vitriol faisaient la joie du fielleux Moreau ; il excitait bien vite la verve du loustic, et dans la fumée des bouffardes on persiflait, brocardait, plastronnait le Corse et sa famille. Mais, en dépit des portes closes, le Corse savait entendre. Les domestiques de l'ingénu Moreau, plusieurs même de ses familiers, l'espionnaient sans vergogne, surtout cette sémillante Fortunée Hamelin, amie créole de l'imprudente Mme Hulot. Les facéties du Limousin revenaient donc, amplifiées, au Consul, et sa colère croissait contre ce « misérable, » — l'indépendant et trop bavard Delmas.

Il connaissait Fournier qui naguère avait combattu sous ses ordres. D'un caractère pourtant jaloux, le « premier des hussards » tenait en haute estime « Delmas l'Avant-Garde : » un Romain, celui-là, un pur Romain de Rome, et non l'un de ces laquais à dragonne que gavait Bonaparte... « Trop heureux de vous rencontrer, mon général ! » et ils se mirent aussitôt à causer ensemble...

Maintenant, ils conversaient avec animation, sous les fenêtres du château. Les valets accourus observaient de loin le bel homme, requinqué comme un mirliflore, et l'autre, le grand flandrin à la moustache hirsute. Absorbés tous deux en un bi-

zarre colloque, ils tournaient et tournaient autour d'un bassin à jet d'eau qui décorait la cour d'honneur... Que pouvaient-ils se dire? Pourquoi devisaient-ils ainsi, dans l'ombre de la nuit tombante, alors qu'en son salon Oudinot attendait?... Plus tard la curieuse police voulut se renseigner et posa la question : « Ma foi! je ne me souviens pas! » répondit d'abord l'oublieux Fournier; puis, recouvrant soudain la mémoire : « Nous avons parlé de chevaux... » Bah! de chevaux? Avec une telle exubérance de gestes? Invraisemblable! Et devenue plus curieuse encore, la police ne fut pas convaincue.

Ils gravirent enfin les marches du perron.

VI. — BALTHAZAR D'OFFICIERS

Avec ses laiteuses blancheurs, les dessins tourmentés de ses panneaux, leurs coquilles, guirlandes, perles dorées, le grand salon de Polangis était d'un art charmant, mais passé de mode, et rappelait des jours à jamais disparus. Une marquise en falbalas, coiffée *à la Malabar* et minaudant sous l'éventail, s'y fût trouvée mieux à sa place qu'un militaire fumant la pipe et sacrant à larges gueulées. Par les croisillons des fenêtres, on apercevait des jardins. Un rimeur didactique, le prolixe Esménard ou le verbeux Delille, auraient décrit avec bonheur le solennel ennui de ce vieux parc à la française. Ici, pour loger le sylvain, d'épais massifs de marronniers, et là, une cascatelle à rocailles, la naïade obligée de tout ermitage. Plus loin, c'était l'onduleuse ramure de grands arbres, de silencieuses profondeurs, des ténèbres de futaie. A cette heure songeuse d'un jour finissant, dans les flottantes vapeurs montées de la rivière, ce paysage qu'estompait la brume eût dit à quelque Senancour l'amère mélancolie des choses exhalant leur tristesse.

Tous les convives se trouvaient à présent réunis; des officiers pour la plupart : les généraux Delmas, Dupont, Dessoles, Bourcier, Marmont; le cuirassier Margaron, chef de la 1re demi-brigade de « cavalerie; » le colonel Fournier, le capitaine Lamotte, aide de camp d'Oudinot. Plusieurs de ces personnages étaient d'importans divisionnaires, mais, pareils à Delmas, n'avaient dans les bureaux de la Police qu'un fâcheux renom d'opposans. Soldats aux vieilles armées du Nord, de Sambre-et-Meuse ou du Rhin, ils en avaient gardé l'esprit frondeur, la

morgue dédaigneuse, l'indépendance, l'indiscipline. Moreau était encore pour eux « le fameux capitaine, » le seul grand homme de guerre ayant du génie, le vainqueur aux savantes victoires; héros sans rival dans la République, honneur et fierté de la Patrie... Dessoles, bien qu'aujourd'hui conseiller d'État, fréquentait, rue d'Anjou, l'hôtel de son illustre camarade, et les « observateurs, » mouchards du beau monde, y remarquaient souvent ce noblereau, neveu de chanoine, son sourire discret et sa chevelure ecclésiastique... Bourcier, l'inspecteur des remontes, n'était pas non plus en crédit, et déjà le malheureux Dupont, soldat poète et Périgourdin, partant vaniteux et vantard, sentait, s'acharnant sur lui, la malveillance tenace de Napoléon... Seul, toutefois, le jeune et avantageux Marmont passait pour être agréable aux Tuileries. Naguère aide de camp de Bonaparte, nommé à vingt-six ans conseiller d'État, général de division, puis inspecteur de l'artillerie; marié, grâce au Consul, à la fille du banquier Perregaux, l'un des plus riches d'entre les « nouveaux riches, » il devait tout à la faveur du maître. On le ménageait. Tant de sournoises pensées, de jalousies souffrantes se cachaient sous les frisures de ses cheveux bichonnés, dans ce front que labouraient, à la naissance du nez, deux rides inquiétantes! Très ambitieux, vaniteux plus encore, Marmont était une âme agitée, un cœur toujours en tourmente. Le châtelain de Polangis eût certes mieux fait de ne pas inviter cette créature de Bonaparte à un repas qui rassemblait tant de mécontens. Il l'avait engagé néanmoins, car le favori du Consul était une puissance redoutable. Et d'ailleurs, Oudinot ne savait lui-même où diriger ses préférences. Vers le « Corse » ou vers le « Breton? » Quand il allait, en bon voisin, tirer le faisan à Grosbois, ses lèvres pincées faisaient risette au vainqueur de Hohenlinden; mais à la Malmaison, prodiguant les courbettes, il courtisait aussi le triomphateur de Marengo. Irrésolu, il se croyait malin.

On passa dans la salle à manger. Le maître de la maison mit à sa droite Bourcier, l'aîné de tous ces généraux; Delmas, ami intime, prit place à gauche de l'amphitryon; Fournier, simple chef de brigade, alla s'asseoir plus bas, à côté de Delmas. Et c'était un curieux assemblage de têtes militaires, portant moustaches ou nageoires, crinières flottantes ou cheveux courts; visages roussis par le soleil, la bise, le gel de maintes cam-

pagnes, et s'enfonçant jusqu'aux oreilles dans la mousseline de leurs cravates. Bel homme en sa taille élancée, malgré sa figure anguleuse, son nez crochu, son menton trop saillant, la luisante calvitie de son crâne, Oudinot présidait, joyeux, à des « agapes » qui s'annonçaient joyeuses... Le dîner commença, frairie bientôt bruyante : une « orgie, » affirma plus tard la toujours sobre et chaste police.

Au reste, en ce temps peu frugal, tout repas de garçons devenait vite une tapageuse orgie. Les quatre années du Consulat furent un âge idéal pour le gourmet, le gourmand et le goinfre. Jamais la « science de gueule, » — le mot est de Montaigne, — ne fut en France aussi doctement cultivée. En dépit des mauvaises récoltes et de la cherté du pain, on cuisinait selon Carême, on banquetait suivant Berchoux. Le brouet noir à la spartiate ne trouvait plus de glossateur; l'art de bien manger inspirait des volumes, et les Grimod de la Reynière charmaient plus de lecteurs qu'un Legouvé lui-même. Cambacérès, d'ailleurs, donnait de grands exemples de ripailles et d'indigestion. Assisté du maigre et spectral d'Aigrefeuille, le gras consul, plus ventru à lui seul que le gouvernement tout entier, inventait des recettes culinaires, et ses festins, à deux services, de huit plats chacun, causaient d'admiratives stupeurs. Les raouts militaires avaient surtout un haut renom de gaillarde bombance. On s'y grisait avec bonheur, on s'y divertissait avec entrain. Même, la coutume était dans la cavalerie qu'après un copieux balthazar, assiettes et bouteilles, la vaisselle entière prît le chemin de la fenêtre pour aller bombarder les passans. Mais si jovial dessert n'eût pas été de mise dans le manoir de Polangis...

Bien qu'assez économe, calculant son budget, épluchant avec soin ses livres de cuisine, Oudinot aimait l'ostentation. Son menu, à n'en pas douter, était des plus friands. Sur la nappe en toile de Hollande, les réchauds, pareils à des trépieds antiques, abritaient sous leurs cloches maintes plantureuses victuailles : la « marée » souvent mal odorante, fournie d'ordinaire par Chevet; la volaille truffée que préparait Hyrman; les foies de canard ou de veau de rivière, pâtés chefs-d'œuvre de Corcelet. Toute une architecture de pâtisseries : temple de la Gloire, arc de triomphe, redoute armée de canons, devait se dresser au milieu de la table.

D'après l'usage, l'amphitryon découpait lui-même les pièces de résistance, puis, avec un mot aimable, faisait servir chacun

des invités. Et d'instant en instant, les soldats-ordonnances, transformés en maîtres d'hôtel, emplissaient les verres, y vidaient de poudreuses bouteilles. Peu de bordeaux, — on ne l'appréciait guère, — mais de capiteux bourgogne, beaucoup de ce chambertin tant célébré à l'Opéra-Comique... Déjà on s'animait. La gaudriole marchait son train, non pas graveleuse, — des généraux pour la plupart, et presque tous mariés! — mais politique, acerbe, très malveillante pour le gouvernement. Le Concordat défrayait les lazzis : on blaguait la calotte, on bafouait le « cordon... »

Mis en gaieté par force rouges bords, Delmas débitait ses drôleries coutumières : le « Sauvage » amusait la galerie. Un des dîneurs, Dupont peut-être, l'interpella :

— Dis-nous donc (ils se tutoyaient tous) l'histoire de ta dernière altercation avec Bonaparte.

Ça, volontiers! L'infatué Limousin aimait à rappeler sa célèbre boutade; il la colportait, depuis une semaine, de fumoir en fumoir : à nouveau, il la raconta... C'était le soir de ce grand jour où l'on avait chanté le *Te Deum* à Notre-Dame. Dans les salons des Tuileries, ministres, sénateurs, conseillers d'État formaient le cercle autour du Premier Consul; Bonaparte conversait avec les ambassadeurs. Tout à coup, il aperçoit Delmas, marche à lui, l'apostrophe : « Eh bien! général, êtes-vous satisfait?... Une belle cérémonie, n'est-ce pas? » — « Dites plutôt, une belle capuçinade! Nous changeons nos dragonnes en chapelets! Il manquait à votre fête ces milliers d'hommes qui sont morts pour abolir les pasquinades et détruire la superstition! »

Très crâne assurément : « Bravo, Delmas! » On l'applaudissait... Et toujours dans les verres, le pomard, le mercurey, le romanée!... A présent, tous ces critiqueurs parlaient de choses plus graves encore, et s'interrogeaient. Une inquiétante nouvelle commençait à courir les salons politiques : Bonaparte préparait un coup d'État! Il voulait un consulat à vie, la dictature, l'empire des Gaules! Qu'en pensaient les « derniers Romains?... » Les « derniers Romains? » Derechef, Delmas se fit entendre :

— Ce petit bougre-là prétend nous écraser de son poids. Il n'est pas assez lourd!... Moi, je pourrais le prendre par la botte, le décrocher de selle, le faire passer sous le ventre de son cheval!

Et soudain, lui donnant la réplique :

— Moi, s'écria Fournier, à vingt pas, d'un coup de pistolet, je me charge de le faire descendre!

Hein! qu'était cela? Les généraux échangeaient des regards étonnés. Ils savaient tous qu'en ce moment d'étranges rumeurs circulaient dans Paris: des officiers, disait-on, s'étaient promis d'abattre Bonaparte, au cours d'une revue décadaire. Mais, bah! un conte invraisemblable, une invention de la police! La gaillarde faisait du zèle. Et voici que Delmas semblait confirmer cette histoire! Un vrai complot, alors? En faisait-il partie? Pour écraser la Bête, avait-il recruté l'aventureux Fournier? Peut-être! *In vino veritas :* la vérité se trouvait-elle au fond d'un verre de chambertin?

Le dîner s'acheva sans autre incident, et trop bien repus, les convives quittèrent la salle à manger.

Au salon on servit le « moka, » ainsi que le punch à la glace. C'était une mode nouvelle, inaugurée chez Cambacérès, et que les « gastronomes » affirmaient hygiénique. Une « neigeuse ambroisie mariée à un brûlant nectar » possédait, disaient-ils, des vertus merveilleuses : elle dissipait les fumées du vin, puis remettait d'aplomb les cervelles titubantes... Ce soir-là, pourtant, l'infaillible remède dut opérer moins bien qu'à l'ordinaire, car Delmas avait de nouveau déchaîné ses fureurs. Fort excité, absorbant d'ailleurs force et force rasades, il pérorait. Sa haute taille frémissait de colère; les éclats de sa voix emplissaient le salon. Sur les fauteuils en forme de chaises curules, les causeuses et les méridiennes, des généraux formaient un groupe autour du discoureur : ils provoquaient cette ivresse indiscrète, aiguillonnaient sa verve révélatrice...

Oudinot, cependant, s'agitait ennuyé : ces « agapes » commencées joyeuses se terminaient d'inquiétante façon. Redoutant quelque délateur, son amitié s'alarmait pour Delmas... L'imbécile! s'exposer ainsi aux sévices consulaires, à la prison peut-être, aux moisissures du Temple, aux puanteurs de l'Abbaye!... Enfin, et désirant lui imposer silence :

— Ah çà, mon cher, perds-tu la tête, ou veux-tu te faire déporter?

Alors le colosse, avec un geste de menace :

— M'envoyer à Cayenne? Lui?... Bonaparte?... Ah! qu'il prenne garde! Il pourrait bien, lui-même, accomplir, avant peu, un plus long voyage...

Un voyage aux pays des ombres, parmi les mânes des trépassés!... Mais aucun des convives ne prononça un mot d'indignation; pas une voix ne se fit entendre pour protester contre un assassinat.

La nuit était avancée déjà quand Fournier, dans son cabriolet, put regagner Paris. Depuis longtemps les turbulences du quartier Montmartre s'étaient assoupies; au théâtre Favart, la Rolandeau n'égrenait plus ses vocalises; les nymphes de Frascati avaient achevé leur chasse à l'Anglais et au provincial; le boulevard étendait, solitaire, la quadruple rangée de ses ormeaux : l'heure du berger était venue pour tout possesseur de bergère. Le colonel poussa-t-il son cheval jusqu'aux premières maisons de la rue de Clichy? Éveilla-t-il le sommeil de l'hôtel qu'habitait Fortunée Hamelin? Nul ne saurait le dire : les dossiers de la Police sont demeurés trop pudibonds. Mais l'hypothèse est vraisemblable d'une visite, hommage rendu à la « douce amie. » Effluves de floréal, journée remplie d'émotions si diverses, besoin de raconter ses ennuis, tout incitait un tel galant à profiter du moment propice. Et puis, on l'attendait peut-être... Peut-être alors fit-il des confidences, vêtu de ce déshabillé dont Thiébault nous a décrit les surprenantes splendeurs : un turban de cachemire et un châle broché d'or, — des magnificences de Grand Turc!... Au surplus, un fait est certain : soit de nuit, soit de jour, ce soir-là ou le lendemain, costumé en sultan, en hussard ou en petit-maître, — l'imprudent bavarda beaucoup trop. Il était amoureux, partant expansif et crédule...

« N'abandonne à la femme ni ton cœur, ni ta force, a conseillé le Sage,... et ne mets pas ton étude à vouloir détruire les puissans... » Mais ce beau Fournier connaissait mieux, sans doute, les joyeusetés de *Monsieur Botte* que les Proverbes de Salomon.

GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.

(*La deuxième partie prochainement.*)

MÉMOIRES

DE LA

DUCHESSE DE DINO[1]

SOUVENIRS D'ENFANCE

J'ai eu si peu d'aïeux du nom de mon père que, pour remonter à ce qui, dans ma famille, m'a précédé, il ne me faut ni de bien longues recherches, ni un grand effort de mémoire. Aussi ne me reste-t-il presque rien à dire, sur l'origine de mon grand-père (2), sur ses talens, sa beauté, son courage ; sur la faveur de l'impératrice Anne (3) qui fit sa fortune (4) et le maria à une

(1) Ces pages sont détachées d'un volume qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Calmann-Lévy, avec une étude de M. Étienne Lamy sur la duchesse de Dino.

(2) Ernest-Jean Bühren ou Biren, né en 1690. Sa famille, d'origine westphalienne, mais établie en Courlande, y possédait depuis plusieurs générations le domaine de Kalem-Zeem. Elle s'était créé des alliances avec quelques-unes des plus importantes familles du duché, les Lambsdorf, les Behr, les Turnouw.

(3) Anna Ivanovna, fille d'Ivan Alexéiévitch, frère de Pierre le Grand ; elle était duchesse douairière de Courlande quand elle fut appelée au trône de Russie (1730-1740).

(4) Le 12 février 1718, Anne se trouvant encore comme duchesse de Courlande à Annenhof, résidence voisine de Mitau, un petit événement s'y était passé qui devait avoir une influence capitale sur les destinées de la future impératrice et même sur celles de la Russie. Par suite de la maladie du grand maître de cour, Pierre Mikhaïlovitch, Bestoujef, un employé de la chancellerie, porta à la duchesse des papiers à signer. Elle lui dit de revenir tous les jours. Un peu après, elle en faisait son secrétaire, puis son gentilhomme de la chambre. Il s'appelait Ernest-Jean Bühren (Waliszewski, *l'Héritage de Pierre le Grand*, in-8°. Paris, 1900, p. 173 et 179). En 1725, il accompagna la duchesse à Moscou pour le couronnement de

fille de qualité (1); sur la toute-puissance dont il jouit en Russie; sur les trésors qu'il accumula, puis sur la rapidité de sa chute (2) et les dix-huit années de son exil en Sibérie (3), sur son retour inespéré, d'abord à Tobolsk, ensuite à Pétersbourg, et enfin dans son duché de Courlande. Tous ces faits appartiennent à l'histoire, ainsi que les malheurs qui frappèrent mon père, à la suite de ceux qui détruisirent la Pologne.

Dans un pays qui n'a pas encore atteint la civilisation, la tradition est bien plus abondante que l'histoire; elle fournit encore lorsque celle-ci semble épuisée. C'est ce qui me fait rechercher avec soin tout ce qui peut être resté dans ma mémoire des récits avec lesquels mon père et ma mère amusaient mon enfance et satisfaisaient ma curiosité. Mes grands-parens étaient morts longtemps avant ma naissance; je n'ai vu d'eux que des portraits. Celui de mon grand-père, Ernest-Jean Bieren (4), duc de Courlande, se trouve maintenant à Valençay. Son visage annonce de l'esprit et de la volonté; on comprend en le regardant que ses conseils, leur hardiesse, disons même leur férocité, aient pu assurer à la duchesse Anne de Courlande la couronne de Russie (5). Il fut, jusqu'à la mort de cette princesse, l'objet de sa faveur la plus signalée, et, à ce qu'on croyait générale-

Catherine Ire et lorsque Anne fut impératrice, à son tour, le favori fut tout-puissant. En 1737, il fut élu duc de Courlande par la Diète courlandaise. Le diplôme de l'élection est daté du 2-14 juin de cette même année; il fut ratifié le 13 juillet suivant par le roi de Pologne Auguste III. (Kruse, *Kurland unter den Herzogen*, 2 vol. in-8°, Mitau, t. II, p. 2.)

(1) En 1723, il épousa Benigna von Trotta-Treydem.

(2) Avant de mourir (octobre 1740), la tsarine Anna Ivanovna institua, par testament, Biren régent de l'Empire. L'héritier du trône était un enfant au berceau, l'empereur Ivan VI, fils d'Anna Leopoldovna et d'Antoine de Brunsvick-Bevern. Cette régence fut de très courte durée. Le général Münich, jaloux de la domination de Biren et de complicité avec les parens du jeune empereur, fut l'instrument de sa chute. Le duc de Courlande fut condamné à mort le 8 avril 1741, reconnu coupable, entre autres crimes, d'avoir attenté à la vie de la défunte impératrice en la faisant monter à cheval par de mauvais temps. Il devait être écartelé si un manifeste du 14 avril suivant ne fût venu convertir cette peine en un exil perpétuel.

(3) L'exil du duc de Courlande dura vingt-deux ans, puisqu'il se prolongea jusqu'à l'avènement de Pierre III (janvier 1762).

(4) Bühren devenu Biren en russe. Ce dernier nom déformé est devenu Biron, orthographe généralement adoptée.

(5) A la mort de Pierre II, dernier rejeton de la ligne mâle de Pierre le Grand, la maison de Romanof n'était plus représentée que par des femmes. Depuis l'oukase de 1721, il n'y avait plus de droit successoral et la couronne restait entre les mains du *Conseil suprême*, qui détenait effectivement le pouvoir. Il en disposa en faveur de la fille d'Ivan, Anne de Courlande.

ment, de ses affections les plus vives. Par égard pour les apparences, elle eut l'air de faire participer ma grand'mère aux bontés dont elle comblait celui que, de simple écuyer, elle avait successivement élevé aux plus hautes dignités. Ma pauvre grand'mère, fort simple, fut aisée à tromper; elle aimait à parler de cette faveur, qu'elle attribuait à ses propres agrémens. Sans cesse et jusqu'aux derniers jours de sa vie, elle racontait les marques d'amitié et de familiarité qu'elle recevait de l'Impératrice. Elle revenait, par exemple, avec une reconnaissance un peu singulière, sur le plaisir qu'avait cette princesse à venir manger de la pâtisserie que la duchesse de Courlande préparait elle-même. Passionnée pour son mari, cette bonne et simple personne le suivit courageusement avec ses enfans en Sibérie (1), où la première jeunesse de mon père se passa dans des privations de tout genre. Ayant résisté aux terribles épreuves du plus rude climat, il acquit une force qui permit à sa vieillesse de conserver les goûts et de pratiquer les exercices qui sembleraient n'appartenir qu'à l'entrée de la vie. Je me souviens de lui avoir entendu dire que la plus vive douleur qu'il eût éprouvée durant son exil, fut la perte du petit cahier sur lequel il avait écrit, en cachette, l'histoire de l'élévation et de la chute de sa famille, avec le récit détaillé de leur enlèvement de Pétersbourg. Ce cahier fut brûlé avec la mauvaise chaumière habitée par mes parens à Pélim (2), en Sibérie. Cet incendie me rappelle avoir souvent entendu raconter que ma grand'mère, douée de ce qu'en Écosse on appelle *the second sight*, avait prédit ce nouveau malheur. Ses prédictions étaient constamment le sujet des moqueries de mon grand-père, qui repoussait toute superstition; cependant, elles lui faisaient successivement connaître, mais sans fruit, puisque ces mystérieuses inspirations ne le disposaient à aucune précaution, les événemens, tantôt heureux, tantôt sinistres, mais toujours imprévus et marquans, qui se pressaient autour de lui. C'est ainsi que, dans ses rêveries, ma grand'mère prédit le jour qui devait rendre la liberté à son mari, et,

(1) En exil, la duchesse de Courlande et ses filles dessinaient et faisaient des ouvrages de femmes délicats. Elles brodèrent des étoffes avec des dessins représentant des indigènes de la Sibérie et leurs industries rustiques. Une des pièces du palais de Mittau en est encore tendue.

(2) Dans le gouvernement de Tobolsk, à trois mille verstes de Saint-Pétersbourg. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade peuplée d'une centaine d'habitans.

non seulement elle annonça la chute du général Münich (1), mais plus tard la mort de l'impératrice Élisabeth et le rappel de ma famille, qui eut lieu à l'avènement de Pierre III (2). L'épée que rendit ce prince à mon grand-père, le jour qu'il le revit, se trouva, par un hasard singulier, être celle avec laquelle, dix-huit années auparavant, il avait cherché à se défendre contre les agens du général Münich, dans la nuit où il fut subitement attaqué, garrotté et jeté dans le kitbitka (3) qui l'entraîna dans les déserts de Sibérie.

Réintégré dans le duché de Courlande (4) et ayant retrouvé une grande partie de ses immenses richesses, il songea à les

(1) « Le maréchal de Münich n'avait arrêté le duc de Courlande que pour s'élever sur les ruines de Biren au faîte de la fortune. Toujours guidé par les mêmes vues qu'il avait eues lorsqu'il engagea le duc à se faire nommer Régent, il voulait s'emparer de toute l'autorité et ne donner à la Grande-Duchesse que le titre de Régente. Il s'imaginait que personne n'oserait rien entreprendre contre lui : il se trompa. » (*Mémoires historiques, politiques et militaires sur la Russie*, par le général Manstein ; nouvelle édition, Lyon, 1772, t. II, p. 111.) Le 25 novembre 1741, juste un an après la chute de Biren, Münich fut arrêté par ordre d'Élisabeth et condamné à l'écartèlement. Gracié sur l'échafaud, il fut exilé en Sibérie, à Pélim, et emprisonné dans la maison même qu'il avait fait construire pour le duc de Courlande. L'oukase qui exilait Münich rappelait Biren. On raconte que les deux adversaires se croisèrent en route aux environs de Kasan et se saluèrent sans échanger une parole. (Waliszewski, *Élisabeth Ire*, p. 16.)

(2) L'avènement d'Elisabeth avait rendu quelque espoir au duc de Courlande. Au commencement de 1742, il reçut, en effet, un courrier du Sénat lui annonçant qu'il recouvrait la liberté et le domaine de Wartemberg. Il quitta aussitôt Pélim et se disposait à gagner la Courlande, quand il fut arrêté en route par un nouveau message qui lui enjoignait de demeurer à Jaroslavl. L'ex-régent s'y établit dans une habitation plus spacieuse avec un beau jardin sur les bords de la Volga. On lui envoya de Pétersbourg sa bibliothèque, ses meubles, sa vaisselle, des chevaux même et des fusils, avec la permission de chasser à vingt verstes à la ronde. Ses frères et Bismarck eurent la permission de le rejoindre. Gustave Biren mourut peu après ; Charles et Bismarck paraissent avoir repris du service dans l'armée. En 1762, Biren fut appelé à la Cour par Pierre III, qui avait dû épouser sa fille Hedwige, quand il était encore duc de Holstein. Il rendit à l'ancien favori une partie de ses biens, mais lui fit savoir qu'il destinait la Courlande à son oncle Georges-Louis de Holstein. (Waliszewski, *l'Héritage de Pierre le Grand*, p. 309.)

(3) Petite voiture à quatre roues sans ressorts et en partie recouverte d'une bâche ; elle est en usage chez le paysan russe.

(4) En janvier 1763. Le duché de Courlande était resté sans maître jusqu'en 1758. A cette date, le prince Charles de Saxe, fils d'Auguste III, fut élu sur la demande d'Élisabeth. Pierre III, en 1762, se proposait de donner le duché à un membre de sa famille, quand arriva le coup d'État qui fit passer le pouvoir aux mains de sa femme. Catherine II ne voulait ni du prince de Saxe, ni du prince de Holstein. Elle résolut de rétablir Biren, qui abdiqua en 1769 en faveur de son fils et mourut en 1772. Il est enterré à Mittau, où on peut le voir dans les caveaux du palais, embaumé, vêtu de ses plus beaux habits, chamarré de ses croix, étendu dans son cercueil ouvert, le visage grimaçant sous une perruque blanche. (Ernest Daudet, *Histoire de l'émigration. Les Bourbons et la Russie pendant la Révolution française*, in-8°. p. 129.)

mettre à l'abri de nouvelles vicissitudes du sort, et c'est à sa sagesse que nous devons l'acquisition qu'il fit à cette époque des terres considérables que nous possédons encore maintenant en Silésie et qui, plus tard, ont offert à mon père un honorable asile.

Mon grand-père eut trois enfans : Pierre, qui lui succéda (1), Charles (2), et une fille qui se nommait Hedwige. J'avais si peu entendu parler d'elle, qu'il y a quatre ans seulement que j'appris, par une jeune dame russe qui me priait de la mener dans le monde parce que j'étais, disait-elle, sa cousine, que la sœur de mon père avait épousé un Russe, nommé le prince Cherkassof... Mon père s'est marié trois fois ; veuf de la fille du prince Yousoupoff, divorcé de la princesse de Waldeck, il n'eut d'enfans que de sa troisième femme (3). Sept siècles d'une noblesse illustre, une figure charmante et une réputation de bonté établie dès l'enfance distinguaient ma mère et, si on avait dû supposer à mon père l'intention de chercher une alliance avec quelque maison souveraine, les grâces de la jeune Courlandaise et la considération dont jouissait la famille firent cesser toute surprise et le choix qu'il avait fait fut généralement approuvé. Une très grande différence d'âge, — car ma mère épousa à dix-neuf ans un homme qui en avait plus de cinquante, — ne nuisit en rien, si ce n'est au bonheur, du moins à la convenance de cette union, qui dura vingt années. Mon père avait été dans sa jeunesse d'une figure agréable ; il avait conservé une tournure élégante ; ses manières étaient nobles : grand chasseur, grand homme de cheval, adroit à toute sorte d'exercices, d'une santé parfaite, il ne sentit les infirmités d'un âge avancé que dans sa dernière maladie...

Ses mœurs étaient douces. Il aimait les arts et les encourageait ; il a laissé à cet égard, en Italie, où il fit un assez long séjour (4), une réputation de bon goût naturel que l on s'étonnai'

(1) Le duc Pierre naquit en 1724. En 1769, son père abdiqua en sa faveur. A la mort de l'ex-régent, il hérita de la Courlande, qu'il gouverna jusqu'en 1795, date à laquelle il abdiqua à son tour.

(2) Né en 1728, mort en 1801 à Kœnigsberg. Le prince Charles a fait souche de la ligne des princes actuels de Courlande.

(3) Le duc Pierre épousa en 1765 Caroline-Louise, princesse de Waldeck, d'avec laquelle il divorça en 1772. En 1774, il épousa Eudoxie, princesse Jessupof, dont il se sépara en 1778 ; en 1779, Anne-Dorothée de Médem, comtesse du Saint-Empire (1761-1821).

(4) Le duc, accompagné de sa femme et de sa fille aînée, partit pour l'Italie le

de trouver chez un homme dont la jeunesse s'était passée en Sibérie. Son esprit était peu orné, mais chez un grand seigneur fort riche qui a le bonheur d'avoir des goûts, le manque d'instruction se fait peu sentir, les heures se trouvent remplies; l'ignorance n'est embarrassante que dans une insouciante oisiveté. Mon père était occupé de ses quatre filles (1) et très fier de la beauté de l'aînée et des agrémens des deux autres. Il cherchait aussi dans mon petit visage ce qui pourrait ne pas déparer la beauté qu'il disait être héréditaire dans sa famille et qu'il prisait si haut, que c'est à l'éclat de celle de ma sœur aînée, autant qu'à ses autres brillantes qualités, que nous attribuions la préférence qu'il lui montrait. Ses préventions paternelles ne lui permettaient pas de trouver dans les mariages qui se présentaient en foule pour ma sœur un parti convenable. A ses yeux, un trône était seul digne de la belle Wilhelmine. Aussi son extrême exigence le priva du bonheur de fixer lui-même le choix de ses filles, dont aucune n'était mariée au moment de sa mort (2), qui eut lieu en Bohême, dans l'année 1800.

Quoique je n'eusse alors que six ans, j'ai cependant conservé un souvenir très vif de sa personne et de ses manières, et j'ai toujours gardé avec soin quelques ducats de Courlande qu'il me donna en échange de deux écus qu'un jour il m'avait demandés, disant en plaisantant qu'il était ruiné. Le bon cœur avec lequel je lui remis mon petit avoir me valut un baiser fort tendre dont je sens encore l'impression.

J'aimais beaucoup mon père, et c'était toujours avec des cris de joie que je sautais dans la voiture de maman, qui me ramenait tous les hivers à Sagan où, depuis la perte de la Courlande (3), mon père avait fixé sa principale demeure. Il allait assez habituellement l'été dans ses terres de Bohême (4) avec

6 août 1784. Il passa l'hiver à Naples, vint à Rome pour les cérémonies de Pâques et retourna à Naples et à Ischia passer le printemps de 1785. A Rome, le duc fit frapper une médaille pour commémorer le dixième anniversaire de l'Académie qu'il avait fondée à Milan. A Bologne, il fonda un prix de 1 000 ducats que l'Académie des sciences devait décerner sous forme de médaille.

(1) Les princesses Wilhelmine, Pauline, Jeanne et Dorothée. En 1790, le duc avait perdu un fils âgé de trois ans et qui eût été le prince héritier.

(2) Le duc Pierre mourut à Gellenau dans le comté de Glatz, en Silésie, non loin de la frontière de Bohême, le 13 janvier 1800. Il fut inhumé à Sagan.

(3) Lors du dernier partage de la Pologne, en 1795, la Russie s'annexa la Courlande. Le duc Pierre abdiqua moyennant une pension de 25 000 ducats, un douaire pour sa femme, et un prix d'achat de deux millions de roubles.

(4) Au château de Nachod.

mes trois sœurs, et c'était le temps de son absence que ma mère et moi passions en Saxe (1), dans une jolie maison de campagne que mon père lui avait achetée et qu'elle se plaisait à embellir. Sagan était à la fois sérieux, imposant et magnifique (2). Je l'ai revu il y a quelques années, et je n'ai pu m'empêcher de regretter la gothique splendeur qui éblouissait mon enfance et que remplace maintenant une élégante simplicité, plus d'accord sans doute avec les mœurs du temps, et avec nos fortunes actuelles, mais qui ôte à ce château ce caractère de grandeur et de solennité si bien en harmonie avec les vastes forêts de sapins qui l'environnent et la rivière impétueuse qui le borde (3). Avant ces changemens, le voyageur curieux comprenait que ce beau lieu était propre à servir d'asile à des êtres qui, ainsi que le premier possesseur de ce château, le grand Wallenstein, avaient été élevés et persécutés par les bizarreries de la fortune. Il me souvient d'avoir vu à Sagan deux vieux fauteuils qui avaient servi à Wallenstein ; ils étaient recouverts de drap rouge et portaient sur leur dossier un W en galon d'or. Indépendamment de quelques souvenirs de ce genre, intéressans par la tradition, Sagan offrait une réunion précieuse de tableaux et de marbres superbes, rapportés d'Italie. La bibliothèque était considérable. Les nombreux appartemens de cette vaste demeure étaient presque tous meublés des plus belles étoffes de Perse et de Chine, et renfermaient toutes les curiosités de l'Asie qui avaient été offertes à mon grand-père pendant sa régence. J'ai encore sous les yeux, dans la chambre même où j'écris, quelques débris de ces magnifiques inutilités.

Notre existence à Sagan était à peu près celle des petites cours d'Allemagne, quoique la fortune de mon père lui permît une magnificence que l'on aurait vainement cherchée chez les

(1) Au château de Löbichau, en Saxe-Altenburg.

(2) Sagan avait appartenu à Wallenstein. A sa mort (1634), le duché devint la propriété des princes de Lobkowitz. Le prince Ferdinand de Lobkowitz mourut en 1784, laissant un fils mineur. C'est aux tuteurs du jeune prince que le duc Pierre de Courlande acheta Sagan en 1786, pour un million de florins. Frédéric II était très désireux de voir le duc s'établir en Allemagne et pour faciliter cette acquisition il changea le fief masculin en fief féminin, parce que le duc de Courlande n'avait pas d'héritier mâle. A la mort du duc, Sagan fut administré par la duchesse de 1800 à 1805. La princesse Wilhelmine en hérita. A sa mort (1839), le duché passa à la princesse Pauline; elle le céda en 1844 à la princesse Dorothée, duchesse de Dino, qui prit alors le titre de duchesse de Sagan.

(3) Le Bober, affluent de l'Oder, sujet à des crues rapides.

princes que l'on a depuis appelés médiatisés (1) et peut-être même chez des souverains plus considérables. La cour de Berlin, par exemple, était tellement endettée au moment de la mort du gros Guillaume (2) que l'on ne trouva pas dans le trésor de quoi subvenir au frais de ses funérailles, et c'est à Sagan que l'on expédia un courrier pour prier mon père d'avancer la somme nécessaire pour cette cérémonie. Mon père accueillait chez lui, avec l'hospitalité abondante du Nord, non seulement toute la province, mais encore beaucoup d'étrangers qui, de Berlin, de Prague ou de Dresde venaient passer quelque temps à Sagan. Une troupe de comédiens assez passables, des chanteurs italiens et de bons musiciens attachés à la maison de mon père occupaient agréablement les longues soirées d'hiver (3) que des chasses superbes et des repas un peu longs avaient précédées. Mais le plus grand ornement de Sagan était, sans doute, ma mère charmante encore, entourée de mes trois sœurs éclatantes de jeunesse, de grâce et de talens. On disait même que j'étais une jolie enfant qui ne gâtait rien au tableau. Mon père avait, comme je l'ai déjà dit, une telle aversion pour la laideur, qu'il voulait que ma mère ne fût entourée que de jolies personnes, qui, à titre de demoiselles d'honneur, la suivaient partout, comme c'est l'usage en Allemagne. Je vois encore les bals, les redoutes, les mascarades par lesquels on célébrait la naissance de mes parens et de mes sœurs ; et si j'ai assisté depuis à des fêtes plus brillantes, aucune n'a laissé à mon imagination des souvenirs aussi vifs.

*
* *

Il eût été trop douloureux de rester à Sagan dans les premiers instans qui suivirent la mort de mon père ; aussi ma mère nous mena-t-elle dans une maison que nous possédions à Prague, et où elle passa l'année de son deuil.

Notre fortune était intacte, les guerres qui, depuis, sont venues ravager l'Allemagne ne pouvaient être prévues (4) et

(1) Affranchis de la souveraineté immédiate de l'Empereur.

(2) Frédéric-Guillaume II mourut le 16 novembre 1797, laissant en effet les finances en pleine détresse. La dette s'élevait à plus de 40 millions de thalers.

(3) Leipelt, ouvrage cité, p. 168.

(4) La guerre de 1806 fut particulièrement ruineuse pour le duché de Sagan. Pendant les guerres de l'Empire la ville fut plusieurs fois pillée. La guerre de 1813 à 1815 coûta à la ville seule 65 000 thalers.

nous étions, à cette époque, les quatre plus riches héritières du Nord. De tous côtés les plus grands partis se présentaient pour mes sœurs qui étaient d'âge à se marier. Ma mère, accoutumée à une longue soumission aux volontés de son époux, qui lui accordait bien peu d'autorité sur ses enfans. laissa, par habitude, une parfaite liberté à ses filles dans le choix, si important, d'un mari. Cependant elle vit avec plaisir et encouragea même le goût mutuel de sa fille Wilhelmine et du prince Louis-Ferdinand de Prusse (1). Tous deux jeunes, beaux, doués de qualités semblables auxquelles la différence du sexe n'apportait que de légères nuances, ils paraissaient faits l'un pour l'autre. Jamais union ne sembla devoir être plus approuvée, jamais mariage n'eût donné plus d'espérance de bonheur. La sœur du prince (2), amie intime de ma mère, et de plus ma marraine, désirait vivement cette alliance qui, à la première ouverture, parut convenir également au roi de Prusse (3). Mais le mariage d'un prince du sang est toujours l'objet d'une grave délibération, et les ministres prussiens appelés à donner leur avis s'opposèrent si fortement au mariage qu'on soumettait à leur décision que le Roi retira trop positivement son consentement pour qu'on pût espérer de l'obtenir jamais.

La fortune personnelle du prince Louis-Ferdinand, déjà très considérable et qui devait s'accroître à la mort du prince Henri (4), son oncle, dont il était l'héritier, réunie à celle de la jeune duchesse de Sagan, eût placé ce prince dans une indépendance de la Cour qui, jointe à l'entreprise naturelle de son esprit, à son ambition, à ses talens, à son attitude haute et un peu hostile, l'auraient rendu un sujet trop puissant et par conséquent dangereux. C'eût été, en effet, placer dans le centre même des États du Roi une branche redoutable dont l'influence eût pu rompre l'équilibre nécessaire au repos de la famille royale. Quand on a connu le prince et ma sœur, on est bien prêt à trouver que les ministres prussiens pouvaient ne pas avoir donné un mauvais conseil.

La rupture de ce mariage laissa de longs regrets au prince et

(1) Louis-Ferdinand, prince de Prusse, neveu du Grand Frédéric, né en 1772, fut tué à Saalfeld dans un combat d'avant-garde (octobre 1806).

(2) Elle avait épousé le prince Antoine Radziwill (1775-1839).

(3) Frédéric-Guillaume III (1797-1840).

(4) Le prince Henri de Prusse était frère du Grand Frédéric. Né en 1726, il mourut en 1802.

à ses vrais amis, qui auraient souhaité, et je les ai souvent entendus exprimer ce vœu, qu'une jeune et belle compagne, capable de comprendre et de partager ses vues élevées, généreuses et peut-être téméraires, fût devenue l'intérêt légitime qui a manqué à la vie de ce brillant jeune homme : elle aurait comprimé des défauts qui, devenus des vices, l'ont conduit, par le dégoût de la vie et des plaisirs, qu'il avait imprudemment épuisés, à une mort qui ne fut utile ni à sa gloire ni à sa patrie.

Je me souviens de l'avoir vu au mois de septembre 1806, la veille du jour où il quitta Berlin pour rejoindre l'armée. Il était chez la princesse Louise, ma marraine, qui, tremblant pour ce frère chéri, versait des larmes en silence. Le prince, dans un état d'agitation difficile à décrire, marchait avec vivacité; il était fort rouge, et l'on voyait des mouvemens convulsifs dans ses mains. Les affronts que la Prusse venait d'essuyer de la part du gouvernement français excitaient sa rage. Il montrait un mépris profond pour son cousin (1), à la timidité duquel il attribuait tant de maux; son langage devenait injurieux en nommant M. de Haugvitz (2), et il plaignait la Reine qu'il admirait passionnément. Prédisant le mauvais succès de la guerre, il répéta plusieurs fois qu'il ne pouvait survivre à tant de malheurs et à tant de honte. Toutes les phrases violentes sur les affaires publiques étaient mêlées de paroles fort tendres pour sa sœur, mais empreintes des plus noirs pressentimens. Avec quelques années de plus et mes superstitions, j'aurais compris, en sortant de cette chambre, que l'homme que j'y laissais était livré à une fatalité qui l'arrachait des bras de sa sœur pour ne l'y ramener jamais. Quinze jours après, la nouvelle de sa mort arriva à Berlin, et y répandit une morne consternation. On se refusait d'abord à croire une si terrible nouvelle; on sortait dans les rues, on s'adressait aux passans, on faisait la triste question dont on n'osait écouter la réponse. Toute la ville se pressait au palais Radziwill; le désordre y était tel, que Mlle Fromm et Mlle Wieseloff, deux maîtresses du prince Louis, arrivèrent sans obstacle

(1) Le roi Frédéric-Guillaume III.

(2) Ministre des Affaires étrangères du roi de Prusse de 1793 à 1804. Il passa le portefeuille au baron de Hardenberg et fut, en 1805, choisi par le Roi pour porter à Napoléon la déclaration arrêtée avec la Russie par la convention de Potsdam (3 novembre). On l'accusait d'être partisan de la politique napoléonienne.

chez sa malheureuse sœur, où la vieille princesse Ferdinand, si fière et si imposante, et la princesse Louise, si vertueuse et si pure, mêlèrent leurs larmes à celles de ces deux femmes dont elles ne voyaient, dans ce moment, que les regrets et le malheur (1).

J'anticipe sur les calamités qui ont désolé mon pays et dont le souvenir est trop présent à ma mémoire, et j'oublie qu'ils étaient loin de nous encore, au moment où j'habitais Prague avec ma mère : je reviens à cette époque.

Ma sœur Wilhelmine, blessée de ce qu'elle appelait les torts de la cour de Berlin à son égard, voulut avec un peu de mauvaise tête se montrer promptement consolée. Elle fixa son choix sur le prince Louis de Rohan (2), dont le grand nom, les malheurs de l'émigration, et une jolie figure à laquelle je n'ai jamais trouvé ni noblesse, ni esprit, étaient les seuls titres à une préférence qui blessa beaucoup de rivaux et affligea les amis de notre famille.

Le mariage de mes deux autres sœurs eut lieu dans cette même année. Pauline, la seconde, fort jolie, fort bonne, naturellement spirituelle, mais légère et sans expérience, encore fatiguée de l'imposante autorité de mon père, contrariée du peu d'accueil qu'il avait fait aux propositions de mariage qui lui furent adressées pour elle, effrayée de l'intérieur, alors fort retiré, de ma mère, accepta avec empressement le premier mari qui s'offrit. Ce fut le prince de Hohenzollern-Hechingen, chef de la branche aînée de la maison régnante de Brandebourg, fort grand seigneur, sans doute, de qui je n'ai d'autre mal à dire que l'impossibilité où je suis de le louer sur autre chose que l'éclat de sa naissance.

Peu de temps après, ma troisième sœur suivit l'exemple de

(1) Sur le prince Louis-Ferdinand et Pauline Wiesel, *Briefe des Prinzen L. F. von Preussen an Pauline Wiesel*, Leipzig, 1865. Introduction de 50 pages. Le volume contient 12 lettres du prince à Pauline et une lettre à Henriette Fromm ; il contient en outre des lettres de A. de Humboldt, de Rahel Varnhagen, de Gentz, à Pauline Wiesel et trois lettres de Pauline en français, datées de Saint-Germain-en-Laye (4 août 1838 et 14 avril 1848), et de Paris (22 mars 1848) ; voyez aussi Gentz : *Schriften*, édités par Schlesier ; et Karl Hillebrand, dans la *Revue* du 1er mai 1870.

Le prince Louis eut deux enfans d'Henriette Fromm, un fils et une fille, qui furent anoblis en 1810, sous le nom de Wildenbruch.

(2) Le mariage de la princesse Wilhelmine eut lieu le 23 juin 1800, celui de la princesse Pauline le 26 avril 1800. La princesse Jeanne ne se maria que l'année suivante, le 18 mars 1801.

ses aînées et épousa le duc d'Acerenza, de l'illustre maison Pignatelli. Les lettres que la reine de Naples (1) écrivit en sa faveur, le zèle officieux de quelques personnes que ma sœur croyait alors de nos amis, la décidèrent. Je n'ai jamais pu trouver à ce mariage d'autre raison que l'importunité à laquelle, à seize ans, ma pauvre sœur ne sut pas résister. C'est à ces différens motifs, si peu suffisans pour faire prendre une résolution dans la seule grande question de la vie des femmes, qu'il faut attribuer le peu de bonheur que mes sœurs ont trouvé dans leur intérieur et l'empressement avec lequel elles ont profité des facilités que leur donnait la religion protestante et les usages de leur pays, pour rompre des nœuds aussi mal assortis que légèrement formés.

Ma mère, après le mariage de ses filles, se trouva séparée des deux aînées qui passèrent plusieurs années à voyager. La duchesse d'Acerenza et moi, nous lui restions; mais ma mère souvent mécontente de son gendre, et trouvant dans son cœur plus d'inquiétude pour le bonheur de sa fille qu'elle ne voyait dans sa position de moyens de l'assurer, fut au moment d'accepter les propositions d'un second mariage, qui lui furent faites par le duc d'Ostromanie, oncle du roi de Suède et frère du duc de Sudermanie, qui depuis a été roi (2). Ce prince avait vu ma mère à Karlsbad et avait conservé une impression si forte de sa douceur et de ses agrémens, qu'aussitôt l'année de veuvage révolue, il lui offrit sa main.

Mais je n'avais que sept ans; mes tuteurs n'auraient pas consenti à me laisser élever en Suède; d'ailleurs, la rudesse du climat aurait nui à ma faible santé. D'un autre côté, ma mère sentait le bonheur de l'indépendance, d'autant plus complet pour elle, que le testament de mon père et la noble conduite de l'empereur Paul lui avaient assuré un douaire plus considérable que celui de presque aucune princesse d'Allemagne. Toutes ces considérations, parmi lesquelles sûrement sa tendresse pour moi tint la première place, lui firent, après quelques

(1) La reine Caroline, sœur de Marie-Antoinette.

(2) Gustave III, assassiné en 1792 (mars), laissa un fils mineur qui monta sur le trône sous le nom de Gustave-Adolphe IV. Une régence était nécessaire; elle fut confiée au duc de Sudermanie. Lors de la révolution de 1809, Gustave IV fut banni du royaume et le duc de Sudermanie élu roi par la Diète sous le nom de Charles XIII.

jours d'hésitation, refuser l'honorable proposition du prince de Suède. Renonçant alors pour toujours à toute idée de s'engager dans de nouveaux liens, elle arrangea sa vie d'une manière à la fois douce et convenable. Elle résolut de passer les étés à Lobichau, cette même maison de campagne en Saxe dont j'ai parlé, et de s'établir l'hiver dans une grande ville qui pût lui offrir les ressources nécessaires à mon éducation. Presque toute ma fortune était en Prusse, mon avenir devait naturellement m'y fixer; ma marraine nous y appelait de tous ses vœux. Mes tuteurs, à la tête desquels était le Roi, montraient plus qu'un désir à cet égard, et ma mère, que des relations d'amitié avec plusieurs membres de la famille royale y attiraient, fixa son choix sur Berlin.

***

Peut-être n'est-il pas hors de propos de dire ici ce que j'étais, ou plutôt ce que je me souviens d'avoir été au moment où commence véritablement mon éducation. Petite, fort jaune, excessivement maigre, depuis ma naissance toujours malade, j'avais des yeux sombres et si grands qu'ils étaient hors de proportion avec mon visage réduit à rien. J'aurais décidément été fort laide si je n'avais pas eu, à ce que l'on disait, beaucoup de physionomie; le mouvement perpétuel dans lequel j'étais faisait oublier mon teint blême, pour faire croire à un fond de force que l'on n'avait pas tort de me supposer. J'étais d'une humeur maussade et, à ma pétulance près, je n'avais rien de ce qui appartient à l'enfance. Triste, presque mélancolique, je me souviens parfaitement qu'alors je souhaitais mourir pour retrouver mon père qui, s'il avait vécu, m'aurait offert la protection dont je croyais avoir besoin. Du reste, j'étais parfaitement ignorante, quoique très curieuse, mon seul savoir se bornait à parler couramment trois langues: le français, que j'avais attrapé dans le salon; l'allemand, qui m'arriva par l'antichambre, et l'anglais que j'apprenais à travers les gronderies et les coups d'une vieille gouvernante qu'un ami avait fait placer auprès de moi depuis ma naissance, et qui se maintenait dans la maison par la faiblesse de ma mère, à qui sans doute on laissait ignorer les traitemens fort rudes qu'elle exerçait envers moi.

Cette Anglaise n'était cependant pas une méchante personne; mais dénuée, au plus haut degré, de toute espèce de sens com-

mun, elle croyait que la seule manière d'ouvrir l'esprit des enfans était de les battre; et que, pour les rendre sains, il fallait les laisser courir tout nus et les tremper dans de l'eau à la glace. Dans le Nord, et avec des nerfs très irritables, ce régime a failli me tuer. Je ne me tirai de l'imbécillité, à laquelle les coups de cette vieille femme m'auraient infailliblement conduite, que par une révolte ouverte, qui me faisait passer pour fort méchante, tandis que, en vérité, le seul motif de ma colère était le seul besoin de repousser la cruauté, je dirais maintenant la démence dont j'étais victime. Depuis, j'ai pardonné de bon cœur tous les coups de verges dont mon petit corps avait si souvent porté les sanglantes marques; et même j'ai retrouvé avec assez de plaisir cette pauvre vieille folle qui m'aimait à sa manière, laquelle, Dieu merci, est celle de bien peu de gens.

Cet absurde système d'éducation, les corrections peu réfléchies me rendaient malade et raidissaient de plus en plus mon caractère au lieu de le former. J'étais obstinée, enragée et surtout blessée au plus haut degré des punitions multipliées que l'on m'infligeait, et dont nos domestiques étaient journellement les témoins. Je savais que j'étais l'objet de leur pitié, et ne m'en sentais que plus humiliée; enfin, je ne crois pas qu'il fût possible de trouver un plus désagréable et plus malheureux enfant que je ne l'étais à sept ans.

Si tout en aimant beaucoup ma mère, en rendant justice à ses rares qualités, en la prisant bien haut et la mettant bien à part, je ne suis cependant jamais arrivée avec elle à des relations précisément filiales, j'en attribue la cause première à ce temps d'oppression dont ma jeune tête lui faisait intérieurement quelques reproches. Je ne pouvais savoir que, jeune et charmante encore, le monde, dont elle avait peu joui du vivant de mon père, l'attirait puissamment; qu'il était assez naturel qu'une enfant sombre, maussade et qu'on lui dépeignait opiniâtre et méchante, ne méritât pas de sa part beaucoup d'attention et de soins, et qu'il était par conséquent assez simple que je restasse dans un coin à ne me faire aimer de personne. Je sentais vivement que je n'intéressais qui que ce fût; mais j'étais trop irritée pour faire le moindre frais, la moindre avance; au contraire, je repoussais avec colère les paroles douces que de loin en loin on m'adressait, car je les croyais dictées par la pitié et non par l'affection.

Certes une grande partie de mes défauts datent du commencement de ma vie, et je ne sais s'il me serait resté une seule bonne disposition, sans le changement qui eut lieu, à cette époque, dans mon éducation. Un homme, aussi fameux par ses vices et ses bassesses que par le grand empire qu'il exerça sur plusieurs personnages marquans, fut la cause principale de ce qu'on me mit dans une meilleure route.

Ma famille tout entière était sous le charme de ce baron d'Armfeld (1) si fatal au repos de ceux dont il se disait l'ami. Il gouvernait despotiquement notre intérieur; mais son règne fut court et ne laissa d'heureux souvenirs que dans ma vie. Étonné qu'à près de sept ans je ne susse pas lire, il voulut s'assurer lui-même si mon ignorance tenait à de la mauvaise volonté, à de la stupidité, ou à quelques défauts dans la manière de m'enseigner. Il me fit connaître mes lettres; je les appris en si peu de temps, mes progrès furent si rapides, qu'il assura ma mère qu'il y aurait moyen de tirer quelque parti de moi, et qu'il était bien temps de me donner une gouvernante instruite et capable de me diriger. M. d'Armfeld faisait autorité dans cette question, il avait une fille charmante et bien élevée. Il mit donc l'instruction à la mode dans la maison, et aussitôt on chercha partout la gouvernante à laquelle on voulait confier le petit monstre, qui, en huit jours, avait appris à lire comme une grande personne.

Le peu d'influence que ma mère avait eue sur l'éducation de ses autres enfans, fit naître en elle le désir de prouver, par moi, que mon père avait eu tort de ne pas lui en laisser davantage. Pour réparer le temps perdu et la négligence singulière dont on commençait à se repentir, on passa, comme c'est assez l'ordinaire, d'un excès à un autre : le conseil assemblé résolut de faire de moi un petit phénix qui, on n'élevait pas le moindre doute, ferait un jour un honneur prodigieux à la famille. Une bonne gouvernante, qui eût été fort suffisante pour un enfant, ne parut pas donner assez d'éclat à cette éducation que l'on annonçait avec une grande pompe; on lui adjoignit donc un pré-

(1) Le baron d'Armfeld (1757-1814), favori du roi de Suède Gustave III, qui le chargea de nombreuses négociations et missions politiques. Après la mort de Gustave III, assassiné en 1795, il eut avec le duc de Sudermanie d'inextricables démêlés, fut accusé de trahison, condamné à mort par contumace. Pendant tout le temps que dura sa disgrâce, il séjourna en Allemagne et surtout à Berlin. Gustave-Adolphe IV, à son avènement, lui rendit biens et dignités et le combla de faveurs.

cepteur et, dès mon arrivée à Berlin, je dus me soumettre à deux puissances rivales et qui bientôt se déclarèrent la guerre, car l'abbé Piattoli et Mlle Hoffmann, qui avaient commencé par s'aimer trop, finirent par se détester. Après leur brouillerie, il ne resta de commun entre eux qu'une affection passionnée pour moi; cette affection, poussée jusqu'à la jalousie, fut même la première cause de leurs discussions; j'ajouterai que leurs caractères et leurs opinions étaient, d'ailleurs, si naturellement et si fortement opposés, que je ne savais comment me tirer de l'embarras d'obéir à des volontés si contraires. Ma gouvernante, quand je voulais suivre les conseils de l'abbé, était à l'instant saisie d'horribles attaques de nerfs; l'abbé, quand je voulais le contredire, s'emportait contre le système absurde que Mlle Hoffman avait adopté. Je finis par me familiariser avec les maux de nerfs de l'une et les sorties de l'autre, et je ne prenais de tous deux que ce qui, à mon propre jugement, me paraissait raisonnable, et ce qui, surtout, se trouvait de mon goût; bien sûre que j'étais d'avoir toujours un des deux pour m'approuver et me défendre.

Peut-être comprendra-t-on mieux par qui et comment j'ai été élevée si je dis quelques mots de la vie, assez singulière, des deux personnes auxquelles j'étais confiée. Scipion Piattoli, Florentin de naissance, avait d'abord été attaché à l'éducation d'un jeune Polonais (1) avec lequel il était venu d'Italie à Varsovie; plein d'esprit, d'une instruction prodigieuse et universelle, d'un caractère souple, de manières nobles et polies: très favorable aux progrès des doctrines révolutionnaires, dont il était fort occupé; il ne tarda pas à être remarqué par le roi Stanislas, dont il devint le bibliothécaire et le secrétaire intime. Il fut le rédacteur principal de la Constitution du 3 mai (2), tort immense aux yeux de l'impératrice Catherine qui le persécuta cruellement. Jeté dans les cachots d'une obscure forteresse, il ne dut sa liberté qu'aux efforts généreux et persévérans de ma mère, à qui il avait été utile dans le voyage qu'elle avait fait à Varsovie pour les intérêts de mon père. Elle le recueillit chez elle au sortir de prison; tant de bienfaits excitèrent vivement sa reconnaissance et il se chargea avec plaisir de la partie sérieuse et élevée de mon éducation.

(1) Le prince Henri Lubomirski.
(2) La Constitution du 3 mai 1791.

Mlle Hoffmann était Allemande; elle avait dans sa première jeunesse dû épouser un Français qu'elle avait connu à Mannheim et qu'elle suivit à Paris. Au moment de se marier, le jeune homme mourut. Dans sa profonde douleur, elle se persuada que la religion catholique lui offrait plus de consolations que la religion protestante; elle abjura et se retira dans un couvent avec l'intention de se consacrer uniquement à Dieu. Mais, peu de jours avant sa prise d'habit, elle se dégoûte subitement de la catholicité et de la vocation religieuse, quitte le couvent, la ville, le pays, et arrive je ne sais trop comment en Pologne où elle devient gouvernante de Mlle Christine Potocka. Bientôt après, les prisons de Russie s'étant ouvertes pour cette jeune personne qui voulut y suivre son père, Mlle Hoffmann, séparée de son élève, accepta avec plaisir la proposition qui lui fut faite de s'occuper de moi. Sa manière d'enseigner était heureuse, ses sentimens étaient généreux et son caractère élevé, mais avec plus d'imagination que d'esprit, plus de savoir que de discernement, plus d'emportement que de volonté, avec un cœur ardent, une humeur inégale et impérieuse, elle paraissait plus appelée à donner une éducation brillante qu'une raisonnable.

Malgré les inconvéniens réels et multiples qui résultaient pour moi du caractère de mes entours et de leurs divisions, inconvéniens que je sentais peu alors, mais dont j'éprouve encore aujourd'hui les suites, je me trouvais fort heureuse comparativement aux années précédentes.

Mlle Hoffmann, passionnée pour l'*Émile*, me faisait en grande partie suivre le régime sanitaire indiqué dans cet ouvrage (1), il me réussit assez bien: je repris bientôt des forces et des couleurs, et je suis convaincue qu'à sept ans comme dans tout le cours de ma vie, je n'ai jamais été malade que de contrariétés. On me donna des maîtres d'agrémens, j'en faisais peu de cas et je ne cherchais guère à profiter de leurs leçons. Aussi, suis-je arrivée à danser en mesure, les pieds en dehors, sans avoir jamais appris un seul pas. J'aime beaucoup la bonne musique, je crois la sentir, mais je dois les impressions qu'elle produit sur moi à mes nerfs et à mon organisation plutôt qu'à ma science dans cet art, car mon maître de musique était, de tous mes maîtres, celui qui se plaignait le plus de mon inattention et de

(1) Voyez Appendice IV.

l'insupportable ennui que je montrais dès le premier quart d'heure de ma leçon de piano.

J'aurais aimé le dessin, il m'aurait amusé et j'eusse, je crois, fait des progrès, sans une vue très basse que je fatiguais beaucoup d'ailleurs. J'abandonnai mes crayons, pour ne plus les reprendre, durant une espèce de cécité qui me voua, pendant plusieurs mois, à la plus complète oisiveté. J'avais de grands succès dans les ouvrages de l'aiguille; on me faisait coudre et broder pendant les lectures d'histoire qui remplissaient nos soirées et dont je chargeais Mlle Hoffmann ou l'abbé. Je suis restée bonne ouvrière et cela me plaît.

J'appris bientôt à écrire les trois langues que je parlais. Je calculais supérieurement à dix ans, ce qui donna l'idée de m'apprendre l'algèbre et les mathématiques. J'ai employé beaucoup de temps à ces études que je préférais à tout. A treize ans, je passais, avec un bonheur et un amour-propre singuliers, de fréquentes soirées à l'observatoire de Berlin, avec le fameux astronome Bode (1), qui m'avait prise en amitié. Mais maintenant que le monde, ses joies et ses douleurs, ont depuis longtemps effacé toute ma petite science, je regrette que l'on m'ait laissé donner un temps précieux, aujourd'hui perdu sans retour, à des études si inutiles dans la vie, quand on ne les continue pas, et si fatigantes pour les autres, dans une femme, quand on les pousse trop loin. Mais, d'une part, je me sentais entraînée à cette étude par une remarquable facilité, et de l'autre, on trouvait, avec assez de raison peut-être, qu'il y avait quelque avantage à tempérer une nature à la fois ardente et mobile par des études sèches et abstraites. En dernier résultat on n'a rien calmé, mais on a donné à mon esprit un besoin de tout creuser et à mes raisonnemens assez de méthode pour les faire contraster, d'une manière singulière et souvent pénible, avec le mouvement de mon imagination et l'impétuosité de mon caractère.

Je lisais beaucoup et beaucoup trop. L'abbé Piattoli avait une bibliothèque pleine de bons et de mauvais livres, comme est ordinairement celle d'un homme. Excepté trois ou quatre ouvrages, signalés et interdits, l'abbé me livra les autres. Grimpée et blottie sur la marche la plus élevée de l'échelle, je pas-

(1) Né à Hambourg en 1747, il fut appelé à Berlin par Frédéric II et nommé membre de l'Académie des sciences. Il mourut en 1826. La *loi de Bode* donne les distances des planètes au soleil

sais mes récréations à parcourir toute sorte de fatras et de bonnes choses. Mlle Hoffmann arrivait et me grondait : du haut de l'échelle, je la laissais dire et, lorsque je la voyais faire mine de m'atteindre, je m'élançais sur le corps de bibliothèque que j'escaladais très lestement au risque de me casser le cou. Je vois d'ici les bustes d'Homère et de Socrate entre lesquels je prenais place et d'où je négociais pour descendre, ce qui n'avait lieu qu'après avoir obtenu la permission de continuer la lecture qui m'intéressait. Je n'aimais pas la promenade, et il n'y avait d'autre moyen de me faire sortir qu'en me promettant de me laisser grimper aux arbres et polissonner tout à mon aise, ce que je faisais à un tel excès que je revenais habituellement tout écorchée.

Je n'avais pas d'enfant de mon âge autour de moi, leur société m'ennuyait parce que mon plus grand plaisir était, ce qu'il est encore, de causer. Je croyais comprendre ce que disaient les personnes plus âgées que moi, et je ne cherchais qu'elles. Les deux compagnes dont je m'arrangeais, avaient chacune sept ou huit ans de plus que moi. Elles partageaient mes leçons et nous sommes restées amies quoique, dans mes jeux turbulens, je ne les ménageasse guère et que dans les études qui étaient de mon goût je les surpassasse toujours.

Je voyais peu ma mère ; elle voyageait une grande partie de l'été et, l'hiver, elle allait beaucoup dans le monde. Quoique je demeurasse sous le même toit qu'elle, je savais beaucoup trop que la maison m'appartenait, que j'étais servie par mes gens, que mon propre argent payait mes dépenses, et qu'enfin mon établissement était complètement séparé du sien. J'allais le matin lui baiser la main ; de temps en temps, elle venait dîner chez moi : c'est à quoi se bornaient nos rapports.

Ma mère aimait l'abbé, mais elle craignait ma gouvernante ; la présence de celle-ci qui ne voulait jamais me perdre de vue pour conserver tout son empire lui était trop importune pour que le plaisir de me voir pût l'emporter sur la gêne qu'elle rencontrait. Cet empire de ma gouvernante était réel et je le trouvais doux, parce qu'il était fondé sur sa tendresse pour moi et sur l'indépendance qu'elle me laissait dans les petites choses qui m'intéressaient alors et qui flattaient trop mon goût pour que le souvenir, que Mlle Hoffmann supposait que j'en conserverais, n'assurât pas à sa facilité et à son indulgence un crédit puissant sur moi.

Mon éducation religieuse était nulle; je ne faisais point de prières, car je n'en savais pas. Je n'avais été qu'une fois à l'église, un jour que le prédicateur était fort mauvais. La simplicité des temples protestans n'avait rien qui pût occuper mes regards, et, après m'être endormie au sermon, je déclarai ne vouloir plus y retourner. Ni Mlle Hoffmann, qui, après avoir eu deux religions, était restée sans en professer aucune, quoiqu'elle ne fût pas cependant tout à fait incrédule, ni l'abbé, qui croyait que Condillac et les idées métaphysiques étaient des guides plus sûrs que l'Évangile, ne me contrariaient sur mon dégoût pour l'office divin.

Voilà bien exactement et trop longuement sans doute ce que j'étais à douze ans. Mon éducation fut trop bizarre pour que je ne reporte pas sur elle les fautes trop nombreuses de ma jeunesse. Je ne suis pas fâchée de bien faire connaître les excuses, car je sens que bientôt je vais avoir besoin de les faire valoir.

***

C'est dans ce temps que j'entendis parler pour la première fois d'un procès considérable que nous avions, mes sœurs et moi, en Russie contre mes cousins qui nous disputaient une partie des sommes accordées à mon père en indemnité de la Courlande. Quoique l'espèce de transaction faite avec mon père fût déjà ancienne, les stipulations qu'elle contenait n'étaient point exécutées; nous n'avions rien reçu. Prouver que nous avions seules droit à cet argent et le retirer promptement d'un pays où la propriété n'est guère plus en sûreté lorsqu'elle est reconnue que quand elle est contestée, était d'un intérêt immense pour nous. M. de Gœckingk, conseiller intime au service du roi de Prusse et l'un de mes tuteurs, partit pour Pétersbourg comme fondé de nos pouvoirs: mais ne sachant pas le russe, et parlant très mal le français, il désira se faire accompagner de quelqu'un qui pût suppléer à ce qui lui manquait. L'abbé Piattoli lui parut ce qu'il y avait de mieux pour l'aider dans sa mission. Celui-ci, quoique peiné de me quitter, était cependant si fatigué des scènes continuelles de Mlle Hoffmann, qu'il n'hésita pas à donner à ma famille, en entreprenant ce pénible voyage, une nouvelle preuve de son dévouement.

Les personnes assez malencontreuses pour avoir des affaires

en Russie savent qu'il est possible d'y user une vie tout entière à la défense de ses intérêts, sans obtenir, je ne dis pas justice, mais une solution quelconque. Pénétré de cette triste vérité, le pauvre abbé me quitta les larmes aux yeux, sentant bien qu'il se séparait de moi pour longtemps et qu'il me quittait précisément à l'âge où sa surveillance et ses conseils devraient le plus contribuer à donner à mon esprit et à ma raison la direction qu'il aurait voulu leur imprimer.

La présence de M. Piattoli contrariait Mlle Hoffmann; elle se sentit allégée par son départ, et ne garda plus de mesure ni dans l'encens qu'elle me prodiguait, ni dans l'éloignement où sa jalouse affection me tenait de ma mère. Aimant assez la société lorsqu'elle y tenait une place première, elle s'en composa une qu'elle réunissait chez moi et dans laquelle elle me menait souvent; mais ce n'était pas une société où par mon rang je fusse naturellement placée : des artistes, quelques hommes de lettres, des familles de négocians trouvaient que j'avais une fort bonne maison; et ils avaient raison : le revenu considérable confié à Mlle Hoffmann pour mon éducation la rendait en effet fort agréable. Ma mère ne quittait guère sa sphère élevée et brillante pour trouver chez moi des personnes avec lesquelles elle n'avait aucun rapport, et lorsqu'elle voulait que j'allasse dîner ou souper chez elle, Mlle Hoffmann élevait des difficultés, prétendant que les distractions du grand monde portaient du trouble dans mes études. Je n'avais garde de la contredire : je me trouvais si bien dans le petit cercle dont elle m'avait entourée. J'y étais toujours, et à une grande distance, la première; on me flattait, on me gâtait. Il était très simple que j'aimasse mieux rester chez moi et mettre à contribution les talens et l'empressement de tous ceux qui m'environnaient que d'être en petite fille dans un coin du salon de ma mère, avec une gouvernante dont le maintien était aussi gêné que le mien ennuyé. Je n'avais de relations analogues à mon âge et à ma position qu'avec les enfans de la princesse Louise (1) et avec ceux de la Reine; car il n'y avait pas

(1) Sœur du prince Louis-Ferdinand, mariée en 1796 au prince Antoine Radziwill, duc d'Odyke et de Nieswiez. Elle mourut en 1836. Elle était la marraine de la princesse Dorothée et c'est sous les auspices de ce souvenir que fut conclu à Sagan, en 1857, le mariage de Mlle Marie de Castellane, petite-fille et filleule de la duchesse de Sagan, avec le petit-fils de la princesse Louise de Prusse, le prince Antoine Radziwill.

moyen de refuser de me mener au château et au palais Radziwill quand j'y étais demandée. La Reine mère, la jeune Reine, tous les princes me traitaient comme si je leur eusse appartenu. Ma marraine était toute maternelle pour moi, la vieille princesse Ferdinand me gâtait à l'excès, et le jeune prince royal (1), enfant aussi spirituel qu'il est devenu un prince distingué, m'avait prise dans la plus vive amitié : un an de plus que lui m'avait donné une sorte d'autorité sur son naturel indompté. Nous avions les mêmes maîtres et nous les faisions nos ambassadeurs; c'était un échange innocent et continuel de dessins, de petits ouvrages, de beaux exemples d'écriture, de complimens fort tendres. J'ai conservé tant de reconnaissance pour cette aimable famille, j'ai été si respectueusement touchée de l'honneur qu'elle a désiré me faire en souhaitant mon mariage d'abord avec le prince Henri (2), frère du Roi, et plus tard avec le prince Auguste (3), son cousin, je me trouve encore si flattée des regrets qu'elle a témoignés lorsque mon étoile m'a arrachée de la Prusse, que je ne pourrai jamais exprimer assez tout le dévouement et le respect que je lui ai voués.

D'après les goûts de Mlle Hoffmann, je vivais, comme je viens de le dire, dans un monde fort différent, et qui partout ailleurs aurait eu plus d'inconvéniens pour moi; mais, à Berlin, la haute bourgeoisie offre une société pleine de savoir et de talent. Peut-être le goût n'était-il pas toujours bien sûr et la pédanterie se glissait-elle quelquefois dans nos réunions. Les Français se feront une idée juste de ce qu'elles étaient par M. de Humboldt (4), qui appartient à cette même bourgeoisie.

(1) Il régna plus tard sous le nom de Frédéric-Guillaume IV (1840-1861).

(2) Né en 1781, mort en 1846. Il était le troisième fils de Frédéric-Guillaume.

(3) Le prince Auguste de Prusse était frère du prince Louis-Ferdinand. Il fut fait prisonnier au combat de Prentzlow, le 6 octobre 1806, par le vicomte de Reiset et conduit en France comme prisonnier d'État. Sur le séjour du prince Auguste de Prusse au château de Coppet et sur son projet de mariage avec Mme Récamier en 1807, voir le livre très documenté de M. Herriot, *Madame Récamier et ses amis*, Paris, in-8. 1904, t. I, p. 171 et suiv.

(4) Il s'agit ici de Guillaume de Humboldt, et non d'Alexandre son frère. Guillaume de Humboldt (1767-1835) représente au plus haut degré le type de l'homme très cultivé (hochgebildeter Mann) qui, avec un grand fond d'instruction première, a su s'assimiler toutes les idées de son temps. Il fonda l'Université de Berlin (1810) et fut ministre plénipotentiaire de la Prusse au Congrès de Vienne. C'est là qu'il reverra la princesse Dorothée de Courlande, devenue duchesse de Dino, qui accompagna le prince de Talleyrand, son oncle, au Congrès. L'Académie royale de Berlin vient de publier une édition de ses œuvres complètes qui ne compte pas moins de 5 vol. in-8. Si les écrits philosophiques de G. de Humboldt n'ont guère

J'ai conservé un souvenir agréable de quelques personnes que je voyais souvent à cette époque ; je citerai particulièrement M. Ancillon (1), prédicateur distingué, auteur estimable, homme droit et éclairé, attaché depuis à l'éducation du Prince Royal, et qui jouit encore de l'amitié de son élève et du respect de ses concitoyens. Je pourrais nommer quelques femmes aimables, unissant tous les talens et toute l'instruction d'une position première à toutes les vertus domestiques d'une situation médiocre. L'Allemagne offre mille exemples de ce genre, si rares dans les autres pays. Berlin particulièrement pouvait se vanter de posséder des femmes aussi distinguées dans le monde qu'excellentes dans l'intérieur de leurs ménages, car *ménage* est le mot (2).

franchi les limites du monde savant, ses écrits politiques (*Politische Denkschriften*, t. X-XII, formant 4 vol. de l'édition citée) ont exercé une profonde influence sur la formation de l'Allemagne contemporaine. Une œuvre d'un autre genre, mais célèbre en Allemagne, nous donne une idée de ce qu'il devait être dans ses relations du monde. Ce sont ses *Briefe an eine Freundin*, qui contiennent toute une philosophie du bonheur puisé dans le parfait équilibre de l'âme. Les *Lettres à une amie* sont adressées à Charlotte Diede, personne d'une grande beauté, qu'il connut aux eaux de Pyrmont au temps où il était étudiant, dont il fut très amoureux pendant trois jours et à qui il écrivit régulièrement jusqu'à la fin de sa vie. Et c'est en vain qu'on chercherait dans cette correspondance intime un mot de nature à compromettre la mémoire d'un philosophe.

(1) Jean Pierre-Frédéric Ancillon (1767-1837) était issu d'une ancienne famille de Metz, émigrée en Prusse après la révocation de l'Édit de Nantes. Il avait fait un assez long séjour à Paris pour y achever ses études. A Berlin, il exerçait les fonctions de pasteur ; prédicateur très éloquent, il était lié d'amitié avec les plus illustres de ses contemporains. Plus tard, et quoique immigré, il devint président du Conseil des ministres de Prusse (1831). Son *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du XVe siècle* (Berlin, 1803-1805), ouvrage aujourd'hui bien oublié, eut alors un grand succès et le plaça au premier rang des historiens de son temps.

(2) Sur la société de Berlin à cette époque. on peut consulter les *Souvenirs* de Henriette Herz et de Rahel Varnhagen, déjà cités ; les *Tagebücher* de Varnhagen (14 vol., 1866-1870), Leipzig ; Geiger, *Berlin 1688-1840; Geschichte des geistigen Lebens der preussischen Hauptstad*. Berlin, 1895, t. II, p. 186-206 ; *Gesellschaften und Clubs ;* K. Hillebrand, *La société de Berlin, de 1789 à 1815*, dans la *Revue* du 15 mars 1870. Voici ce qu'il dit en particulier de la maison de la duchesse de Courlande, d'après les Mémoires de Henriette Herz : « La duchesse de Courlande... était une des premières grandes dames chrétiennes de Berlin, qui réagit contre la séparation des classes, déjà un peu effacée parmi les hommes et qui osa disputer aux riches Juives (Mmes de Grotthuis et d'Eybenberg, filles du banquier Cohen, et surtout Henriette Herz, la Récamier allemande, et Rahel Levin, mariée à Varnhagen), le droit d'accueillir et de patronner le talent. Son exemple fut bientôt suivi et l'aristocratie prussienne mit autant d'amour-propre à se distinguer par l'esprit et par la culture de l'esprit que naguère elle en avait mis à étudier la science héraldique. Le salon de Mme de Courlande réunissait toutes les classes de la société et les distinctions religieuses y étaient entièrement inconnues. Juifs et

Je vais en nommer une qui n'était assurément ni sur cette ligne ni dans cette catégorie, mais qui, par le plus admirable talent et des manières parfaitement convenables, aurait pu être reçue partout, excepté chez une jeune personne : Mme Unzelmann, la plus grande actrice du théâtre allemand, l'était cependant chez moi. Les larmes que sous l'habit de Marie Stuart elle m'avait fait verser me donnèrent le désir de la voir et de causer avec elle ; mes fantaisies étaient des ordres : je la vis, la trouvai charmante, et l'emmenai même passer quelques semaines à la campagne où, dans l'absence de ma mère, nous jouions la comédie qu'elle dirigeait et à laquelle elle prenait part. L'illustre Schiller ne s'arrêtait pas à Berlin sans qu'il me fît l'honneur de venir chez moi.

Jean de Müller (1), l'historien, était un des habitués de mon salon, Iffland (2), grand acteur, auteur spirituel, homme aimable et, ce que j'ai su depuis, intimement attaché à ma gouvernante, passait sa vie chez moi. Directeur du Théâtre-Royal de Berlin, le meilleur, sans contredit, de l'Allemagne et rendu tel par ses soins, Iffland se faisait un plaisir de donner les représentations

chrétiens, savans et grands seigneurs, grandes dames et comédiennes, tout cela s'y rencontrait, s'y confondait, car la duchesse s'attachait à placer ses hôtes à une douzaine de petites tables séparées où il fallait bien que les grandes dames fissent bonne mine aux convives roturières avec lesquelles l'habile maîtresse de maison savait les mêler. Cet exemple fut contagieux et eut d'excellens résultats pour le rapprochement des classes. C'est dans cette maison que se rencontrèrent Rahel et le prince Louis-Ferdinand, Mme de Staël et Auguste-Guillaume de Schlegel, qui avait remplacé son frère à Berlin, la princesse de Radziwill, sœur du prince Louis-Ferdinand, et Jean de Müller, le célèbre historien, Mme de Genlis et le comte de Tilly, ami de Mirabeau, Genelli, le peintre, et Gualtieri, l'humoriste, Frédéric de Gentz, la plus puissante plume de publiciste que l'Allemagne ait jamais eue, et Guillaume de Humboldt, le diplomate philosophe ; en un mot, tout ce que Berlin comptait de distingué par l'esprit. » — « Il fallait, ajoute Henriette Herz, l'indépendance, l'énergie, l'esprit et le tact de la duchesse pour ne pas échouer dans une pareille entreprise... C'est dans la maison de la duchesse de Courlande que Mme de Staël fit choix d'un petit nombre d'amis qui devinrent ensuite ses familiers à elle : *Erinnerungen*, cap. XV : *Die Herzogin Dorothea von Kurland und ihr Haus* (p. 186-195).

(1) Jean de Müller (1752-1809), Suisse d'origine, fut d'abord conseiller aulique à Vienne ; en 1894, il vint à Berlin en qualité d'historiographe du roi de Prusse. En 1807, Napoléon le fit nommer, par le roi Jérôme, ministre secrétaire d'État du royaume de Westphalie. L'œuvre principale de Jean de Müller est l'*Histoire de la Confédération suisse*, qu'il laissa inachevée.

(2) Mme de Staël, qui l'avait vu jouer à Berlin, dit de lui : « Il est impossible de porter plus loin l'originalité, la verve comique et l'art de peindre les caractères que ne le fait Iffland dans ses rôles. Iffland fut en outre un auteur dramatique fécond. L'édition complète de ses œuvres ne comprend pas moins de 24 volumes (édit. de Vienne, 1843).

qui excitaient ma curiosité et mon intérêt. Je lui indiquais la distribution des rôles, je dirigeais ses costumes, et entre Mme Unzelmann, lui et moi, nous formions un petit comité dramatique qui me plaisait à l'excès. J'avais une loge à l'année, et il est inutile de dire que j'étais très assidue lorsqu'il jouait. Je l'applaudissais trop dans *Wallenstein*, je pleurais de trop bon cœur lorsqu'il paraissait dans *le Roi Lear*, je partageais trop sa propre gaîté dans ses rôles comiques, pour qu'il ne prît pas un plaisir particulier à montrer tout son talent devant moi. Il m'aimait réellement beaucoup; j'ai des lettres de lui qu'il m'a écrites depuis que je suis en France, dans lesquelles il me pleure de la manière la plus touchante. On m'a souvent répété que je disais les vers allemands à merveille : c'est Iffland qui me les apprenait, et je me plais encore aujourd'hui à retrouver dans ma voix les inflexions que je prenais dans la sienne. Il a obtenu, depuis mon départ, des lettres de noblesse et la croix de l'Aigle rouge. Ces distinctions lui ont été accordées en récompense du rare désintéressement qui le porta pendant les malheurs de la Prusse à engager toute sa fortune pour soutenir le théâtre de Berlin (1).

Il fut, à la même époque, l'objet des plus mauvais traitemens de la part du maréchal Victor. Un prologue et une représentation extraordinaire par lesquels on célébrait habituellement le jour de naissance de la Reine, furent joués, malgré la présence des autorités françaises. Le duc et la duchesse de Bellune, tous deux établis dans la loge royale, montrèrent à cette occasion la plus vive colère. J'étais ce jour-là au spectacle. Le maréchal surtout, indigné de l'air de fête répandu dans la salle, des bouquets que portaient toutes les femmes et des cris de : *Vive le Roi! Vive la Reine!* qui retentissaient de toutes parts, envoya ses aides de camp arrêter Iffland, accusé par lui de fomenter ce qu'on appelait l'esprit de rébellion. Des gendarmes pénétrèrent en même temps dans la salle, mais ne purent contenir le tribut d'amour et de regrets que les habitans de Berlin étaient si heureux d'offrir à leurs souverains absens et malheureux. Je me souviens encore d'un autre jour où l'on donnait *Iphigénie en Tauride*, pièce dans laquelle on voit sur la scène une statue de Diane. Le duc de Bellune se met dans la tête que cette statue ne

(1) Iffland fut directeur du théâtre de Berlin de 1796 à 1814.

peut être que celle de la Reine, et aussitôt il envoie arracher de force aux prêtresses étonnées l'image de la déesse. Il fallut bien alors donner au maréchal une leçon de mythologie, la première que de la vie il ait probablement reçue. Ce ne fut qu'après de longues explications qu'on obtint la grâce de cette pauvre Diane de carton, qui allait être mutilée. C'est ainsi que, dans ces années de troubles, les scènes les plus ridicules succédaient souvent aux plus déplorables excès.

***

Mais pourquoi anticiper sur le temps ? Quel triste empressement peut me porter à arriver aux époques de crises et d'humiliations ! Est-ce moi qui puis avoir hâte de quitter des souvenirs d'illusions, de bonheur ? J'étais donc heureuse ! Oui sans doute; mais je ne l'étais pas des joies de l'enfance, et voilà ce qui plus tard a rempli ma vie de mécomptes. Car c'est avec des goûts appartenant à un autre âge que le mien, avec un orgueil excessif, une indépendance constatée, des liens de parenté affaiblis, des idées religieuses sans force, c'est en évitant le mal, mais l'évitant par fierté, craignant le blâme, mais ne le redoutant que par hauteur, que je marchais imprévoyante et présomptueuse vers des écueils couverts de fleurs. Je me demande souvent ce qui m'attirait la touchante bienveillance dont mes jeunes années étaient entourées, tandis qu'un amour-propre exalté aurait dû, ce semble, me rendre insupportable. Ne m'est-il pas permis d'essayer de répondre à cette question et, après avoir parlé sincèrement de mes défauts, de citer les qualités qui les atténuaient et même les faisaient souvent oublier ?

Je dirai d'abord que je n'ai de ma vie élevé des prétentions que lorsque j'ai pu supposer à la malveillance l'intention de les contester, et la malveillance, mes treize ans ne l'avaient point encore rencontrée. Donner le bonheur est une manière d'exercer la puissance qui a toujours eu un grand charme pour moi : aussi dans tous les temps j'ai été la meilleure possible pour mes gens, et utile, autant qu'il dépendait de moi, à tous ceux qui me montraient de la confiance en me demandant un service ou une protection. Je n'ai jamais manqué aux règles de la politesse; j'avais senti, dès mon extrême jeunesse, qu'elle était indispensable dans la vie. Cependant, il faut l'avouer, dans certains mauvais momens, dont je ne suis pas la maîtresse, on préférerait

en moi un peu moins d'usage du monde à la dédaigneuse sécheresse de mes manières. J'admettais peu de supériorités, mais je n'étais pas assez sotte pour n'en reconnaître aucune. Celle que donnent de grandes vertus, des talens remarquables, la vieillesse, a toujours trouvé en moi l'estime et le respect qui leur sont dus. Je savais donner à ces sentimens une forme cajolante dans mon enfance et coquette dans ma jeunesse, qui flattait d'autant plus que la médiocrité n'obtenait de moi aucun hommage. Je mettais une grande importance à rendre ma maison agréable, et jamais je n'ai mieux fait les honneurs chez moi que lorsque j'avais treize ans. Enfin on jugeait trop sainement la singulière éducation que je recevais et la situation tout à part dans laquelle j'étais placée, pour ne pas me savoir gré d'avoir conservé des manières obligeantes, un langage naturel et le désir de plaire, que je ne rendais jamais assez général pour qu'il pût cesser d'être flatteur.

Chacun ayant pris le parti de ne plus voir en moi une enfant, on me trouvait une personne assez aimable, très singulière, et, par ce dernier motif, jugée avec plus d'indulgence et d'équité qu'il ne s'en rencontre habituellement dans le monde. Ne ressemblant à personne, on ne m'appliquait pas les règles générales. D'ailleurs, on croyait fermement que mon avenir appartenait à la Prusse, et tout Berlin voyait en moi une personne destinée à lui donner de l'éclat et de l'agrément. Le dirai-je? on plaçait un amour-propre presque national dans mes succès, on se vantait de mes avantages, et j'étais pour tout le monde tellement hors de ligne que je n'ai jamais rencontré pendant huit années ni froideur, ni envie. Rien ne porte autant à la bienveillance que de la trouver partout autour de soi; aussi je ne me souviens pas d'une seule personne qui à cette époque m'eût inspiré un mauvais sentiment. N'était-ce pas arriver bien mal préparée à la sévérité, à l'injustice des jugemens que la société française s'est plu à porter contre moi?

L'OMBRE DU PASSÉ

DERNIÈRE PARTIE (1)

XVII

Douze mois s'étaient encore écoulés, avec leur cortège multicolore de rêves, d'ennuis, d'espérances, et Adone, après sa première année d'études faites à l'Université pédagogique, revenait au pays.

Tandis qu'il suivait la digue du Pô, entre Casalino et Casalmaggiore, il se disait à lui-même : « Pendant ces vacances, je veux m'amuser. Je donnerai quelques leçons; mais j'aurai du temps de reste. J'irai pêcher; je jouerai la comédie. De cette manière, je joindrai l'utile à l'agréable. »

Dès qu'il fut arrivé, il voulut, malgré l'heure tardive, voir sa tante qui était malade. Carissima le conduisit dans la chambre de Tognina, et, lorsqu'il aperçut la petite femme, il éprouva pour elle une pitié mêlée de répugnance. L'arthritisme mal soigné la rongeait, comme l'humidité ronge la pierre. Elle était devenue encore plus chétive, plus noire, plus recroquevillée. Perdue dans son grand lit comme dans un désert, elle ressemblait vraiment à une momie retirée de sa boîte préhistorique.

— Ma tante, ma tante ! lui dit-il en se penchant vers elle.

Elle le regarda, de ses yeux pleins d'angoisse; jamais elle ne l'avait regardé ainsi, et il crut comprendre qu'elle voulait lui

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

dire quelque chose. Mais Carissima l'observait, penchée sur l'autre bord de la couche. Tognina balbutia d'une voix rauque :

— Le mal s'avance vers le cœur... Il est tout près... Les portes sont ouvertes...

Quelles portes ? celles de l'éternité ? Mais Adone n'était pas en humeur de penser à l'éternité.

— Faites donc venir le médecin ! conseilla-t-il, d'un ton de reproche. C'est une maladie dont tout le monde guérit, à présent !

Chassé de cette chambre chaude par la désagréable odeur de camphre et de confitures qui l'emplissait, il se retira dans son grenier, convaincu, comme toutes les personnes bien portantes, que les malades le plus gravement atteints ont beaucoup de chances pour guérir.

Le lendemain matin, il se rendit chez la vieille *Suppèi* qui s'était guérie, elle, qui avait vaincu l'ennemi, qui ne toussait plus, qui ne pensait plus à la mort ! Il la trouva se disputant avec la mère de son ancien ami Marco.

— Je suis pauvre, c'est vrai ; mais ma conscience est nette comme le linge qui sort de la lessive ! Je n'ai pas de teintures pour me teindre l'âme ! criait la vieille, de sa grosse voix, en frappant le sol comme une cavale, avec sa galoche.

Caterina parut sur le seuil.

— Oh ! comme te voilà grande et forte ! s'écria Adone. Bientôt je n'arriverai plus à t'embrasser !

— Eh bien ! c'est moi qui t'embrasserai ! répondit-elle vivement.

Là-dessus, les rires, les babillages et les confidences recommencèrent.

— *Ton* Davide s'est enfin marié, et il est venu passer ici huit jours avec sa femme, au printemps. Tu disais qu'elle était jolie ? Mais non : elle est laide, elle a le teint noir, la face trop longue et les yeux mauvais. La Muton demande à tout le monde qui a les plus jolies toilettes, de sa belle-fille ou de la marquise !... Et Scipione, le Juif, s'est marié aussi. Sais-tu avec qui ? Avec Regina, la fille de ce Bellus qui nous vendait des châtaignes sèches. Mais, pour avoir celle-là, il n'y a pas eu besoin de se faire chrétien : elle l'aurait pris, même s'il eût été Turc.

— Preuve qu'il avait une grande passion pour toi !

— Eh ! eh ! si j'avais voulu de lui...

Elle paraissait heureuse, d'un bonheur serein; mais, de temps à autre, elle fixait sur Adone des regards inquiets. Elle aussi, elle semblait avoir quelque chose d'important à lui dire. Il la considérait avec passion; et néanmoins, par instans, ses yeux voluptueux se fermaient à demi et redevenaient les yeux espiègles du petit Adone.

— Devine le cadeau que je t'ai rapporté !

— Mais je t'ai écrit ce que je voulais : un autre éventail! Celui que tu m'avais donné s'est cassé.

Il feignit d'avoir oublié la demande; et, finalement, il lui présenta une petite boîte dont elle se mit aussitôt à dénouer le cordon.

— Venez voir, grand'maman, venez voir !

La vieille s'approcha, de mauvaise humeur : car elle ne doutait pas qu'il eût encore gaspillé son argent à faire l'emplette de quelque bijou.

— Qu'est cela ? s'écria la jeune fille en regardant Adone, d'un air d'étonnement et de reproche.

La vieille se pencha et reconnut dans la boîte les dix *marengos* que Caterina avait remis à son fiancé, lorsqu'il était parti pour l'Université. Il n'avait pas touché à cette somme; il avait vécu avec le peu d'argent que sa tante lui envoyait en cachette, et il avait payé ses frais d'études avec le prix des leçons qu'un de ses professeurs lui avait procurées en ville.

— Eh bien ! grand'maman ?... interrogea Caterina, en indiquant les pièces d'or et en consultant la vieille du regard.

— Accepte-les, mon cœur ! Tu les lui redonneras quand il retournera là-bas !

— Mais il me les rendra encore ! dit-elle, moqueuse. J'aurais préféré l'éventail...

Puis, fixant sur Adone des yeux pleins de mystère :

— Des écus, nous en aurons beaucoup, lorsque tu voudras...

— Oui, attrape-les par la queue ! répondit-il en dialecte.

Caterina était en possession d'un secret; mais, pour le révéler, elle avait voulu attendre le moment favorable. Le soir, après les premiers baisers échangés dans le silence de la chambrette, elle dit à Adone, en prenant des précautions, comme si elle craignait de lui causer un trop vif émoi :

— J'ai une chose à t'apprendre... une bonne, une très bonne chose !... Sache que... que tu es riche.

— Comment?... C'est la seconde fois que tu me le dis. De quoi s'agit-il?

Agité par la curiosité et par l'incertitude, il rougit dans l'ombre : des souvenirs confus, de vagues remords traversaient son âme. Caterina reprit :

— Écoute-moi bien. L'autre jour, Dircé, la femme d'Agostino, m'a fait appeler secrètement. Je suis allée chez elle; je l'ai trouvée pieds nus, échevelée, semblable à une furie. La maison était sens dessus dessous, les enfans pleuraient. Elle a commencé par se plaindre de Tognina, de Pirloccia, de Carissima; puis elle m'a dit : « Il est temps que je parle, moi, puisque Agostino, cet imbécile, ne veut pas s'occuper de ses propres affaires. J'aurais voulu attendre le retour d'Adone; mais je crains qu'il ne refuse de m'écouter; lui aussi, il est trop bon : un vrai godiche! Alors l'idée m'est venue de m'adresser à toi, Caterina : tu es une fille de caractère et tu trouveras le moyen de sauvegarder tes intérêts. » Enfin, elle m'a confié que Tognina avait fait son testament... Est-il vrai que Tognina sache écrire?

— Oui.

— Elle a donc fait son testament, mais par-devant notaire, et elle y a seulement apposé sa signature. Elle a laissé l'usufruit de tous ses biens à son frère; après la mort de celui-ci, l'héritage doit être partagé entre Marco, Fiorello et Fiorina. Ni Agostino ni toi, vous n'avez rien. Depuis ce jour, à ce que raconte Dircé, les Pirloccia gardent à vue Tognina comme une prisonnière : ils redoutent qu'elle ne te parle... Mais ce n'est rien encore. Écoute la suite. J'ai dit à Dircé: « Ma chère, nous n'avons pas besoin de l'héritage de Tognina, nous! Quant à Adone, sois sûre qu'il n'ira pas tourmenter sa tante. » Alors Dircé, après m'avoir fait jurer de ne confier à personne, excepté à toi, le secret qu'elle allait me révéler, m'a dit que ton oncle Giovanni avait fait en ta faveur un testament par lequel il t'instituait son légataire universel, à charge de payer à la Tognina une pension viagère et de la garder toujours près de toi. Mais Pirloccia, qui savait que sa sœur conservait depuis des années un autre testament de Giovanni, s'est entendu avec elle pour déchirer le dernier, celui qui était en ta faveur. Dircé affirme qu'Agostino a les preuves de toute cette manigance et qu'il est prêt à te les fournir. Elle a

même ajouté que maintes gens connaissent cette histoire, y compris ta mère...

Adone, frappé de stupeur, se taisait.

— Et que vas-tu faire, maintenant?

— Dircé est une méchante femme, répondit-il enfin. Elle peut très bien avoir inventé toute cette histoire par vengeance, s'il est vrai que Tognina a exclu Agostino de son testament.

Alors Caterina, qui attendait de lui autre chose, commença à s'inquiéter.

— Tu ne crois jamais à rien! Et pourtant, si le fait est réel?... Il faut que tu parles à Tognina, que tu lui dises : « Vous ne comprenez donc pas que vous allez mourir?... »

Il l'interrompit:

— Je verrai moi-même ce que j'aurai à faire!

— Ah! oui, tu es trop bon, toi! répliqua-t-elle, excitée. Dircé a raison!... Au surplus, ne va pas t'imaginer que je convoite les biens de Tognina! C'est pour toi, pour toi seul!... Rappelle-toi comme ils t'ont maltraité. Et dans une maison qui t'appartenait!

Il tressaillit, comme si la voix de Caterina eût été la voix même de sa conscience. Mille souvenirs ressuscitèrent dans son esprit, confus d'abord, puis de plus en plus nets, liés les uns aux autres comme les anneaux d'une longue chaîne.

— Oui, je me rappelle, à présent : tout cela doit être la vérité! Je peux bien te le dire, à toi qui sais garder les secrets, lorsque tu le veux. Mon oncle m'a cent fois répété : « Tout mon bien t'appartient! » Et ma mère aussi devait savoir quelque chose... Quand mon oncle est mort, Pirloccia était dans la chambre; et, plus tard, Pirloccia est devenu le maître... Il m'a toujours semblé que ma tante avait un remords dans le cœur. Aujourd'hui même, elle m'a regardé d'une manière étrange... Lorsqu'elle ne voulait pas me laisser poursuivre mes études, Davide l'a prise à part, lui a dit quelques mots; et aussitôt elle a cédé... Il savait donc, lui aussi?... Ah! il n'y a plus de justice, plus d'honnêteté, plus de générosité! Tout le monde a été injuste envers moi!

— Mais moi, je t'ai toujours aimé! protesta Caterina en lui serrant la main.

— Oui, toi! Toi seule!

Et des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Mon Dieu, que fais-tu, Adone? Tu pleures? Pourquoi?

Il ne répondit rien. Qu'aurait-il pu lui dire? Comment aurait-il pu lui expliquer la sensation de vide et de noir qui l'envahissait? Comment aurait-il pu lui faire comprendre qu'au moment où elle lui annonçait la possibilité de devenir riche, il éprouvait l'envie, non de se réjouir, mais de pleurer?

Il refit à longs pas le chemin si souvent parcouru, sans accorder un regard au vaste paysage qui dormait sous la clarté de la lune. Il ne prêtait attention qu'à son être intérieur, et il se croyait le jouet d'un mauvais rêve. Mais, en approchant de Casalino, il secoua ce cauchemar et conclut : « Peut-être tout cela est-il faux. Je parlerai à ma tante; je lui dirai : — Peu m'importe la fortune; je ne vous réclame rien. Mais dites-moi que toute cette histoire est mensongère! Dites-moi que vous n'avez pas trompé un mort et qu'une semblable perversité n'existe pas en ce monde! Dites-moi que ni Davide ni ma mère n'ont participé à un tel crime par la complicité du silence! C'est tout ce que je vous demande, ô ma tante! C'est tout ce que je vous demande! »

Lorsqu'il rentra à la maison, la veilleuse brûlait devant la niche de saint Simon-Judas, comme en cette nuit lointaine dont le souvenir l'obsédait. Il monta l'escalier avec précaution. Arrivé au palier, il tressaillit : devant la chambre de Tognina, Marco était couché par terre, sur un matelas, en travers de la porte. Celui-ci s'éveilla au moment où Adone passait, releva la tête et dit d'une voix ensommeillée :

— La tante ne va pas bien...

Donc, c'était vrai : les Pirloccia gardaient à vue la malade, comme une prisonnière!

Il dormit peu, cette nuit-là, et, le lendemain matin, il n'essaya pas d'arriver jusqu'à sa tante. Il lui répugnait d'être réduit à une sorte d'espionnage et de pénétrer chez elle comme chez un accusé à qui l'on veut arracher par astuce l'aveu d'un crime. D'ailleurs, il avait la certitude qu'elle aurait menti.

Il descendit à la cuisine et il y trouva Elena en train d'allumer le feu. Cette excellente femme, lui voyant le teint pâle et les paupières gonflées, s'inquiéta et lui demanda ce qu'il avait.

— Rien!... J'ai peut-être trop bu, hier soir... Je vais faire un

tour de promenade. Qui trouverai-je dans le champ? Agostino?

— Agostino ne travaille plus ici. Tu ne savais pas?

Il furetait de côté et d'autre dans la cuisine, comme au temps où il était enfant.

— Non, dit-il. On ne m'écrit jamais rien, à moi!

— Agostino est brouillé avec son père et, cette fois-ci, tout de bon... Mais l'autre nouvelle, est-ce que tu la connais?

— Qu'y a-t-il encore?

— Fiorello veut épouser ta sœur Éva, et Fiorina en tient pour Francesco!

— Non, je ne savais pas non plus!

Et il s'en alla, comme autrefois, vers la maisonnette de sa pauvre famille, trouva sa mère près du puits, occupée à tirer de l'eau. Elle était toujours fraîche et avenante; elle ne marchait plus pieds nus, et elle avait une camisole neuve. Des jours meilleurs étaient donc venus aussi pour elle!

— Entrons à la cuisine! dit-elle en le précédant, le seau à la main. Les enfans sont sortis. Éva est allée chercher du lait. Reno travaille: il a acheté une machine à faire des conserves de tomates, et il parcourt les villages. Il a tant d'esprit, ce garçon! Comme la machine ne fonctionnait pas très bien, il l'a rajustée, perfectionnée; il y a mis un entonnoir plus grand, et maintenant, elle fonctionne à merveille. Ah! ton frère est un brave garçon. Il dit qu'il ira faire fortune en Amérique...

Les murs de la cuisine étaient badigeonnés en rose et en bleu de ciel; il y avait dans un verre, sur la table, des iris de marais, jaunes, brillans comme de l'or. Adone regarda les murs, regarda les fleurs; et il lui sembla qu'il était dans un lieu inconnu. Qu'était-il venu faire là? Était-ce vraiment sa mère, cette femme qui, le seau à la main, lui parlait sur ce ton de l'industrie de ses enfans?

Et eux, les enfans, pensaient-ils à lui? Non, sans doute. Francesco pensait à Fiorina; Éva pensait à Fiorello. Ils se liguaient l'un et l'autre avec ses ennemis. Désormais, il était pour eux un étranger, lui qui avait rêvé de devenir leur protecteur!

— Maman, demanda-t-il tout à coup, pourquoi ne m'a-t-on pas annoncé qu'Éva et Francesco sont fiancés aux enfans de Pirloccia? Éva sait écrire, ce me semble!

Sa mère lui tourna le dos, pour suspendre la marmite à la crémaillère.

— Nous attendions ton retour, répondit-elle après un instant d'hésitation. Sur le papier, on ne peut pas dire tout ce qu'on voudrait...

Il prit dans le verre une fleur, sur laquelle il arrêta longuement son regard; puis, brusquement, il prononça d'une voix altérée :

— Je vous supplie, maman, de me dire une chose, une seule chose! Est-il vrai que Davide ait eu connaissance du testament fait en ma faveur par mon oncle Giovanni?

La femme se redressa, le feu au visage. Adone s'approcha d'elle, lui saisit la main.

— Je vous jure, maman, je vous jure sur la mémoire de mon père que je ne dirai rien, que je ne ferai rien! Si Fiorina et Fiorello épousent Francesco et Éva, c'est comme si cette fortune me revenait à moi-même. Je ne suis pas un égoïste, moi, vous le savez! Jamais je ne vous ai causé aucun déplaisir, et je ne veux pas commencer aujourd'hui. Mais dites-moi... dites-moi... est-il vrai que Davide ait été au courant de tout?... Et vous... est-il vrai... que vous n'ignoriez pas la chose?...

Elle dégagea doucement sa main et, presque à voix basse :

— Non, déclara-t-elle, je ne savais rien par moi-même. Celui qui savait tout, c'était le défunt bouvier : un homme religieux et qui certainement ne mentait pas... Il racontait qu'un dimanche ton oncle Giovanni avait fait appeler Davide, pour lui montrer son testament et pour lui demander si l'acte était bien en règle. La Tognina n'était pas à la maison, et Giovanni avait envoyé le bouvier à la cave, sous le prétexte d'aller chercher une bouteille de bon vin. Mais celui-ci resta derrière la porte et se mit aux écoutes. Giovanni déplia un papier, le fit lire à Davide; et Davide, après l'avoir lu, déclara : « C'est parfait; mais il faudrait nommer un tuteur à l'enfant. » A quoi Giovanni répliqua : « Bah! je ne vais pas mourir tout de suite! Adone sera majeur, j'espère, quand il héritera de mes biens. » Et le bouvier ajoutait que, si Giovanni ne voulait rien laisser à Tognina, c'était parce que son frère lui mangerait tout... Qu'est-ce que nous pouvions faire, nous autres, dis? Tu te souviens que Pirloccia m'a menacée de la prison... Et il y a encore une personne bien renseignée; c'est Jusfin. Il était là, lorsque le bouvier m'a raconté ce qu'il avait vu et entendu. Va donc chez Jusfin; interroge-le...

— Assez, assez! interrompit-il.

Adone n'alla pas chez Jusfin : ce qu'il venait d'apprendre lui suffisait.

Les jours suivans, il fut morose et comme oppressé par un mal physique. La chaleur suffocante le paralysait; il lui semblait qu'il avait subitement vieilli. Il demeura dans cet état d'abattement jusqu'au milieu du mois d'août. Lorsqu'il allait voir Caterina, il ne riait plus, ne bavardait plus. Si elle faisait allusion au testament, il se mettait en colère. Un soir, pourtant, il sortit de cette léthargie, et voici à quelle occasion.

Lorsqu'il arriva dans la maisonnette, la *Suppèi* grondait la jeune fille pour une peccadille insignifiante, et Caterina, agacée, répondait à la grand'maman :

— C'est bon! Puisque vous dites que je suis insupportable, je m'en irai d'ici et je me placerai comme servante, le plus loin possible. Je n'ai pas peur de voyager, moi! Toute petite, j'ai couru le monde... Adone blêmit.

— Mais tais-toi donc! s'écria-t-il.

Et il fut pris d'un tremblement nerveux. Il était si las de toutes ces vulgarités, de toutes ces misères qui le harcelaient comme des moustiques dans un marécage!

Dès qu'il fut seul avec Caterina, il la saisit par le coude et lui dit en grinçant des dents :

— Ah ! tu n'aurais pas peur de t'en aller au loin, pour être servante? La bohémienne est toujours bohémienne!... Si tu songes à t'en aller, c'est parce que tu ne m'aimes pas, c'est parce que je ne me soucie pas de revendiquer la fortune que tu convoites!... Eh bien! va-t'en! Déguerpis!... Moi aussi, je m'en irai, très loin, dans un lieu où les gens ne seront ni vulgaires, ni cupides!... Va-t'en! Déguerpis, déguerpis!

Et il la poussait vers la porte. Quand la jeune fille fut revenue de sa première stupeur, elle le saisit par le bras, le secoua, comme pour le réveiller d'un mauvais rêve.

— Mais tu es fou! Mais tu délires!... Qu'est-ce que je t'ai fait? Pour une simple plaisanterie, tu me traites de cette manière?... Ne parle pas comme un aliéné! Rentre dans ton bon sens!... Hélas! tu es sans doute fatigué de moi?

Il ne répondait pas, et elle répéta avec douleur :

— Oui, oui, tu es fatigué de moi!... Et j'en sais bien la cause...

Il sentit comme un souffle glacé qui lui passait sur le visage.

— Tu en sais la cause? Alors, dis-moi tout de suite ce que c'est! Je l'exige!

— Ce n'est rien!... Ce n'est rien!...

— Parle à l'instant même, ou je m'en vais, et je ne reviendrai plus!

Elle regarda au loin, dans la nuit; puis elle reprit :

— Je vais donc parler!... Tu disais tout à l'heure que je convoite ton bien... le bien de ta tante... Et moi, je te dis qu'au contraire c'est toi qui ne veux plus de moi, parce que je suis pauvre et ignorante... Aimer une bohémienne! Mais une bohémienne ne possède rien, est mal vêtue, a des galoches aux pieds. Et tu aimes les escarpins, toi!... Au surplus, tu peux devenir riche!

— Est-il possible... est-il possible que tu aies de semblables pensées! répondit-il, consterné, en cachant son visage dans ses mains.

— C'est toi qui l'as dit : je suis une bohémienne!.. Mais, toi-même, qu'est-ce que tu es? Si je n'ai ni père, ni mère, est-ce que tu as des parens, toi? Le père qui t'a élevé, c'est le gourdin de Pirloccia!... En ce temps-là, tu me disais que j'étais ta petite sœur. Et maintenant... maintenant que personne ne te bat plus, je suis redevenue une bohémienne!

— Tais-toi, tais-toi!

— Et si tu veux t'en aller pour ne jamais revenir, eh bien! va-t'en! Mais je te déclare une chose : je te poursuivrai, tu sais! Les morts se vengent! Au moment où tu t'y attendras le moins, tu me verras près de toi. Je serai ton ombre... Va-t'en donc, si tu veux!

Il fit quelques pas vers la porte, s'arrêta, se retourna, vit que Caterina pleurait, le visage caché dans son tablier. Il se rapprocha d'elle.

— Ne pleure plus, je t'en prie! Que cette scène finisse!

Et il s'assit à côté d'elle. Pendant une demi-heure, ils demeurèrent ainsi auprès l'un de l'autre, taciturnes, sans un mot de reproche, sans une caresse, absorbés dans leurs douloureuses méditations.

XVIII

Un soir de septembre, à la nuit close, comme Adone se promenait mélancoliquement sur le bord du fleuve, il vit Pigoss courir vers sa barque, la nettoyer, préparer le banc et les rames. Quelque personnage considérable avait donc besoin des services du passeur. Mais Adone, indifférent à l'événement qui stimulait le vieillard, s'enfonça dans les bosquets de la rive et s'assit sur le sable encore tiède. D'ailleurs, le personnage en question pouvait être Davide, arrivé depuis deux ou trois jours à Casalino pour y faire une courte villégiature, et Adone ne se souciait pas de le rencontrer : désormais, il éprouvait à l'égard de cet homme, qu'il avait tant admiré, un véritable mépris, et il le lui témoignait en évitant de le voir.

La lune, déjà haute, se reflétait dans l'eau calme. Sur le sable étalé comme une nappe blanche, se dressaient les touffes clairsemées des cassies vert pâle et les hautes tiges des iris aux fleurs d'or. Le jeune homme se coucha sur l'herbe, tournant le dos à un sentier qui allait se perdre parmi des bouquets d'acacias.

Tout à coup, il entendit les voix de plusieurs personnes qui s'approchaient. L'une de ces voix était celle de Davide, nasale et rauque; une autre était celle, claire et vibrante, d'un homme bien portant et satisfait de la vie; la troisième était celle, un peu lasse, de Maddalena.

« Quel cabotin! pensa Adone. Voilà un apôtre du socialisme qui se promène avec le conseiller de préfecture et avec Mlle Dargenti! » Ces voix de gens heureux l'irritaient, lui faisaient paraître plus morne le silence qui régnait autour de lui et en lui-même.

La voix de la jeune fille se tut, et les deux voix d'hommes s'éloignèrent lentement vers le fleuve. Soudain, Adone entendit derrière lui un frôlement, des pas sur le sable. Il tourna la tête, se releva d'un bond : Maddalena était près de lui, au milieu des buissons en fleur.

Elle lui apparaissait comme un être de mystère, comme une figure de rêve, comme un fantôme nocturne. Autour de sa tête, enveloppée d'une écharpe de crêpe rose, la lune mettait une auréole qui semblait détachée des brumes de l'horizon. D'une

main, elle tenait un bouquet de fleurs jaunes, et, de l'autre, pour cueillir un iris, elle en tordait la tige résistante.

Adone la regarda, et ses regards rencontrèrent ceux de la jeune fille, déjà fixés sur lui. Il n'y avait chez elle ni étonnement, ni timidité; ses yeux étaient doux et pour ainsi dire sourians : elle semblait le prier de l'aider à cueillir la fleur. Puis, sans lui avoir adressé un mot, elle s'éloigna, silencieuse et légère, comme elle était venue.

Il ne songea pas un instant à la rejoindre, n'essaya pas même de la revoir. Jamais il n'avait ressenti une pareille impression. Il demeura quelques minutes immobile, écoutant les voix de plus en plus lointaines; et, quand tout fut retombé dans le silence, il se demanda si l'apparition avait été réelle.

Oui, l'apparition avait été réelle, puisqu'il distinguait sur le sable des empreintes de pas laissées par d'élégantes bottines de femme. Et il suivit ces empreintes jusqu'au sentier, où elles se confondaient avec d'autres empreintes laissées par de grosses chaussures d'hommes. Et, à un certain endroit, il aperçut aussi la trace d'un pied nu, qui le fit penser aux gros pieds de Caterina et à la parole qu'elle lui avait dite un soir. Hélas! la prophétie commençait à se réaliser, et il courait après les escarpins!

Il pleuvait. L'âtre flambait, et les marmots, retenus prisonniers dans le vestibule, jouaient à faire les poussins et se serraient les uns contre les autres, sous l'immense parapluie rouge de Pirloccia. Carissima cousait en chantant la chansonnette qui était alors à la mode :

Venez par ici
Et venez par là;
Seyez-vous ici
Et seyez-vous là.
Mon cœur fait tic,
Mon cœur fait tac.

Adone rentra, les souliers couverts de boue, les vêtemens trempés d'eau, et il s'approcha du feu.

— Personne n'est venu me demander? dit-il.

— Non, personne.

Il ne voulait pas voir Davide, il le fuyait; et pourtant, il

attendait sa visite avec une impatience presque maladive. Mais apparemment Davide ne pensait point à lui, et c'était en vain qu'Adone tendait l'oreille, chaque fois que des bruits de pas traversaient la cour.

Quelques instans avant le dîner, Tognina, aidée par sa sœur, descendit tout doucement de sa chambre et s'assit dans un coin de la cuisine. Elle allait un peu mieux. Adone l'observait à la dérobée, et, une fois encore, il lui sembla qu'elle le regardait avec tristesse. Il ne haïssait pas sa tante; il ne haïssait pas même Pirloccia. Des gens de cette sorte étaient-ils dignes de haine? Non, pas plus que de pitié. Ces êtres-là ne savaient pas ce qu'ils faisaient; c'étaient à peine des hommes, et, pareils aux bêtes des forêts, ils n'étaient guidés que par l'instinct de rapine.

— Tu as été chez Caterina? lui demanda sa tante, en remarquant que ses chaussures étaient couvertes de boue.

— Non, répondit-il d'un ton sec.

Elle n'ouvrit plus la bouche. Chétive, recroquevillée sur sa chaise, elle ressemblait à une enfant malade.

Tandis que Carissima continuait à fredonner sa chansonnette, Adone revoyait Caterina occupée à tresser des nattes, sur le pas de la porte. Cette chansonnette libertine, Caterina la chantait aussi, et, avec son foulard noué sur la nuque, avec ses jupons courts, avec ses pieds nus dans les galoches, elle avait réellement l'air d'une bohémienne. Ses mains fortes, qui tressaient les joncs comme des fils de soie, dénotaient une créature d'énergie qui, si elle le voulait, serait capable de prendre sa part de bonheur, sans avoir besoin que personne l'y aidât.

Puis l'image du foulard noué sur la nuque et des nattes de joncs s'évanouit; et ce qui la remplaça, ce fut l'écharpe de gaze rose et le visage dont les yeux tendres souriaient. D'abord, il accueillit avec joie cette réapparition, s'abandonna au plaisir de la contempler, éprouva un doux vertige, une délicieuse extase. Mais à cette extase succéda bientôt une vague inquiétude, un subtil malaise : il s'aperçut qu'il était homme à violer la foi jurée, se sentit astucieux, calculateur, égoïste, semblable, hélas! à ces gens qu'il considérait comme si inférieurs à lui-même.

Après le dîner, les marmots s'en allèrent au lit, et, pendant un moment, la tante, Fiorina et Adone se trouvèrent seuls dans

la cuisine. Adone comprenait que Tognina, dont les yeux se fixaient sur lui avec une expression singulière, voulait lui dire quelque chose.

— Aide-moi à remonter, murmura-t-elle, en se levant de sa chaise avec effort.

Il lui offrit aussitôt son bras. Mais Fiorina, fidèle à la consigne, saisit la petite lampe et les accompagna dans le vestibule.

— Donne-moi la lampe, dit Adone.

— Non; il faut que je monte, répondit la jeune fille.

Et elle les précéda dans l'escalier. Tognina serra le bras de son neveu.

— Quelle pluie! soupira-t-elle de sa voix monotone. Voilà qui va faire du bien à mes rhumatismes!

— Vous n'auriez pas dû quitter votre chambre par ce temps-là, reprit-il en l'aidant, avec une précaution patiente, à monter les marches.

Du haut de l'escalier, Fiorina les écoutait, penchée sur la rampe. Alors Adone eut un accès de colère, et, arrivé au palier avec la malade, il répéta impérieusement :

— Donne-moi la lampe, te dis-je!

Fiorina, au lieu d'obéir, ouvrit la porte de la chambre, posa la lumière sur la commode et se mit à arranger les couvertures sur le lit défait.

— Va dire à Elena de venir, commanda Tognina.

— Non : c'est moi qui vous aiderai, ma tante. Je vais vous enlever vos chaussures.

— Mais va-t'en, donc! s'écria Adone, en la poussant vers la porte.

Fiorina se redressa; ses yeux verts flamboyaient de rage.

— Va-t'en toi-même! riposta-t-elle.

Et ils se dévisagèrent, prêts à se battre et à se griffer comme autrefois.

— Allez-vous-en tous les deux! Je n'ai besoin de personne! gémit la petite femme.

Et elle appela :

— Elena! Elena!

Adone sortit; mais son cœur battait à se rompre. Dès lors, il n'eut plus qu'une pensée : se trouver seul avec sa tante. « Mais que ferai-je ensuite? se demandait-il. Elle a peur de mourir et

elle veut réparer la mauvaise action qui a été commise. Que ferai-je, si je me trouve seul avec elle ? »

Cette nuit-là, il resta longtemps éveillé, perdu dans de vagues rêveries et dans de sophistiques raisonnemens. « Ne pas dévoiler la vérité, n'était-ce pas se rendre complice de vulgaires coquins ? » De pensée en pensée, comme par les inextricables lacets d'un labyrinthe, son esprit, sans le vouloir, s'engageait plus avant dans de tristes et obscurs circuits.

XIX

Déjà les bambins matineux barbotaient dans la boue, en compagnie des canards clopinans et des dindes bossues. Sison, le cordier, causait très haut avec le forgeron, dont il avait loué la porte cochère, tandis que le soufflet commençait à ronfler et que le métal incandescent scintillait sous le marteau du vieux cyclope. De toutes parts la vie se réveillait, et il y avait dans l'air, dans les cris des enfans, dans la voix des vieillards une vibration de joie.

Adone descendit dans la cour et fit quelques pas sur la route. Or, juste à ce moment, la porte du voisin s'ouvrit et livra passage à un homme décharné, dont les yeux s'enfonçaient dans de sombres orbites. C'était Davide.

— Comment vas-tu, sauvage ? dit à Adone le fils de l'allumettier. Depuis trois jours je te cherche.

Adone, surpris, se laissa embrasser par celui qu'au fond de son cœur il accusait de trahison ; et il lui demanda des nouvelles de sa femme restée à Milan, fit avec lui un tour de promenade. Ils parlèrent d'abord de choses quelconques ; puis Davide posa à Adone une question qui le fit tressaillir :

— Est-ce qu'il te plairait de jouer la comédie chez les Dargenti, dimanche prochain ? La marquise veut donner une représentation au petit théâtre du château.

— Mais nous ne jouons pas la comédie cette année, répondit Adone. Il n'y a pas de troupe.

— N'importe. Ce qu'on désire, c'est toi, toi seul. As-tu compris ?

Il avait compris, et il éprouvait l'émoi d'un homme à qui vient d'être faite une proposition de laquelle peut dépendre tout son avenir. Brusquement, il releva la tête avec fierté.

— On me désire? Eh bien! je refuse. Je n'ai pas le cœur à m'amuser!

— Quelle mouche te pique? demanda l'autre. Si tu ne t'amuses pas à ton âge, quand t'amuseras-tu?

— Est-ce que tu me conseilles de faire le pitre pour divertir de nobles dames?

— Si elles se divertissent de toi, tu pourras aussi te divertir d'elles. Ce sont des types qui valent la peine d'être observés. Entre la grand'mère et la petite-fille, il y a toute une époque historique. La vieille est bigote, a peur de tout ce qui est nouveau, est entichée du passé; ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas d'être frivole, malgré ses quatre-vingts ans! Et elle a peu de confiance dans Maddalena : elle redoute qu'un jour ou l'autre la jouvencelle ne prenne la poudre d'escampette.

— Mais on dit que Maddalena va se marier...

— Le mariage est tombé à l'eau... Elle n'a pas froid aux yeux, cette petite. Un caractère vraiment original!

— Et en quoi consiste son originalité?

— Oh! j'imagine que tu en sais quelque chose.

— Moi? Mais je ne lui ai pas une seule fois adressé la parole.

— Si tu ne lui as point parlé avec la bouche, mon cher, tu lui as parlé avec les yeux.

Adone rougit. Tout le monde savait donc ce qu'il n'osait pas s'avouer à lui-même?

— Je te jure... je te jure que je ne la connais pas... Je ne l'ai jamais regardée en face...

— Eh bien! si tu es curieux de la connaître, profite d'une excellente occasion. Nous déjeunons demain au bois, en petit comité. Maddelena y sera. Je t'invite.

— J'accepte, répondit Adone, affectant l'indifférence.

Mais, dans le fond de son âme, il ressentait une joie trouble et il se disait à lui-même : « Pourquoi m'interdirais-je de connaître Maddalena? Pourquoi aurais-je peur d'elle?... » Cette jeune fille était pour lui une énigme; et les discours de Davide, loin d'éclairer la mystérieuse figure, l'enveloppaient d'ombres plus épaisses.

Le lendemain, il s'éveilla dès l'aube. Le petit jour, s'insinuant dans son grenier par les fentes du contrevent, laissait entrevoir les solives du plafond, les tas de courges dorées, les bottes de manches à balai posées debout contre la muraille.

Il ouvrit la fenêtre, constata que le temps était brumeux, presque froid, et il pensa que peut-être la partie serait remise. Mais, un peu plus tard, le ciel s'éclaircit, et, à neuf heures, heure convenue, le jeune homme alla au lieu du rendez-vous. Il n'y avait encore personne sur la digue; mais Pigoss nettoyait sa barque, et deux chaises, placées à l'arrière, indiquaient que la partie n'avait pas été décommandée.

Adone dut attendre un bon moment près du « port, » en face de l'eau laiteuse, sous le ciel encore un peu voilé, parmi ce profond silence qui donne à certaines journées d'automne l'apparence irréelle d'un enchantement. Les bosquets des îles et les bois de la rive se reflétaient en formes indécises dans le miroir du fleuve; le gris des peupliers, le vert des buissons, le jaune des saules avaient des tons de pastel.

Le premier qui se montra fut Jusfin, chargé de paniers. Puis s'avancèrent en peloton le conseiller de préfecture avec sa fille, — une blondinette aux yeux mutins, — Maddalena qui, de son pas léger, l'air distrait, cheminait à côté d'eux, un référendaire au Conseil d'État, qui se trouvait en villégiature à Casalino, le séminariste auquel Adone avait donné des leçons, et enfin Davide, qui fermait la marche.

Toute la société entra dans la barque, et Davide prit un soin particulier des paniers : il s'assura qu'on les mettait en bonne place et il se chargea de veiller sur leur sort. Après que les jeunes filles se furent assises sur les chaises, les hommes sur le banc et sur les plats-bords, la barque démarra. Jusfin aidait Pigoss à ramer. Personne ne parlait. Adone, le regard perdu à l'horizon, se disait : « Elle est là, devant moi... Je ne ressens plus rien. C'est une femme comme une autre... »

Ce jour-là, Maddalena n'était pas à son avantage et paraissait de mauvaise humeur. Le référendaire lui demanda en plaisantant à quoi elle pensait :

— Elle pense à son rôle de dimanche prochain! fit le séminariste qui, en présence des demoiselles, n'avait pas les yeux dans sa poche.

— Oh ! non ! répondit Maddalena. J'ai bien peur que la représentation n'ait pas lieu. Ma grand'mère est indisposée.

La barque remontait le fleuve; quand elle eut gagné le courant, elle se laissa pendant quelques minutes aller à la dérive, puis elle obliqua vers la lisière du bois. Les passagers descen-

dirent et cherchèrent la sente qui menait à une hutte où l'on devait déjeuner. Chacun prétendait savoir où cette sente commençait ; mais, en réalité, personne ne réussissait à la découvrir. La petite troupe s'éparpilla. Adone suivit Jusfin qui, tout en trimbalant les provisions, écartait les branches du taillis pour ouvrir un passage à Maddalena. Celle-ci marchait à côté de l'ancien chasseur et ne manifestait ni plaisir, ni ennui, ni lassitude.

Adone n'aimait pas ce bois, où le sol mou et sablonneux était recouvert d'herbes grasses, de fleurs épineuses, et où semblait flotter toujours un nuage de brouillard. Mais, ce jour-là, le jeune homme subissait le charme de la belle matinée d'automne. Où allait-on ? Il n'en savait rien. Dans la profondeur du bocage, il entendait des coups de sifflet et des voix sonores. La silhouette noire du séminariste apparut un instant, puis elle disparut entre les fûts gris des peupliers.

Cependant Jusfin, piqué de ce que l'on n'avait pas tenu compte de ses conseils, alors qu'il était le seul à bien connaître ce bois, méditait de se venger par un tour de sa façon. A un certain endroit, il s'arrêta, et, montrant aux jeunes gens les premières traces d'une piste :

— La sente commence ici, dit-il. Vous deux, prenez les devans et allez jusqu'à la hutte ; puis, quand les autres arriveront, dites-leur que vous ne savez pas où je suis. Quelle inquiétude ils vont avoir ! Ils s'imagineront que je me suis perdu avec les paniers !

Maddalena consentit à cette plaisanterie, et Adone se trouva seul avec elle, comme il l'avait rêvé.

La sente coupait tout droit à travers le bois, et déjà on entrevoyait la hutte de branches sèches.

— Êtes-vous jamais venu ici ? demanda Maddalena à Adone.

— Non, jamais ! répondit-il, le cœur palpitant.

Il pensait : « Elle va me regarder ! » Et il redoutait ce regard autant qu'il le désirait. Mais Maddalena se mit à causer avec lui comme si elle le connaissait de vieille date ; et, lorsque ses yeux se tournaient vers son interlocuteur, ils n'avaient pas le regard craint et espéré par le jeune homme. Elle babillait avec aisance, riait de la bonne farce dont Jusfin avait eu l'idée, énonçait, sur le ton d'une causerie légère, des paroles ingénues et inutiles.

Adone se disait à lui-même : « Est-ce donc là ce sphinx dont j'ai désiré avec tant de passion entendre la parole ? Si elle était

moins enfant, je la croirais un peu sotte. » Et il se demandait ce qu'elle ferait, si, brusquement, il lui donnait un baiser. Une tentation perverse l'assaillit; mais, le courage lui manquant pour passer à l'acte, il se contenta de fixer sur elle des yeux étranges, un visage tragique. Et soudain elle répondit à ce regard : ses yeux, à elle aussi, devinrent étranges, se firent tendres, profonds et ardens. Alors Adone sentit que sa tentation se transformait en un désir impétueux; mais, au moment où il allait saisir la jeune fille dans ses bras, une voix retentit, toute proche, le feuillage s'écarta, et Davide parut.

— Où est Jusfin? demanda-t-il, inquiet.

— Je ne sais pas, répondit Adone, d'une voix qu'il s'efforça de rendre calme. Nous l'avons perdu de vue. Peut-être s'est-il égaré...

Mais Davide, averti par un sourire de Maddalena, devina la malice.

— Allons, allons, sortez de votre cachette, vieux farceur!

Pendant le déjeuner champêtre, Adone demeura en proie à une sorte d'obsession. Était-ce de l'ivresse? Était-ce de la souffrance? C'était à la fois l'un et l'autre. Il affectait le calme, prenait part à la conversation, évitait de regarder Maddelena; mais, sans le vouloir, il la voyait tout de même. Elle mangeait tranquillement, souriait aux bons mots du conseiller de préfecture. Toutefois, il remarqua qu'elle parlait peu.

Après le déjeuner, tandis que les autres s'en allaient à la recherche d'un beau point de vue sur le confluent de la Parma, il resta dans la hutte et s'abandonna au cours de ses réflexions. « Non, cette créature n'était point la romanesque jouvencelle que, dans ses rêves, il avait vue errer sous les arbres du parc. Qu'avait-elle voulu de lui, sinon se faire un jouet de son amour? Ah! oui, c'était toujours l'orgueilleuse et méchante fille qui avait jeté sa chaussure à la tête de Caterina!... Pauvre Caterina! »

Et il essaya de s'exalter par le souvenir du premier baiser qu'il avait donné à sa fiancée; mais il ne put y réussir; et, au contraire, une vague rancune lui monta du cœur contre celle qu'il était en train de trahir lâchement.

XX

Les beaux jours de septembre finissaient, doux et déjà un peu mélancoliques. Le paysage se colorait; entre les troncs des

arbres, dans le fond bleu de l'horizon, voguaient de petits nuages roses et jaunes qui, aperçus du fleuve, paraissaient être les fleurs des ronces et des hautes tiges de sorgho balancées sur la digue par la brise. Les corneilles et les mouettes passaient, annonçant l'automne, et, vers le couchant, le ciel et l'eau rivalisaient de teintes merveilleuses; mais, parfois aussi, le couchant était limpide et froid; et, un jour qu'Adone revenait de Casale, où il s'était disputé avec la vieille *Suppèi* parce qu'elle se plaignait du changement remarqué par elle dans l'attitude du jeune homme, il eut la surprise de distinguer nettement, au delà du fleuve écarlate, la ligne azurée des montagnes lointaines.

Ce jour-là, il se sentait maussade et ennuyé. Il n'avait pas revu Maddalena; mais il pensait à elle avec une passion qu'il jugeait coupable, et néanmoins, les soupçons de la vieille *Suppèi* l'offensaient : car il n'avait nullement l'intention de trahir Caterina. Au contraire, il aurait voulu s'en aller tout de suite et très loin, pour oublier, comme l'année précédente, cette fâcheuse aventure. Maddalena se marierait et ils ne se reverraient plus. « Adieu les rêves! Il faut se résigner à prendre la vie comme elle vient, et c'est chimère de croire que l'on peut changer le monde! » Mais, au détour de la route, il rencontra Jusfin qui venait vers lui, une lettre à la main, et cette rencontre suffit pour modifier son humeur.

— Voici une lettre pour toi, lui dit le vieillard, toujours solennel.

— Pour moi?... Y a-t-il une réponse?

— S'il y en a une, tu la feras porter au château, répondit Jusfin, qui le quitta sans plus de façon.

Adone prit la lettre. Ses doigts et son menton tremblaient visiblement, et il ne songeait pas même à lutter contre son émotion. Des idées folles lui troublaient l'esprit : il pressentait que la lettre était de Maddalena, et il espérait qu'elle contenait des paroles d'amour.

Lorsqu'il eut ouvert la lettre, ses yeux coururent tout d'abord à la signature, tracée en caractères grands et irréguliers. Oui, la lettre était bien de Maddalena!

Par cette lettre, la jeune demoiselle invitait simplement « M. Adone à honorer de sa présence la représentation dramatique qui serait donnée le lendemain soir, au petit théâtre du château. »

« J'irai ! » se dit-il à lui-même, sans prendre garde qu'il avait déjà pour le lendemain soir un rendez-vous avec sa fiancée.

Dès qu'il fut remonté dans son grenier, il voulut répondre à Maddalena; mais il n'avait que du papier commun, et l'invitation était écrite sur une carte violette à chiffre d'or. Il eut honte de son vilain papier, et cette minime circonstance le ramena au sentiment du réel. Il retomba dans sa tristesse, mais sans renoncer toutefois à l'idée d'assister à la comédie.

Il ne dormit guère, cette nuit-là. Quel vêtement mettrait-il pour aller chez la marquise? Tel fut le premier sujet de son inquiétude. Il entrevoyait dans la pénombre ses modestes habits, accrochés au portemanteau, et chacun d'eux lui semblait correspondre à un Adone différent: l'un gai, un autre triste, un troisième pauvre; mais il n'y en avait aucun qui correspondît au cavalier jeune, élégant et sceptique qu'il aurait voulu paraître dans le salon de la noble dame.

Ensuite, dans un demi-sommeil, il se représenta le petit théâtre de la marquise, vit les lampes allumées, crut assister à la représentation. Les acteurs jouaient bien, mais ils ne faisaient pas rire. Et *elle* était là, sur la scène, le cherchant des yeux, comme il l'avait cherchée lui-même, lorsqu'il jouait sur l'humble théâtre populaire; et leurs regards se rencontraient, se disaient d'indicibles choses...

Le lendemain, de bonne heure, il s'en fut à Viadana pour acheter du papier et des enveloppes de luxe. En revenant, il passa chez Caterina et il lui annonça qu'il ne viendrait pas au rendez-vous convenu, parce qu'il était invité à la représentation. Elle ne protesta point, mais elle pâlit; et il retomba brusquement dans ses angoisses.

Après l'avoir quittée, il se demanda s'il ne vaudrait pas mieux s'abstenir de répondre, ou même refuser expressément l'invitation. Mais, somme toute, pourquoi n'accepterait-il pas? Pourquoi ne se permettrait-il pas ce divertissement? Est-ce que les hommes mariés eux-mêmes ne se donnent pas du plaisir, sans que personne leur en fasse un crime? Un tel excès de scrupule n'était que de la naïveté...

La voiture de la marquise passa près de lui, sur la route, et il entrevit à l'intérieur un homme corpulent, rubicond, à la moustache brune, en qui il reconnut l'un des médecins les plus répu-

tés de Parme. Soudain il pensa que la marquise devait être sérieusement malade. Mais alors, comment expliquer l'invitation? Poussé par la curiosité plus que par l'amour, il s'arrêta devant la grille. On ne voyait personne dans le parc, et les fenêtres du château étaient mi-closes.

En rentrant à la maison, il trouva un nouveau billet où Maddalena l'informait que la représentation était ajournée. Ce billet le calma un peu. Mais, quoiqu'il pût maintenant disposer de sa soirée, il n'alla pas chez Caterina : il avait peur d'elle!

Le jour suivant, au réveil, il sentit qu'il faisait froid, se renfonça sous ses couvertures; et, longuement, dans la chaleur insidieuse du lit, il s'abandonna à une mollesse inaccoutumée. Dans ce galetas glacial, il rêvait à une chambre chaude, ornée de tentures, meublée de divans aux coussins moelleux; il croyait respirer un parfum subtil, qui l'énervait; il avait la sensation de frôler avec la plante des pieds une soie fine et tiède; ses lèvres, posées sur l'oreiller chaud, croyaient baiser les lèvres de Maddalena, et il se disait qu'en se permettant ces jouissances illusoires il ne faisait de mal à personne. Ah! oui, il avait trop souffert! Les autres l'avaient trop tourmenté, traité avec trop d'injustice! Pourquoi devrait-il être cruel avec lui-même et s'interdire des rêves qui ne deviendraient jamais des réalités? Au surplus, il partirait dans quelques jours, et le roman serait fini!

Deux ou trois jours plus tard, il vit l'allée du château couverte de sable fin; et, parce qu'autrefois, à Padoue, il avait vu la rue sablée devant une villa dont le propriétaire était moribond, il se figura aussitôt que la grand'mère de Maddalena était à la mort. Vers la même époque, Tognina fut reprise de ses douleurs habituelles, qui s'aggravèrent à tel point qu'elle voulut se confesser. Alors les idées d'Adone s'assombrirent, devinrent funèbres; il ne savait plus que faire, et, comme une âme en peine, il errait de la maison de sa tante à la pelouse de l'église.

Un soir qu'il se promenait devant la grille du château et regardait avec une curiosité morose les fenêtres du premier étage, il aperçut contre la vitre d'une fenêtre le visage pâle de Maddalena. Il rougit et poursuivit son chemin; puis il revint en arrière, vaincu par la curiosité. « Est-ce qu'elle m'aura attendu? » se demandait-il, palpitant.

Oui, elle était toujours là, pâle, immobile, voilée par la

vitre comme une sainte image; et leurs regards se cherchèrent, se rencontrèrent.

Il passa, une troisième, une quatrième fois. Mais elle avait quitté la fenêtre.

Cependant, Caterina n'était plus la même, et, depuis un certain temps, il y avait dans ses manières quelque chose de félin. Elle se montrait très tendre avec Adone; puis, tout à coup, elle lui jetait un regard sauvage, devenait soupçonneuse, s'offensait de tout ce qu'il lui disait. Mais Adone, qui remarquait fort bien cette défiance et cette jalousie, ne lui en demandait jamais l'explication.

Un après-midi, vers la mi-octobre, il la trouva qui l'attendait dans la ruelle. Contre son habitude, elle était coquettement vêtue, avec un nœud de velours noir dans la chevelure.

— Où vas-tu? lui dit-il.

— Faire une visite. Accompagne-moi.

— Mais que dira ta grand'maman? objecta-t-il, surpris.

— Nous nous sommes chamaillées, et je lui ai signifié que je veux désormais agir à ma guise. Je ne suis plus une fillette. Allons, viens!

— Ne fais pas de sottise, Caterina!

Elle frappait du pied le sol, tout en arrangeant le ruban de sa coiffure, et elle fixait sur Adone des yeux où étincelaient une rage et une douleur contenues.

— Que de fois m'as-tu priée de me promener avec toi! répliqua-t-elle. Tu ne t'en souviens plus, à ce qu'il paraît?

Et elle s'appuya sur son bras, sans détacher de lui ses regards voluptueux et durs, où la tendresse se mêlait à une sorte de répulsion.

— Grand'maman ne voulait pas me laisser sortir! continua la jeune fille. Elle ne voulait pas me permettre de m'habiller! Prétend-elle me tenir à l'attache, comme un chien dans sa niche? Ah! non... D'ailleurs, il faudra bien qu'un jour ou l'autre elle sache tout, n'est-il pas vrai?

— Sans doute, répondit Adone, les yeux perdus au loin, dans le vague.

— Comme tu dis cela!

— Et comment veux-tu que je le dise? répliqua-t-il d'une voix blanche. A moi aussi, ce me semble, tu cherches une mau-

vaise querelle... C'est bien: je t'accompagne. Chez qui vas-tu?

Mais déjà elle ne pensait plus à la visite. Elle prit par les rues les plus fréquentées du village, s'approcha de quelques portes, salua à haute voix ses amies, riant et causant avec une vivacité nerveuse. Adone frémissait; mais il n'osait pas la provoquer, et il gardait un silence prudent.

Au retour, ils traversèrent un champ dont la longue douve était émaillée de fleurs violettes. Le soir tombait; l'occident rouge et or se couvrait de nuages, violets aussi. Caterina ne parlait plus, et tantôt elle précédait, tantôt elle suivait Adone, sans tourner les yeux vers lui. Brusquement elle s'arrêta. Il s'aperçut qu'elle frissonnait, lui prit une main, sentit que cette main était brûlante.

— Est-ce que tu es malade? lui demanda-t-il, alarmé.

— Non... Depuis quelque temps, j'ai des vertiges... J'ai peur de...

— De quoi as-tu peur?

Elle le regarda dans les prunelles, et ce regard, qu'il comprit, le fit tressaillir.

— Que dira ta grand'maman? murmura-t-il.

— Elle dira ce qu'elle voudra! *Cela* ne devait-il pas arriver?... Tant mieux! Elle ne me fera plus d'histoires...

— Mais es-tu certaine?...

— Non, je ne suis pas certaine... Je crois... je suppose...

— Ah! si c'était vrai, comme je serais heureux!...

Il redressa la tête. Tout venait de changer autour de lui; il avait l'impression de s'éveiller d'un rêve de mort. L'idée de l'*enfant à naître* le faisait renaître lui-même.

La *Suppèi* les attendait dans la ruelle, le chapeau rabattu sur les yeux, serrant dans son poing contracté la pomme de sa canne. Elle était anxieuse, mais elle ne voulait pas le laisser paraître. Dès qu'elle les vit venir, elle leur tourna le dos et rentra chez elle, en trottinant de son pas de vieille femme hargneuse.

La flamme enveloppait le chaudron, et, dans l'ombre de la cuisine, le foyer ressemblait à une grande fleur rouge qui aurait eu au centre une baie noire.

— Va m'acheter du beurre! ordonna sèchement la *Suppèi* à Caterina, en lui indiquant le panier avec le bout de son bâton.

Adone n'avait jamais vu cette femme si froidement irri-

tée. A sa grande surprise, Caterina obéit, de sorte qu'il resta seul avec la vieille. Certes, il n'avait pas peur ; au contraire, il se sentait presque gai ; mais il savait que la *Suppèi* se vantait de reconnaître les femmes enceintes, même si elles ne l'étaient que depuis quelques jours.

— Je m'en vais, grand'maman, dit-il. Adieu.

— Ne t'en va pas! Assieds-toi là! lui enjoignit-elle en frappant une chaise avec son bâton. J'ai deux mots à te dire. Assieds-toi là!

Il s'assit, résigné.

— Oui, mon cœur, deux mots... Caterina, tu dois le savoir, est différente des autres jeunes filles. Les autres peuvent faire ce qu'il leur plaît; mais elle, non, mon cœur! Elle, non! As-tu compris? Elle a une pierre attachée au pied, elle; et cette pierre c'est moi! Moi-même!

— Laissez-la donc en paix! répondit Adone, cherchant à faire dévier l'entretien. Quel mal a-t-elle fait?... Et d'ailleurs, ne voyez-vous pas que sa santé est mauvaise?

— Sa santé? Meilleure que la tienne! Jamais Caterina ne s'est si bien portée, mon cœur!... Ce qu'elle a de malade, c'est le fiel (1), et tu ne l'ignores pas! Ah! tu veux que je la laisse en paix? Mais toi, mon cœur, la laisses-tu en paix? Réponds!

Il rougit, puis il devint blême; et, se levant brusquement :

— Qu'avez-vous donc toutes les deux à me tourmenter? s'écria-t-il.

— Je vais te le dire, mon cœur, puisqu'elle n'en a pas le courage, elle!... Tu ne connais pas cette fille, je te l'ai maintes fois répété! Tu l'as vue toute petite, et tu crois qu'elle est restée une bohémienne. Hélas! non, pour son malheur! Plût à Dieu qu'elle fût restée telle! Elle aurait su défendre son bien, et même prendre celui d'autrui! Mais, toi et moi, nous l'avons pour ainsi dire défaite et refaite. Je lui ai enseigné qu'il fallait avoir une conscience, et maintenant elle en a une. Et tes bavardages, à toi, l'ont rendue si sotte qu'aujourd'hui, quand elle est calme, elle ne serait pas capable de tuer une puce. Mais il y a des momens où le sang s'échauffe, mon cœur : le feu fait fondre et bouillir même la glace! Et alors... alors on voit rouge, on voit du sang.... On a besoin de voir du sang, fût-ce celui de ses

(1) Autrement dit : elle ne souffre que d'un amer chagrin.

propres veines!... Elle est capable de commettre une folie, la pauvre; elle est capable de mourir! Seulement, la grand'maman est là, et, toi aussi, tu as affaire à la grand'maman, mon petit!

Adone alla s'appuyer à la cheminée; il tremblait de rage et d'inquiétude.

— Continuez! dit-il, provocant.

— J'ai bel et bien fini, au contraire... Je ne te dirai plus qu'une chose, mon cœur! Les secrets volent, comme les graines des plantes. Et, tu sais, j'irai chez la vieille! J'irai avec ces pieds que tu vois! Je n'ai pas honte, moi, de porter des savates ou des galoches. Fussé-je pieds nus, j'entrerai tout de même! Et je lui dirai, à la vieille : « Nous sommes l'une et l'autre près de comparaître au tribunal de Dieu, toi riche, moi pauvre, mais l'une et l'autre pécheresses et égales devant le Seigneur. » Et je lui dirai encore : « Vieille, ta petite-fille est en train de voler à la mienne l'unique bien que cette infortunée possède sur la terre. Dis-lui qu'elle cesse, si elle ne veut pas qu'il arrive un malheur... »

Adone passa une main sur son front, en se demandant s'il était possible que notre pensée même nous trahît! Puis il regimba, orgueilleux. En somme il n'avait rien à se reprocher; la grand'maman et Caterina étaient injustes envers lui, comme l'avaient été les autres, toujours ; un destin cruel et vulgaire s'acharnait contre son bonheur. Il eut une crise de révolte, une soif de vengeance ; il vit rouge, comme disait la grand'maman.

— Poursuivez donc! s'écria-t-il en fixant sur elle des yeux mauvais. Videz votre sac! Je suis las de toutes vos comédies! Expliquez-vous clairement! Je n'ai aucun reproche à me faire! Que voulez-vous de moi? Qui est cette vieille dont vous me parlez? Dites : Qui est-ce ?

— Ne te fâche pas! reprit la grand'maman d'une voix altérée, en agitant les mains. Du calme! du calme!... Je vais parler, puisque tu le veux... Oui, Caterina sait tout; elle sait que tu tournes autour de la demoiselle Dargenti comme le papillon autour de la chandelle. Prends garde de ne pas te brûler, mon cœur!... Et Caterina veut mourir : car elle dit qu'autrement elle risquerait de commettre une sottise encore plus grave... A toi, non, elle ne fera rien; tu n'as rien à craindre d'elle. Mais *l'autre?*... Ah! tu ne connais pas cette petite! Tu crois qu'elle n'est qu'une paysanne; mais elle est plus dame que les

dames. Il est possible qu'elle ait volé quelques œufs, dans son enfance ; mais les dames sont plus voleuses qu'elle : ce qu'elles volent aux autres, ce sont leurs fiancés !

— Assez, assez ! implora-t-il.

— Ah ! tu dis « assez, » maintenant ? Tu voulais tout savoir ?... Eh bien ! je n'ajoute qu'une chose. Caterina ne possède rien au monde que ton affection ; elle n'a que toi, mon cœur ! Et elle ne t'a jamais trahi, elle ; pas même quand d'autres, plus riches et plus beaux garçons que toi, venaient la tenter... Oui, sache-le, et ne t'irrite pas : Scipione, le Juif, était plus riche que tu ne l'es, et il voulait se faire chrétien...

Adone releva la tête.

— Il voulait se faire chrétien, et la petite avait du goût pour lui, c'est sûr ! Cependant, elle ne lui a pas accordé un regard. Elle se serait tuée, plutôt que de te faire tort !... Mais toi, maintenant, tu deviens fier ! Pourquoi ? Nous ne le savons que trop !

— Assez, vous dis-je ! Vous croyez aux cancans des désœuvrés ? Tant pis pour vous !...

La grand'maman, apaisée en apparence, s'était mise à préparer la polenta. Après une courte pause, Adone reprit :

— En somme, que voulez-vous ?

— Que vous vous épousiez, mon cœur.

— Nous nous épouserons, n'en doutez pas ! répondit-il avec un amer sarcasme. Il ne nous reste pas autre chose à faire !

Et il s'en alla, la gorge serrée, l'esprit plein d'incertitude, l'amour propre en révolte contre l'espèce de contrainte morale qu'il soupçonnait la vieille *Suppèi* et Caterina de vouloir exercer sur lui. Caterina avait donc menti, lorsqu'elle lui avait juré autrefois qu'elle n'avait aucune sympathie pour le juif Scipione ? Et n'avait-elle pas menti encore, tout à l'heure, lorsqu'elle lui avait parlé de sa grossesse ? L'astuce de ces deux femmes n'avait-elle pas ourdi une trame pour le prendre au piège et exploiter son ingénuité ?... Ah ! on le persécutait toujours ! Mais il se redresserait comme une tige courbée par le vent. Il avait trop souffert ; désormais, il voulait chasser les scrupules, jouir de la vie, prendre de force sa part de bonheur. On l'avait criminellement spolié d'une fortune. Eh bien ! il arracherait aux spoliateurs l'aveu de leur forfait, rentrerait en possession de son bien légitime et s'affranchirait de l'ombre du passé !

XXI

Lorsqu'il rentra à la maison, il était résolu à avoir tout de suite un entretien avec sa tante. Mais, ayant trouvé Pirloccia occupé à écrire une adresse avec de l'encre déteinte et une plume rouillée, il jugea que la présence de cet homme était dangereuse, et il monta dans son taudis, où il traça sur son beau papier le billet suivant :

« Maddalena, permettez-moi de vous nommer ainsi, une fois au moins! Il y a dans mon appel toute la douleur d'un homme qui, depuis qu'il est au monde, n'a connu que la souffrance. Écoutez-moi avec compassion et dites-moi que, vous aussi, vous souffrez! »

Lorsqu'il redescendit, Pirloccia venait de sortir pour mettre sa lettre à la poste. Le moment était propice, et Adone se dirigea vers la chambre de sa tante. Mais, à peine arrivé devant la porte, il entendit Fiorina gravir l'escalier quatre à quatre. Alors, pris d'un accès de colère, il entra brusquement chez Tognina et donna un tour de clef. La tante était au lit, dans l'ombre. Le bruit la fit tressaillir.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est moi, ma tante. Il faut que je vous parle.

Au même instant, Fiorina frappait à la porte.

— Ma tante, je vous apporte votre bouillon. Pourquoi a-t-on fermé la porte à clef?

— Ouvre, Adone! balbutia la petite femme d'une voix tremblante. Qu'est-ce que tu veux?

— Il faut que je vous parle! N'est-il pas étrange qu'on ne puisse jamais vous dire un mot?

Et, comme Fiorina secouait toujours la porte, il ouvrit et se dressa, menaçant, en face de la jeune fille.

— J'ai à causer avec ma tante. As-tu compris, oui ou non? Va-t'en, et ne t'avise pas d'écouter par le trou de la serrure. Si je te surprends à faire l'espionne, je t'envoie, d'un coup de poing, jusqu'au bas de l'escalier!

La jeune fille eut peur et se retira. Il alluma une chandelle, la posa sur la cheminée, s'approcha du lit. Tognina, silencieuse, immobile sous les couvertures, le regardait faire, de ses yeux fixes et vitreux.

A l'aspect de cette figure blême sur laquelle le remords avait mis un masque impénétrable, il sentit s'évanouir sa colère. Ce regard disait tout ce que la malheureuse n'aurait pas été capable de lui dire; il disait : « Je sais ce que tu veux; mais il est inutile que tu me tourmentes : ce serait comme si tu maltraitais un cadavre. Tout ce que tu te proposes de me demander, je le sais; mais toi, tu ne sais pas ce que je pourrais te dire. J'ai souffert plus que toi; j'ai semé le mal et j'en ai récolté les fruits vénéneux. Il y a longtemps que je suis morte, il y a longtemps que je vis en compagnie des morts. *Il* s'est vengé; *il* m'a poursuivie, *il* m'a harcelée sans trêve. Dans ce moment même, *il* est là, derrière toi; et, quand je te regarde, c'est *lui* dont je vois l'épouvantable fantôme. »

— Est-ce que tu ne te sens pas bien, ma tante? demanda Adone, incliné sur le lit.

— Je t'écoute, répondit-elle, sans le quitter des yeux.

— Je voudrais te dire... Eh bien! voici : je t'ai toujours aimée; j'ai toujours été respectueux envers toi. Tu n'as pas eu à te plaindre de ma conduite à ton égard, dis, ma tante? Alors, pourquoi *ta* famille te séquestre-t-elle comme une prisonnière? Pourquoi m'empêche-t-elle de te parler? C'est cela que je voudrais savoir... Je voudrais savoir...

Et, s'inclinant davantage encore vers la malade, il ajouta, tout bas, sans attendre la réponse :

— Je sais tout! Mais je ne te tourmenterai pas, n'aie pas peur. Si j'avais voulu, je t'aurais déjà tourmentée... Je ne suis pas méchant, moi! Rappelle-toi : ici même, un soir, je me suis évanoui en te voyant souffrir... Si tu m'avais aimé, nous aurions été heureux l'un et l'autre; mais de cette façon, nous ne l'avons été ni l'un ni l'autre...

Elle ferma les yeux, et des larmes coulèrent entre ses paupières closes. Adone eut l'horrible impression de voir pleurer un cadavre.

— Pardon, ma tante! murmura-t-il. Ne pleure pas, ne pleure pas...

Elle rouvrit les yeux, enfonça sa main sous l'oreiller, en retira une enveloppe grise qu'elle remit à Adone, sans prononcer un mot, mais en lui faisant signe de la cacher et de sortir.

Revenu dans son grenier, il trouva sous l'enveloppe une bande de papier jauni. C'était une moitié du testament de son

oncle, coupé dans le sens de la hauteur. Au dos de ce demi-feuillet, Tognina avait écrit au crayon : *Pirloccia a l'autre moitié.*

Adone examina longuement, sur les deux faces, le bizarre document que s'étaient partagé les complices, chacun d'eux en conservant une partie afin de s'en servir, au besoin, comme d'une arme défensive; et il se demanda ce qu'il en ferait. Ses réflexions n'aboutirent qu'à de nouvelles perplexités et à une tristesse maladive : il ne savait plus s'il devait se venger ou s'il devait pardonner. Finalement, il serra le papier dans sa poche et s'efforça de penser à autre chose. A son insu, il imitait peut-être l'attitude qu'avait eue Tognina, pendant ses longues années de muet abattement. Tout lui semblait inutile et vain, et il ne croyait plus ni aux autres, ni à lui-même.

Les Pirloccia feignirent d'ignorer le bref entretien qu'il avait eu avec sa tante. Peut-être les femmes avaient-elles gardé le silence, par crainte d'une scène violente entre lui et le nabot; ou peut-être ces gens méditaient-ils contre le jeune homme quelque mauvais coup.

Cependant, chaque fois que Carissima revenait du château, elle parlait à Adone de la marquise et de Maddalena; et, plus d'une fois, il crut remarquer qu'alors la couturière le regardait avec malice. Un jour, elle lui dit :

— J'ai idée que la petite est amoureuse folle de quelque jeune homme pauvre... Si la vieille mourait, cette petite deviendrait propriétaire de tout, et elle épouserait sûrement son amoureux.

— Mais est-elle vraie, cette histoire? demanda tante Elena, qui écoutait volontiers les commérages, mais qui goûtait peu la médisance.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai! répondit Carissima, oubliant qu'un instant auparavant elle avait présenté la chose comme une simple supposition. La petite est éperdument amoureuse. Cela est visible : elle ne tient plus debout, elle est pâle, elle se consume... Aujourd'hui même, comme elle était descendue de sa chambre pour m'expliquer la façon de border un tapis, je lui ai demandé s'il ne lui déplaisait pas de rester encore à la campagne, maintenant que la saison est déjà froide; et elle m'a répondu : « Oh! non, il ne fait pas froid! Je resterai avec plaisir ici tout le mois de novembre. »

Une autre fois, Carissima raconta qu'elle avait vu Maddalena sortir du presbytère, et elle ajouta :

— Elle y va presque tous les jours, vers quatre heures, pour causer avec la sœur du curé... Elle y va et elle en revient seule...

Adone comprenait très bien que Carissima lui indiquait ainsi le moyen de rencontrer Maddalena. Mais il se répétait qu'il ne fallait attacher aucune importance à ces bavardages : Maddalena était trop fine pour laisser entrevoir les secrets de son cœur à une couturière. En outre, il soupçonnait quelque chose de louche dans les menées de Carissima : elle devait avoir peur de lui, depuis son entretien avec la tante. Mais, soit qu'elle agît pour son propre compte, soit qu'elle obéît aux conseils de Pirloccia, le but de la couturière était évidemment d'attiser la passion du jeune homme et de l'amener à voir Maddalena : si le coup hardi tenté par cette femme réussissait, il y avait tout lieu de croire qu'Adone ne songerait plus à l'héritage dont on l'avait dépouillé.

Et pourtant, à la longue, les propos de Carissima l'attendrissaient malgré lui. Somme toute, il n'était pas certain que la couturière débitât des mensonges; et, puisqu'il souffrait lui-même, pourquoi l'autre n'aurait-elle pas souffert aussi ? Il fut donc repris du désir anxieux de revoir la jeune fille, recommença à rôder devant la grille du château ; et, un jour, il finit par l'aviser à une fenêtre. Elle était réellement pâle et amaigrie; et, quoiqu'elle n'eût pas répondu à sa lettre, elle arrêta sur lui un long regard où il crut reconnaître la muette imploration d'un amour qui souffre. Adone fut affolé de joie, de douleur et de désir.

XXII

Le lendemain et le surlendemain, Adone fut comme une âme en peine. Il se promena sur la pelouse de l'église à l'heure que Carissima lui avait indiquée ; il passa et repassa devant la grille, mais sans réussir à voir Maddalena. Enfin, le troisième jour, sous prétexte de prendre congé de la sœur du curé, il alla au presbytère. Mais la sœur du curé n'était pas chez elle. Il s'attarda quelques minutes devant la porte, d'où l'on apercevait la façade du château, et, tout à coup, il tressaillit : Maddalena,

vêtue de noir, descendait le perron, traversait le jardin, s'engageait sur la pelouse et s'avançait dans la direction du presbytère. Quand elle fut près de lui, elle lui demanda, d'un air troublé :

— Pourriez-vous me dire si la sœur de M. le curé est visible?

— Je ne sais pas... Je crois que non,... répondit-il, perdant la tête. Mais... il faut... il faut que je vous parle...

— Pas ici!

— Où?... Quand?... Ce soir?... Voulez-vous, ce soir, à dix heures?... Je viendrai près de la grille.

Elle rougit, sans répondre; mais elle lui jeta un regard qu'il interpréta comme un consentement tacite, et elle entra dans la cour du presbytère.

Au lieu de retourner à la maison, il s'en alla vers Casale, sans savoir pourquoi. Tandis qu'il suivait le sentier, tandis qu'il cheminait sur la digue, il se croyait le jouet d'une hallucination. « Elle viendra! » se disait-il. Mais cette certitude, au lieu de le combler d'allégresse, lui inspirait une sorte d'épouvante.

Un fait très simple le rappela à lui-même. A l'entrée de la traverse qui menait à *Co'de'Brun*, le faubourg des pauvres, il rencontra la sœur du curé, qui revenait sans doute de faire une visite charitable. C'était une dame de soixante ans, très bonne, grasse, pâle, et qui peut-être posait un peu : avec ses robes à l'ancienne mode, avec ses manières dignes et son langage étudié, elle ressemblait à une vieille duchesse. Ce jour-là, elle portait une jupe à volans de couleur tabac, un corsage en pointe et un voile de dentelle posé sur des cheveux trop noirs pour une femme de son âge. Elle reconnut de loin Adone, le salua de la tête et lui fit avec son éventail un signe amical : car, quoique l'automne fût déjà assez avancé, elle avait un bel éventail noir et rouge, dont Maddalena lui avait fait cadeau.

— Je sors de chez vous, lui dit Adone. Je pars demain, et j'étais venu pour vous dire adieu.

— Reviens donc avec moi, répondit-elle.

Il frémit en pensant que peut-être Maddalena était encore au presbytère; mais il triompha de la tentation, ou, pour mieux dire, il n'osa pas y céder.

— Je vous remercie, mais c'est impossible. Permette-moi

de prendre congé de vous ici même. Je n'ai que le temps de courir chez Caterina.

— Ah! tu vas la voir? Eh bien, je voulais justement te parler d'elle. Vous avez donc fait la paix?

— Quelle paix? demanda-t-il, embarrassé.

— Bon, bon, alors! Mets que je n'ai rien dit! On racontait que votre mariage s'en était allé à vau-l'eau. Ce n'est pas vrai? Eh bien! j'en suis très heureuse.

Il se souvint de Carissima et de ses bavardages.

— Mais non, mille fois non! protesta-t-il. Qui a pu répandre un pareil bruit?

Et, tout en disant cela, il songeait que Maddalena était peut-être encore au presbytère, et il se désolait de ne pas la revoir.

Il poursuivit son chemin et arriva chez Caterina, où il connut l'anxiété fiévreuse de la trahison. Tandis qu'il embrassait sa fiancée, il songeait à l'*autre;* et la douleur muette et sauvage de la jeune fille lui semblait mille fois plus légère que la sienne. La vieille le regardait avec des yeux supplians; et ce regard, comparable à celui d'un renard blessé, pénétrait jusqu'au fond de son cœur, plus cruel que tous les reproches. Les deux femmes devaient être fort alarmées; certainement elles savaient tout : les caquets de la couturière, le bruit que venait de lui rapporter la sœur du curé, l'obstination avec laquelle, en dépit de ses promesses, il continuait à évoluer autour de Maddalena comme l'alouette autour du miroir.

Quant à Caterina, elle le connaissait beaucoup mieux qu'il ne la connaissait lui-même, et elle savait qu'on obtenait tout de lui par le silence, rien par les paroles. Quand ils se quittèrent, elle pleurait, mais elle ne récriminait pas.

Dix heures. La lune, comme à l'appel répété des dix coups, parut sur le toit de l'église, éclaira les peupliers dont les feuilles jaunes jonchaient l'herbe de la pelouse, telles des fleurs endormies. La nuit était tiède, quoiqu'un vent léger soufflât par intervalles et fit courir dans le ciel bleu quelques nuages sombres.

Adone se promenait de long en large devant l'église, foulant les feuilles mortes et les ombres des arbres nus. Il marchait la tête basse, et il lui semblait qu'il cheminait encore sur la digue, en compagnie de ses pensées inquiètes. Maddalena viendrait-elle? Ne viendrait-elle pas? Dans l'un et dans l'autre cas,

il serait malheureux. Puis, à certains momens, il s'imaginait qu'il était là, non pour l'attendre, mais simplement pour se divertir, comme dans son enfance, au jeu puéril de marcher sur les ombres. Toutefois, le moindre bruit suffisait pour lui faire palpiter le cœur.

Les minutes s'écoulaient, et elle ne venait pas...

Les minutes s'écoulaient. Une fenêtre du château était encore éclairée; une lanterne était encore allumée sur le perron. Une ombre passait et repassait derrière les vitres, dans le carré de lumière. La petite flamme de la lanterne clignotait au vent, comme un œil curieux qu'auraient agacé les allées et venues du jeune homme qui se promenait sous les peupliers. Quelqu'un éteignit la lanterne; l'ombre cessa de passer et de repasser derrière les vitres; le château eut l'air d'être inhabité.

Adone s'irritait, et, plus il s'irritait, plus il s'obstinait à attendre. Un moment vint où il cessa d'apercevoir sous ses pieds les ombres des peupliers : les nuages avaient caché la lune. Alors il eut l'illusion d'entrevoir dans la pénombre la figure de Caterina; et, chose étrange, il lui semblait que cette figure avait les yeux bleus et supplians de la vieille *Suppèi*.

La lune reparut, et il repensa aux yeux doux et voluptueux de Maddalena. Une chaude sensation de plaisir traversa sa douleur. Mais presque aussitôt il retomba dans son rêve morose. L'ombre de Caterina le suivait; et, chaque fois que la lune disparaissait et que les autres ombres, se fondant parmi les ténèbres, disparaissaient avec elle, il s'arrêtait parce qu'il lui semblait voir Caterina s'incliner, se coucher à ses pieds; et il n'avait pas le courage de marcher sur cette malheureuse. Caterina pleurait, et ses gémissemens étaient pleins de menace et de désespoir. Il se penchait sur elle, il écoutait : et le fantôme lui disait : « Rappelle-toi mes paroles, Adone ! Les morts reviennent, et ils se vengent. Je suis morte pour toi; mais mon ombre te suit et ne te quittera plus. Partout et toujours tu me trouveras sur ton chemin. Tu pourras couvrir *l'autre* de baisers; mais il y aura toujours entre vos lèvres la lame tranchante d'un couteau, et c'est moi qui serai là !... Sais-tu bien qui je suis ? Tu crois que je suis Caterina; mais tu te trompes. Je ne suis pas l'ombre d'une femme; je suis l'ombre de ton passé ! »

Les nuages couraient vers le couchant. La lune reparut, et une lumière nacrée inonda la pelouse. Pendant cette minute de

silence et de lumière, il *pressentit* que Maddalena venait. Soudain il retomba dans l'inconscience, et il lui sembla qu'autour de lui toutes les choses palpitaient dans l'attente de la merveilleuse apparition.

Maddalena, rasant le mur, arrivait par l'étroite allée qui faisait le tour du parc. Elle était vêtue de noir et elle avait la tête voilée. Adone fit quelques pas en avant, s'engagea dans l'allée humide de rosée. Son orgueil était exalté par la certitude d'être aimé, par la confiance que la jeune fille lui témoignait. Il eut un transport de bonheur.

Dès qu'il l'eut rejointe, Maddalena rebroussa chemin, en lui faisant signe de le suivre. Elle marchait la première, d'un pas rapide, comme pour lui indiquer la route; et sa longue robe balayait les feuilles sèches.

Tout en se hâtant derrière elle, Adone regardait autour de lui, scrutant l'épaisseur des ténèbres. Les souffles du vent emplissaient le parc; on entendait comme des pas légers et sautillans. Et il se remémora les imaginations de son enfance, se demanda si les bêtes d'autrefois ne s'étaient pas réveillées dans leurs obscures retraites et ne se poursuivaient pas entre les arbres comme à travers une forêt. Au-dessus de sa tête, les branches formaient une voûte impénétrable; à droite, parmi les troncs enveloppés d'ombre, le sol était jonché de feuilles jaunes, et la lune inondait de sa clarté blafarde les éclaircies. Tout paraissait fantastique, mais triste et froid : ce parc ressemblait à un lieu abandonné.

Dans le mur tapissé de lierre s'ouvraient de place en place quelques larges niches, où il y avait des statues consumées par le temps et des sièges de marbre. Maddalena s'arrêta devant l'une de ces niches, près d'une fontaine dont le conduit ne jetait plus d'eau. Adone, debout près d'elle, respirait le parfum émané de sa personne.

— Je vous remercie ! dit-il.

Et il se tut, effrayé du son de sa propre voix.

— De quoi me remerciez-vous? répondit-elle, d'une voix nette et presque ironique.

Et elle s'adossa au mur, dans la cavité de la niche; mais elle penchait son buste en avant, pour sonder la profondeur de l'allée. Il redevint soupçonneux; il pensa qu'elle n'était pas assez émue et que peut-être elle voulait seulement se moquer de

lui. Néanmoins, il s'avança sous le cintre de la niche et il s'appuya aussi contre le mur.

— Je vous remercie d'être venue, expliqua-t-il... Il y a si longtemps que je désirais vous parler! Mais, je pars demain... et j'ai eu peur de ne plus revoir...

— Pourquoi? demanda-t-elle d'une voix qui n'était plus la même.

Et elle releva la tête. Mais, au lieu de répondre à cette question, il répéta :

— Oui, mon devoir est de partir... Peut-être ne vous reverrai-je plus...

Elle répéta aussi, d'une voix impérieuse :

— Mais pourquoi?

Et elle se pencha vers lui. Leurs visages se touchaient presque. Malgré l'ombre qui les enveloppait, leurs regards se rencontrèrent; et Adone sentit que cette jeune fille voilée et parfumée était vraiment la créature de ses rêves. Il lui saisit une main, et, à ce premier contact, ils vibrèrent tous les deux. Mais aussitôt il se rappela une autre main, une main chaude et rude; et il lui sembla que cette autre main se plaçait entre la sienne et celle de Maddalena.

— Savez-vous ce que je suis? demanda-t-il alors. Le savez vous?

— Serais-je venue, si je ne le savais pas?

— Non, non, vous ne le savez pas! Vous êtes ici parce que... parce que vous avez eu pitié de moi... parce qu'une fatalité nous a poussés l'un vers l'autre... Je ne sais pas vous dire... Je ne sais pas vous expliquer... Je voulais vous demander pardon! Me pardonnez-vous?

— Mais je n'ai rien à vous pardonner.

— Est-ce que vous ne souffrez pas?

Maddalena garda quelques instans le silence. Il se remit à trembler, et son frisson se communiqua à la jeune fille. Enfin elle murmura :

— Je suis contente de souffrir...

— Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma lettre?... Est-ce que vous l'avez reçue?

— Oui. Mais que pouvais-je répondre?... En vous répondant que je souffrais, j'aurais craint d'augmenter vos propres souffrances.

— Oh ! vous avez été si bonne ! Et moi, au contraire, je vous ai fait tant de mal !

— Non, vous ne m'avez pas fait de mal... Vous ne m'avez fait que du bien : vous m'avez appris à aimer.

— Mais, dites, savez-vous quelle est ma situation ? Le savez-vous ? insista-t-il, éperdu.

— Je le sais, déclara-t-elle. Je vous connais depuis longtemps... Je sais combien votre jeunesse a été malheureuse. Je sais que vous aviez perdu votre père, que votre mère avait peu d'affection pour vous, que, chez votre tante, on vous maltraitait...

Adone porta ses mains à son visage, comme pour cacher des pleurs.

— Ah ! oui, tout le monde m'a fait souffrir, tout le monde !...

— Et moi aussi ? demanda-t-elle, câline.

— Vous, non ! Vous seule avez été bonne pour moi !

Et, subitement, il pensa à Caterina. A elle aussi il avait adressé de semblables paroles ! De nouveau l'ombre de Caterina s'attacha à lui ; mais, pris d'une rage sourde contre ce fantôme importun, il voulut le chasser à toute force. Il saisit avec une sorte de violence la main de Maddalena, attira la jeune fille contre son cœur, lui donna brusquement un baiser. Et le parfum qu'exhalait toute la personne de Maddalena était si doux et si chaud qu'il crut être au milieu d'une prairie, par une soirée de juin. Il vibrait tout entier, fou de passion ; mais, malgré tout, le fantôme continuait à se dresser entre lui et Maddalena. Alors, pour vaincre cette obsession, il étreignit la jeune fille, la couvrit des baisers les plus ardens ; et, dans son égarement, il prononça des paroles qui trahirent son désespoir.

— Toi seule... toi seule... La seule qui m'ait été bonne ! Et moi, je te fais du mal... Ah ! je suis bien coupable ; mais je t'aime, je t'aime... Il faut que tu me pardonnes ! N'est-il pas vrai que tu me pardonnes ?... Réponds ! réponds !

Elle se détacha de lui, demanda froidement :

— Pourquoi pleurez-vous ?

Il lui reprit la main, la porta à ses yeux. Mais la petite main était devenue inerte, morte.

— Je vous dirai tout ! s'écria-t-il. Je ne suis venu que pour cela...

— Eh bien ! dites.

— Mais que penserez-vous de moi ? reprit-il après une pause,

de la voix sourde d'un malade. Je suis un sot! Oui, je suis un sot!... Mais vous, pourquoi ne m'avez-vous pas répondu? Si vous m'aviez envoyé un mot de pardon, je serais parti tout de suite. Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu?

— Je savais que vous viendriez, dit-elle avec une nuance d'ironie.

— Et me voici, en effet! Mais pourquoi suis-je venu? Je n'en sais rien!... Ce que je sais, c'est que je devrais être heureux, et qu'au contraire je pleure!... Ah! laissez-moi parler! Écoutez-moi!... Non, je ne voulais pas venir, *je ne devais pas venir*... Tout à l'heure, pendant que je vous attendais, et ensuite, quand je vous ai donné ce baiser et que je croyais en mourir de joie, j'ai vu un fantôme : le fantôme d'une femme à laquelle je suis indissolublement lié... Mais vous ne pouvez pas comprendre. Vous avez toujours été heureuse, vous! Moi, non! Moi, non!

Il avait donc avoué qu'il était indissolublement lié à une autre femme! Maddalena le regarda fixement, d'un air dur : sa pitié s'était évanouie en présence de ce pleurnicheur qui ne pouvait ni ne voulait plus être à elle. Elle l'avait traité en égal, parce qu'elle se proposait de l'élever jusqu'à son propre niveau; mais lui, il s'obstinait à croupir dans son humble condition, avec une vulgaire créature dont Maddalena feignait visiblement d'ignorer jusqu'à l'existence.

— C'est assez! dit-elle en mordillant ses lèvres. Je ne savais pas. Vous avez raison.

Et elle s'écarta de lui, pour lui faire entendre qu'il était temps de partir.

— Non, ne vous en allez pas! s'écria-t-il en la saisissant par le bras.

Elle se dégagea, tremblante.

— Laissez-moi. Vous n'avez plus rien à me dire.

— Pardon!... Pardon!...

Elle lui tourna le dos et elle s'en alla, silencieuse et légère, comme elle était venue.

Il demeura longtemps sur la pelouse. Il s'imaginait avoir fait un rêve : un rêve terrible et stupide à la fois. Il était profondément humilié; il se disait qu'en ce moment Maddalena devait se moquer de lui, qu'elle était méchante et cruelle. Puis il faisait réflexion que, s'il lui avait dit: « Je suis à toi, » elle ne

l'aurait certainement pas éconduit de la même manière. Et, le front penché, il s'abîmait dans son désespoir. N'était-ce pas la poésie, l'amour et la fortune qui, avec Maddalena, venaient de l'abandonner?

Cependant, les nuages s'étaient élargis, avaient peu à peu envahi tout le ciel; et, sur ce fond obscur, les arbres gémissaient avec de sourdes rumeurs. Adone releva le front, comme pour interroger ces arbres, ces nuages, toutes ces choses qui, naguère, lui répondaient fraternellement. Mais, cette nuit-là, l'obscurité était partout; et il lui sembla que les arbres aussi souffraient, et qu'à leur tour ils lui demandaient en gémissant la raison de leur souffrance, et qu'il ne savait quoi leur répondre, et que l'univers tout entier était plein d'une inexplicable douleur.

Rentré dans son grenier, parmi les humbles choses qui avaient été témoins de ses malheurs d'autrefois, Adone y retrouva un autre fantôme, cet esprit follet que la vieille *Suppèi* donnait pour compagnon à tous les hommes : sa conscience.

D'abord, il essaya de chasser cette conscience importune; mais, pendant de longs mois, elle s'obstina à le suivre, ne le quitta ni le jour ni la nuit, lui chuchota, de cette voix persuasive et caressante que l'on prend pour réconforter un malade : « Ne regrette pas d'avoir connu l'injustice et la pauvreté! Ne regrette pas de rester avec ceux qui pâtissent! C'est en toi-même que tu dois mettre ta confiance. Tu n'es encore qu'un enfant. Tâche de devenir un homme. » Et, peu à peu, il céda à cette persistante suggestion; l'image de Maddalena se détacha de lui insensiblement, recula dans le passé, devint flottante et pâle comme un rêve lointain; et, lorsqu'il apprit, par hasard, que la jeune fille venait de se fiancer à un lieutenant de cavalerie, il n'en ressentit ni colère, ni tristesse.

Dès qu'il eut terminé ses études, il épousa Caterina et il vint habiter à Casale, dans la maisonnette où il avait passé des heures si claires et des heures si sombres. Le vieil instituteur avait enfin pris sa retraite, et Adone, en attendant le concours qui lui permettrait d'être nommé inspecteur primaire, demanda et obtint le poste de Casalino. Les bâtimens scolaires venaient d'être reconstruits à *Co'de' Brun*, dans le quartier des pauvres, et, vus entre les arbres, avec leurs grands murs rayonnans de blancheur, avec leurs larges fenêtres, ils ressemblaient à une église.

Souvent, le soir, lorsqu'il quittait son école pour retourner chez lui, à Casale, il rencontrait le vieil instituteur qui, s'ennuyant un peu de ses loisirs perpétuels, venait l'attendre sur la route et le reconduisait jusqu'à mi-chemin. Le vieillard, comme c'est l'habitude des hommes de cet âge, aimait à critiquer le présent et à louer le passé. Il n'approuvait pas qu'on eût construit l'école neuve dans le quartier des pauvres; il n'approuvait pas qu'on l'eût faite si spacieuse et si belle; il regrettait la masure crculante et mal aérée où, pendant un tiers de siècle, il avait instruit des centaines de gamins tapageurs; il regrettait plus encore que l'on délaissât les anciens procédés d'enseignement. Adone lui répondait avec la déférence due à un maître vénérable, mais sans renoncer à aucune de ses propres convictions: selon lui, la meilleure place pour une école était au milieu des pauvres, parce que l'instruction seule a le pouvoir de les libérer de leur misère physique et morale; et le véritable objet de l'enseignement était, non de perfectionner l'automatisme de la mémoire, mais d'éveiller chez les écoliers la réflexion, de développer le jugement personnel ; et l'instituteur devait s'occuper de ses élèves les moins fortunés et les moins intelligens avec une plus grande sollicitude, parce que chez les enfans pauvres, la stupidité n'est le plus souvent qu'une apparence, et les soins affectueux d'un bon maître peuvent ragaillardir ces petites âmes intimidées et déprimées.

Lorsque l'ancien et le nouvel instituteur étaient parvenus à l'endroit où le chemin de Casale s'embranche sur la chaussée de la digue, le vieillard souhaitait le bonsoir à son jeune collègue, et il revenait sur ses pas. Adone, resté seul, s'arrêtait quelquefois pour contempler le fleuve envahi par les brumes du crépuscule. Certes, il n'avait aucun motif pour prolonger intentionnellement la durée du trajet, et il rentrait volontiers dans la maisonnette où l'attendait une épouse aimante et où il trouvait, avec la table préparée, le modeste bonheur de la paix domestique. Mais il n'avait non plus aucun motif pour presser le pas; et, s'il lui arrivait de s'attarder un peu, c'était simplement parce qu'il était jeune encore, et qu'il goûtait la poésie de la nature, et que la douceur du soir l'invitait à rêver.

GRAZIA DELEDDA.

ESQUISSES CONTEMPORAINES

FERDINAND BRUNETIÈRE

II [1]

LA DERNIÈRE INCARNATION

Je revenais de Rome, où j'étais allé, quoi qu'on en ait pu dire, sans autre intention que de renouveler des souvenirs déjà vieux de vingt-huit ans alors, et qui le sont donc aujourd'hui de quarante. Comme je l'avais été jadis à l'audience de Pie IX, j'avais eu l'honneur d'être admis à l'audience de Léon XIII, et pendant trois quarts d'heure je m'étais prêté, non sans quelque émotion, à l'interrogante, je serais tenté de dire « malicieuse » et paternelle curiosité de ce grand vieillard. Ai-je besoin ici de rappeler à que, point les choses de France l'intéressaient, et je ne sais, à ce propos, dans quelle mesure son influence avait pu contribuer, directement ou indirectement, au rapprochement de la France et de la Russie, mais, en ce temps-là, — novembre 1894, — rien ne lui tenait plus à cœur, et, pour en parler, comme aussi des suites qu'il en espérait, sa voix retrouvait une ardeur qui n'avait d'égale que la vivacité de sa gesticulation. Il me parla ensuite de ce qu'on appelait alors « l'esprit nouveau, » et il me demanda ce que je croyais qu'on en pût attendre. Il se plaignit, avec un sourire, ce singulier sourire où il semblait que sa très grande bonté se masquât d'ironie, de ceux qui résistaient à ses « directions, » — ce ne fut pas le mot dont il

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

se servit, — et il me demanda s'ils y résisteraient toujours. Je lui répondis que je le craignais, et comme je n'eus pas de peine à voir que la réponse lui déplaisait, je me hâtai de dire que je ne parlais que de ses « directions politiques, » mais qu'au contraire, en France, comme ailleurs, il n'y avait qu'une opinion sur ses « directions sociales, » et ce fut une occasion de parler de l'Encyclique *Rerum novarum*. Il me demanda ce que je pensais ou je savais de l'impression qu'elle avait faite sur la jeunesse, et presque aussitôt, sans me laisser le temps de répondre, si je pouvais lui donner quelques renseignemens sur l'état d'esprit de la jeunesse française. Enfin, il m'interrogea sur la *Revue des Deux Mondes*, et à ce propos, ce fut par des considérations sur le bien ou le mal dont la presse était capable que se termina l'audience... J'avais compris qu'il aimerait qu'un écho de sa conversation lui revînt.

Rien ne pouvait m'être plus agréable, une fois de retour à Paris, que de satisfaire un désir dont l'expression m'honorait, et qui répondait d'ailleurs au besoin que j'éprouvais moi-même de m'expliquer sur des questions qui me préoccupaient depuis une dizaine d'années. « Et vous, m'avait-on un jour demandé dans une réunion assez nombreuse, où chacun venait d'exprimer son opinion, que pensez-vous du christianisme ? » J'avais répondu, ou à peu près, « que je ne connaissais pas encore assez la question pour répondre d'une manière précise, mais que je l'étudiais ; » et cette réponse avait beaucoup amusé. Ce n'était pourtant pas ce qu'on appelle une échappatoire, et il était vrai, — c'était aux environs de 1889, — que je refaisais mon éducation religieuse. J'admire toujours, sans leur porter envie, ceux qui ont une opinion sur le christianisme, sans l'avoir étudié. Pour moi, comme presque tous les jeunes « intellectuels » de ma génération, je connaissais beaucoup mieux, et j'avais bien plus étudié le bouddhisme...

C'est en ces termes que Ferdinand Brunetière, dans une note restée inédite, indiquait la nature, les conditions et l'objet de l'entretien qu'il eut avec Léon XIII. On sait le reste: l'article retentissant qui en fut la suite, les polémiques qu'il souleva, les contradictions, approbations, répliques et contre-répliques qui s'entre-choquèrent à ce sujet. « Je ne m'attendais guère, — écrivait l'auteur en réimprimant trois mois après son article en brochure, — je ne m'attendais guère qu'il dût provoquer tant de bruit. »

Il disait vrai; et son étonnement peut surprendre, mais je crois qu'il était profondément sincère. Calculons-nous toujours la vraie portée de nos paroles, de nos articles ou de nos livres? Savons-nous quel écho telle page, pour nous toute simple, que nous avons écrite, peut trouver dans telle ou telle conscience obscurément préparée à l'accueillir? Renan lui-même se doutait-il, en écrivant la *Vie de Jésus*, de l'action qu'il allait avoir sur près

d'un demi-siècle de la pensée française? Comme tous les actes de notre existence, nos livres nous entraînent, nous engagent dans l'avenir presque malgré nous : en vain nous voudrions nous ressaisir, échapper aux interprétations que l'on donne de notre propre pensée; nous ne le pouvons plus; « nous sommes embarqués; » la vie collective nous a pris dans son engrenage. On aurait pu rappeler à Brunetière ce qu'il disait jadis: « Les hommes tels que M. Renan, dans la situation qu'il occupe, avec l'influence qu'il exerce, dans toute la maturité de l'intelligence et dans tout l'éclat du talent, ont un peu charge d'âmes. Ils ne vivent plus, ni ne pensent, ni ne parlent pour eux seulement... » De fait, quand parut l'article *Après une visite au Vatican*, par l'abondance et la variété de son œuvre antérieure, par sa situation personnelle, par son double talent d'orateur et d'écrivain, par son intervention enfin dans toutes les questions à l'ordre du jour, n'était-il pas le véritable successeur de Renan et de Taine? « En 1894, — écrivait récemment un adversaire, — en 1894, après la mort de Renan et de Taine, il était le guide incontesté de la pensée contemporaine (1). » Comment, dans ces conditions, une parole décisive de lui, en un pareil sujet, alors plus « actuel » que jamais, et prononcée d'une pareille tribune, n'aurait-elle pas soulevé quelque durable émotion?

Voici comment il résumait lui-même le dessein de son article :

A la vérité, il y était question, sinon de la « banqueroute, » en tout cas des « faillites » que la science a faites à quelques-unes au moins de ses promesses; mais je n'étais pas le premier qui se servît de ce mot, et dix autres avant moi l'avaient publiquement prononcé (2). J'y louais, comme je

(1) A le bien prendre, l'article *Après une visite au Vatican* est une réplique à *l'Avenir de la Science*, livre écrit en 1848, mais publié, comme l'on sait, en 1890; et il est aussi la suite logique des pages de Taine sur *l'Église* (1891), en même temps qu'une réponse à ces pages.

(2) Brunetière avait grandement raison de dire, — il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter à l'article, — qu'il n'avait rappelé la formule « la banqueroute de la science » que pour la repousser aussitôt. — Il serait d'ailleurs curieux de savoir qui a le premier employé l'expression. Je la trouve, dès 1883, sous la plume de M. Bourget, dans un « dialogue » intitulé *Science et Poésie* (*Études et Portraits*, t. I, p. 202) : « ... Je n'ignore pas, dit l'un des deux interlocuteurs, que la science recèle un fond incurable de pessimisme, et qu'*une banqueroute est le dernier mot de cet immense espoir de notre génération, — banqueroute dès aujourd'hui certaine* pour ceux qui ont mesuré l'abîme de cette formule : *l'Inconnaissable*. Il y a un principe assuré de désespoir dans la définition même de la méthode expérimentale, car, en se condamnant à n'atteindre que des faits, elle se condamne du coup au phénomène final, autant vaut dire au nihilisme... »

pouvais, la généreuse initiative ou l'audace apostolique du pape Léon XIII; mais, bien loin d'être l'un des premiers, j'étais, au contraire, l'un des derniers à le faire, et, à cet égard, je n'ai qu'un regret, — qui est d'avoir trop attendu. Enfin, très sommairement et très discrètement, j'insinuais que le christianisme, en dépit de nos savans ou de nos exégètes, est encore, est toujours une force avec laquelle on doit compter; et il me semblait ne faire là que constater ce que l'on appelle une vérité d'évidence. Rien de tout cela n'était bien neuf, ni bien extraordinaire.

Il y avait pourtant quelque chose de plus. Tout en réservant formellement certains points, et en particulier « l'indépendance de sa pensée, » tout en se refusant à « opposer la religion à la science, » tout en déclarant que « chacune d'elles a son royaume à part, » il posait tout autrement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors la question des rapports de la morale et de la religion, et il reprenait à son compte et commentait avec vivacité le mot célèbre de Scherer : « Une morale n'est rien si elle n'est pas religieuse. » Il allait plus loin encore. « Pour tous ceux donc, disait-il, qui ne pensent pas qu'une démocratie se puisse désintéresser de la morale, et qui savent d'ailleurs qu'on ne gouverne pas les hommes à l'encontre d'une force aussi considérable qu'est encore la religion, il ne s'agit plus que de choisir entre les formes du christianisme celle qu'ils pourront le mieux utiliser à la régénération de la morale, et je n'hésite pas à dire que c'est le catholicisme. » Et il signalait lui-même les principaux points de contact qu'il croyait trouver entre la doctrine catholique et la pensée contemporaine. La conclusion était significative :

Lorsque l'on tombe d'accord de trois ou quatre points de cette importance, il n'y a pas même besoin de discuter les conditions ou les termes d'une entente; — et elle est faite. Si les bonnes volontés conjurées et continuées de plusieurs générations d'hommes ne suffiront certainement pas pour mettre ces trois ou quatre points hors de doute, *ce serait une espèce de crime*, et, en tout cas, la plus impardonnable sottise que *d'essayer de diviser ces bonnes volontés contre elles-mêmes, ou de les dissocier, pour des raisons d'exégèse et de géologie*. Supposé, d'ailleurs, que le *progrès social* fût au prix d'un sacrifice passager, — qui ne coûterait rien à notre indépendance non plus qu'à notre dignité, mais seulement quelque chose à notre vanité, — l'hésitation ne serait pas permise. Il faut vivre d'abord, et la vie n'est pas contemplation, ni spéculation, mais action. Le malade se moque des règles, pourvu qu'on le guérisse. Lorsque la maison brûle, il n'est question pour tous ceux qui l'habitent que d'éteindre le feu. Ou, si l'on veut encore quelque comparaison plus noble à la fois et peut-être plus vraie, ce n'est ni le temps, ni le lieu d'opposer le caprice de l'individu aux droits de la communauté, — quand on est sur le champ de bataille.

Poser ainsi la question, n'était-ce pas, — à son insu peut-être, et, qui sait? sans l'avoir formellement voulu, — n'était-ce pas prendre en quelque sorte l'engagement public de faire tout ce qui dépendrait de lui pour combler l'abîme qui le séparait encore de la foi positive? C'était, en tout cas, faire acte d'apologiste du dehors. Mieux encore, c'était s'affirmer comme chrétien de désir. Les adversaires ne s'y trompèrent point, et ils s'empressèrent de crier à la conversion. Le mot était à la fois impropre et juste. Ferdinand Brunetière, en effet, ne faisait guère en somme que rassembler, coordonner les résultats de ses études et de ses réflexions antérieures; et il ne serait pas difficile de retrouver dans ses précédens articles, mais éparses et successives, toutes les idées dont l'article *Après une visite au Vatican* nous offre pour la première fois la synthèse (1). Il restait d'ailleurs pessimiste, évolutionniste, positiviste, — et incroyant. En un certain sens, il n'y avait donc rien là de bien nouveau. Mais, ce qui était nouveau, c'était, précisément, de tirer les conclusions des prémisses posées; c'était de tourner ces conclusions en faveur de l'Église; c'était de les interpréter dans un sens déjà chrétien; c'était de leur donner une couleur déjà chrétienne, un accent apologétique. Et cela constituait bien un premier pas vers Rome, et, à certains égards, une relative conversion.

Et ce commencement même de conversion, qu'est-ce qui l'avait déterminé? Sans aller plus loin, sans faire appel à des aveux ultérieurs, nous pouvons répondre; nous avons déjà, au moins implicitement, répondu. Un homme chez lequel la préoccupation morale et la préoccupation sociale sont prédominantes, chacune des deux aidant et renforçant l'autre : n'est-ce pas ainsi que, si nous avions dû le faire d'un mot, nous aurions à peu près défini Brunetière? Et ne l'avons-nous pas vu, surtout dans les dernières années, très préoccupé de fonder une morale sur de tout autres bases que l'idée religieuse? Or, tel n'est plus

(1) Voyez notamment les deux articles *A propos du Disciple* (*Nouvelles Questions de critique*), sur *Vinet*, sur *la Philosophie de Schopenhauer et les conséquences du pessimisme* (*Essais sur la littérature contemporaine*). Et rappelons simplement les paroles significatives qui terminent le second article sur *le Disciple*, et que Brunetière lançait comme un défi à ses contradicteurs : « Et s'ils ne sont pas convaincus enfin qu'il ne saurait y avoir d'acquisition scientifique, — d'observations sur les gastéropodes ou de théorème sur les quaternions, — qui vaillent ce que je demanderai qu'on me laisse appeler la *déshumanisation* d'une âme, qu'ils le disent! »

maintenant son état d'esprit. Il a cherché à le faire, et il y a manifestement échoué.

Et je n'en suis pas absolument sûr, — disait-il plus tard dans une lettre dont j'ai déjà cité quelques lignes, — on n'est jamais absolument sûr de la chronologie de ce travail intérieur, mais, précisément, il me semble que c'est le *Congrès des Religions* qui m'a désabusé d'abord, et obligé de procéder à un nouvel *examen de conscience*... Je ne crois plus à la possibilité d'une morale *purement laïque*, et je n'y crois plus pour y avoir cru plus fermement que d'autres, dont je n'ai garde aujourd'hui de suspecter la bonne foi, mais sur lesquels je revendique une supériorité, qui est celle d'avoir trois fois remis le problème à l'étude, et de l'y avoir remis dans des conditions d'absolu désintéressement (1)...

C'est ici le nœud véritable de cette évolution morale, de cette crise d'âme; c'est ce qui en fait l'intérêt symbolique et presque dramatique. Voilà un homme qui, comme tant d'autres de ses contemporains, a cru pendant longtemps pouvoir fonder une morale, — une morale non pas seulement individuelle, mais sociale, — sur des idées philosophiques ou des constatations positives, et qui, un jour, s'aperçoit que ce fondement croule. Saisi de stupeur et d'inquiétude, incapable de dilettantisme ou de scepticisme moral, passionnément épris d'action, il cherche alors autre chose. Il sent vaguement qu'en dehors de l'idée religieuse, il n'y a pas de fondement solide à la morale; et même, qu'en dehors du christianisme, il n'y a point, pour une âme moderne, de religion véritable. Convaincu d'ailleurs que, selon le mot de Renan, le catholicisme est « la plus caractérisée, et la plus religieuse de toutes les religions, » c'est alors qu'il se retourne vers Rome. Son entretien avec Léon XIII confirme ces pressentimens. De sa visite au Vatican, il a emporté comme la vivante vision de cette autorité morale qu'il cherche, de ce pouvoir spirituel qu'il désire, de cette révélation mystique dont il a besoin. Et sans doute il prend alors l'engagement avec lui-même de faire tout ce qui sera en son pouvoir pour faire tomber les derniers obstacles ou les dernières objections intimes qui l'écartent encore de cette croyance qu'il veut conquérir...

Il a bien tenu sa promesse; et d'ailleurs, si besoin en était, il y eût été bien encouragé par les contradictions, les aigres critiques, — elles ne lui vinrent pas toujours des adversaires, — et

(1) Lettre inédite du 16 septembre 1898.

même les injures qui lui furent prodiguées. A quoi bon rappeler tout le détail de cette polémique, dont les derniers échos ne sont pas encore apaisés? Chacun s'entendit à faire de la publication de ce simple article un événement intellectuel aussi considérable que le fut, trente ans auparavant, l'apparition de la *Vie de Jésus*. « J'ai fini par me persuader, déclarait l'auteur, que j'y avais dit des choses bien plus intéressantes que je ne croyais moi-même. » Et incapable qu'il était d'ailleurs de s'en tenir à la position nécessairement un peu inconsistante et provisoire qu'il avait prise tout d'abord, il entama dès lors une série d'articles ou de conférences qui, tous ou toutes, constituent comme les étapes successives d'une lente évolution religieuse dont le terme préfix était, — chose facile à prévoir, — l'adhésion définitive au catholicisme. Il mit cinq ans à faire les derniers pas. Très simplement, dans une réunion intime qui suivit une conférence prononcée à Besançon, le 25 février 1900, sur *Ce que l'on apprend à l'école de Bossuet*, il déclara que le « seuil du temple » était franchi :

Pour combattre ces doctrines [le Dilettantisme, l'Individualisme et l'Internationalisme], j'ai cherché un point d'appui, et après l'avoir inutilement cherché dans les leçons de la science ou de la philosophie, je l'ai trouvé, et je ne l'ai trouvé que dans le catholicisme. Oui, je n'ai trouvé qu'en lui l'aide et le secours dont nous avons besoin contre l'individualisme. C'est à la lumière de ses enseignemens que j'ai compris toute la vanité du dilettantisme. Et j'ai compris aussi, à voir, dans le présent et dans le passé, comment le catholicisme et la grandeur de la France étaient inséparables l'un de l'autre, que nous n'avions pas de plus sûre protection, ni d'arme plus efficace contre les progrès de cet internationalisme dont vous parliez tout à l'heure. Indépendamment de toute idée personnelle, ce sont là des faits certains, ce sont des vérités qui s'imposent, et du jour où l'évidence m'en est entièrement apparue, c'est de ce jour que je me suis déclaré catholique.

J'ajouterai ce soir que tout ce que j'ai vu depuis lors, toutes les épreuves que nous avons traversées m'ont affermi dans cette conviction. Ni dans les laboratoires, ni dans les systèmes, ni dans la vie de tous les jours, je n'ai rien découvert, on ne m'a rien montré qui l'ébranlât. *Si j'y suis venu, j'ai l'espérance que d'autres y viendront*. Et, Messieurs, puisque j'ai l'honneur de me retrouver une fois de plus au milieu de vous, je suis heureux, et il m'est doux que d'une évolution commencée à Besançon, voilà tantôt quatre ans, ce soit à Besançon que j'aie trouvé le terme (1).

On s'est souvent étonné que, dès le 1er janvier 1895, Brune-

(1) *Bossuet et Brunetière*, Besançon, Bossanne, 1900, p. 36-37.

tière n'ait pas proclamé son adhésion complète au dogme catholique. Mais, disait-il lui-même, « je ne crois pas avoir le droit, et dans un sujet d'une telle importance, je crois même avoir le devoir de ne pas m'avancer au delà de ce que je pense actuellement. C'est une question de franchise, et c'est une question de dignité personnelle. » Les problèmes qu'il avait soulevés sont si complexes, et si délicats, qu'il voulait, et à juste titre, « se réserver la possibilité des reprises et des tâtonnemens. » « Il y a bien des chemins, disait-il encore, qui mènent à la croyance, et j'en ai exploré, j'en ai parcouru, j'en ai suivi plus d'un : je me suis aussi quelquefois fourvoyé. » Quand d'ailleurs il se demandait, parmi toutes les « raisons de croire, » quelles étaient celles qui avaient eu le plus d'action sur lui, « il me semble, avouait-il, quand je m'interroge, *que les raisons morales, ou plutôt les raisons sociales ont été les plus décisives.* » Et, précisant encore ce point, il ajoutait :

Je me rappelle avoir lu, dans la *Vie du Père Hecker*, qu'après avoir traversé plus d'une secte, — ou, comme ils disent là-bas, plus d'une *dénomination* protestante, — l'un des plus puissans motifs, l'un des motifs déterminans de sa conversion définitive au catholicisme fut la satisfaction et le frein, le frein et la satisfaction, que le catholicisme lui semblait seul capable de donner à ses instincts populaires et démocratiques. Il avait commencé, vous vous le rappelez peut-être, Messieurs, par être ouvrier boulanger. Ce dur apprentissage de la vie m'a été épargné ! Mais, comme lui, je n'ai trouvé que dans le catholicisme le frein et la satisfaction des mêmes instincts et du même idéal.

Ayant la nuque dure aux saluts inutiles,
Et me dérangeant peu pour des rois inconnus,

je n'ai trouvé que là la justification de la devise [Liberté, Égalité, Fraternité] à laquelle je continue de croire, et dont j'ai tâché de vous montrer, Messieurs, que, si le fondement ne s'en rencontrait que dans l'idée chrétienne, là aussi, et là seulement, s'en pouvait rencontrer la véritable interprétation.

Et enfin, à ceux qui eussent été tentés de trouver que ces « raisons de croire » étaient bien *extérieures* encore : « J'en ai d'autres, disait-il, j'en ai de plus intimes et de plus personnelles ! » Mais celles-là, il se refusait à les livrer. Il insistait au contraire sur les raisons d'ordre plus général et plus « actuel, » parce qu'il estimait sans doute qu'elles pouvaient avoir prise sur un plus grand nombre d'âmes. C'est qu'en effet, — et toute la « littéra-

ture » qu'avait fait surgir l'article *Après une visite au Vatican* lui en était une preuve sensible, — c'est qu'en effet il se rendait bien compte que son « cas » n'était pas isolé, et que même il était beaucoup plus « représentatif » qu'il ne l'avait pensé tout d'abord. « Dans cette série d'études, — écrivait-il quelque part, — où nous voudrions, *en même temps que notre examen de conscience, faire celui de quelques-uns de nos contemporains...* » Cette visible préoccupation apologétique explique, ce me semble, non seulement la qualité et le choix de ses argumens, mais encore la lenteur calculée de sa progressive évolution religieuse. Très désireux de ne pas compromettre dans des aventures de pensée personnelle la doctrine à laquelle il allait bientôt apporter son adhésion, il tenait à vérifier loyalement et méthodiquement tous les titres qu'elle offrait à sa créance; il voulait éprouver en quelque sorte lui-même tous les degrés de l'échelle, pour que d'autres pussent les gravir après lui.

II

Tant de soins et de travaux divers, — et je néglige à dessein dans cette étude son rôle et son activité de directeur de *Revue*, — raréfiaient un peu sa production critique, sans pourtant la suspendre entièrement. Aussi bien, il avait trouvé, pour le suppléer dans cette fonction, ici même, un écrivain de plume ingénieuse et brillante, au goût alerte, incisif et sûr, qui continuait librement son œuvre, et en prolongeait l'action. Il se réservait d'intervenir de loin en loin dans telle ou telle question qui lui tenait plus particulièrement à cœur; et ce lui était chaque fois une occasion nouvelle de prouver que, bien loin d'avoir laissé, parmi de tout autres recherches, s'émousser les facultés qu'on était unanime à lui reconnaître, il les retrouvait plus vigoureuses et plus riches que jamais. Les « études critiques » de cette époque ont une plénitude de sens, une solidité de structure, une largeur de vues qui faisaient parfois regretter aux « littérateurs » de profession qu'il ne les multipliât pas comme jadis. Je ne sais rien, par exemple, dans toute son œuvre, — et dans l'œuvre d'aucun critique, — rien de plus fort, de plus puissamment maîtrisé, de plus profondément pensé, ou senti, ou *deviné*, de plus sobrement exprimé, que son article de 1899 sur *la Littérature européenne au XIXe siècle*. Ce sont peut-

être, de tout ce qu'a écrit Ferdinand Brunetière, les pages qui, comme critique et historien littéraire, l'expriment le plus complètement. A ses conceptions d'autrefois viennent ici s'ajouter ses préoccupations nouvelles, pour le plus grand bénéfice du sujet qu'il traite. A la fin de cette étude, il observe, en s'en réjouissant, que la littérature contemporaine s'ouvre de plus en plus aux questions morales et aux questions sociales; et il ajoute : « Parvenue à ce point de son développement, la littérature s'apercevra-t-elle alors que si les questions sociales sont des questions morales, elles sont aussi des questions religieuses? On peut l'espérer... Aussi bien... la fin du siècle, sous ce rapport, n'aura-t-elle fait que répondre à ses commencemens. On l'a pu croire agité d'autres soins, et, en effet, il l'a été. Mais si la question religieuse n'a pas toujours été la première ou la plus évidente de ses préoccupations, elle en a été certainement la plus constante, et disons, si on le veut, par instans la plus sourde, mais en revanche la plus angoissante. C'est en France particulièrement qu'on le peut bien voir... » Et il le montrait brièvement, mais fortement. « Est-il rien, concluait-il, de plus saisissant et de plus instructif? En vain a-t-on voulu écarter la question, elle est revenue; *nous n'avons pas pu, nous non plus, l'éviter;* et ceux qui viendront après nous ne l'éviteront pas plus que nous. Et, dès à présent, ne nous faut-il pas les en féliciter, s'il n'y en a pas, pour tout homme qui pense, de plus importante, ni de plus « personnelle; » s'il n'y en a pas dont la méditation soit une meilleure école, même au point de vue purement humain, pour l'intelligence ; et s'il n'y en a pas enfin... dont la préoccupation, évidente ou cachée, donne à la « littérature » plus de sens, de profondeur et de portée? »

A dix ans d'intervalle, cette page fait directement écho à telle autre où il louait vivement Vinet, — celui de tous les critiques auquel il doit sans doute le plus, — « de mettre dans une histoire de la littérature française la question morale au premier plan. » « Il serait bien étonnant, disait-il déjà à ce propos, que la connaissance ou la curiosité des choses de la religion ne fussent pas de quelque secours à l'intelligence d'une telle littérature. » Ce qu'il avait avancé là, Brunetière le prouvait maintenant par son propre exemple.

Il en fournissait une preuve plus développée et plus complète encore en publiant vers le même temps un *Manuel de*

l'histoire de la littérature française, qui est bien l'une des œuvres les plus originales et les plus suggestives de notre temps, une de ces œuvres rares qu'on admire plus profondément à mesure qu'on les pratique davantage. On en sait la curieuse disposition, qui lui avait été suggérée, déclarait-il, par le *Précis d'histoire moderne*, de Michelet. Au bas des pages, une suite de notices très concises, mais pleines, à en regorger, d'idées, de faits, d'indications de toute nature, simples programmes ou plans d'études plus détaillées sur les principaux écrivains et les principales écoles de notre littérature. Dans la partie supérieure du volume, une sorte de *Discours sur l'histoire de la littérature française*, vaste tableau d'ensemble où l'on voit se composer, s'ordonner toutes les forces ou influences essentielles qui ont agi sur notre évolution littéraire; où les grandes œuvres, les grands écrivains et les grandes écoles apparaissent à tour de rôle, caractérisées chacune en quelques mots rapides, mais singulièrement justes et précis; où l'histoire des idées est menée de front avec l'histoire des faits, des œuvres et des hommes, et toutes ensemble sont rattachées à l'histoire générale; et tout cela, toute cette énorme matière dominée et maniée avec une aisance, une dextérité, j'allais presque dire une virtuosité dont on ne trouvera pas beaucoup d'exemples; et enfin, toute cette longue histoire conduite jusqu'à son terme d'un mouvement vif, pressant, impérieux... Je ne voudrais pas multiplier les termes de comparaison trop ambitieux ; mais, puisque, en composant son *Manuel*, Ferdinand Brunetière avait, à n'en pas douter, pris Bossuet pour secret modèle, il est juste de dire qu'en le lisant, on songe plus d'une fois au *Discours sur l'histoire universelle*. Il n'eût pas, nous le savons, souhaité un autre éloge.

Le *Manuel* est, dans son ensemble, une nouvelle application, une application en grand de la méthode évolutive à l'histoire tout entière de la littérature française. Le fondement d'une pareille méthode étant la chronologie, et une chronologie rigoureuse, Brunetière avait cru devoir, — et il s'en félicitait vivement, — attacher aux *dates* une importance capitale. Une œuvre considérable étant donnée, son effort essentiel consistait à la « situer » exactement dans la série historique où elle venait d'apparaître, à déterminer avec précision les traits qui la rattachent à telle ou telle œuvre contemporaine ou antérieure, ceux qui lui appartiennent bien en propre et par lesquels elle a

modifié le milieu littéraire contemporain, et exercé sur les œuvres ultérieures telle ou telle influence qu'il s'agit d'évaluer à son tour. Le maniement idéal de cette méthode exige du critique qu'il ait constamment présente à l'esprit toute une vaste période d'histoire littéraire, avec ses œuvres non seulement caractéristiques, mais secondaires, et leurs dates respectives; et cela, certes, est délicat et difficile; mais il est certain que les résultats obtenus sont loin d'être indifférens. D'une manière générale, la méthode ainsi conçue permet à l'historien littéraire d'être exclusivement un historien littéraire, je veux dire de ne tenir compte dans l'histoire de la littérature que de la littérature elle-même. D'autres, comme Sainte-Beuve ou comme Taine, avaient été des psychologues ou des moralistes, bien plutôt que des historiens littéraires proprement dits; et la « littérature » leur était souvent un simple prétexte à des considérations « d'un autre ordre. » Pour Ferdinand Brunetière, au contraire, la « littérature » est, comme disent les philosophes, une « fin en soi. » Et assurément, il faisait bénéficier sa critique de tout ce qu'il avait appris d' « extérieur » à la littérature. Qu'on lise, par exemple, dans le *Manuel*, l'admirable article sur *Pascal*, et l'on n'aura pas de peine à reconnaître que les préoccupations nouvelles de l'historien l'ont singulièrement aidé à bien comprendre les *Pensées*, et à en restituer le « dessein » primitif. Mais enfin, toutes ses connaissances de philosophie ou d'histoire, de sociologie ou d'exégèse, toutes ses expériences morales sont ici subordonnées à l'examen de cette seule question : comment définir, et, sans quitter, ou en quittant le moins possible, le terrain de la littérature, comment expliquer les différences originales qui séparent les unes des autres telles œuvres, ou telles « époques » littéraires successives? Ramener la question à ces termes, c'est s'obliger soi-même à y faire une réponse d'ordre surtout *littéraire*.

Et c'est aussi se contraindre à n'intervenir de sa propre personne que le moins possible dans les jugemens que l'on porte sur la valeur respective des œuvres. La détermination des caractères originaux d'un roman ou d'un drame, l'action d'une comédie sur une autre comédie, sont surtout des questions de fait, où les sympathies personnelles, les « pensées de derrière la tête » n'ont, semble-t-il, rien à voir. Ferdinand Brunetière en était fermement convaincu; il croyait avoir trouvé « le fondement objectif du jugement critique; » il se flattait que « la grande

utilité de la méthode évolutive serait, dans l'avenir, d'expulser de l'histoire de la littérature et de l'art ce qu'elles contiennent encore de subjectif. » J'en suis moins sûr qu'il ne l'était; et si c'en était ici le lieu, je ne serais pas très embarrassé, je crois, pour montrer, par son propre exemple, que ce résultat désiré n'est point possible, ni peut-être souhaitable. Mais, dans sa haine de l'individualisme, il supportait malaisément les contradictions et les écarts du goût personnel (1). Il allait jusqu'à écrire, en parlant de chacune des notices ou études qui composaient l'une des parties de son *Manuel :* « Naturellement, j'ai proportionné les dimensions de cette étude, aussi mathématiquement que je l'ai pu, à la véritable importance de l'écrivain qui en était l'objet. Je dis : mathématiquement, parce que nos goûts personnels, en pareille affaire, n'ont rien encore à voir... » Il rêvait de constituer la critique à l'état de science véritable. Chose curieuse, et peut-être contradictoire, l'autorité qu'il refusait à la science pure, aux sciences positives, il était tenté de l'attribuer à l'histoire littéraire et à la critique, telles qu'il les concevait. Et cela sans doute était un peu hasardeux. Mais on ne saurait nier, cependant, que l'ensemble de son œuvre historique et critique ne représente un effort très heureux pour restreindre la part du subjectif, et donc, de l'arbitraire, dans les jugemens de la littérature et de l'art.

Ferdinand Brunetière n'a-t-il pas d'ailleurs, sur quelques points de détail, appliqué sa méthode avec quelque excès d'intransigeance et de rigueur? Je le crois volontiers, pour ma part. Désireux de ne retenir que les seuls écrivains, « dont il lui paraissait que l'on pouvait vraiment dire qu'il manquerait quelque chose à la « suite » de notre littérature, s'ils y manquaient, » « il y en a de très grands, disait-il, — pas beaucoup, mais il y en a deux : Saint-Simon et Mme de Sévigné, — dont je n'ai point parlé, parce que les premières *Lettres de Mme de Sévigné*, — n'ayant vu le jour qu'en 1725 ou même en 1734, et les *Mémoires de Saint-Simon* qu'en 1824, leur influence n'est point sensible dans l'histoire (2). » Il avouait du reste, en note, que,

(1) Voyez à ce sujet l'article de Brunetière sur la *Critique impressionniste* (*Essais sur la littérature contemporaine*), son article *Critique* de la *Grande Encyclopédie* et la *Préface* qu'il a mise en tête du livre de M. Ricardou sur *la Critique littéraire* (Paris, Hachette, 1896).

(2) Il n'a rien dit non plus de Calvin; mais c'est là, je crois, un oubli involontaire; car il a parlé de lui dans le *Discours*.

dans une histoire plus détaillée, il parlerait des lettres de Mme de Sévigné, mais « aux environs de 1734, » et qu'il « y rattacherait cette émulation de correspondance dont on voit en effet qu'à partir de cette date, un grand nombre de femmes d'esprit se piquent. » Mais n'aurait-il pas pu dire quelque chose d'analogue de Saint-Simon? et l'influence de ce dernier, si elle n'est point capitale, n'est-elle pas assez reconnaissable pourtant dans la formation de l'idéal romantique? Et enfin, quand ni Mme de Sévigné, ni Saint-Simon n'auraient exercé aucune espèce d'action, et ne devraient jamais en exercer, — la méthode évolutive doit, semble-t-il, réserver aussi l'avenir, l'éventualité d'influences ultérieures, et ce qu'un philosophe appellerait les droits des « futurs contingens, » — n'ont-ils pas mérité, du droit de leur génie d'écrivain, de n'être point proscrits d'une histoire de notre littérature nationale?

Ah! n'exilons personne! Ah! l'exil est impie!

Les exceptions, dit le proverbe, confirment la règle. Et l'histoire, comme la nature, comme la vie même, qu'elle a la prétention d'imiter, l'histoire doit comporter des exceptions, — surtout en faveur des écrivains de génie.

Mais qu'importent ces objections et ces chicanes! Le *Manuel de l'histoire de la littérature française* n'en est pas moins un chef-d'œuvre. Et puisque Ferdinand Brunetière n'a pas eu le temps d'achever lui-même la grande *Histoire de la littérature française classique* qu'il avait entreprise, et dont le *Manue.* n'était qu'une première esquisse, — « il n'osait dire la promesse, » sentant déjà peut-être ses forces limitées et sa vie mesurée, — il faut se féliciter qu'il ait pris la peine de condenser en ce livre si riche de substance toute son expérience de critique et d'historien littéraire. J'ose dire que, dans cet ordre d'idées et de recherches, rien d'aussi considérable n'avait paru en France depuis la *Littérature anglaise* de Taine.

« J'admire donc Darwin et Auguste Comte, écrivait Brunetière un peu plus tard. Je les admire si fort qu'après avoir employé quelque trente ans de ma vie à me les « convertir en sang et en nourriture, » selon le mot d'un vieil auteur, j'ai formé le projet d'en employer le reste à tirer de l'*Origine des Espèces* et du *Cours de philosophie positive* les moyens d'une apologé-

tique nouvelle, qu'on trouvera, je le sais bien, aussi hasardeuse que nouvelle, mais dans l'avenir de laquelle je ne mets cependant pas moins d'espoir que de confiance. » Et il ajoutait:

On a souvent loué l'Église catholique de la faculté qu'elle possédait, seule au monde et dans l'histoire, d'absorber la plupart de ses propres hérétiques, — et on entend par là ceux qui, dans une autre Église, telle que l'Anglicane ou la Russe, n'auraient jamais pu concilier leur opinion personnelle avec l'étroitesse du symbole et la rigueur de la discipline. Le moment approche où une nouvelle apologétique non seulement n'aura plus rien à craindre de ses plus éminens contradicteurs, mais les absorbera, comme l'Église a fait de ses hérétiques, et où, de leurs aveux, et même de leurs objections, nous verrons surgir de nouvelles raisons de croire... Si la méthode a été jadis indiquée par le cardinal Newman, ses effets suffisent, depuis un demi-siècle, à en prouver toute la fécondité. C'est ce que je prendrai la liberté de rappeler à tous ceux que ce titre : *les Raisons actuelles de croire* a un peu émus. Et si, par hasard, je ne les avais pas convaincus, *je les supplie de songer* en ce cas, qu'en dépit de l'orateur ou de l'historien qui l'explique mal, une méthode n'en conserve pas moins toute sa valeur; qu'à des nécessités nouvelles, il faut opposer de nouveaux moyens de défense ou d'action; et *que la tentative n'en saurait être dangereuse, lorsque l'on déclare hautement que, pour en être l'auteur, on ne s'en croit pas d'ailleurs le juge.*

Cette œuvre d'apologétique chrétienne fut, pendant trois ou quatre ans, — 1900-1904, — l'œuvre non pas unique, — il n'a jamais été l'homme d'une occupation unique, — mais capitale de sa vie. Elle était, à dire vrai, le prolongement tout naturel de son activité antérieure. Il avait, nous l'avons dit, un tempérament d'apôtre. Il le manifestait même en matière littéraire. Il était incapable de garder pour lui seul, de ne pas communiquer aux autres les « vérités » qu'il avait découvertes, et dont il avait personnellement éprouvé la solidité et la justesse. Avant même d'être, ou de se dire « chrétien, » il était déjà apologiste. Telles études de lui sur *les Bases de la croyance*, ou sur *le Catholicisme aux États-Unis* sont déjà des « introductions à la vie dévote. » Le titre même qu'il avait choisi pour désigner la suite de ses conférences sur des « questions actuelles, » *Discours de combat*, — il aimait ces titres qui sentent la poudre, — indiquait clairement son intention de rompre des lances en faveur de certaines idées sociales et religieuses. Il faut ajouter qu'il était vivement encouragé dans cette attitude par les événemens contemporains. L'idée de patrie traversait alors en France une

crise qui n'est, hélas! point encore terminée, et qui alarmait profondément son patriotisme. Il se lança dans la mêlée avec sa décision et sa fougue habituelles; il écrivit des articles et prononça des discours qui lui valurent des « haines vigoureuses » et de tenaces rancunes; il déclarait si fortement que l'idée religieuse et l'idée nationale sont indissolublement liées qu'on put accuser son catholicisme naissant d'être une des formes de son patriotisme. Il n'en était rien au fond; et quand la poussière de la lutte fut un peu tombée, quand, d'autre part, son adhésion intérieure au dogme fut entière, on vit bien qu'il faisait reposer sa croyance sur des raisons plus générales et plus hautes que l'utilité sociale et l'intérêt patriotique. L'homme d'action qu'il n'avait jamais cessé d'être se fit alors plus directement et plus complètement apologiste.

Deux volumes de *Discours de combat*, — les deux derniers, — quelques études fragmentaires, et surtout un livre sur *l'Utilisation du Positivisme*, qui formait la « première étape » « sur les chemins de la croyance, » — les deux autres auraient eu pour titre *les Difficultés de croire* et *la Transcendance du christianisme* (1) : — voilà de quoi se compose cette œuvre d'apologétique : œuvre inachevée, par conséquent, et à peine esquissée, qu'on ne saurait donc juger dans son ensemble, mais dont on peut entrevoir le dessein et saisir l'esprit. Elle consiste essentiellement, et conformément à la vieille tradition chrétienne, — car, depuis qu'il existe, le christianisme n'a jamais fait autre chose que d' « utiliser » les philosophies profanes, le platonisme avant Albert le Grand et saint Thomas, et l'aristotélisme après eux, — elle consiste à incorporer à la doctrine catholique et à l'apologétique tout ce qu'on peut trouver de bon et d'assimilable dans les autres doctrines; à dégager plus particulièrement du pessimisme, de l'évolutionnisme et du positivisme « l'âme de vérité » qu'ils renferment, et à en enrichir la conception chrétienne du monde et de la vie. L'avenir seul pourra dire si cette

(1) Le second volume a au moins été esquissé dans une conférence prononcée à Amsterdam en 1904 sur *les Difficultés de croire*, et qui a été recueillie dans la dernière série des *Discours de combat*. Dans ma brochure de *Notes et Souvenirs sur Ferdinand Brunetière* (Paris, Bloud, 1907), j'ai publié quelques pages fort curieuses qui devaient faire partie de ce second volume. Enfin, il faut joindre au volume sur l'*Utilisation du positivisme*, la *Défense* que Brunetière en a présentée dans la *Revue latine* du 25 décembre 1904, en réponse à un article de M. Faguet, réponse qui devrait être réimprimée dans une nouvelle édition de l'ouvrage.

tentative, pour laquelle certains champions de l'orthodoxie intransigeante se montrent, en ce moment-ci, fort sévères, mérite toute la confiance que son auteur fondait sur elle. Les contemporains de saint Thomas lui-même avaient le droit de croire, — et ils en ont largement usé, — que tout essai de conciliation entre la pensée aristotélicienne et le dogme chrétien était voué à un échec irrémédiable : en fait, Aristote, le véritable Aristote n'est-il pas beaucoup plus loin du catholicisme qu'un Auguste Comte, par exemple, ou un Kant? En apologétique, comme en religion, la foi ne justifie pas sans les œuvres, — et sans le succès.

III

Ferdinand Brunetière venait d'achever son *Utilisation du Positivisme*, et il se préparait à de nouveaux *Discours de combat*, quand le mal qui, depuis de longues années, le minait sourdement, s'abattit sur lui pour ne le plus quitter. On sait quel héroïsme et quelle activité il déploya pendant ces deux années de lente agonie physique et morale. Tout d'abord, reprenant une idée qu'il avait souvent exprimée, et qui semble lui avoir été de longue date familière (1), il songea à construire son *Port-Royal :* c'était une vaste étude sur l'*Encyclopédie et les Encyclopédistes*, dont il avait lentement amassé tous les matériaux, et qu'il se proposait d'essayer dans une série de conférences. Proscrit des chaires officielles, pour cause d'hétérodoxie, il avait aisément retrouvé une tribune et un public. Il ne put traiter que la première partie du sujet qu'il avait choisi, *les Origines de l'esprit encyclopédique*. C'en fut assez pour nous faire pressentir que le livre qui sortirait de ce cours eût été une très belle œuvre. Plus fortement construit que le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, aussi curieusement fouillé et documenté, et peut-être même, dans sa manière plus oratoire, aussi dramatique et aussi vivant, le livre n'eût pas eu une moindre

(1) Je lis dans un article daté du 15 août 1882, et non recueilli en volume, sur des *Publications récentes sur le XVIIIe siècle* ces lignes caractéristiques : « Il y aura des choses neuves à dire des *philosophes* et de l'*Encyclopédie*, tant que nous n'aurons pas reconquis la tranquillité d'esprit qu'ils nous ont enlevée. » — Cf. encore *Nouvelles questions de critique*, p. 46-47, la brochure intitulée *la Moralité de la doctrine évolutive*, p. 2, note, et le grand nombre d'articles consacrés ici même jusque vers 1890 au XVIIe siècle.

portée philosophique et morale. Taine aimait à féliciter Sainte-Beuve d'avoir « écrit la psychologie de Port-Royal. » L'étude sur l'Encyclopédie aurait pu mériter un éloge identique. Ce qui en eût fait l'intérêt profondément humain et toujours actuel, c'est qu'elle eût été, dans son fond, l'illustration par l'histoire d'une véritable *psychologie de l'incroyance*. Et les notes, malheureusement trop brèves, où Brunetière a résumé, après coup, ses huit premières leçons, ne nous laissent aucun doute à cet égard.

Ce fut sa dernière campagne oratoire. Forcé de renoncer à la parole publique, ce qui fut sa passion maîtresse peut-être, il revint, sans du reste s'y renfermer d'une manière exclusive, à la critique et à l'histoire littéraire. La « critique des livres du jour » lui avait toujours paru l'une des tâches essentielles du vrai critique. « Nous devons, écrivait-il à la veille de sa mort, nous devons toujours tenir, dans la mesure de nos forces, *toute l'étendue du clavier*, et nous conserver, si je puis ainsi dire, en état de parler de *Tristan*, aussi bien que de la *Courtisane* et du jeune M. Arnyvelde : ... notre *autorité*, et, qui plus est, notre *ouverture intellectuelle* en dépendent. » Et, conformément à ce principe, on sait avec quelle abondance, vers la fin de sa vie, il multipliait les articles sur les sujets les plus divers. Il aimait d'ailleurs cette forme de la production littéraire, et peut-être, lui qui était si capable d'écrire des livres, peut-être a-t-il sacrifié à ce goût plus d'une œuvre considérable que, mieux que personne, il aurait su mener à bonne fin. D'autre part, il se trouvait progressivement ramené à ce qui avait été sa vocation première par le peu d'encouragement qu'il rencontrait tout autour de lui pour le rôle qu'il aurait voulu jouer en matière religieuse. Avec cette promptitude d'oubli et cette facilité d'ingratitude qui caractérisent certains milieux, et certaines âmes, un trop grand nombre de ceux qui l'avaient acclamé et exploité naguère lui manifestaient maintenant une défiance, et même une hostilité qui revêtaient, parfois, des formes bien désobligeantes. Il en souffrit cruellement. « Faisons de la littérature ! » s'écriait-il, non sans amertume. Mais il ne pouvait s'empêcher d'intervenir encore, de temps à autre, dans les graves questions qui, depuis une dizaine d'années, sollicitaient sa curiosité et entretenaient son ardeur d'apostolat. On n'a pas oublié son article sur *Joseph de Maistre et le livre « Du Pape, »* et le livre qu'il écrivit en collaboration

sur *Saint Vincent de Lérins* (1); on a moins oublié encore son article : *Quand la séparation sera votée*, et la fameuse *Lettre aux évêques*. L'hiver même où il mourut, il se proposait d'écrire son livre projeté sur les *Difficultés de croire*. Ni les suspicions, ni les aigres critiques, ni même les injures, si elles l'attristaient quelquefois, ne le décourageaient donc, et ne pouvaient le détourner de ce qu'il considérait comme son impérieux devoir de Français et de chrétien.

Mais les Lettres consolatrices, aux heures douloureuses et assombries qui se multipliaient, hélas! lui offraient un refuge. Il avait promis à un éditeur américain un livre sur Balzac. Ce lui fut une joie de l'écrire pendant l'été de 1905. C'est la seule « monographie, » — j'entends la seule « monographie » détaillée, — et l'un des rares « livres » que nous lui devions. Quelque peu montée de ton à mon gré, — que les « balzaciens » me pardonnent ce blasphème : mais peut-on historiquement admettre que l'on doive immoler à celle de Balzac l'influence de Chateaubriand (2)? — un peu trop perpétuellement batailleuse aussi, cette *Étude* n'en est pas moins l'une des plus fortes œuvres de critique qui aient vu le jour depuis les mémorables pages de Taine sur le même sujet. Elle est d'une hauteur de vues, d'une étendue d'information, d'une beauté et d'une puissance de construction ou d'*orchestration*, — le mot est de M. Édouard Rod (3), — d'une originalité de méthode et de pensée, d'un mou-

(1) *Saint Vincent de Lérins*, par MM. F. Brunetière et P. de Labriolle, 1 volume de la collection *la Pensée chrétienne* (Paris, Bloud, 1906). Ferdinand Brunetière ne s'est pas contenté d'écrire pour ce volume une importante *Préface :* il a mis la main à la traduction du *Commonitorium*.

(2) Cette observation avait été présentée à Brunetière de son vivant même, et, plus docile à la critique qu'on ne le croit généralement, il y avait fait droit. « Il (Balzac) nous apparaît donc, avait-il écrit, comme l'un des écrivains qui, en France, au XIXe siècle, auront exercé l'action la plus profonde, et à la distance où nous sommes de lui et de ses contemporains, je n'en vois guère plus de quatre ou cinq dont on puisse dire que l'influence ait rivalisé avec la sienne. Il y a Sainte-Beuve, il y a Balzac, il y a Victor Hugo; il y a Auguste Comte... » Et l'on peut lire encore ce passage à la page 309 du livre. Quand Ferdinand Brunetière publia ce dernier chapitre dans la *Revue* du 15 mars 1906, je me permis de protester, et de dire que l'auteur du *Génie du christianisme* ne méritait point peut-être qu'on le sacrifiât à l'auteur d'*Eugénie Grandet*. La protestation fut entendue; et on lit en effet dans la *Revue* (p. 339) : « Il y a Chateaubriand, il y a Sainte-Beuve... »

(3) Dans un article sur le *Balzac*, à propos duquel Brunetière écrivit à l'auteur ces paroles à retenir : « Vous avez dit, en particulier, sur l'effort d'*orchestration* ou de *composition* que le livre représente, et que vous avez su voir, des choses que l'on n'avait pas dites; et, avec notre sot amour-propre d'auteur, je me demandais quelquefois si je mourrais avant de les avoir lues ou entendues. C'est

vement enfin qu'on ne saurait trop admirer. Toujours fidèle à ses théories, l'unique objet de Brunetière est de « définir, d'expliquer et de caractériser » l'*œuvre* de Balzac; et c'est merveille de voir comment à ce dessein essentiel il subordonne, — et fait servir en même temps, — tout ce qu'il sait du grand romancier, de sa vie, de la bibliographie de ses livres, des jugemens critiques qui ont été successivement portés sur eux, enfin de l'histoire générale du roman et de la littérature du XIXe siècle. Étudié ainsi en lui-même, et dans les circonstances qui l'ont « conditionné, » le roman de Balzac nous apparaît avec ses caractères *propres*, c'est-à-dire avec ceux qui le différencient de tous les autres romans ses devanciers et ses contemporains : nous en comprenons la signification historique, la valeur esthétique et la portée sociale; nous en saisissons la vraie « moralité, » — les pages que Brunetière a écrites là-dessus sont peut-être les plus pénétrantes du livre tout entier, — nous en mesurons enfin l'influence. Et conduits par un guide que la minutie du détail érudit n'empêche jamais de voir et d'embrasser les ensembles, nous sommes allés, en quelque sorte, jusqu'au fond d'une personnalité littéraire extrêmement riche et forte, et nous l'avons exactement « située » dans l'histoire du genre et dans l'histoire de l'art.

A tous ces mérites, il en faut joindre un autre qui explique peut-être l'intime préférence que de fort bons juges semblent avoir pour ce petit livre. Si Brunetière a parlé de Balzac avec tant d'enthousiasme et avec une chaleur de sympathie si communicative, c'est qu'il y avait entre le grand écrivain et son critique de secrètes affinités électives. Brunetière était un puissant, comme Balzac, et, comme lui, un infatigable ouvrier de Lettres, tout entier absorbé par son œuvre, vivant d'elle et ne vivant qu'en elle, intarissable en projets de toute sorte, dépensant généreusement et sans compter, en discours, en articles, en livres, en idées prodigalement semées, toute la verve qu'il sentait en lui. Il fut ainsi jusqu'au bout, par besoin inlassable de produire, de répandre sa pensée, d'agir sur les esprits par la parole et par la plume. On a pu dire de Sainte-Beuve, si fécond lui aussi, qu'il ne se sentait à l'aise, pleinement à l'aise, qu'avec les écri-

qu'aussi bien, là peut-être aura été mon principal effort, et, plus *baudelairien* qu'on ne s'en doute, j'aurai dépensé mon labeur à la recherche et à l'expression de ces *correspondances*. »

vains de second ordre, un Bourdaloue, un Du Bellay, par exemple : ceux-là, en effet, il les embrasse tout entiers; il entre sans effort et comme de plain-pied dans leur intimité; rien en eux ne le dépasse et ne le dépayse; il est par excellence l'homme des « coteaux modérés; » les hauts sommets, les vastes horizons déconcertent et offusquent son regard ; il est surtout un incomparable critique des *minores*. Rien de tel chez Brunetière. Non qu'il n'ait su rendre pleine justice aux auteurs de second plan, et Sainte-Beuve lui-même n'a pas mieux parlé de Du Bellay et de Bourdaloue. Mais ces *minores*, il les regarde et il les étudie d'un peu haut, si je puis dire. Au contraire, toute sa sympathie instinctive et toute son admiration vont aux très grands écrivains, à ceux qui ont reçu en partage la fécondité et la force (1). Ceux-là, il les comprend et il les pénètre de part en part; souvent même, il les *devine;* il n'a besoin d'aucun effort pour s'élever jusqu'à eux. Quelque sévère qu'il soit parfois pour leur œuvre et leur action, il leur sait gré, au fond, d'être, à leur manière, des « forces de la nature. » Un Voltaire lui-même ne lui inspirera pas moins d'admiration que de colère. Les rudesses de sa critique sont une des formes de son respect, et les familiarités qu'il prend à l'égard de ces maîtres sont une marque de son estime. Il a dit aussi quelques dures vérités à Balzac; mais Balzac n'en sort pas moins grandi de l'étude que Brunetière lui a consacrée. C'est encore une fois que l'historien saluait dans le romancier un de ces grands hommes de Lettres comme il les aimait, et, au fond, comme il était lui-même.

Il semblait que de si hautes et si rares qualités de critique dussent trouver leur naturel emploi dans une œuvre de plus longue haleine, dans une vaste *Histoire de la littérature française* qui répondît aux exigences nouvelles des esprits contemporains. Par toutes ses études antérieures, par son long enseignement à l'École normale, par le tour essentiellement constructif de son esprit, Ferdinand Brunetière était admirablement préparé à une tâche de ce genre. Il paraît cependant avoir longtemps hésité à s'y vouer. « Il a presque suffi, écrivait-il en 1883, il a presque suffi à M. Désiré Nisard de lire nos grands écrivains,

(1) Dans son *Manuel*, il protestait par exemple (p. 169) contre « l'abus qu'il y aurait à faire de La Rochefoucauld un grand écrivain. » « Un grand écrivain, déclarait-il, *est toujours abondant*, *fécond*, et plus varié surtout que ne l'a été La Rochefoucauld. »

pour écrire cette classique *Histoire de la littérature française*, dont la beauté d'ordonnance et la rare perfection de forme *ont découragé ceux-là mêmes qui, sentant bien qu'il y manque quelque chose, eussent été tentés de la recommencer.* » Et à quatorze ans de là, en 1897, dans la *Préface* de son *Manuel*, il n'osait encore, nous l'avons vu, « promettre » au public de lui donner cette *Histoire*. Il s'y décida enfin, et, en 1900, quelques fragmens de l'œuvre projetée paraissaient ici même. Mais il eut soin de limiter son effort, et ce fut, non pas une *Histoire générale de la littérature française* qu'il annonça, mais simplement une *Histoire de la littérature française classique*. Il estimait du reste, et non sans raison, que la littérature du moyen âge, la littérature classique, et la littérature moderne, « dont le romantisme a livré la première bataille, » formaient bien trois littératures successives et différentes « dont l'unité de langue fait l'unique liaison. » Et, dans ces conditions, il était très naturel qu'il s'appliquât à celle de ces trois littératures qu'il connaissait le mieux, et dont, aussi bien, l'évolution était complètement achevée.

Cette grande *Histoire* devait comprendre cinq gros volumes. Le premier n'a même pas été achevé. Deux fascicules sur trois ont été publiés par l'auteur lui-même : il travaillait au troisième quand il mourut. Il faut souhaiter qu'on nous donne, sous une forme ou sous une autre, la suite et la fin de cette *Histoire*, dont « chacune des parties a été professée à l'École normale (1). » Telle qu'elle est aujourd'hui, dans son état d'inachèvement et presque d'ébauche, elle s'impose à l'attention et à la critique ; et je sais des amis de la pensée de Ferdinand Brunetière qui, de toutes les œuvres qu'il avait entreprises, regrettent surtout cette dernière.

En composant son *Manuel*, Brunetière songeait à rivaliser avec le Bossuet du *Discours sur l'Histoire universelle ;* en écrivant son *Histoire*, le modèle qu'il avait en vue, c'est l'*Histoire des Variations*. Ce qu'il admirait particulièrement dans ce livre

(1) Le meilleur moyen qu'il y aurait de réaliser ce vœu serait sans doute, à l'aide des notes du professeur et des élèves, de restituer purement et simplement le cours, tel qu'il a été professé. Assurément, cette restitution ne vaudra pas la rédaction définitive : car Brunetière, très difficile pour lui-même, se corrigeait et améliorait son texte jusqu'au dernier moment, — par exemple, le *Rabelais* publié dans la *Revue* a été refait pour le volume ; — mais enfin, nous aurions au moins là un certain état de sa pensée. L'un des meilleurs élèves de Ferdinand Brunetière, M. Gustave Michaut, s'est chargé de compléter et d'achever le volume consacré au XVIe siècle ; et c'est ainsi, nous le savons, qu'il a compris sa tâche.

célèbre, c'est l'heureuse et triomphante audace qu'avait eue l'auteur « d'atteler à trois ou à quatre, » et l'art souverain avec lequel il avait su faire marcher de front le récit des faits, le développement des caractères, l'exposition des idées et la discussion des doctrines. Le secret de cette composition organique et vivante, Brunetière a essayé de le ravir à son illustre devancier, et il semble bien qu'il y ait réussi. Les trois principaux élémens dont se compose l'évolution littéraire, à savoir l'évolution ou l'histoire des idées, l'histoire des genres et l'histoire des œuvres, sont ici mêlés si étroitement et combinés en de si justes proportions que chacune de ces histoires respectives a l'air d'être traitée pour elle-même, et que la vive lumière dont elle est éclairée, loin de nuire à celle qui tombe sur ses voisines, lui prête un peu de sa clarté propre; la contrariété des divers mouvemens, comme dans la vie même, en se compensant et en s'équilibrant les uns les autres, finit par se résoudre dans l'unité d'une même « suite » d'histoire; l'artifice nécessaire que présente toute exposition de faits ou d'idées se trouve ainsi réduit au minimum; et le « discours, » — car c'est un véritable *Discours* continu que toute cette vaste *Histoire*, — paraît reproduire dans sa complexité ondoyante et diverse tout le pêle-mêle apparent de la vivante réalité. Comme un habile conducteur de quadrige qui, les rênes en mains, tantôt lance en avant l'un de ses chevaux, tantôt le retient en arrière, modérant et excitant tour à tour leur commune allure, et, les ramenant toujours au terme lointain de la course, les y pousse d'un même élan: de même ici, l'historien littéraire déroule devant nous tantôt telle série de faits et tantôt telle autre, et, sans jamais perdre de vue aucune d'elles, les maintient toutes ensemble sous notre regard, et, à force d'art et d'ingéniosité, réussit à leur imprimer ce mouvement ininterrompu, simple et complexe, tout ensemble, qui rapproche l'œuvre littéraire de la vie qu'elle prétend imiter. Rien de plus malaisé que de « composer » de la sorte, et rien, quand on y réussit, qui marque mieux la maîtrise de l'écrivain. Quand l'*Histoire de la littérature française classique* n'aurait pas la valeur de fond qui, comme le *Manuel*, et quelques objections de détail qu'on lui puisse adresser, la rend si précieuse aux hommes du métier, elle aurait encore, même inachevée, une valeur d'art telle qu'il n'est que juste de mettre cette valeur brièvement en lumière.

De quelque façon que l'on entende l'histoire d'une littérature, il y a une partie de la tâche qu'on ne saurait éluder : c'est l'étude directe et positive des œuvres. Mais les œuvres dont la somme compose une littérature donnée sont innombrables : lesquelles doit-on retenir définitivement pour en parler ? Nous avons vu que la méthode évolutive fournissait à Brunetière un moyen non pas infaillible, mais excellent, de distinguer les œuvres qui comptent véritablement dans l'histoire, de celles qui ne comptent pas. Ce départ établi, et ce choix fait, il reste encore à savoir quel procédé adopter pour éviter « qu'à voir défiler triomphalement tant d'auteurs, le sentiment des distinctions et des distances qui les séparent ne finisse par s'y abolir. » Le procédé de composition employé ici par Brunetière est d'une savante et originale ingéniosité. Il est fondé sur cette observation très juste que, parmi les écrivains qui « comptent, » il en est, — et ce sont les plus grands, — qui valent surtout en eux-mêmes, et par leur œuvre propre, et d'autres qui valent presque exclusivement par l'œuvre impersonnelle et collective à laquelle ils ont collaboré. Ces derniers, il y a donc tout avantage, — historique et artistique, — à les absorber en quelque sorte dans les chapitres généraux où l'on étudie les mouvemens d'idées ou de faits auxquels ils ont prêté l'appui de leur personnalité et de leur talent. C'est ainsi que les principaux représentans de l'école lyonnaise, Maurice Scève, Louise Labé, Pontus de Tyard, ont leur place toute marquée dans le chapitre consacré aux *Origines de la Pléiade;* que les grands rhétoriqueurs, et Lemaire de Belges, François Ier, Guillaume Budé rentrent tout naturellement dans un chapitre général sur *la Renaissance en France.* Le terrain se trouve ainsi déblayé pour les rares études d'« individualités » d'écrivains que l'historien a finalement réservées comme étant les grandes causes agissantes de l'évolution littéraire : Marot et Rabelais, la reine de Navarre et Calvin, Du Bellay et Ronsard, Baïf, Desportes, Du Bartas et Bertaux. Et il s'efforce de proportionner chacune de ces études particulières, — il eût volontiers dit « mathématiquement, » mais nous aimons mieux dire « littérairement, » — à l'importance respective que présente, dans l'évolution générale, chacune des œuvres auxquelles elles sont successivement consacrées.

De cette suite de monographies se détachent, — ou devaient se détacher, — en plein relief, dominant et symbolisant chacune

des parties de cette histoire de la littérature française au XVIe siècle, trois amples études, trois grands « portraits littéraires, » celui de Rabelais, celui de Ronsard, celui de Montaigne. Les deux premiers seuls ont été achevés. Ce sont d'admirables pages de critique littéraire. L'historien n'a qu'une chose en vue : définir avec la dernière précision, caractériser avec toute la justesse possible l'œuvre et le génie qu'il met, après tant d'autres, sous nos yeux. Comme un peintre qui, les yeux obstinément fixés sur son modèle, met en œuvre tous les procédés connus et ne croit jamais avoir assez fait pour attraper la ressemblance intérieure qu'il veut fixer sur la toile, ainsi Brunetière a recours à tous les moyens dont dispose actuellement la critique pour mieux comprendre le vrai sens d'une œuvre et pour en mieux mesurer la vraie valeur : biographie, bibliographie, chronologie, philologie même, toutes les « sciences auxiliaires » de l'histoire littéraire sont tour à tour utilisées et fournissent leur contribution et leur apport. Et cela, sans préjudice de l'analyse littéraire, psychologique ou morale, et de tout ce que le contact direct et prolongé des textes peut déterminer d'impressions vives et d'intuitions originales dans un esprit délié, vibrant, extraordinairement muni et averti. Tous ces élémens divers et toutes ces données mêlés ensemble sont comme des rayons divergens que rassemble un réflecteur puissant et qui, projetés par lui sur certaines figures, les éclaire d'une forte et soudaine lumière. Je sais, par exemple, peu d'études qui nous fassent aussi profondément pénétrer dans l'intimité d'une œuvre et d'un génie d'écrivain que le chapitre sur Rabelais. Ces pages sont mieux qu'une explication et qu'une interprétation : elles sont une *évocation*. On dirait que la verve endiablée du vieux conteur s'est communiquée à son critique. Le frémissement de cette poésie un peu brutale, mais si drue, si opulente, l'a gagné. Sans presque s'en apercevoir, il la transpose dans sa langue à lui. Jamais peut-être il n'a écrit d'un style aussi éclatant, aussi vivant, aussi joyeux. Sa manière forte, et grasse, et haute en couleur, rappelle ici certains portraits de l'école flamande où semble avoir passé toute la vie débordante de leurs modèles :

D'autres que Rabelais ont sans doute aimé la nature, mais on peut, on doit dire de lui qu'il en est littéralement « ivre, » et pour la célébrer, son lyrisme n'a pas assez d'effusions, ni d'assez éloquentes, ni d'assez abondantes, ni d'assez débordantes. Il se noie, il se perd, il s'égare quand il

entre au profond de ses abîmes. Infiniment féconde et infiniment bonne, infiniment complaisante aux instincts qu'elle a mis en nous, c'est Nature, qui, de son ample sein, comme d'une source intarissable, verse à flots pressés, dans toutes les créatures, et y renouvelle incessamment le désir et la joie, l'orgueil et la volupté de vivre. Nature est tout en nous, et nous ne sommes rien qu'en elle. Tout vient d'elle, et tout y retourne. C'est pourquoi, jusque dans ses manifestations qu'on croirait les plus ordinaires, ou dans ses opérations les plus basses, il y a quelque chose de divin...

Ce n'est pas là de la critique de miniaturiste, comme l'est si souvent celle de Sainte-Beuve; c'est de la critique à fresque, si je l'ose dire. Et l'on peut compter ceux qui, s'en étant sentis capables, n'y ont point complètement échoué.

L'attention que Ferdinand Brunetière accorde aux œuvres particulières ne le détourne point d'ailleurs des grandes généralités sans lesquelles l'histoire ne serait qu'une collection un peu incohérente et comme une poussière d'études « monographiques. » Ni l'évolution des genres, ni le mouvement des idées ne sont négligés par lui; et son art, nous le répétons, consiste à n'avoir sacrifié aucun de ces élémens aux autres. L'évolution des genres littéraires aurait assurément été traitée avec plus d'ampleur dans la suite de cette *Histoire :* comme il est naturel, elle ne fait guère que s'amorcer dans les parties achevées, les « genres » ayant, à proprement parler, été constitués par les efforts de la Pléiade. Mais l'histoire des idées, elle, elle est à toutes les pages de ces premiers livres; elle se mêle, elle s'entrelace à toutes les autres histoires; l'étude des œuvres particulières elle-même y aboutit. Et ce n'est que justice. De nos quatre siècles littéraires, le XVIe siècle est peut-être, — avec le XIXe, — celui qui a eu la vie intellectuelle la plus intense. Idées littéraires, idées philosophiques et morales, idées religieuses, il a tout renouvelé, tout remis à l'étude. Et toute histoire, même littéraire, qui ne rendrait pas cette physionomie essentielle du siècle mentirait aux promesses mêmes de son titre.

Mais le XVIe siècle a jeté dans l'histoire un si grand nombre d'idées de toute sorte, qu'il est assez malaisé de les dénombrer toutes, et de les suivre dans leurs diverses vicissitudes. C'est pourtant ce que Brunetière s'est efforcé de faire, et avec un plein succès. Dans trois chapitres d'introduction, il s'est proposé de définir avec toute la précision possible le mouvement général de la Renaissance, de reconnaître au passage toutes les

idées essentielles qu'elle a répandues dans le monde, et, comme il aimait à dire, de vider le mot de tout son contenu. Rien de plus original, et, je crois, de plus juste que la manière dont il a posé la question. Il distingue trois époques dans l'histoire de la Renaissance, ou, plus exactement encore, trois Renaissances successives : la Renaissance italienne, la Renaissance européenne et la Renaissance française, la Renaissance européenne, dont Érasme est le principal représentant, étant comme l'écran à travers lequel s'est réfractée la Renaissance italienne pour déterminer les diverses Renaissances nationales. Nous assistons ainsi à la genèse des principales idées qui ont alimenté la pensée française durant tout le XVIe siècle, et, à mesure qu'elles pénètrent dans de nouveaux milieux, nous les voyons se développer, se modifier aussi, s'enrichir de nouveaux élémens, engendrer de nouvelles conséquences. En un mot, nous voyons se composer peu à peu et se former sous nos yeux l'esprit du classicisme français, et, comme eût dit Taine, le modèle idéal qui va régner pendant près de trois siècles. Et l'historien peut alors conclure : « Nous sommes arrivés au seuil de l'histoire de la Littérature française classique ; nous y touchons. Italiennes d'abord, « Européennes » ensuite, Françaises enfin, nous avons essayé, non pas de « préciser, » — nous n'y réussirons, si nous y réussissons, qu'au bout de notre tâche, — mais de « nommer » au moins les idées que le mouvement de la Renaissance a jetées dans la circulation. C'est maintenant la propagation de ces idées, c'en est le jeu, la combinaison, les rapports ou les contrariétés entre elles, c'en est aussi la « dénaturation » qu'il s'agit d'étudier chez les hommes et à travers les œuvres. »

Cette « dénaturation, » Ferdinand Brunetière n'oublie jamais d'en rechercher l'expression dans toutes les œuvres particulières qu'il examine successivement. Il est un mot de Taine auquel il eût souscrit de tout son cœur : « Il y a une philosophie sous toute littérature. Au fond de chaque œuvre d'art est une idée de la nature et de la vie; c'est cette idée qui mène le poète : soit qu'il le sache, soit qu'il l'ignore, il écrit pour la rendre sensible, et les personnages qu'il façonne, comme les événemens qu'il arrange, ne servent qu'à produire à la lumière la sourde conception créatrice qui les suscite et les unit. » Ces lignes auraient pu servir de devise ou d'épigraphe à cette *Histoire*

de la littérature française classique. Quel que soit l'écrivain, poète ou prosateur, qu'il analyse et apprécie, Brunetière l'interroge toujours sur la « philosophie » qui se dégage de son œuvre ; il excelle à extraire et à formuler l'âme de pensée que contiennent, parfois à l'insu de leurs auteurs, les livres en apparence les plus réfractaires à toute espèce de conception abstraite. Ainsi se précisent et se diversifient tout à la fois les idées générales qui sont entrées dans la composition du milieu intellectuel contemporain, et dont l'historien avait, tout à l'heure, reconnu l'origine et constaté la simple présence ; ainsi, chaque étude individuelle se trouve être une contribution nouvelle à l'histoire des idées, et celle-ci, bien loin d'être jamais perdue de vue par nous, s'enrichit à chaque page, pour ainsi dire, d'une précision, d'une nuance inédite, et on la sent progresser obscurément, même quand elle n'émerge pas au premier plan.

Nulle part peut-être l'intérêt et la puissance de la méthode n'apparaissent plus clairement que dans l'étude sur Rabelais. Brunetière a supérieurement montré que le *Gargantua* et le *Pantagruel* ont un sens, qui est d'être une apologie sans réserve de la nature. « Poète ou philosophe de la nature, comme on voudra l'appeler, Rabelais est profond de la profondeur même de cette idée de nature. » Et en effet, à la lumière de cette idée, il semble que les apparentes contradictions du livre se ramènent à l'unité, que la nature des intentions de l'écrivain se précise, et que les qualités mêmes de sa langue et de son style, bref, que le fond même de son génie se révèle à nous dans toute sa plénitude. « Si l'on comprend bien toute l'importance de cette idée dans l'œuvre de Rabelais, si l'on voit bien comment elle en pénètre toutes les parties, nous ne dirons pas que toutes les obscurités de son livre en soient éclairées ou dissipées du même coup, mais elles en deviennent cependant moins obscures ; et son objet même n'a plus rien d'une énigme. » Et en même temps, et indépendamment de sa valeur propre, le livre prend une signification générale toute nouvelle : Rabelais nous apparaît comme une sorte d'incarnation du génie de la Renaissance, et son œuvre comme la personnification et le symbole de cette restauration du paganisme antique qui a été, à n'en pas douter, le secret idéal de tant d'hommes du XVIe siècle.

Et enfin, Brunetière ne se contente pas d'interroger les écrivains qu'il étudie sur leur philosophie générale ; il les interroge

sur leur psychologie et leur philosophie religieuses. Ici se retrouve, — pour le grand bénéfice de l'historien littéraire, — le moraliste pénétrant et inquiet dont nous avons suivi le long pèlerinage passionné « sur les chemins de la croyance. » C'est qu'il avait parfaitement compris que toute philosophie est déterminée dans sa teneur générale par la position qu'on a prise sur la question religieuse. Là encore, son expérience personnelle lui avait été d'un singulier secours. A force d'agiter pour soi-même, et sous leurs formes les plus diverses, les problèmes religieux, il avait acquis comme un secret et sûr instinct qui lui permettait de se représenter avec une remarquable exactitude, et, pour ainsi dire, du premier coup d'œil, et de définir avec une lumineuse netteté l'état d'âme des écrivains les plus différens sur cette délicate matière. Voyez à cet égard les pages où il essaie de caractériser la « religion » de Ronsard et celle de Marot, celle de la reine de Navarre et celle de Calvin. Il faut au moins citer celles-ci, où l'on notera au passage, sous l'impersonnalité même des termes, comme un curieux et involontaire retour de l'écrivain sur lui-même :

... Les motifs de la conversion de Calvin à ses propres idées nous sont encore aujourd'hui mal connus. *Il n'y a rien, on le sait, de plus varié, ni de plus secret, — de plus caché souvent à elles-mêmes, — que les chemins qui mènent les âmes religieuses d'une croyance à une autre;* et, quand elles ne nous ont pas laissé de « confessions » personnelles qui nous guident, rien n'est donc plus difficile que de voir clair dans les motifs obscurs de leur conversion. Or... Calvin... nous dit bien... que « combien qu'il fût obstinément adonné aux superstitions de la Papauté, Dieu, *par une conversion subite*, dompta et rangea à docilité son cœur trop endurci en telles choses; » et nous savons, d'autre part, qu'il résigna ses bénéfices au mois de mai 1534, ce qui était la consommation de la rupture. Mais, pour « subite » qu'elle fût, sa conversion ne s'est pas faite en un jour, et on aimerait savoir quelles en furent les raisons.

Elles n'ont certainement pas été « philologiques; » et ni avant sa conversion ni depuis, il ne semble que Calvin ait un moment douté de l'entière authenticité de la révélation. On le verra plus tard poursuivre en Sébastien Castalion le blasphémateur du *Cantique des cantiques*. Elles n'ont pas été « philosophiques, » et ni le surnaturel général, ni ce surnaturel particulier dont l'action se mêle, sous le nom de Providence, à la vie quotidienne de chacun d'entre nous, n'ont offensé son rationalisme. Bossuet même et Joseph de Maistre ne feront pas plus tard une place plus considérable à la cause première dans le gouvernement des affaires de ce monde! Ont-elles donc été « théologiques » ou « morales? » Je crois qu'on devrait plutôt les nommer » historiques, » si, ce qui lui a paru le plus inacceptable du catho-

licisme, il semble bien que c'en soit le chapitre de la tradition. Serait-ce après cela le calomnier que de faire, dans le développement ou dans la formation de son protestantisme, une part à l'ambition de ne recevoir de loi que de lui-même ? *Etiamsi omnes, ego non !* Si quelqu'un n'a jamais admis que l'on pût avoir raison contre lui, ni qu'il eût tort contre personne, assurément c'est Jean Calvin...

S'il y a certes des points délicats, il n'y a point d'obscurité dans le dessein général de Calvin, ni dans ses intentions une fois formées, mais on ne saura jamais comment, dans quelles circonstances, à quelle occasion, sous l'impulsion de quel mobile il a commencé de les former. Il y aura toujours quelque chose d'énigmatique dans les origines de sa résolution... Mais ce n'est pas aussi ce qui fait le moindre attrait, je veux dire le caractère le moins singulier de cette physionomie impassible et fermée. Le « secret » de Calvin, qui a fait en son temps une partie de sa force, continue de le servir encore, et la résistance qu'il oppose à notre curiosité nous inquiète, nous irrite, et finit par nous imposer.

Voilà qui est vu, deviné, pénétré à merveille. N'est-il pas vrai que de telles pages éclairent non seulement une physionomie morale, mais une œuvre littéraire ? Et le livre qui les renferme, et qui, sans parler de tous ses autres mérites, eût été, à sa manière, une histoire des idées religieuses, ce livre ne vaut-il pas qu'on parle de lui comme s'il eût été entièrement achevé ?...

Pendent opera interrupta! D'innombrables travaux d'approche, et de multiples ébauches, çà et là, quelques rares œuvres de moindre envergure heureusement terminées, mais les grands édifices rêvés, et déjà commencés, abandonnés là en plein chantier : tel est le spectacle douloureux et mélancolique que nous laisse cette activité d'écrivain qui s'est fiévreusement consumée pendant plus d'un quart de siècle. Telle qu'elle est pourtant, son œuvre se suffit à elle-même, et tous ceux qui savent lire savent qu'elle est l'une des plus considérables et des plus originales de ce temps. Trente-deux volumes, deux brochures, cinq éditions classiques (1), une centaine d'articles dis-

(1) *Sermons choisis de Bossuet* (Firmin-Didot); — *Chefs-d'œuvre de Corneille* (Hetzel); — Boileau, *Poésies et extraits des œuvres en prose;* — Pascal, *Provinciales*, I, IV, XIII; — Chateaubriand, *Extraits* (Hachette). Ces éditions, toutes « classiques » qu'elles soient, mériteraient d'être mieux connues du grand public; et, par exemple, les courtes notices qui accompagnent les *Extraits* de Chateaubriand sont, à mon gré, ce qu'on a écrit de plus pénétrant et de plus fort sur l'auteur d'*Atala* depuis les mémorables études de M. Faguet et de M. de Vogüé. Sur la conversion de Chateaubriand, sur la conception du *Génie du Christianisme*, il y a là quelques pages, ou, pour mieux dire, quelques lignes, dont on ne dépassera pas, ce me semble, l'alerte, concise et vigoureuse justesse.

séminés un peu partout et non recueillis, voilà ce qui représente actuellement l'effort visible et tangible d'un homme qui n'a point été seulement écrivain, mais professeur, mais conférencier, mais directeur de *Revue*, et qui est mort à cinquante-sept ans. Critique, histoire, esthétique, sociologie, morale, pédagogie, philosophie, apologétique, théologie, il a touché à tout; et s'il n'a pas tout renouvelé, il a rarement laissé les choses exactement dans l'état où il les avait prises. C'est à ce signe que l'on reconnaît les vrais maîtres. Brunetière est probablement l'une des deux ou trois grandes influences qui se sont exercées sur la pensée française contemporaine.

Et en même temps, cette pensée, il l'a exprimée avec une force et une plénitude singulières. Littérairement, au lendemain de nos désastres, défians de nous-mêmes, incertains de nos destinées, flottans au gré de tous les paradoxes et de toutes les retentissantes formules d'art, nous cherchions où nous prendre, et quelque point fixe où rattacher notre activité. Ce point fixe, Brunetière a puissamment contribué à nous le fournir : il a rudement, mais solidement rétabli dans ses droits un peu oubliés la tradition nationale; il nous a rendu conscience de la mission essentiellement « sociale » du génie français; il a ramené le naturalisme contemporain à une notion plus juste et plus saine de son rôle; enfin, il a prévu, favorisé et hâté le mouvement qui, de proche en proche, allait dégager du pur naturalisme un art hautement idéaliste, et qui, au devoir d'imiter la nature, sût ajouter le droit de l'interpréter et de la juger. Philosophiquement, Brunetière n'a point sans doute inventé de nouveau système; mais il a proposé d'ingénieuses interprétations, et il a poursuivi d'intéressantes applications des principales théories à l'ordre du jour, évolutionnisme, pessimisme et positivisme; surtout, il nous a aidés à nous délivrer de la superstition de la science, conçue comme une « religion » nouvelle, comme le type unique du savoir, et comme l'unique forme de l'action; enfin, par son œuvre tout entière, il a collaboré fort activement à ce mouvement général des esprits d'aujourd'hui qui les porte à une conception moins intellectualiste des choses, et leur fait dédaigner les abstraites données de la raison pure pour les humaines réalités de la raison pratique. Moralement, enfin et religieusement, il a bien posé les problèmes comme, après Scherer et après Taine, on inclinait à les poser progressivement autour de

lui, et comme on les posera, semble-t-il, de plus en plus. Point de société sans morale, et point de morale sans religion. Point de religion sans christianisme, et point de christianisme vrai, durable et *progressif* en dehors du catholicisme. Chose plus méritoire encore, à quarante-six ans, à un âge où l'on ne change plus d'ordinaire, où les idées sont arrêtées, et figées, où l'on a *parié* une fois pour toutes, il a eu le rare courage, contre ses intérêts les plus manifestes, de commencer et d'achever l'une des évolutions morales et religieuses les plus importantes du siècle qui vient de finir, et de reconstruire sa vie intérieure sur des bases toutes nouvelles. C'est ce qu'il appelait, d'un mot que M. de Vogüé a éloquemment commenté, « s'être en toute occasion laissé faire par la vérité. » Ce noble témoignage, il pouvait, en toute assurance, se le rendre à lui-même.

Et ce fut par-dessus tout un superbe ouvrier de Lettres, toujours agissant, toujours combattant, toujours parlant, lisant, ou écrivant. Jusqu'à son dernier souffle, il a été sur la brèche, et il est mort littéralement la plume à la main. Par son activité, par son désintéressement, par son stoïcisme, il a forcé l'admiration de ceux-là mêmes qui l'avaient le plus violemment combattu. Il avait provoqué, un peu gratuitement parfois, car il aimait la contradiction, des animosités assez vives. « Un critique est un buisson sur une route : à tous les moutons qui passent, il enlève un peu de laine. » On finira par oublier ces misères, et par rendre pleine justice à l'œuvre et à l'artisan. On saura gré à celui-ci d'avoir cru comme il l'a fait, — il le déclarait encore, presque solennellement, dans son tout dernier article, — « au pouvoir des idées. » On lui saura gré, ayant pu être tant d'autres choses, d'avoir été un simple critique, un grand critique, et de n'avoir voulu être que cela. Mais de la haute et large façon dont il entendait son rôle et sa fonction, il a renouvelé parmi nous la notion de son art ; il a mêlé la critique à la vie morale et religieuse de son temps ; il a achevé de la constituer en dignité. Et peut-être, pour résumer cette œuvre et cette vie, me sera-t-il permis de leur appliquer, en la modifiant à peine, une parole célèbre de ce Pascal qu'il aimait tant : « Ceux-là honorent bien la *critique*, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie. »

VICTOR GIRAUD.

LA RÉVOLUTION PERSANE

ET

L'ACCORD ANGLO-RUSSE

Jusqu'ici, les préoccupations européennes ne s'étaient guère portées sur l'Iran ; son éloignement le tenait à l'écart du système de l'Europe, voire de celui de l'Orient. Un instant, les vastes combinaisons de Napoléon envisagèrent le concours de la Perse contre la domination anglaise aux Indes. Pendant tout le cours du dernier siècle, le développement parallèle des Empires anglais et russe en Asie livra la décadence iranienne aux tiraillemens obscurs d'une incessante rivalité ; le terrain resta abandonné aux deux diplomaties adverses, aux recherches des orientalistes et des archéologues. La récente pénétration allemande, dans l'Asie antérieure, mit une influence nouvelle en contact avec l'Iran. La révolution persane et l'accord anglo-russe ont définitivement introduit l'affaire de Perse dans le domaine de la politique générale.

I

La Perse est un immense plateau, bordé de grandes montagnes ; les cours d'eau qui en descendent créent des vallées fertiles et des oasis de verdure ; partout ailleurs le désert. Au Nord, la chaîne de l'Elbourz tombe rapidement vers la Caspienne, au milieu de magnifiques forêts. A l'Ouest, les portes du Zagros,

ouvertes dans la chaîne du Kurdistan, conduisent à la plaine du Tigre; — au Sud, les *Kotals* s'enfoncent, d'étage en étage, jusqu'au golfe Persique. D'Alexandre à Tamerlan, c'est-à-dire pendant dix-sept siècles, l'Iran vit passer les conquêtes et les migrations de peuples: Grecs, Arabes, Turcs et Mongols. La montagne préserva, seule, les populations primitives; le versant de la Caspienne, — Taliche, Guilan, Mazandéran, — maintint la pureté de la race iranienne. Kurdes, Loures et Beloutches persistèrent dans les chaînes occidentale et méridionale. Dans le plat pays, les Iraniens furent souvent décomposés: Turcs et Mongols occupèrent l'Azerbaidjan et l'Irak Adjemi; les Turcs prirent une partie du Khorassan et poussèrent leurs tribus jusqu'au Fars. Les Arabes gardèrent l'Arabistan et se dispersèrent à travers le désert jusqu'au Séistan. Au bord du golfe Persique, un mélange d'Arabes et de Persans créa la population mixte des *Bendéris*. Au milieu de cette confusion ethnique, se perdirent, en petits groupes, Arméniens, Chaldéens, Juifs, Guèbres et Tziganes. Malgré l'ancienneté de leur établissement, ces gens ne sont point encore complètement fixés au sol; le tiers d'entre eux vit sous des tentes noires, conduisant ses troupeaux des pâturages de l'été aux abris de l'hiver.

De ce chaos, le moderne État persan ne parvint à émerger qu'au début du XVIe siècle. La dynastie Séfévie s'appuya moralement sur une confrérie religieuse, matériellement sur les tribus turques de l'Ouest. Elle poussa, comme firent, au Maghreb, les dynasties chérifiennes, et dut créer une institution analogue au Makhzen marocain. Le Chiisme devint la religion nationale, qui fournit un lien commun aux diverses races. Les déplacemens arbitraires brisèrent la personnalité de la plupart des tribus; des Kurdes allèrent au Khorassan, des Arméniens vinrent à Ispahan. A la fin du XVIIIe siècle, Agha Mohammed Schâh s'empara du pouvoir à la tête d'une tribu turque et fit une nouvelle dislocation de peuples. Il transporta vers le Nord les Lekhs du Fars, coupables d'avoir soutenu le Zend contre le Kadjar.

Aujourd'hui, l'évolution de la Perse se trouve déjà fort avancée. L'unité nationale est complète. L'Arabe de l'Arabistan est un aussi bon Chiite, un aussi bon Persan que le Turc de l'Azerbaidjan ou l'Iranien d'Ispahan. Il n'y a plus de Sunnites que parmi les Kurdes du Nord-Ouest. Les communautés non musulmanes sont relativement peu nombreuses: 65 000 Armé-

niens, 50 000 Juifs, 10 000 Guèbres. La besogne centralisatrice est également avancée; les tribus tendent de plus en plus à se perdre dans la masse des *rayas;* celles qui subsistent encore le doivent à leur nombre, au refuge de leurs montagnes ou à leur situation excentrique ; aucune d'entre elles n'est assez puissante pour échapper complètement au pouvoir royal.

Avant que la révolution persane eût fait intervenir dans le gouvernement un modeste début de contrôle populaire, le Shah était, en droit, maître absolu d'un pays, qui n'avait jamais connu d'autre régime que l'autocratie. Du haut de son trône, dans l'éclat des pierreries, il présentait à la foule une apparition surhumaine, dont émanait un irrésistible pouvoir. Sa Cour ne comprenait que des domestiques, courbés devant la majesté souveraine. Parmi eux, à défaut de princes Kadjars, sans souci de l'âge ni de la capacité, la fantaisie royale désignait les satrapes chargés d'administrer les provinces. Le gouverneur favorisé partait à la curée, suivi d'un flot de domestiques, qui se répartissaient à leur tour les fonctions subalternes. Sans murmures, le peuple iranien subissait ainsi une hiérarchie de domestiques, sur laquelle planait la personne du Shah. La soumission était telle que l'ordre se maintenait de lui-même; l'armée n'était qu'un fantôme, la police assurée par quelques cavaliers... D'administration, point : d'innombrables ministres étaient titulaires de départemens inexistans, et leurs agens dans les provinces jouissaient de paisibles sinécures. Un corps de Moustofis tenait une apparence de comptabilité. Le Sadaa'zam suffisait à diriger la politique, c'est-à-dire à maintenir coordonnés, par une intelligente diplomatie, les divers élémens du royaume. Le paysan payait l'impôt, mais il était admis que le produit n'en arrivât jamais au Trésor; l'argent était détourné par les intermédiaires, fournissait un nombre exagéré de traitemens et de pensions; souvent même il était immédiatement perçu par les bénéficiaires de *tiyyoûls*. D'un mouvement ininterrompu, la substance du pays remontait vers le Shah, à titre de *pichkechs*, destinés à capter la faveur souveraine; il redescendait d'en haut, sous forme d'*an'âm ;* car l'habitude des cadeaux fait le fond des rapports entre Persans. Pour gouverner l'indolence raffinée de l'Iran, il suffisait au Shah de distribuer autour de lui des diamans et des cachemires, d'attribuer, sous des noms divers, des sinécures identiques, de concéder grades, pensions et *tiyyoûls*

et surtout, de multiplier les *laqabs*, qui remplacent le nom primitif par un titre approprié.

La domesticité royale aurait eu beau jeu en Perse, si elle n'avait trouvé devant elle un clergé fortement organisé. Malgré les bouleversemens multipliés, la tradition des anciens mages et le principe d'une caste religieuse s'étaient conservés dans l'Iran. Ces idées s'imposèrent aux Séfévis, lors de l'organisation du Chiisme en religion nationale. Bien que le Roi fût un Seyyed, issu d'une famille religieuse, les mollahs se refusèrent à admettre que la même personne pût réunir l'autorité spirituelle à l'autorité temporelle; il fallut donc élever un grand pontife, — *Sadr-os-Soddoûr*, — à la dignité de chef de l'Église. Bien plus, le Coran étant rédigé en arabe, les prêtres en profitèrent pour interdire, aux fidèles, ignorans de la langue liturgique, tout contact avec le livre sacré; et la vie religieuse devint, en Perse, le monopole du clergé. Cependant, l'origine chérifienne des Séfévis, la puissance de leur dynastie les garantirent contre les empiétemens de l'ordre ecclésiastique. Le grand pontife épousait généralement une princesse et vivait à Ispahan dans l'ombre de la Cour. La décomposition de la Perse au XVIIIe siècle et l'avènement des Kadjars permirent au clergé d'accentuer son rôle. Agha Mohammed Schâh avait tenté d'organiser le corps des mollahs sur le modèle turc, en nommant des *Imâms-djoum' é*, des *Kazis* et des *Cheikhs-oul-Islam*, pour le culte des mosquées, l'administration de la justice et l'interprétation de la loi; ces fonctions, tombées en désuétude, ne représentent plus que des titres vains. L'Imâm-Djoum' é, l'Imam de la Congrégation, reste, dans chaque ville, le chef officiel des *Akhounds* et préside, dans la mosquée royale, à la prière du vendredi; c'est un simple fonctionnaire, nommé par le Shah, qui ne possède, en matière religieuse, aucune autorité réelle, et s'efface généralement devant les *moudjteheds*, recommandés par leur piété et par leur science, au suffrage des croyans.

Comme en tout pays d'Islam, le clergé persan est fort nombreux. Il s'augmente d'une énorme proportion de Seyyeds, en turbans bleus ou verts, descendant, plus ou moins authentiquement, des Alides, réfugiés naguère sur cette terre d'élection. Ces gens président au culte, à la justice et à l'instruction publique. Les *pîchnamazs* font la prière dans les mosquées, les prédicateurs y haranguent la foule, les *roouzékhâns* la font pleurer sur le mar-

tyre des Imams. Les *talébès*, — étudians, — se font lecteurs de Coran ou maîtres d'école. Dans chaque quartier des villes, dans chaque agglomération des campagnes, ils ouvrent un *mektebkhânéh*, dans une petite boutique, ou dans quelque mosquée en ruines. Chez eux, la jeunesse persane apprend à lire dans le Coran, dont elle ne comprend pas la langue et s'initie à la culture iranienne, par les vers de Sâdî, et de Hâfiz, dont la philosophie lui échappe... Ceux qui désirent acquérir un supplément de connaissances fréquentent les médressés, mal entretenues d'ailleurs, ou bien plutôt suivent les leçons de professeurs et de moudjteheds en renom.

Car le moudjtehed attend dans sa maison aussi bien les élèves que les plaideurs. Il est le docteur de la loi, celui que le consentement unanime reconnaît capable d'une déduction logique des textes, et qualifie en conséquence pour distribuer la justice entre les hommes. Assisté de greffiers et d'avocats, le moudjtehed tient un tribunal; il évoque les affaires déjà jugées par les pichnamazs des mosquées ou les gardiens des tombeaux, qui font fonction de notaires et de juges de paix; il retient les causes relevant de la loi religieuse, abandonnant à l'autorité civile celles qui ressortissent au droit coutumier... En cas de besoin, les appels vont au tribunal, formé par la collectivité des grands prêtres. Naguère, les moudjteheds s'arrogeaient le droit d'exécuter leurs propres sentences, fût-ce en matière criminelle. Nasreddîn-Schâh parvint à réduire ces prétentions : il est désormais admis que les autorités compétentes se chargent de saisir les moudjteheds et d'assurer l'exécution de leurs décisions.

La multiplicité des tombeaux saints, éparpillés dans le pays, ouvre au clergé persan une activité spéciale; les gardiens des tombeaux sont le plus souvent des Seyyeds élus par la voix populaire; mais, dans les tombeaux illustres, notamment à Méchhed, où l'influence d'un *moutevelli bachi* pourrait devenir dangereuse, le gouvernement désigne des fonctionnaires de son choix.

Dans l'Islam chiite, où la disparition du douzième Imam a privé les fidèles des lumières d'en haut, les grands moudjteheds forment la réunion des Pères, chargés de maintenir l'église, veuve de son chef, dans une voie aussi droite que le permet l'humaine faiblesse. Bien que de vulgaires mollahs aient réussi à s'élever, par leur science, à la dignité de moudjteheds, il est rare que le peuple accepte comme tels des gens qui ne lui

soient pas désignés par une longue hérédité religieuse. Parmi les moudjteheds d'un même lieu, la voix publique en distingue certains comme grands moudjteheds; et tous les grands moudjteheds du Chiisme se plient à l'autorité d'un ou plusieurs d'entre eux, envisagés comme chefs suprêmes de la religion. Au XVIIIe siècle, quand les pontifes d'Ispahan eurent cessé de dominer le Chiisme, il y eut un moudjtehed de Koum qui jouit d'une universelle autorité. Depuis l'avènement des Kadjars, la capitale religieuse a été transférée aux Lieux Saints de l'Irak-Arabi, principalement à Nedjef, auprès du tombeau d'Ali. Les moudjtéheds des Villes Saintes, — Nedjef, Kerbéla, Kazemein, Samarra, — tranchent, comme juges suprêmes, les procès à eux soumis par les pèlerins et dispensent leur enseignement aux étudians accourus de tous les points de l'Iran. Le gros des *oulémas*, c'est-à-dire le clergé supérieur de la Perse, est désormais formé par les Pères de Nedjef; le plus illustre d'entre eux, Akhound Mollah Kazem Khorassani, peut être considéré, à l'heure actuelle, comme le suprême pontife du Chiisme.

Gardiens de la religion nationale, dispensateurs de l'enseignement, juges uniques en matière religieuse, appuyés sur le peuple des mollahs et des seyyeds, les moudjteheds possédaient seuls une autorité suffisante, pour tenir tête au pouvoir royal, dont ils prétendaient critiquer les actes, à la lumière de la religion. Ils formaient une apparence d'opinion publique et se posaient éventuellement en tribuns populaires contre l'arbitraire des grands. En fait, deux pouvoirs coexistaient en Perse, se contrebalançant l'un par l'autre : le pouvoir civil, représenté par la Cour; le pouvoir religieux, par les moudjteheds. De l'harmonie des deux pouvoirs résultait la paix publique.

La situation réciproque de l'élément civil et de l'élément religieux varie sur chaque point de l'Iran. Nulle part, sauf dans les principales villes, où s'est développée une classe intermédiaire, composée de négocians, d'employés et de propriétaires aisés, il n'existe de classe moyenne. Le pays appartient tout entier à une aristocratie restreinte, enrichie par le pouvoir ou par la religion. C'est pour cette aristocratie que peine, résignée, la masse populaire, constamment fixée au sol, sauf pendant les pèlerinages périodiques, qui l'attirent aux divers Lieux Saints du Chiisme. Téhéran est à la Cour; Méchhed au personnel du tombeau de l'Imam Rézâ; Koum au gardien du tombeau de Fâtémé.

L'Azerbaidjan appartient à un groupe de familles turques, que fit surgir la décomposition du XVIIIe siècle; dans les provinces caspiennes, les anciens chefs indépendans conservent l'autorité sur leurs domaines. Les tribus sont aux *Ilkhanis* ou à la collectivité des *aghas* de villages. Les grands moudjteheds locaux dominent à Kachan, Sultanabad et Zendjan. A Ispahan, le prince-gouverneur et le grand moudjtehed se partagent la province... Dans le Sud, chaque district a son seigneur, et le Fars entier appartient à la puissante famille de Kawam-ol-Molk. Aux extrémités occidentales, le Vali du Poucht-i-Kouh et le Cheikh de Mohammérah gardent encore une bonne part d'autonomie.

II

Le progrès des idées libérales tend à écarter ce vieux système fondé sur l'opposition de deux pouvoirs et à associer directement le peuple de l'Iran au gouvernement du pays. Chose curieuse, les aspirations à la liberté sont nées de l'évolution même de la religion chiite et trouvent, à l'heure actuelle, leur principale force parmi les mollahs. Bien que l'idée d'impureté, héritée du Mazdéisme, ait, de prime abord, rendu le Chiisme beaucoup plus intolérant que le Sunnisme à l'égard des non-musulmans, il n'en constitue pas moins un Islam beaucoup plus souple que l'autre et mieux disposé aux transformations. Il commente plus librement la parole divine contenue dans le Coran et, s'il s'abstient de discuter le texte même, il en interprète volontiers le sens. De plus, l'association des douze Imams à l'infaillibilité du Prophète lui vaut un luxe de traditions, qui permet de présenter et de soutenir les innovations les plus audacieuses. La liberté de pensée, la liberté de parole sont aujourd'hui déduites d'un oracle obscur, attribué à quelque Imam.

D'ailleurs, la dévotion, les pratiques religieuses se sont affaiblies dans les classes élevées. Non point qu'un cerveau musulman puisse jamais effacer l'empreinte de l'Islam, ni qu'une âme persane renonce au Chiisme, devenu le symbole de sa nationalité. Mais l'imperfection de la prière, résultant de l'absence de l'Imam, la formation quasi chrétienne du dogme chiite, les manifestations de deuil, auxquelles se réduit le culte populaire, ont peu à peu détourné les esprits cultivés de la pratique d'une religion

dégénérée. Le Soufisme, c'est-à-dire la forme musulmane des systèmes panthéistes de l'Inde, avait servi au triomphe du Chiisme et se répandit, par la suite, à la faveur de la religion dominante; il fournit des doctrines propices à la crédulité des ignorans aussi bien qu'à l'intellectualisme des raffinés. Le peuple s'engagea dans la voie des Ali-Allahis, et des sectes analogues, qui, poussant le Chiisme à l'extrême, finirent par diviniser Ali. Il se créa une vie monacale errante et solliciteuse, selon la règle des Kaksars et des Adjems. De leur côté, les gens cultivés, préférant au dogme mystique la spéculation philosophique, suivirent les enseignemens des théologiens et des penseurs. L'Iran écarta les confréries religieuses du Sunnisme pour en établir de plus conformes à ses goûts; sous le couvert d'une règle de vie et d'une discipline de prières, ces confréries devinrent, à l'usage du petit nombre, de véritables écoles de philosophie.

La chaîne spirituelle des confréries chiites remonte au tronc commun du Soufisme et s'en détache au Cheikh Mahrouf, de Bagdad. A l'époque de Tamerlan, un Seyyed de Syrie, Schâh Né'metoullâh, vint enseigner à Ispahan, Chiraz et Kerman, où il est enterré. Son fils, Schâh Khalîl, porta la doctrine aux Indes et la maison mère des Né'metoullâhîs se maintint à Haïderabad, dans le Dekkan. L'absence du chef, l'hostilité des mollahs arrêtèrent l'extension de la confrérie dans l'Iran. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, un Né'metoullâhî d'Haïderabad, Seyyed Ma'sôum Ali Schâh, fils d'un vizir du Nizam, entreprit d'exercer son apostolat en Perse et d'y rétablir la splendeur de la doctrine. Les Né'metoullâhîs et leurs dérivés forment aujourd'hui la secte la plus considérée parmi l'intelligence persane. En bons Soufis, ils croient à l'anéantissement définitif des êtres dans l'essence divine; ils prêchent le dégagement des choses terrestres et le perfectionnement de l'individu.

Au XIXe siècle, en dehors de toute confrérie religieuse, un mouvement nouveau se marqua dans le chiisme. Les mollahs sentirent le besoin de restituer la pureté primitive d'une religion incessamment déformée par les superstitions populaires. Un Arabe chiite de Bassora, Cheikh Ahmed Ansarî, enseigna la doctrine cheikhie, qui s'efforce de nettoyer et de spiritualiser le dogme, envahi par les broussailles de la tradition. De son école, sortit le Bab : l'Orient est la terre bénie du surnaturel, les

hommes y sont constamment attentifs aux messages de Dieu, préparés à la venue d'un nouveau Prophète, d'un nouveau Messie. Seyyed'Alî Mohammed, de Chiraz, rejeta la méthode ordinaire des docteurs de l'Islam, pour se présenter en précurseur de l'Iman Mehdî. Le *Beyân*, qui contient sa doctrine, descendit sous forme de versets. Le système en est si hardi, la morale si pure qu'il a fait l'admiration de tous les orientalistes. Il va sans dire que l'orthodoxie fut énergiquement défendue par le corps des mollahs. Jusqu'à la dernière génération, toutes les villes de l'Iran restèrent divisées en deux partis adverses par les querelles des Haïdarîs et des Né'métîs, des orthodoxes et des derviches. Les oulémas signalèrent impitoyablement les novateurs à la vindicte du bras séculier; Nasreddîn-Schâh fit fusiller le Bab, coupable d'annoncer le retour du douzième Imam.

A l'heure actuelle, les querelles religieuses sont à peu près apaisées; presque tout le monde se déclare publiquement orthodoxe, — *Moutéchérrit*, — ne reconnaissant que le Livre Saint et les traditions. Mais, en fait, Babîs, Cheikhis et Né'metoullâhîs continuent à vivre de façon plus ou moins ouverte. La communauté babie est organisée et relève de Soubh-i-Ezel, qui vit à Chypre; les Béhaïs, qui sont le plus grand nombre, forment dissidence et se rattachent à Abbas-Effendi, établi à Saint-Jean-d'Acre. Il y a des moudjteheds qui jugent impunément selon la jurisprudence cheikhie. Les Né'metoullâhîs possèdent leurs couvens et leurs clubs; leur chef est un Kadjar, Zahir-ed-Dowleh, gouverneur de Hamadan. L'un des grands moudjteheds de Tauris, Caqqat-oul-Islam, est le principal *mourchid* des Cheikhîs. On affirme qu'il compte 100 000 adeptes; les Né'metoullâhîs se disent 30 000; une de leurs branches, les Zahabîs, dont le mourchid est Medjoul-Echraf, gardien du tombeau de Schâh Tchirag à Chiraz, compterait, à elle seule, 10 000 adhérens. Quant aux Babis, réels ou dissimulés, il est difficile d'apprécier leur nombre qui serait fort élevé La plupart des Cheikhis appartiennent au clergé, Né'metoullâhîs et Zahabis se recrutent dans les classes élevées; les Babis dans la classe moyenne et la meilleure partie du peuple. Quoi qu'il en soit et bien que les Persans évitent de se rattacher manifestement à aucune de ces doctrines, il est évident que leur expansion est désormais irrésistible; assez indifférentes en matière de dogme, elles s'accordent à affirmer la nécessité de réformes profondes en religion et en politique, se font tolé-

rantes à l'égard des non-musulmans et ne reculent pas, en matière sociale, devant les idées les plus extrêmes. Du reste, les théories socialistes ne sont pas étrangères à l'Iran ; avec elles, un réformateur, du nom de Mazdak, avait failli bouleverser le pays, au VIe siècle de notre ère, sous le règne de Kobad, le Sassanide.

La pénétration des idées européennes acheva de mûrir dans les esprits les tendances propagées par les cénacles de philosophes, issus des sectes persanes.

Il n'y a pas plus d'un siècle que la Perse s'est remise en contact avec le monde occidental. Les troubles du XVIIIe siècle avaient écarté les Européens, naguère attirés par les Séfévis. Ils revinrent sous les Kadjars. Dès 1807, la mission du général Gardane introduisait un groupe d'officiers français, auquel la Compagnie des Indes opposait aussitôt des officiers anglais. Il y eut des Anglais, qui guerroyèrent sur la frontière russe, des Français, qui instruisirent les garnisons de la frontière turque. En 1839, Ferrier vint en Perse, et l'hostilité des Russes lui permit d'entreprendre en Afghanistan son fameux voyage. Depuis le milieu du dernier siècle, il y eut des instructeurs italiens et autrichiens. Aux efforts des uns et des autres, l'armée persane se montra également rebelle; malgré la présence actuelle d'officiers autrichiens, elle continue de maintenir, au profit de la famille et de la domesticité royales, les abus du passé.

Les médecins vinrent plus tard et réussirent mieux. Princes et grands seigneurs persans ont coutume d'introduire dans leurs suites des médecins particuliers et d'en faire leurs hommes de confiance. Dès son avènement, Nasreddîn Schâh fit appel à la science française : les docteurs Cloquet, Tholozan, Feuvrier et Schneider se succédèrent au Palais; le docteur Coppin vint à Téhéran avec le Roi régnant; plusieurs médecins militaires français se trouvent détachés en Perse. Leurs suggestions amenèrent la création d'un conseil de santé, chargé de défendre le pays contre la contagion de l'Inde et de combattre les épidémies si fréquentes dans l'Iran. A la suite de la Convention de Paris de 1903, le gouvernement persan élargit spontanément l'institution primitive, y fit entrer les médecins étrangers avec le délégué sanitaire ottoman, pour leur soumettre toutes questions d'hygiène et de police sanitaire. Le docteur Schneider en fut le président.

Les missions religieuses s'étaient déjà multipliées sous les

Séfévis. Le XIXe siècle ramena des missionnaires français, anglais et américains; plus récemment des allemands et des russes. Les lazaristes et les sœurs de charité s'installèrent à Ourmiah, en 1840; successivement, ils essaimèrent à Salmas, Téhéran, Tauris et Ispahan. L'Alliance Israélite ouvrit, à Téhéran, sa première école en 1898; l'année suivante, le comité local de l'Alliance Française inaugura la sienne. Quelques services qu'ils aient pu nous rendre, c'est au gouvernement persan lui-même que revient l'initiative d'avoir introduit la civilisation européenne, par le moyen de la culture française. Déjà Mohammed Schâh avait retenu notre compatriote, M. Richard Khan, qui devint le précepteur des princes royaux et écrivit une méthode franco-persane, encore usitée dans les écoles. En 1852, aussitôt après son avènement, Nasreddîn Schâh fonda le Dar-ol-Fonoûn, l'École polytechnique, qui fut un foyer d'enseignement supérieur, selon les méthodes européennes. A l'heure actuelle, les docteurs Georges et Galley y professent la médecine et la chirurgie; MM. Dantan, Olmer et David, l'histoire naturelle, la chimie et les mathématiques. Depuis son origine, la culture française n'a cessé de régner dans cet établissement. Confiée aux officiers autrichiens, l'école militaire développa surtout l'allemand; mais les autres écoles, — école des Sciences, école d'Agriculture, école des Sciences politiques, — se servent exclusivement de notre langue, également enseignée dans une soixantaine d'écoles privées, à l'école allemande de Téhéran et dans les missions américaines de l'Azerbaidjan; elle vient même de pénétrer dans les écoles zoroastriennes de Yezd. L'École polytechnique fournit des professeurs de français aux écoles qui s'ouvrent dans les provinces.

Nasreddîn Schâh envoya s'éduquer en France deux groupes d'étudians qui se dispersèrent dans les institutions les plus variées. Il y en eut à l'école Polytechnique, à Saint-Cyr, dans les facultés de droit et de médecine, à l'école des Beaux-Arts et des Arts et Métiers, à l'école Vétérinaire d'Alfort. Revenus au pays, ces jeunes gens eurent des fortunes diverses : l'un d'eux, Mohendis ol-Memâlek fut ministre des Travaux publics; un autre, Moayyed os-Saltané, est actuellement ministre de Perse à Berlin; le peintre Mîrzâ'Alî Akbar Khân mérita le titre flatteur de Mozayyin-od-Dowleh, le décorateur de l'État; le menuisier, Oustad-Haïder'Alî apprit son métier au faubourg Saint-Antoine

et tient encore un atelier à Téhéran, dans l'avenue Almacié. Sous le règne de Mouzaffer-eddin, la jeunesse persane prit librement son essor vers l'Europe. Ceux de l'Azerbaidjan allèrent de préférence en Russie, ceux du Sud aux Indes; les fils des négocians, en relations d'affaires avec l'Autriche, se dirigèrent vers Vienne; quelques grands seigneurs de Téhéran envoyèrent leurs enfans dans la réactionnaire Allemagne. Ceux qui aspiraient aux honneurs partagèrent prudemment leur progéniture entre l'Angleterre et la Russie. De beaucoup le plus grand nombre gagna les contrées de langue française, Belgique, Suisse, Constantinople et même Beyrouth. Dans ces dernières années on comptait, en dehors du pays, près de 600 étudians persans. A de rares exceptions, où qu'ils aient été élevés, tous savent notre langue; à Téhéran et à Tauris, il y a même des moudjteheds qui la parlent; après le français, la langue la plus répandue est assurément le russe, puis l'anglais, surtout dans le Sud; il a peu d'expansion dans le Nord, où réside la force vive de l'Iran.

En 1898, le besoin d'emprunter et la nécessité de fournir une garantie aux prêteurs, obligea le gouvernement persan à former une administration régulière de ses douanes. Jusqu'alors, elles avaient été affermées et les fermiers disposaient à leur gré des tarifs, afin d'attirer sur leur domaine le passage de la clientèle. Un sous-directeur au ministère belge des Finances, M. Naus, vint, avec un groupe d'employés de sa nationalité, organiser les douanes persanes. Son action s'étendit rapidement; il se chargea d'exécuter les décisions du Conseil sanitaire, prit les Postes, envahit les finances et tenta même d'instituer un service de Trésorerie, confié à la Caisse impériale. Les Belges ouvrirent plusieurs écoles spéciales, s'installèrent à la Monnaie, dans les administrations des Ponts et Chaussées et de l'Agriculture, et envisagèrent la réforme successive des divers services publics. L'administration des Télégraphes fut constituée par les Persans eux-mêmes. On ne saurait assez reconnaître le mérite de la besogne accomplie par les Belges; en fait, ils furent les premiers à faire pénétrer en Perse les méthodes européennes et a y créer un corps efficace de fonctionnaires. Comme langue administrative, ils utilisèrent leur langue, qui est la nôtre et qui jouissait déjà en Perse d'une prépondérance incontestée.

D'ailleurs, les Persans ne s'étaient point contentés d'importer dans leurs écoles et leurs administrations la culture occidentale.

En même temps que les étudians, le goût des voyages entraînait de plus en plus vers l'Europe les notables du pays. En 1873, Nasreddin Schâh avait donné le premier exemple ; il le renouvela deux fois encore ; son fils, Mouzaffer-eddîn, se fit une habitude régulière de visiter les capitales et les villes d'eaux. Chaque déplacement fut accompagné de suites nombreuses ; si bien que la domesticité royale dut entrer en contact avec une société nouvelle, qui lui révéla des habitudes inconnues d'indépendance et de liberté. Il semble que le séjour de Paris fit sur eux l'impression la plus vive ; les espoirs de régénération de la Perse s'échauffèrent au souvenir de notre Révolution. Plusieurs devinrent francs-maçons et se firent affilier aux loges françaises.

Tandis que les études de la jeunesse, les voyages du Shah et la réforme de l'administration agissaient sur la Cour et les seigneurs terriens, le négoce dispersait dans la Méditerranée et l'océan Indien les commerçans de Téhéran, Tauris, Ispahan et Chiraz.

Les Persans, jadis incapables de s'appliquer aux affaires, dont ils abandonnaient le monopole aux Arméniens, y sont devenus fort entendus. Le commerce intérieur de l'Iran leur appartient presque en entier. Arméniens et Guêbres ne viennent qu'au second rang ou participent au trafic d'importation et d'exportation, en concurrence avec les grandes maisons persanes, quelques maisons russes et anglaises. A Téhéran, un petit groupe cosmopolite, où figurent deux maisons françaises, fait un commerce de détail. Les *sarrâfs* persans suffisent à manipuler le papier commercial ; la Banque impériale de Perse et la Banque d'escompte, l'une anglaise et l'autre russe, ne durent leur existence qu'à des raisons politiques. Pour la commodité de leurs transactions, les négocians essaimèrent au dehors. En Russie, ils envahirent le Caucase ; nombreux à Tiflis et à Bakou, ils forment de petites colonies à Astrakhan et à Moscou. Ils pullulent aux Indes, surtout à Bombay, Karatchi et Calcutta employés à l'exportation des produits indiens ou à la réexpédition vers la Chine de l'opium persan. D'autres prospèrent à Mascate, Bassora et Bagdad. En Europe, il n'en existe qu'à Marseille, Manchester et Londres. L'importante colonie persane de Constantinople se consacre au commerce des tapis, achète les produits du continent et les importe par la voie de Trébizonde. Le commerce des tapis entretient également des comptoirs

persans à Smyrne et à Beyrouth, davantage encore à Alexandrie et au Caire.

La fermentation des idées nouvelles parmi les groupemens persans de la Russie, de l'Égypte et de l'Inde provoqua l'apparition simultanée de journaux, qui, secrètement, pénétrèrent en Perse, y critiquèrent l'état de choses établi et préconisèrent les avantages de la liberté. Le seul de ces journaux qui s'acquit la faveur universelle, fut le *Habl-oul-matîn* (l'aide puissante), une feuille heddomadaire de vingt-quatre pages, publiée depuis quatorze ans par un Seyyed de Kachan, exilé à Calcutta. Puis, vinrent les journaux persans du Caire, le *Tchehré Nouma* (celui qui montre son visage), et le *Hikmet* (la sagesse). Un journal de Bakou, *Irchâd* (la bonne voie), se répandit dans tout le Nord de l'Iran; il en fut de même d'une feuille humoristique rédigée en turc azeri, le *Mollâh Nasreddîn*, qui parut à Tiflis en 1906. En outre, les journaux arabes de l'Égypte, notamment le *Mouayyad*, semèrent la bonne parole dans les rangs du clergé.

III

Deux événemens, la guerre russo-japonaise et la révolution russe, amenèrent à maturité le mouvement qu'avaient initié, parmi l'intelligence persane, aussi bien civile que religieuse, l'évolution du Chiisme et le contact de l'Europe. Le bruit des victoires japonaises secoua l'assoupissement de l'Iran ; l'espoir lui revint, à cette démonstration décisive, que les peuples ne s'élevaient point à la dignité impériale, en vertu d'une sélection préétablie, mais bien par le travail et par l'effort. D'un mouvement unanime, la masse iranienne réclama la diffusion des lumières; dans les principales villes, l'initiative privée ouvrit des rudimens d'hôpitaux et d'écoles; le gouvernement recruta en France un surplus de médecins et de professeurs et tenta, par des concessions opportunes, d'intéresser l'Allemagne au sort de la Perse. En même temps, la poussée révolutionnaire russe franchissait la frontière; les provinces les plus peuplées, les plus riches, les plus influentes sont limitrophes de la Russie; tout le Nord-Ouest de l'Iran est habité par des populations turques de même langue et de même race que le Sud du Caucase, séparé depuis un siècle à peine du reste de la monarchie. Les agitations de Tiflis et de Bakou eurent leur contre-coup na-

turel à Tauris, puis à Recht et à Téhéran ; en fait, ce fut l'action des musulmans, sujets russes, favorisée par l'anarchie régnant au Caucase, qui détermina la révolution persane.

Les conditions mêmes du royaume exigeaient impérieusement un changement de système. Condamné par les médecins, Mouzaffer-eddin Schâh allait mourir et le règne néfaste de cet excellent homme s'achevait dans la débâcle financière. Prince doux et faible, il subit, sa vie durant, les fantaisies de ses mignons et de ses domestiques; l'autorité souveraine s'était énervée entre ses mains; la Cour avait fait main basse sur les pensions et les domaines. En outre de deux emprunts conclus en Russie, le Trésor avait contracté des obligations à court terme auprès des banques anglaise et russe. L'éventualité des troubles inhérens aux changemens de règne et l'imminence d'une crise financière rapprochaient l'Angleterre et la Russie; les deux puissances négociaient un arrangement sur le sujet de la Perse. Jamais, depuis la conquête arabe, l'Iran ne s'était vu plus proche d'un irréparable désastre national.

L'Angleterre se trouva là pour soutenir les aspirations révolutionnaires de la jeune Perse et provoquer une action décisive, que la timidité asiatique aurait hésité à entreprendre sans la certitude d'un appui extérieur. Après avoir réglé avec la France les questions d'Afrique, la diplomatie anglaise, désireuse de concentrer son effort contre l'impérialisme germanique, recherchait un accord avec la Russie sur le terrain de l'Asie. Or, quand cette diplomatie, fort experte, envisage le moment venu d'imposer à son interlocuteur la conversation sur une affaire, elle s'emploie sagement à le placer en face d'une situation nouvelle, qui lui fasse sentir à la fois la nécessité d'une entente et, si possible, le néant de ses prétentions. L'Angleterre doit une aussi précieuse liberté d'agir à la force de sa tradition politique et à l'avantage de son insularité. La révolution persane n'eût rien perdu à de moins brusques développemens. Elle dut sa rapidité au seul fait qu'elle rendait inéluctables les négociations anglo-russes; et ses progrès, désormais irrésistibles, ne peuvent que réduire pour la Russie les avantages du traité intervenu. Le Parlement persan surgit à point pour arrêter son expansion éventuelle dans la zone d'intérêts qui lui devait être reconnue. Et c'est ainsi que le libéralisme persan profita des convenances de l'Angleterre.

Il ne faut point s'imaginer que le parti libéral persan ait été, dès le début, ni très nombreux, ni très fort. Toute la population des campagnes, c'est-à-dire l'immense majorité du pays, échappe aux idées nouvelles; en revanche, elle est trop apathique pour fournir un concours utile à la réaction. Le désir des réformes n'avait pénétré que dans les grandes villes, surtout à Téhéran, Tauris, Recht et Chiraz, un peu à Ispahan, Kermanchah et Hamadan. Là se groupaient les jeunes gens élevés en Europe, les mollahs réformateurs, et les négocians désireux d'échapper aux vexations des puissans : en tout, quelques milliers d'individus. Aucune organisation ne les unissait, en dehors des sectes et confréries religieuses; ils n'avaient point de programme, sauf le lointain modèle de la Révolution française. Tauris fut le cerveau, Téhéran le bras; la Révolution persane n'eut aucun caractère général; elle se décomposa en une succession de mouvemens locaux.

Les grands de la Cour et le clergé officiel étaient nécessairement réactionnaires; de même les villes où dominait une autorité unique, comme Koum ou Méchhed, et le Sud, où, sous le contrôle des agens anglais, régnait la paix britannique. La bonté naturelle du Shah le portait assurément vers les réformes, d'autant mieux que, le mouvement étant dynastique, le trône n'avait rien à y perdre. A l'exception des plus éclairés, les hommes d'âge se réservaient d'ordinaire; parmi les grands moudjteheds, les sentimens étaient partagés. Ceux de Téhéran penchaient vers le libéralisme; ils y voyaient un accroissement de leur rôle de tribuns populaires, qui leur vaudrait sur les masses un surcroît d'influence; d'avance, ils se savaient soutenus par les moudjteheds des Lieux Saints. Leur initiative valut au clergé la direction du mouvement, et lui imprima son caractère à la fois religieux et national.

La révolution persane fut rapide, non pas violente. Froid et rusé, le tempérament iranien est plus susceptible de cruauté que d'emportemens; il répugne aux émeutes sanglantes, préférant liquider les situations extrêmes par de discrets assassinats. La finesse nationale comprend merveilleusement la nécessité des temps et la limite des possibilités. Depuis l'ouverture de la période révolutionnaire, les agitations politiques de l'Iran se sont poursuivies au milieu d'un calme remarquable, sans que les Européens, isolés dans le pays, aient jamais pu concevoir la moindre crainte pour leur sécurité.

D'ailleurs, les troubles sont chose habituelle à la Perse, et la révolution n'eut qu'à appliquer aux graves questions soulevées les méthodes usitées dans la vie de chaque jour. Aux victimes de l'arbitraire la religion musulmane assure un refuge dans les tombeaux saints: en cas de besoin, la coutume persane dirige les plaignans vers les consulats étrangers ou même les bureaux du télégraphe indo-européen. Le *best* est une procédure infaillible, dont le but unique est d'amener le pouvoir à composition. Quand la plainte devient collective, en cas d'accaparement de grains par les grands propriétaires ou de renchérissement des denrées taxées par les gouverneurs, la foule s'installe en permanence dans quelque mosquée, décrète la fermeture des bazars, et poursuit la grève jusqu'à pleine satisfaction. S'il y a divergence de vues parmi le peuple, chaque parti choisit pour quartier général un sanctuaire déterminé; la patience et la force du nombre finissent par entraîner la décision souveraine.

Quand éclata la révolution persane, elle se conforma strictement aux habitudes iraniennes. De nombreux prodromes l'annoncèrent: exaspérés par les exactions de leurs princes-gouverneurs, Recht et Chiraz chassaient deux fils du Shah, 'Azod-os-Soltân et Choa'-os-Saltaneh. Partout, les troubles se multipliaient, les refuges se faisaient plus nombreux, les gouverneurs avaient la vie plus dure. De cénacles de philosophes, les clubs de derviches se transformaient en comités de politiciens. Dans les principales mosquées, les prédicateurs délaissaient les questions habituelles de religion ou de morale, pour aborder la politique, dénoncer le triste état du pays et les abus du Sadr A'zam, un prince Kadjar, 'Aïn-ed-Dowleh. Le plus virulent de ces prédicateurs, celui qui s'empara de la foule et mit l'éloquence religieuse au service de la révolution, fut Seyyed Djemâleddîn, Sadrol-Mohakkiqîn, — le chef des véridiques, — un prêtre chétif, la figure émaciée, la barbe rare; âgé de quarante-trois ans. Fils de mollah, il naquit à Ispahan et fit ses études à Nedjef; son oncle A. Seyyed Ismâ'îl, est le plus fameux moudjtehed de Kerbéla. Il y a huit ans, il revint des Lieux Saints s'établir dans sa ville natale. L'âpreté de ses discours le fit expulser par Zill-é-Soltân; il eut le même sort à Tauris et à Téhéran. Dans ses traverses, le sanctuaire de Fatèmé à Koum lui servit de refuge; entre temps, il avait exposé ses idées novatrices dans un livre intitulé *Kitâb Lebas-at-Takhwa* (le vêtement de pureté). La période révolutionnaire

le ramena à Téhéran et lui valut un flot d'auditeurs, quand il prêchait le vendredi dans la mosquée du Sadr-ol-Oulémâ, en plein bazar, et dans celle d'A. Seyyed Mohammed, au mois de ramazan.

Le haut clergé de la capitale se maintint tout d'abord à l'écart de cette agitation. L'Imam djoumé, Hadji Mirza Aboulkassem, était réactionnaire par profession; il vivait grassement de sa charge et de la sainteté de son père, devenu l'un des imamzadès les mieux achalandés de la ville; ses relations de famille le rattachaient à la Cour: l'une de ses filles avait épousé Cheikh-oul-Reis, un prince Kadjar; son frère, Zéin-ol-Islâm, gardien-chef de la médresseh du Sepeh Salar, était gendre de Mouzaffer-eddîn Schâh. Les deux grands moudjteheds de Téhéran avaient vieilli sous l'ancien régime; fils de grands moudjteheds, originaires, l'un du Fars, l'autre de Hamadan, élevés à Nedjef et à Samarra, ils étaient revenus dans la capitale pour y occuper les lucratives fonctions, détenues par leurs pères. Seyyed'Abdollâh passait pour un mollah conservateur, accessible aux largesses du pouvoir; Seyyed Mohammed était, au contraire, d'une rigidité notoire et plus sympathique aux libéraux.

Une querelle, survenue entre le Sadr 'Azam et Seyyed 'Abdoullah, entraîna la vocation du grand moudjtehed, qui devint brusquement le protagoniste de la révolution; les esprits étant mûrs, ce minime incident fit éclater la crise. Exaspéré des attaques des prédicateurs, le Sadr'Azam s'en était pris à Seyyed' Abdoullâh, qu'il accusait de complicité ou de négligence; le moudjtehed répondit en déchaînant contre le premier ministre un nouveau prédicateur, plus violent encore que les précédens, Cheikh-Mohammed-Vâ'ez. Le 7 juillet 1906, Cheikh-Mohammed fut arrêté, puis délivré par la foule; dans la bagarre, un Seyyed resta sur le carreau. Le sang du Prophète criait vengeance; une réunion générale du clergé fulminant l'anathème réclama le renvoi du Sadr'Azam, l'octroi d'une constitution; des désordres se produisirent; quelques individus furent tués. L'indifférence du pouvoir irrita les mollahs, qui se retirèrent au sanctuaire voisin de Schahzâdè'Abdoul-'Azîm, puis, affectant de craindre pour leur sécurité, s'ébranlèrent vers le Sud, en route pour les Lieux Saints. Le départ des *Akhounds* de Téhéran signifiait la grève du culte, de l'enseignement et de la justice; les marchands y joignirent la grève du commerce par la fermeture des bazars. Pour

brocher sur le tout, le refuge du parti libéral à la légation d'Angleterre avait été préalablement négocié par Seyyed'Abdoullâh. La vie de la capitale se trouvait paralysée tout entière.

Le mois d'août valut aux Téhéranis des semaines de joie. Chômage universel : le vaste jardin de la légation d'Angleterre, ombragé de grands platanes, était livré au peuple; les tentes s'y succédaient, largement ouvertes; les tapis recouvraient le sol; le riz bouillait en d'immenses marmites sur des troncs d'arbres embrasés; le soir, s'allumaient lampes et bougies. Il y avait un bassin pour les ablutions, une tente pour les assemblées; plusieurs milliers d'individus y avaient élu domicile; la ville entière y passait ses journées. Ce fut, sous le climat chaud et sec de l'été iranien, le pique-nique le plus grandiose qu'ait jamais connu la capitale.

Si le mouvement libéral a complètement saccagé la légation d'Angleterre, du moins n'a-t-il pas incommodé la diplomatie britannique. Le corps diplomatique a coutume de passer la saison chaude au pied du Tautchal, dans les villages de Zerguendeh et de Goullahek; le Shah lui-même se trouvait, un peu plus haut, au palais de Niavaran. La destitution d'Aïn-ed-dowleh, son remplacement par Mochir-ed-dowleh enlevèrent, dès le début, toute acuité à l'affaire; il ne resta plus qu'à discuter à loisir l'organisation de la liberté. Sur ce point, l'entente fut assez facile; le nouveau Sadr 'Azam participait au mouvement; ni le Shah, ni les autres ministres n'y étaient hostiles; seuls les gens de la Cour et quelques vieux prêtres se montraient récalcitrans, mais on ne pouvait, pour leurs beaux yeux, abandonner indéfiniment la légation d'Angleterre aux dégâts du parti libéral.

Un *destèkhatt*, émané du souverain, admit le principe d'un conseil national, librement élu, désormais chargé de contrôler le gouvernement et de préparer les lois; restaient à élaborer les règlemens organiques de la nouvelle institution. Le différend ainsi tranché n'avait pas soulevé la moindre animosité entre le peuple et le souverain; le 5 août, les réfugiés célébrèrent la fête du Shah par des illuminations et des feux d'artifice; le 14, les mollahs fugitifs, dont l'exode n'avait point dépassé Koum, rentraient triomphalement en ville. Une commission de trois cents membres, choisis parmi les princes, les kadjars, les mollahs, les négocians et les artisans, en vue de rédiger la loi électorale, se réunit, le 18 août, à l'École militaire; cette date marqua la fin des

divertissemens de la légation d'Angleterre. Quand il fallut en liquider les frais, le Shah s'inscrivit pour 3000 tomans sur la liste de souscription.

Au total, le refuge avait coûté 29000 tomans, dont avait fait l'avance un des principaux négocians de la ville, Hadji Hossein Agha, Emin-ez-zarb, qui possède des comptoirs à Moscou et à Marseille.

IV

Le 8 octobre, le premier Parlement persan fut inauguré dans l'orangerie du Palais; malgré la gravité de son état, le Shah tint à lire lui-même le discours du trône. Sur deux cents députés à nommer par tout le pays, il ne se présentait que les élus de la capitale; le Parlement n'était encore qu'un conseil municipal de Téhéran. Les provinces attendaient curieusement: l'élément libéral, moins nombreux, moins certain de l'appui britannique, y redoutait un retour offensif de la domesticité royale, soutenu par l'influence russe.

D'autre part, Mouzaffer-eddîn était en train de mourir, et la renommée attribuait au Véliahd des sentimens conservateurs et russophiles. En septembre, Tauris s'était soulevé, réclamant, dans l'Azerbaidjan, la mise en vigueur de la constitution: il y avait eu réunions dans les mosquées, fermeture des bazars, refuge au consulat d'Angleterre. Le prince héritier s'était montré conciliant; le peuple avait obtenu gain de cause. Néanmoins, les élections de Tauris tardèrent longtemps; et de jour en jour, les députés remirent leur départ. La longue agonie de Mouzaffer-eddîn détermina l'appel de Mohammed-'Alî-Mîrzâ, chargé de la régence du royaume. En cette qualité, avant même de monter sur le trône, il consentit de bonne grâce à signer le *Nizâm-Nâmeh*, qui complétait les lois constitutionnelles, en fixant le règlement et les prérogatives de l'Assemblée. Aussi, dès la mort de son père, le 8 janvier 1907, le peuple de l'Iran pouvait-il saluer en Mohammed-'Alî Schâh, un monarque libéral, acquis à la pratique du système constitutionnel. Aussitôt enhardis, les députés de Tauris venaient occuper leurs sièges et le Parlement s'enrichit de quelques représentans des autres provinces. Hamadan avait été la première à se mettre en règle; son gouverneur, Zahir-ed-dowleh, mourchid des Né'metoullâhîs, et libéral

déclaré, n'ayant point attendu le vœu populaire, pour introduire le nouveau régime. Pourtant, la plupart des villes feignaient encore d'ignorer la Constitution et s'abstenaient de procéder aux élections. Dans les centres où ils dominaient sans conteste, les grands moudjteheds et les gardiens de tombeaux saints répugnaient à répandre dans le peuple des idées insoupçonnées. Les chefs de tribus entendaient préserver leurs domaines. A Ispahan et à Kerman, les princes gouverneurs affectaient de favoriser la poussée libérale, en la comprimant indirectement par la menace d'un pouvoir trop fort. De même à Chiraz, sur qui pesait une famille puissante, maîtresse du Fars. Au Sud, l'influence anglaise se montrait involontairement réactionnaire, par crainte d'y voir tourner contre elle un mouvement libéral, qu'elle avait attisé dans le Nord, pour faire pièce aux Russes.

Le Parlement, une fois constitué, s'installa au palais de Béharistan, dont le jardin touche à la grande mosquée du Sépeh-Salar; il siégeait dans un des salons, en saillie sur la façade du palais. Les députés, parmi lesquels un grand nombre d'ecclésiastiques, s'alignaient, accroupis le long des murs; une table basse marquait la place du président; sur un côté se pressait le public, retenu par une barrière. Le président, Sani-ed-dowleh, élevé en Allemagne et élu par les négocians de Téhéran, appartenait à l'opinion modérée. Saad-ed-dowleh, qui fut ministre de Perse à Bruxelles, puis titulaire d'un vague département ministériel, se trouvait en exil à Yezd; les électeurs de la capitale allèrent l'y chercher. C'est un homme déjà vieux, très européanisé, parlant un excellent français, avec le masque et l'allure d'un tribun populaire. Il représentait, dans la nouvelle Chambre, les tendances radicales.

Les circonstances imposèrent au Parlement une triple besogne : assurer dans tout le pays l'expansion du système constitutionnel, de façon que l'Assemblée de Téhéran devînt, en réalité, la représentation nationale: compléter l'ensemble des lois constitutionnelles et aborder les réformes organiques; enfin, accentuer la personnalité des élus du peuple au regard de la Couronne.

Le rôle joué par le clergé dans le mouvement libéral garantissait, pour le moment, les autocraties religieuses; la révolution persane s'attaqua vigoureusement aux autres. En mars 1907, Ispahan, révolté, obtint le renvoi du prince Zill-é-Soltân; immé-

diatement après, Kermanchah se débarrassait de son gouverneur, qui tenait la province avec l'appui des grands chefs kurdes. A la fin du mois de mai, ce fut le tour de Chiraz.

Tout le charme, toute la poésie de l'Iran se concentrent dans la vallée de Chiraz. Que l'on y vienne des déserts du Nord, en passant devant le tombeau de Cyrus à Pasargade et la colonnade ruinée de Persépolis; ou que l'on arrive des solitudes du golfe par l'âpre montée des *Kotals*, le contraste de la plaine, verte et fleurie, entre les lignes de montagnes grises, produit une impression délicieuse. *Chirâz'Djanet Teraz*, Chiraz semblable au paradis, dit le proverbe persan. La route d'Ispahan descend le vallon de Rouknâbâd et traverse le *Tangué-Allâh-Akbar:* le défilé doit son nom « Dieu est grand! » à l'exclamation admirative, que provoque, chez tout voyageur sensible, le merveilleux aspect de Chiraz. Ceinte de murs, la ville est au centre de la plaine: l'Ark, le bazar Vékil, les coupoles en faïences de trois *imamzadés*, fils du septième Imam, dominent la masse des maisons de briques, où vivent quelque 60 000 habitans. A perte de vue, s'étendent les champs cultivés, les bouquets de platanes, les jardins plantés de pins et de cyprès. Un vallon latéral abrite la tombe de Saadî; au pied même du défilé, au *Mosallâ*, se trouve celle de Hâfiz. La pierre tombale porte inscrits des vers du poète invitant au plaisir la suite des générations. « Que ce tombeau soit un lieu de pèlerinage pour tous les amans de la terre !... Si vous venez vous asseoir sur ma tombe, apportez-y du vin et de la musique; dans la joie de vous voir, je me lèverai, en dansant, du cercueil. » Les Chîrâzîs ont suivi les conseils de Hâfiz: ils sont fins et voluptueux, pleins d'eux-mêmes et de la gloire de leur ville; ils festoient doucement aux tombeaux de leurs poètes et dans les enclos de derviches, disséminés sur les pentes de leurs montagnes. Ils forment une oasis iranienne de commerce et de culture, au milieu d'une grande province, où des tribus turques, résidu des invasions Seldjoukides, et des Arabes venus de l'Arabistan, maintiennent la primitive sauvagerie de la vie nomade. A travers toute l'histoire iranienne, l'éloignement n'a cessé de favoriser le caractère indépendant du Fars. Sous les Achéménides et les Sassanides, il domina l'Iran. Quand le pouvoir se transporta vers le Nord, il y fallut une autorité incontestée, s'imposant à l'ensemble du pays, pour empêcher les dynasties locales de s'épanouir à Chiraz. Au XVIIIe siècle, Kérîm Khân

le Zend fut le dernier de ces souverains du Sud; — sous les Kadjars, une grande famille poussa dans Chiraz. — En 1792, Hâdji Ibrâhîm Khân, ministre du dernier Zend, livra la ville à Agha Mohammed Schâh; il était, dit-on, d'origine juive. Il devint grand vizir, le resta six ans et périt assassiné par les soins de Feth-'Alî-Schâh. Cet accident n'arrêta point la grandeur de la famille; une fille du défunt épousa le nouveau grand vizir; et celui-ci s'empressa de rétablir la situation de son beau-frère, en lui faisant donner le titre de Kawâm-ol-Molk (la stabilité du royaume), — devenu pour ses descendans une sorte d'appellation patronymique. Le grand Kawâm, premier du nom, fut chef gardien du tombeau de l'Imam Rézâ à Méchhed; son fils Saheb Diwân, gendre de Feth-'Alî-Schâh, eut le gouvernement du Fars; son petit-fils, Mirza-Ali-Mohammed-Khân hérita du titre et fut Kalantar de Chiraz. Il est le père du Kawâm actuel, Mîrzâ Mohammed-Rézâ-Khân. En dehors de la dynastie régnante en Perse, un pouvoir non religieux, ainsi prolongé pendant plus d'un siècle, apparaît comme un phénomène unique. Il va sans dire que la province entière appartient à ces potentats : les biens de la famille s'étendent du Belouchistan à l'Arabistan; ils remontent, vers le Nord, jusqu'à Yezd et Ispahan, embrassent le Laristan et atteignent Bender-Abbas; ils comprennent même l'île de Ghis, dans le golfe Persique. A l'exception des Kachkaïs, tous les nomades du Fars se rattachent au Kawâm. Les principaux de la famille, issus du grand Kawâm, groupent, dans un quartier spécial, le *Mahallet-è-Kawâm*, leurs maisons ornées de cristal taillé et ouvertes sur la verdure des cours. La plupart des mosquées portent leurs noms; leur caveau funéraire s'élève auprès du tombeau de Hâfiz; bains, bazars et caravansérails leur appartiennent en propre; de même, les merveilleux jardins de la plaine, aux pavillons rafraîchis par les eaux courantes, aux massifs d'orangers et de grenadiers, aux parterres de roses, de verveines, de pétunias et de giroflées. Ces gens détiennent les plus hautes fonctions de la ville et de la province. Le chef de la famille, le Kawâm actuel assiste, comme *pichkar*, le prince gouverneur. De ses deux fils, Salar-os-Soltan est Kalantar de la ville, Nasir-ed-dowleh *ilkhânî* des tribus; son cousin Ezol-Molk (le respect du royaume) s'éternise dans la charge de Kargouzar. La plupart des notables de Chiraz lui sont apparentés : de même, le Cheikh oul-Islâm et l'Imam-Djoum'é, —

Cheikh Yahya; le fils de ce dernier, Mo'îne-è-Char'ié, gouverne le district de Kazeroun. Le gardien du tombeau de Schâh Tchirâgh concilie prudemment une aussi redoutable influence.

En dehors de deux Français et d'un Allemand, la petite colonie européenne de Chiraz est exclusivement anglaise : la banque, le télégraphe, la mission anglicane et quelques maisons de commerce.

Jusqu'ici, la faveur britannique garantissait l'omnipotence des Kawâms et l'intangibilité de leurs biens contre les rigueurs du pouvoir royal. Les infortunés gouverneurs de Chiraz s'épuisaient à lutter contre la fatalité des circonstances; s'ils cherchaient à attiser les mécontentemens locaux ou la turbulence des Kachkaïs, ils se heurtaient aussitôt à la coalition des Kawâms avec le Consul d'Angleterre, et devaient ou bien quitter la place ou se renfermer dans leur sinécure. Il y a deux ans, le prince Choâ'-os-Saltaneh, fils de Mouzaffer-eddîn Schâh, prétendit s'approprier l'ensemble des domaines, hérités du Zend par les Kadjars; ses exactions froissèrent de si nombreux intérêts qu'il fut chassé par l'indignation populaire. L'agitation dure encore : depuis lors, aucun gouverneur n'a pu s'installer de façon durable. Cependant, la révolution persane suscitait, à Chiraz, un petit noyau libéral, dirigé par le grand moudjtehed, Mîrzâ Ibrâhîm, qui prétendit fonder la liberté sur les ruines de la famille Kawâm. L'éclat se produisit à la fin de mai : les marchands fermèrent les bazars; à défaut du consulat d'Angleterre, qui répugnait à recevoir les ennemis de sa clientèle, le bureau du télégraphe indo-européen servit de refuge. Les deux partis adverses, qui tenaient pour ou contre le Kawâm, élurent domicile dans les mosquées; l'imam-djoumé haranguait les uns, le moudjtehed excitait les autres; il y eut un grand trouble dans les esprits, aucun dans la rue. A l'occasion de son avènement, Kawâm-ol-Molk avait, selon l'usage persan, versé au nouveau roi 100 000 tomans de *pîchkech*, afin d'être confirmé dans ses dignités; il trouvait pénible de les abandonner, après quelques mois seulement d'exercice. A peine revenu de Téhéran, sa vieillesse hésitait à se remettre en route; car les libéraux, redoutant un retour de l'opinion locale et l'excès même du pouvoir de la famille, réclamaient à grands cris le départ des Kawâms. Après une longue résistance, cette famille trop puissante dut sacrifier ses commodités à l'établissement du régime constitutionnel.

Peu à peu, la vague révolutionnaire envahit les recoins les plus éloignés de la Perse. Après Ispahan et Chiraz, elle toucha Yezd et Kerman. Lentement, elle poursuit son œuvre, pour assurer, sur tous les points du pays, la mise en vigueur du nouveau système. Dans chaque ville, l'intensité de la crise dépend des circonstances locales; plus le pouvoir établi se sait ancien et solide, plus longue est la résistance contre l'effort populaire; la lutte renaît au moindre prétexte. Partout, les méthodes sont identiques et les troubles également légers.

V

Tandis que le Conseil national organisait ainsi, dans les provinces, l'expansion révolutionnaire, il vaquait, dans la capitale, à la besogne législative. Le 7 octobre 1907, il complétait les lois constitutionnelles par les lois fondamentales de l'État persan. Ces lois proclamaient les plus beaux principes : la garantie de la liberté individuelle, l'inviolabilité du domicile, la liberté de l'enseignement, de la presse, des associations, l'égalité devant la loi, la responsabilité ministérielle. Elles affirmaient la distinction des trois pouvoirs, de la justice civile et religieuse, prévoyaient la constitution d'une haute cour de justice, d'une cour des comptes et d'assemblées provinciales.

Si la constitution persane se trouvait ainsi complétée, la réforme administrative faisait de moindres progrès. En réalité, toute la Perse est à refaire : elle vit malaisément dans l'antique édifice élevé par les Sassanides, les Mongols et les Séfévis, édifice si lézardé que, n'était l'indolence iranienne, il se fût effondré au cours du dernier siècle. Il s'agit maintenant de rechercher dans les traditions héritées du passé, en les combinant avec les enseignemens de l'Europe, les élémens d'une administration, d'un système financier, d'une organisation scolaire et judiciaire. Avant toute autre chose, la Perse a besoin de finances en règle, dégageant les sources de l'impôt, afin de liquider au plus tôt les dettes menaçantes pour l'indépendance nationale, et de se procurer l'argent nécessaire à l'institution des réformes. Il lui faut des juges assurant une garantie aux libertés nouvelles, des maîtres pour élever les générations à venir. La reconstitution de l'armée est d'une utilité moins immédiate; car la race n'est pas belliqueuse, et le pays, formant tampon entre

deux grands Empires, paraît mieux protégé par la diplomatie que par la guerre. L'œuvre est si complexe qu'elle excède probablement les facultés des Persans de l'heure présente. Leur contact avec l'Europe est encore trop récent pour qu'ils aient pu s'en assimiler complètement la culture; chez la plupart, les connaissances ne dépassent point les expressions du langage. Très peu ont fait de sérieuses études; les mieux préparés paraissent être les jeunes diplomates, auxquels furent confiées, dans ces dernières années, les diverses légations; aucun ne donne de plus belles espérances que Mochir-ol-Molk, appelé de Pétersbourg au ministère des Affaires étrangères. Autour du Conseil national, la jeunesse créa des comités de volontaires, pour étudier la législation européenne afférente à chaque matière; ils ne dissimulèrent point, dès l'abord, que, pour l'élaboration des lois organiques, il leur faudrait recourir à des conseillers européens.

Si le Conseil national s'est montré plus apte aux vagues discussions de la politique qu'à la précision des réformes administratives, il n'en a pas moins fait beaucoup, par cela même qu'il existe, pour l'organisation de la liberté. Ceux qui redoutent le réveil de l'Orient moyen peuvent affirmer à leur aise que rien n'a été changé en Perse par les mots creux de la Constitution. Le personnel civil et religieux s'est, disent-ils, à peine modifié; le gouvernement suit l'ancienne routine; l'esprit nouveau n'a eu d'autre résultat que de rendre les troubles à la fois plus aigus et plus fréquens. Ce n'est exact qu'en apparence. En réalité, le Parlement, les *andjoumans* des provinces, les journaux qui se multiplient dans toutes les villes, ont créé une force populaire efficace pour tenir en échec les abus du pouvoir. Désormais, la pensée s'exprime librement et l'arbitraire hésite devant la publicité de ses actes. L'opinion a senti sa puissance et trouvé, pour s'exprimer, un organe plus certain que l'opportunisme du clergé. Elle ne peut encore imposer que des réformes partielles, mais elle possède déjà assez de vigueur pour empêcher les décisions nuisibles au bien de la nation. En novembre 1906, ce fut un mouvement populaire qui fit rejeter l'avance anglo-russe de 10 millions, dont les conditions draconiennes préparaient à bref délai le contrôle financier des deux puissances.

En même temps, la personnalité du Parlement cherchait à s'accentuer vis-à-vis du pouvoir royal. Le Conseil national avait eu des débuts difficiles; la Constitution qui l'instituait pouvait

apparaître comme un escamotage, organisé par une influence étrangère au profit d'un intérêt étranger; il avait commencé petitement avec les seuls élus de la capitale; ceux des provinces attendaient, pour rejoindre, l'issue des révolutions locales. Lors du couronnement de Mohammed-Alî' Schâh, il avait été laissé à l'écart, sans qu'aucune place spéciale lui fût attribuée dans la cérémonie. Bien que le nouveau souverain ait prêté sur la Constitution tous les sermens imaginables, l'opinion publique ne s'en obstinait pas moins à le considérer comme un réactionnaire impénitent, excitant en sous main les alarmes du haut clergé et de la domesticité royale contre les premiers essais de réformes. Par ailleurs, les députés manquaient d'expérience, se refusaient à distinguer les deux pouvoirs, exécutif et législatif, et s'imaginaient que l'ère nouvelle consistait à substituer l'autocratie du Parlement à celle du Roi. Ce fut par une lutte entre ces deux autocraties que le Parlement entendit préciser son rôle et fonder son prestige. L'ancienne forme de gouvernement, le personnage tout-puissant du Sadr'Azam avaient disparu pour faire place à un cabinet de ministres. Ces ministres devaient-ils être des politiciens issus de la majorité ou des fonctionnaires désignés par le Shah? En d'autres termes, la Perse serait-elle un pays constitutionnel comme les États de l'Europe centrale, ou bien parlementaire comme ceux de l'Occident? De là naquit un conflit, qui, selon toutes probabilités, pèsera longtemps encore sur la politique persane. La Constitution reste muette sur le point controversé; elle admet bien la responsabilité des ministres, leur renvoi par la Chambre, l'éventualité de leur mise en accusation, mais elle évite de déterminer le choix du souverain. Cependant la querelle est modérée; le peuple persan est monarchique; le Roi n'est point irréductible, car il comprend mieux que quiconque la valeur du nouveau Parlement pour seconder l'œuvre des réformes et résister aux ingérences du dehors; le tempérament national répugne aux ruptures. Le Parlement a pleinement raison d'affirmer son existence; de son côté, le Shah n'a point tort de prétendre à une part d'autorité, dans un pays encore mal établi, où la personne royale marque le sceau de l'unité nationale, et vis-à-vis d'un peuple dont la quasi totalité demeure étrangère à l'idée de la liberté. Entre la Couronne et la représentation populaire, il y a place pour une transaction; elle interviendrait beaucoup plus vite, si la rivalité anglo-russe

consentait à épargner la Perse. Les Persans ont plus d'intelligence que de caractère; ils ont pris l'habitude d'osciller entre les deux diplomaties adverses et les circonstances mêmes de leur révolution n'ont fait qu'accentuer ce jeu d'équilibre. Dans l'esprit iranien, l'installation des libertés persanes apparut comme un échec russe, un succès anglais; aussi, préoccupé d'un refuge en cas d'accident, le Parlement sert-il inconsciemment de jouet à la Légation d'Angleterre, tandis que le Shah recherche un appui à la Légation de Russie. Dans le fond, les deux pouvoirs persans se maintiennent en assez bons termes et, tout en défendant leurs positions respectives, s'entendraient volontiers pour assurer l'indépendance et la réforme du pays. S'il se produit quelque éclat, ce sera, je le crains bien, parce que les agens anglais et russes auront été d'humeur à se chercher noise, favorisant, par leur division même, la pénétration d'une tierce influence.

VI

L'accord du 31 août 1907, qui partage l'Iran en zones d'intérêts entre l'Angleterre et la Russie, parut amer à la susceptibilité persane : toutefois, s'il parvenait à tempérer l'activité locale des agens anglais et russes, il constituerait pour le pays un inappréciable bienfait. Le droit public envisage la Perse comme un État indépendant, que n'affectent ni protectorat ni contrôle ; mais sa situation géographique et sa décomposition politique l'ont, en fait, privé de cet avantage. Depuis que les lignes russes et anglaises se sont rapprochées en Asie, l'Orient moyen est devenu un immense champ de bataille, sur lequel les stratégies adverses marquent des voies d'invasion et des ouvrages de défense. La diplomatie sert les combinaisons élaborées par les militaires et les traités prennent le caractère d'armistices temporaires, fixant les positions réciproques. Du moment que les États interposés sont incapables par eux-mêmes de faire respecter leur neutralité, il n'est plus de souveraineté que les belligérans reconnaissent. S'agit-il de fixer les frontières de la Perse avec la Turquie, l'Asie Centrale ou l'Afghanistan, c'est affaire de l'Angleterre et de la Russie : des officiers anglais et russes interviennent d'autorité dans la délimitation. La Perse elle-même devient un terrain vague, où les deux intérêts rivaux s'introduisent par tous les

moyens possibles, enchevêtrant leurs avant-postes et leurs routes de pénétration. Les événemens de l'Afrique du Sud provoquèrent une avance russe; la guerre russo-japonaise favorisa un retour offensif de l'Angleterre. Par la révolution persane, cette dernière dessina vers le Nord un vigoureux progrès et le consolida par le récent accord.

La longue frontière contiguë avec la Perse et la domination de la Caspienne servent de base à l'action russe. Stratégiquement, elle tient sous ses prises toutes les provinces septentrionales, qui sont les meilleures de l'Iran; l'action anglaise se voit réduite à l'aborder par le Sud, à travers les déserts du Bélouchistan et les côtes désolées du golfe Persique. Le premier soin de la Russie fut d'assurer des voies éventuelles à sa pénétration militaire. Sous le couvert d'une société, organisée par un banquier juif de Moscou, M. Lazare Poliakoff, le gouvernement russe fit construire une chaussée de Recht à Kazvin et Téhéran, avec prolongement de Kazvin à Hamadan. Une autre va de l'Araxe à Tauris, munie de remblais et de tranchées, qui permettraient, le cas échéant, la pose rapide des rails et le raccordement avec le réseau de la Transcaucasie, déjà poussé jusqu'à la rivière. Une dernière route réunit Askabad dans la Transcaspienne à Méchhed, au Khorassan. Il va sans dire que ces trois chaussées, formant enclave en terre persane, sont entretenues et administrées par des agens russes. Un corps de Cosaques persans, instruit et commandé par des officiers russes, forme, à Téhéran, l'avant-garde de la pénétration militaire; c'est une brigade de 2 000 cavaliers, répartis en quatre régimens. La troupe est d'excellente apparence, efficace et disciplinée; elle fait à ses chefs le plus grand honneur. La pénétration financière commença en 1900. Deux emprunts successifs, d'un total de 32 millions et demi de roubles, furent négociés en Russie pour satisfaire les prodigalités de Mouzaffer-eddîn Schâh et la rapacité de ses domestiques. Le produit des douanes fut donné en garantie de ces emprunts, à l'exception des douanes du golfe Persique, déjà affectées au service d'un petit emprunt anglais de 500 000 £, contracté en 1892. La Perse dut s'engager à ne plus emprunter qu'en Russie et à ne point construire de chemins de fer avant 1910. Depuis lors, la dette persane s'est encore alourdie par des avances à court terme, obtenues des banques anglaise et russe.

Jusqu'alors, le traité de Tourkmantchaï soumettait les importations à un tarif uniforme de 5 pour 100 *ad valorem*. En 1901, à la suite de leurs emprunts, les Russes imposèrent la conclusion d'un traité de commerce, établissant des droits spécifiques, plus légers sur les produits habituels du commerce russe, plus lourds sur les autres. La Banque d'escompte, simple dépendance de la Banque d'État russe, s'établit à Téhéran, avec succursales dans les principales villes du Nord et du centre. Les Arméniens, les musulmans du Caucase établis en Perse se firent les instrumens de l'influence russe, qui procéda méthodiquement à la conquête commerciale de l'Iran. L'interdiction du transit à travers la Russie réservait à l'importation russe le monopole des voies d'accès par le Nord; les chemins du Sud étaient trop longs et trop coûteux; la route de caravanes entre Trébizonde et Tauris ne pouvait rivaliser avec les chemins de fer. Le gouvernement russe ajouta à ces avantages naturels la réduction des tarifs de transport, la concession de primes d'exportation. La Banque d'escompte reçut des marchandises à sa consignation et ne consentit d'avances qu'aux négocians acheteurs de produits russes. Un système aussi complet finit par porter ses fruits : la sphère d'action commerciale de la Russie s'étendit d'année en année; elle atteignit Hamadan, Ispahan et le Séistan; les cotonnades et les sucres russes vinrent y faire concurrence aux cotonnades anglaises ou indiennes et aux sucres français. Les agens des ministères des Affaires étrangères, de la Guerre, et des Finances russes à Téhéran, trinité souvent désunie, s'appliquèrent à se rendre de plus en plus apparens, pensant ainsi marquer un progrès de l'influence nationale.

L'organisation de l'influence anglaise commença bien avant celle de la Russie; les stations télégraphiques, dont elle jalonna l'Iran, lui fournirent une armature. En 1864, sur le câble du golfe Persique, réunissant Karatchi à Fao, à l'embouchure du Chatt-el'Arab, se greffa la ligne de Bouchire à Téhéran, qui, vers l'Europe, doublait la ligne turque. En 1870, après accord avec les gouvernemens allemand et russe, la maison Siemens la raccordait au système continental par l'établissement du télégraphe indo-européen, entre l'Araxe et Téhéran. La section persane du télégraphe indo-persan est administrée par le département des télégraphes de l'Inde auquel est également confiée

la ligne de Téhéran à Méchhed. Entre Bouchire et Chiraz, les *rest-rooms*, installés par ses agens, sont un bienfait pour les voyageurs; la monarchie persane doit aux télégraphes anglais sa cohésion actuelle; en cas de besoin, les populations ont pris coutume d'en envahir les bureaux qui offrent un refuge consacré par l'usage, les mettant en communication avec le pouvoir royal.

En 1889, fut créée la Banque impériale de Perse, fonctionnant comme banque d'État, avec privilège d'émission. Cette société anglaise possède des succursales dans tout le pays. Ses opérations se bornent à des avances consenties à l'État ou aux négocians les plus qualifiés; elle reçoit les dépôts et garantit les biens des grands de la Perse en quête de la protection britannique. Les autres affaires financières ou industrielles, tentées, à diverses reprises, par l'initiative anglaise, n'ont point eu de suite : il n'en subsiste que l'effort de la compagnie Lynch pour ouvrir une voie commerciale par la vallée du Karoun; cette compagnie maintient un service de bateaux sur les deux biefs inférieurs de la rivière, entre Mohammérah et Ahwaz, Ahwaz et Chouster; d'Ahwaz à Ispahan, elle établit un sentier de caravanes par les montagnes des Bakhtyaris; elle a repris la chaussée de Téhéran à Koum et Sultanabad, qu'elle doit relier à Chouster par Bouroudjird et Khorremabad.

Dans le système anglais, les télégraphes jouent le même rôle que les routes dans le système russe. S'ils fournissent des prises moins solides, ils favorisent davantage la diffusion de l'action britannique. En face de l'invasion russe, lente et méthodique, compacte dans le Nord de l'Iran, à peine indiquée vers le Sud, l'Angleterre est partout présente, installant dans chaque ville un groupe de composition identique : la Banque impériale, le télégraphe, le comptoir des grandes maisons faisant le trafic de la Perse, enfin la mission protestante, très active chez les Américains presbytériens du Nord, plus molle chez les Anglicans du Sud.

Il va sans dire que, si la Russie est particulièrement forte dans l'Azerbaidjan, les provinces caspiennes et le Khorassan, l'autorité anglaise s'accentue à mesure que l'on descend vers le Sud. Le golfe Persique rentre tout entier dans le domaine britannique, la navigation en est presque exclusivement anglaise; la Compagnie *British India* y assure le service postal; le commerce

anglais y prend ses voies d'accès vers l'Iran : à Bender-Abbas, pour Kerman et Méchhed, à Lingah pour le Laristan, à Bouchire et à Mohammérah pour les provinces du centre, à Bassora, par Bagdad, pour celles de l'Ouest. Bouchire est la capitale des établissemens anglais du Sud : l'habitation du résident à Sebzabad, les vastes bâtimens du télégraphe, le stationnaire ancré en rade impriment au petit port le sceau de la puissance anglaise. C'est le seul point de la Perse où la langue anglaise soit d'un constant usage; les commerçans arméniens et guèbres, les employés goanais, la féodalité de la chaîne méridionale, parfois même certaines tribus relèvent de l'influence britannique. Le médecin de la résidence a mis la main sur tout le service sanitaire du golfe et en dirige les postes, confiés à des officiers de santé indiens. Les câbles se sont ramifiés; les télégraphistes indiens ont occupé l'île d'Henjjam, à l'entrée du détroit d'Ormuz, pour la rattacher à Bender-Abbas.

Néanmoins, le commerce anglais recule constamment devant le commerce russe. En 1889, lord Curzon estimait le trafic de l'Angleterre et de l'Inde avec la Perse à 75 millions, celui de la Russie à 50 millions. En 1901-1902, les statistiques dressées par les Belges de l'administration des douanes accusaient 59 millions pour les Anglais, 96 millions pour les Russes, en 1905-1906, sous le régime du traité russo-persan, les mêmes statistiques élevaient le commerce russe à 170 millions environ, le commerce anglais n'atteignait que 70 millions.

Dans toutes les villes importantes de la Perse, l'Angleterre et la Russie entretiennent des consuls qui servent d'instrumens aux deux influences rivales. Les consuls russes appartiennent au département asiatique; les Anglais à la carrière consulaire, pour les postes de Tauris, Ispahan et Chiraz; partout ailleurs, ils relèvent du département politique de l'Inde. Ce sont, d'ordinaire, gens aimables et hospitaliers, sérieux et instruits, représentant avec dignité, parmi les Iraniens, la personnalité européenne. Il peut arriver que les rapports des deux collègues soient courtois et même cordiaux; cependant, leur situation réciproque se ressent infailliblement de la mentalité spéciale, que développent en eux la pression des circonstances locales et la conscience de figurer aux avant-postes d'une rivalité militante. En Perse, l'agent anglais ou russe est fréquemment consul général; le souci de son prestige lui vaut un uniforme militaire,

avec une escorte de cosaques ou de *sowars* indiens. Il devient un seigneur parmi les seigneurs de l'Iran, dont il prend aisément les allures; le patriotisme aidant, sa féodalité s'irrite contre la féodalité adverse. La Perse s'est accoutumée à la lutte des deux influences, et lui doit un équilibre relatif. A commencer par le Shah lui-même, tout ce qui compte dans le pays s'enrôle dans les clientèles russe ou anglaise, si bien que les consuls opposés s'imaginent servir la cause de leur pays, en guerroyant l'un contre l'autre à la tête de leurs clans respectifs. Tout stratagème devient licite pour décomposer ou affaiblir la troupe ennemie : on peut ruiner ses chefs, les attaquer dans leur situation ou leur carrière, si possible détourner leur allégeance. Au besoin, le consulat intéressé offrirait un refuge à ses partisans menacés; dans un État qui ne connaît point les capitulations et où le statut des Européens repose sur un simple article du traité de Tourkmantchaï, la petite garnison, russe ou indienne, appuie, de sa force, la souveraineté des décisions consulaires. A Téhéran, les deux légations, fortifiées dans des enclos sourcilleux, emploient leur personnel, abondant et divers, à soutenir l'une contre l'autre, auprès du gouvernement royal, les querelles provoquées, dans les provinces, par l'ingénieuse activité de leurs agens. Sous l'impulsion anglaise ou russe, les autorités provinciales se débattent en un perpétuel tourbillon; une influence les chasse, l'autre les ramène; si le point d'appui habituel se révèle insuffisant, elles en sont quittes pour réapparaître, ayant sollicité le pardon de l'influence trop négligée. Les tracas de la légation de Russie proviennent des seuls consuls; la légation d'Angleterre jouit, en outre, du prosélytisme de ses missionnaires nationaux et même des Américains, dont l'ardeur protestante s'impose impitoyablement aux gouverneurs, épargnés par l'action politique. Avec ses préoccupations surannées de prestige et d'influence, la diplomatie européenne en pays d'Orient atteint volontiers le ridicule; en Perse, elle le dépasse.

Nulle part la rivalité anglo-russe ne se révélait aussi aiguë que sur la route du Séistan. La grande province du Khorassan est une des plus riches de l'Iran, elle se prolonge, en bordure de l'Afghanistan, par une succession de districts, dont les chefs, le plus souvent héréditaires, gouvernent une population mélangée de Persans, de Turcs, d'Arabes et de Béloutches. A l'extrémité se trouve l'oasis du Séistan, où vient se perdre l'Helmend,

après avoir drainé tout le massif afghan. Sa position et ses ressources en font une base d'opérations propice contre l'Inde et la côte de la mer d'Oman aussi bien que contre le Khorassan et l'Asie centrale. Figurant sur les projets d'invasion comme sur les plans de défense, le Séistan joue un rôle prépondérant dans la rivalité anglo-russe et chacune des deux influences hostiles prétendait arriver la première dans l'oasis convoité. Tandis que les Anglo-Indiens établissaient une route de caravanes à travers le Béloutchistan, posaient une ligne télégraphique, qui, par Kerman et Yezd, s'en allait rejoindre à Kachan le télégraphe indo-persan, enfin construisaient un chemin de fer, déjà terminé entre Quettah et Nouchki, les Russes mettaient la main sur l'administration des télégraphes persans, de Méchhed à Nosretabad, utilisaient contre le trafic indien les complaisances de la douane et du service sanitaire, et accentuaient jusqu'à l'oasis leur pénétration commerciale. L'importance stratégique de la route du Khorassan au Séistan qui, de flanc, menace l'Afghanistan, valait à ses plus minimes stations les honneurs de la bataille anglo-russe, qui faisait rage entre une poignée de consuls, officiers, médecins, cosaques et *sowars*.

VII

L'Angleterre et la Russie possèdent une longue habitude des arrangemens asiatiques. Pendant tout le cours du dernier siècle, sitôt que leur rivalité tendait à s'aigrir ou que surgissaient des incidens gros de conflits, les deux puissances prenaient contact en vue d'en comprimer l'éclat. Le premier accord anglo-russe, au sujet de la Perse, date de 1834 : il se manifesta par une déclaration relative à la succession au trône, avec l'engagement mutuel de respecter l'intégrité et l'indépendance du pays. Semblables déclarations furent réitérées à diverses reprises; des notes s'échangèrent à ce propos. Quand, dans les premiers mois de 1906, les embarras financiers de la Perse et la mort prochaine de Mouzaffer-eddîn Schâh rapprochèrent à nouveau l'Angleterre et le Russie, le progrès de la pénétration commerciale et l'enchevêtrement des influences exigeaient des accords plus précis et plus complets. Forte de ses avantages, l'Angleterre désirait libérer sa diplomatie du soin de l'affaire persane; absorbée par sa révolution intérieure, la Russie ne répugnait

point à consolider un état de choses, supportable, à tout prendre, pour le présent, et susceptible de réserver l'avenir.

Le maintien de l'intégrité et de l'indépendance de la Perse, le principe de la porte ouverte servent de base au traité du 31 août 1907. La délimitation de zones d'intérêts permet désormais aux deux gouvernemens de réprimer l'humeur batailleuse de leurs agens. L'Angleterre se contente d'un lot fort modeste, le Séistan et le Mékran, c'est-à-dire deux provinces médiocres, mais d'une réelle valeur stratégique, puisqu'elles garantissent la défense de l'Inde et l'accès de la mer d'Oman. Le reste de la Perse méridionale, où domine l'influence anglaise, est laissé en dehors de toute attribution. La zone reconnue à la Russie, avec Ispahan et Yezd, laisse entrevoir à son action éventuelle les plus belles provinces du royaume, bien au delà des limites où sa pénétration commerciale était devenue prépondérante. Cette zone absorbe Kasr-i-Chirine, où doit se raccorder au futur réseau persan l'embranchement du chemin de fer de Bagdad. Enfin les deux puissances ne prévoient de limitation au principe de l'indépendance persane que pour l'établissement éventuel d'un contrôle financier « afin d'éviter toute ingérence qui ne serait pas conforme aux principes servant de base au présent arrangement, » — en d'autres termes, au cas où il prendrait fantaisie au gouvernement persan de négocier un emprunt avec les banques allemandes.

Peu flatteur sans doute pour l'amour-propre de la Perse, le traité du 31 août 1907 n'apparaît pas mauvais pour son avenir. Sans fixation de zones d'intérêts, il eût été impossible d'exhorter à l'apaisement des agens déchaînés qui ôtaient aux Persans la libre disposition d'eux-mêmes. En outre, la nouvelle affirmation de l'indépendance et de l'intégrité de la Perse ne peut être un vain mot, ni pour la Russie, ni pour l'Angleterre. La première a trop à faire chez elle pour s'engager, de gaieté de cœur, dans une aventure asiatique; et sa lente évolution vers la liberté favorise celle de la Perse. Quant à l'Angleterre, elle a tellement réduit ses prétentions, qu'elle ne saurait tendre au partage de la Perse sur la base des présentes zones d'intérêts. La création d'États-tampons sur ses frontières est un principe constant de la politique indienne: l'Inde a besoin d'écrans épais, pour arrêter la pénétration d'idées et d'influences nuisibles au délicat édifice de la domination britannique. Dans les déserts de l'Iran, sur les

bords du golfe Persique, dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre, voire au centre même de l'Europe, l'Angleterre doit chercher une sauvegarde à la tranquillité de ses possessions d'Asie. La Perse est en mesure de bénéficier des préoccupations anglaises : son existence est une garantie du repos de l'Inde. J'ai dit : son existence, et non pas son développement. Si l'Angleterre et la Russie peuvent s'entendre sur le maintien de la Perse, il est possible qu'elles voient sans grand regret s'y prolonger une anarchie propice; car le relèvement de l'Iran, sa réforme européenne affectent également le Caucase et l'Inde. De Tiflis à la Caspienne, vit une population de Turcs Chiites, de même race et de même langue que les peuples du Nord-Ouest de l'Iran; dans la Péninsule, les Chiites forment un groupe appréciable; d'autre part, la culture persane s'est, depuis plusieurs siècles, imposée aux cours indigènes et aux classes élevées. En cas de succès des réformes persanes, le Caucase et l'Inde risqueraient de subir l'excitation d'un aussi dangereux exemple.

Quoi qu'il en soit, la révolution persane, suivie de l'accord anglo-russe, paraît offrir une chance excellente aux peuples de l'Iran. Jamais le Siam ne fut mieux garanti, qu'une fois découpé en zones d'influence par l'accord anglo-français. Si elle sait agir avec suite et prudence, pareille bonne fortune peut échoir à la Perse. L'insouciance des habitans, la fragilité des matériaux donnent à tous les pays d'Orient un même aspect de ruine; nulle part cette impression n'est plus vive que sur le plateau d'Iran. Les maisons sont effondrées, les rues béantes, les revêtemens de faïence s'effritent sur les mosquées et les tombeaux. Il semble que le peuple iranien soit tombé au dernier degré de la dégradation et de la misère. Pourtant, sous ces débris, persistent les traces d'une culture glorieuse, une intelligence affinée, un patriotisme ardent, et, chose unique en terre musulmane, une nationalité consciente et compacte: germe fécond de floraisons futures. Au lieu de les décomposer, la secousse due à l'initiative anglaise paraît en voie de fortifier les Persans; elle a réveillé chez eux des énergies latentes; le mouvement libéral tend à changer de caractère, il conduit le Shah et son peuple à communier dans un même sentiment patriotique, à s'unir en un effort commun pour le relèvement national, dont le succès pourrait assurer effectivement l'indépendance de la Perse.

En dehors de l'Angleterre et de la Russie, dont le rôle poli-

tique est nécessairement prépondérant, les derniers événemens ont accentué la personnalité de l'Allemagne et de la France auxquelles ils paraissent réserver un rôle dans le développement éventuel de l'Iran.

Depuis qu'en 1637, un marchand de Hambourg tenta, sous les auspices du duc de Holstein, d'exporter les soies de la Perse à travers la Russie, l'Allemagne s'était peu manifestée dans l'Orient moyen. Sa langue y fut introduite par les officiers et les médecins autrichiens; en 1905-1906, le commerce de l'Autriche s'élevait à 6 millions et demi de francs; celui de l'Allemagne n'atteignait que 3 millions et demi. A peine existe-t-il une colonie allemande : des médecins, un pharmacien à Téhéran, des employés d'une maison de commerce suisse, un ancien capitaine de navire, devenu commerçant à Chiraz. Cependant le prestige germanique rayonnait sur la masse iranienne: elle savait confusément qu'un empereur, ami de l'Islam, s'appliquait à maintenir les États musulmans vermoulus; les grands du pays envisageaient la cour de Berlin comme le refuge naturel des aristocraties en délicatesse avec les peuples. Dociles à l'exemple de l'armée allemande, les corps de la garde à Téhéran, les régimens de Zill-e-Soltan à Ispahan, se coiffaient du casque à pointe. Aussi, à l'approche de la dernière crise, l'attention du gouvernement persan se porta-t-elle anxieusement vers l'Allemagne, dont l'expansion dans l'Asie antérieure paraissait commander l'indépendance de l'Iran: un hôpital fut confié à des médecins allemands, une école allemande ouverte, une succursale de la *Deutsche Orients Bank* autorisée à s'établir à Téhéran. La Perse attend de l'Allemagne qu'elle veuille bien garantir sa transformation et son développement, à l'encontre de l'Angleterre et de la Russie.

Si les soucis de sa politique générale ne permettaient point à l'Allemagne d'assumer une telle entreprise, la France se trouve du moins en mesure de poursuivre, en Perse, sa politique traditionnelle, qui consiste à favoriser discrètement le progrès d'un peuple acquis à notre culture, tout en formant tampon, pour peu que nous en soyons requis, entre les deux puissances naguère rivales, dont l'une se trouve être notre alliée, et l'autre notre amie.

Les rapports de la France et de la Perse remontent assez loin pour s'être consolidés par l'effet du temps. Notre commerce a maintenu son importance: il vient au quatrième rang, aussitôt

après ceux de la Russie, de l'Angleterre et de la Turquie. En 1905-1906, il dépassait 16 millions de francs. L'industrie lyonnaise achète les cocons des provinces caspiennes; nos importations portent sur les sucres (près de 6 millions), les velours, les tissus de soie, de laine et de coton, la verrerie, la mercerie et la quincaillerie, les vins et les cognacs. Notre colonie de Téhéran est, après le groupe russe, la plus nombreuse des colonies européennes. Depuis trois siècles, les explorateurs français ont appris le chemin d'Iran; nos missionnaires y ont essaimé, les Lazaristes d'Ourmiah atteignent Ispahan, les Carmes de Bagdad viennent de prendre pied à Bouchire, où un voyageur de commerce, M. Joseph Brasseur, entretient de ses deniers une petite école française. Nos orientalistes, nos archéologues occupent une place prépondérante dans le domaine persan; M. et Mme Dieulafoy, M. de Morgan ont remis au jour les merveilles de Suse. La Perse nous a emprunté des médecins, des professeurs, des ingénieurs et des mécaniciens; elle vient de nous demander un inspecteur pour la sériciculture et même un conseiller financier. Elle tend à rechercher en France, avec l'assentiment de l'Angleterre et de la Russie, les éducateurs de sa jeune liberté, les initiateurs des réformes à venir. En aidant de leur zèle et de leur sympathie l'effort de l'Iran, ceux de nos compatriotes conviés à cette tâche sauront reconnaître la confiance ainsi témoignée à notre pays.

***

LES DÉBUTS DU CONCORDAT

A PARIS

D'APRÈS UNE PUBLICATION RÉCENTE (1)

L'enquête sur l'histoire du premier Empire se poursuit avec un zèle toujours croissant : il semble qu'il y ait vraiment place pour chacun dans ce vaste domaine de l'activité napoléonienne. Le prestige exercé par la grande figure qui domine le XIXe siècle est tel que toute œuvre de mérite qui la met en lumière est assurée de rallier les suffrages des lecteurs, de bénéficier en quelque sorte de la popularité inséparable de la personne de l'Empereur. M. de Lanzac de Laborie, — qui nous donne aujourd'hui le tome IV de *Paris sous Napoléon*, — a entrepris l'étude minutieuse et complète de la société parisienne au début du siècle dernier. Il s'est attaché à faire connaître, en même temps que la vie sociale, la vie économique et morale de la capitale de l'Empire. L'Académie française a récompensé le labeur de l'historien, en décernant, dans sa séance publique du 21 novembre 1907, le premier prix Gobert à cet intéressant et substantiel ouvrage (2). Le tome IV a pour titre : la Religion. C'est dire qu'il renferme des questions plus graves encore et plus essentielles que celles

(1) *Paris sous Napoléon. — La religion*, par M. L. de Lanzac de Laborie, 1 vol. in-8°; Plon.

(2) Voici les titres des trois premiers volumes : *Paris sous Napoléon.* — I. *Consulat provisoire et Consulat à temps*, 1 vol. in-8°; II. *Administration. Grands travaux*, 1 vol. in-8°; III. *La Cour et la ville. La Vie et la mort*, 1 vol. in-8°.

qui sont contenues dans les tomes précédens; c'est dire aussi qu'il vient à son heure : M. de Lanzac de Laborie examine les rapports de l'Église et de l'État, de 1802 à 1814. Il traite ce sujet avec un souci d'impartialité qui lui fait grand honneur, ne dissimulant rien « des misères, des faiblesses ou des lacunes » qu'il a pu rencontrer dans l'Église, mais rendant pleine justice à l'esprit de charité, à l'intelligence et à la hauteur de vues de certains membres du nouveau clergé. Nous ne saurions mentionner ici toutes les questions que l'historien a exposées, et nous nous bornerons à retracer sommairement les principaux événemens qui marquèrent l'épiscopat du cardinal de Belloy, la nomination du cardinal Fesch et l'administration du cardinal Maury.

I

La désignation de l'archevêque de Paris, qui devait inaugurer le régime concordataire, était un acte fort important. Le Premier Consul choisit sur la liste que lui présenta Portalis, — alors préposé aux « affaires concernant les cultes, » — un des premiers prélats démissionnaires, l'ancien évêque de Marseille, sur le compte duquel la police avait recueilli les renseignemens suivans : « Pacifique. — Restera fidèle. — Grand âge. — Deux attaques d'apoplexie. » L'âge du vieillard semblait la meilleure garantie de sa docilité : Jean-Baptiste de Belloy, né le 17 octobre 1709, était entré dans sa quatre-vingt-treizième année lors de sa nomination au siège archiépiscopal de Paris, le 8 avril 1802. Il avait laissé à Marseille la réputation d'un prélat très charitable, n'avait point émigré sous la Révolution, et s'était contenté d'un abri chez une de ses nièces dans l'Oise. Son désintéressement, au moment de la signature du Concordat, lui créait des titres auprès de Portalis qui avait songé à le nommer archevêque d'Aix, en lui adjoignant un coadjuteur. Belloy dut vraisemblablement à Bernier sa désignation au siège de Paris. Il ne fut plus question de donner un coadjuteur au prélat qui prit possession de son archevêché le dimanche des Rameaux, 11 avril 1802. A peine installé, Belloy fut comblé d'honneurs et de présens. Le message consulaire (1), qui le nommait séna-

(1) 28 fructidor an X-15 septembre 1802.

teur, contenait ces éloges : « Le citoyen de Belloy a été pendant cinquante ans d'épiscopat le modèle de l'Église gallicane. Placé à la tête du premier diocèse de France, il y donne l'exemple de toutes les vertus apostoliques et civiques. » Quelques mois après, l'archevêque recevait le chapeau, au consistoire du 17 janvier 1803, où furent proclamés cinq cardinaux français. Le nouveau cardinal, pour témoigner sa gratitude, se montrait fort déférent envers le restaurateur des autels. Exagérant les traditions gallicanes, il recommandait à son clergé « le plus profond respect et la plus vive reconnaissance pour le gouvernement, » contribuait aux dépenses de la guerre par des subsides au Trésor public, et célébrait avec emphase dans ses mandemens les grands événemens politiques et les victoires napoléoniennes.

La conclusion du Concordat n'avait point fait cesser l'hostilité de certains fonctionnaires contre l'Église. Pour obéir aux ordres du préfet de police Dubois, ses agens s'ingéraient continuellement dans les affaires ecclésiastiques et accueillaient avec une naïveté ridicule les commérages qui pouvaient nuire au clergé (1).

Napoléon voyait dans le clergé séculier, — comme l'a si fortement établi l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, — « une gendarmerie de surcroît, » une sorte de « police préventive, » qu'il était décidé à utiliser. Mais la raison d'être du clergé régulier ne lui paraissait pas aussi évidente : il ne comprenait pas la nécessité des ordres contemplatifs, et, parmi les congrégations, n'admettait que celles qui avaient une utilité pratique, comme les *Filles de la Charité* ou *Sœurs de Saint-Vincent de Paul* (2). M. de Lanzac de Laborie fait justement remarquer que Napoléon partageait « les préventions des philosophes et des économistes du XVIIIe siècle contre les vœux perpétuels » qui entravaient le développement de la race. Le *Journal Anecdotique* de Mme Campan prête cette boutade à l'Empereur : « Les couvens

(1) Le costume prescrit aux prêtres par les articles organiques n'était pas la soutane dont la réapparition aurait soulevé trop d'oppositions, mais « l'ancien habit court avec rabat, soutanelle, culotte et bas » qui était d'étiquette à Versailles avant la Révolution. Les évêques pouvaient y « joindre » la croix pastorale et les bas violets. Les prêtres concordataires endossèrent à regret ce costume qui était celui des anciens abbés de cour. A partir du mois de janvier 1804, le port de la soutane fut autorisé, et l'habit à la française ne fut plus « qu'un costume de voyage. »

(2) Cette communauté avait été rétablie en l'an IX, sur la proposition du ministre de l'Intérieur Chaptal.

de femmes attaquent la population dans sa racine. On ne peut pas calculer la perte, pour un État, de dix mille femmes cloîtrées : la guerre nuit très peu, parce que le nombre des mâles est d'un vingt-cinquième au moins en sus des femmes. On pourrait tout au plus permettre les vœux à cinquante ans; à cette époque, leur tâche est remplie. » Le souverain se considérait dans l'Église en pays conquis : les congrégations ne seraient pas plus indépendantes de son autorité que le clergé diocésain. Le 2 germinal an XIII, — 23 mars 1805, — un décret nommait Madame mère « protectrice des Sœurs hospitalières et des Sœurs de charité dans toute l'étendue de l'Empire. » L'Empereur, dominé par son goût de la centralisation, signa un décret, en date du 30 septembre 1807, qui prescrivait la tenue à Paris d'un chapitre général des établissemens des Sœurs de charité. Le chapitre devait se réunir dans le palais et sous la présidence de Madame. L'abbé de Boulogne, grand aumônier, y exercerait les fonctions de secrétaire. Le chapitre repoussa dans son rapport l'unification absolue, maintint la diversité des statuts des différentes communautés, mais ne s'opposa pas à une certaine fédération dans les diocèses.

Les congrégations enseignantes n'avaient pas attendu la publication du Concordat pour se reconstituer; elles étaient en assez grand nombre dans le quartier Saint-Jacques et dans le Marais. Des Jacobins attardés cherchèrent à les inquiéter; Portalis prit vivement la défense des pensionnats religieux en montrant à l'Empereur leur supériorité sur les pensionnats laïques. « Les documens, — dit notre historien, — ne relatent aucune fermeture de couvent ni aucun retrait d'autorisation. » En 1810, Napoléon confia à la congrégation de la Mère de Dieu les quatre maisons d'éducation de la Légion d'honneur. — M. de Lanzac de Laborie ne mentionne pas d'autre congrégation contemplative que celle des Carmélites qui habitaient l'ancien couvent des Carmes, rue de Vaugirard. Cette communauté, dont Mme de Soyecourt était la supérieure, ne fut point dissoute. Il est vrai que ces religieuses ne suivaient pas la règle du Carmel dans toute sa rigueur et qu'elles portaient le costume laïque, sauf pendant les jours de la retraite annuelle.

La société était peu soucieuse d'observer les prescriptions de l'Église. Le culte était considéré comme une institution nécessaire, mais les idées philosophiques du siècle précédent conti-

nuaient à régner sur les esprits. La noblesse et la bourgeoisie laissaient les pratiques religieuses aux « étages subalternes de la société. » Le monde officiel se montrait hostile : « savans, militaires, hommes politiques restaient en grand nombre attachés à l'irréligion méprisante et soupçonneuse qui avait inspiré l'Institut dès sa fondation, animé les armées républicaines,... caractérisé la politique du Directoire. » La deuxième classe de l'Institut, — qui correspondait à l'Académie française, — élisait en 1803 Parny, l'auteur du poème de *la Guerre des Dieux*, et protestait ainsi contre la promulgation du Concordat. Le parterre du Théâtre-Français soulignait par des applaudissemens les tirades où Marie-Joseph Chénier présentait Fénelon comme un ennemi du fanatisme. Les représentations de l'*Œdipe* de Voltaire, du *Charles IX* de Chénier, des *Templiers* de Raynouard, celles surtout de *Tartufe*, étaient l'occasion de fréquentes manifestations anti-religieuses.

Les disciples de Voltaire continuaient à diriger contre l'Église l'accusation d'intolérance. On s'indignait contre le rigorisme de certains ecclésiastiques comme l'abbé Delpuits. Cet ancien jésuite réunissait tous les quinze jours chez lui, rue Saint-Guillaume, des jeunes gens désireux de se perfectionner dans la vie chrétienne. La première réunion de la Congrégation se tint le 2 février 1801; elle comprenait six étudians en médecine ou en droit; à la fin de l'année 1804, les adhérens étaient près de deux cents. Aux étudians étaient venus se joindre des élèves de l'École polytechnique et quelques représentans de la vieille noblesse : Mathieu de Montmorency (1), Béthune-Sully, Breteuil, Séguier, Alexis de Noailles. Les premiers congréganistes ne s'occupaient point de politique, mais bien de questions religieuses et morales. L'abbé Émery tenait ces laïques en si grande estime qu'il les invitait à fréquenter les séminaristes de Saint-Sulpice aux heures de récréations et de promenades.

L'épiscopat du cardinal de Belloy fut marqué par la venue du pape Pie VII à Paris. C'était la première fois que la population parisienne assistait à un pareil spectacle; la curiosité et l'engouement général ne pouvaient donc pas faire défaut. Les per-

(1) Mathieu de Montmorency, — dont la conversion avait fait grand bruit, — était cité pour sa piété et son austérité. Quand il paraissait le dimanche dans le salon de sa belle-mère, la duchesse de Luynes, il semblait, au dire d'une contemporaine, un ange au milieu d'êtres frivoles.

sonnages officiels observèrent la consigne donnée par l'Empereur : le respect le plus absolu à l'égard du Souverain Pontife. Le faubourg Saint-Germain témoigna d'abord une certaine réserve. La fraction royaliste déplorait la cérémonie du sacre. « Des jeunes gens colportaient une gravure du couronnement agrémentée d'un fruit qui avait la prétention d'être une pistache (Pie se tache). » Cependant la plus grande partie de l'aristocratie blâmait ces épigrammes et accourait à Saint-Thomas d'Aquin le jour où Pie VII visitait cette église. Dans les paroisses populaires, à Saint-Nicolas-des-Champs, à Saint-Merry, à Sainte-Marguerite, il y eut de grandes démonstrations de piété. Le Souverain Pontife s'attendait à trouver une ville d'athées; aussi fut-il très surpris des dispositions si recueillies des Parisiens. Sa présence dans la capitale marque, — au dire de M. de Lanzac de Laborie, — « le début de cette dévotion au Pape qui devait aller en grandissant pendant tout le cours du XIXe siècle. » Les tribulations dont Pie VII souffrit plus tard causèrent une vive émotion et furent réprouvées par une notable partie de l'opinion.

II

Le cardinal de Belloy, atteint d'une congestion pulmonaire, succomba le 10 juin 1808, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Le chapitre de Notre-Dame se réunit le jour même de la mort du prélat et confia l'administration provisoire du diocèse aux quatre vicaires généraux : Lejeas, d'Astros, Jalabert et Émery, et à un « vétéran du sacerdoce et du chapitre, » Syncholle d'Espinasse. L'Empereur ne signa la nomination du nouvel archevêque qu'à son retour d'Espagne, le 31 janvier 1809. Le *Moniteur* annonça le lendemain la nomination du cardinal Fesch. Archidiacre d'Ajaccio, vicaire épiscopal de l'évêque constitutionnel, Fesch avait jeté sa soutane aux orties pour s'enrichir dans les administrations, spéculant en Italie, acquérant des biens d'Église et brocantant des tableaux religieux. C'est ainsi qu'il devint propriétaire de terrains considérables en Corse, et possesseur à Paris d'un hôtel de fermiers généraux, sis à la Chaussée d'Antin (1). Son passé n'était guère connu ni de la société, ni du

(1) Voyez Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, t. II, p. 205 et suiv.

clergé jusqu'en 1802. Trois mois après la signature du Concordat, l'archevêché de Lyon se trouvant vacant, le Premier Consul résolut de l'attribuer à son oncle maternel. Fesch fut sacré à Notre-Dame par le cardinal Caprara, le 15 août 1802. Il ne prit possession de son siège qu'en décembre, fut créé cardinal le même jour que Belloy, au consistoire du 17 janvier 1803, puis envoyé comme ambassadeur à Rome (1). Fesch était aussi grand aumônier de l'Empire; c'est dire qu'il résida peu dans sa métropole. Cependant le primat des Gaules restait attaché à ses diocésains. « Il déclara qu'il lui était impossible de descendre du siège de Lyon et qu'il lui fallait le cumuler avec celui de Paris comme avec la coadjutorerie de Ratisbonne. » Le nouvel archevêque de Paris ne reçut pas l'institution canonique, car les rapports entre la Cour de Rome et le gouvernement impérial étaient alors excessivement tendus. Les chanoines demeurèrent donc en possession de l'administration, et lorsque, le 16 juin 1810, Fesch consacra les prêtres de Saint-Sulpice, « il fut bien spécifié qu'il agissait à la demande des vicaires capitulaires, et non comme archevêque de Paris. »

Son Altesse continuait à habiter l'hôtel de la Chaussée d'Antin, et en donnait pour raison qu'elle voulait dans ce quartier « ranimer par de bons exemples le feu sacré de la religion. » — Fesch avait eu une attitude très correcte pendant son épiscopat, et à partir de 1806, il était cité comme un prélat édifiant. — L'Empereur mit fin à l'obstination du cardinal. « Quand j'ai besoin de l'archevêque de Paris, dit-il, je veux le trouver sous les tours de Notre-Dame. » Fesch emménagea dans l'île de la Cité et fit restaurer à grands frais le palais archiépiscopal. Ses goûts dépensiers, si différens de ceux de son prédécesseur, rappellent le faste des prélats de l'ancien régime. Plusieurs millions furent consacrés à l'agrandissement et à l'embellissement de l'Archevêché. Napoléon cédait aux sollicitations de son oncle, avec l'arrière-pensée qu'il établirait un jour dans ce même palais le chef de l'Église.

Les troupes françaises occupaient la Ville éternelle depuis 1808. Au décret du 17 mai 1809, « révoquant la donation de Pépin le Bref et prononçant la réunion à l'Empire des États pontificaux, » répondit la bulle d'excommunication du 10 juin :

(1) Chateaubriand devança le cardinal en qualité de secrétaire d'ambassade.

elle eut pour contre-coup l'enlèvement du Pape dans la matinée du 5 juillet. Le conflit politique fut vite transporté sur le terrain religieux. La bulle d'excommunication parvint à Paris malgré le zèle de la police. Eugène de Montmorency en apporta « le texte dissimulé dans une de ses bottes. »

Le mariage autrichien provoqua une scission dans le Sacré Collège. Treize cardinaux refusèrent d'assister à la cérémonie religieuse. L'Empereur considéra leur abstention comme un outrage fait à sa personne : il retira aux abstentionnistes leurs insignes cardinalices, supprima leurs pensions, fit saisir leurs biens, et exila les treize prélats « dans de petites sous-préfectures de l'est de la France. » L'abandon de la pourpre leur valut le surnom de cardinaux noirs.

L'abbé Émery, qui dirigeait avec une si grande dignité le séminaire de Saint-Sulpice, encourut aussi la disgrâce impériale. Napoléon résolut de rapprocher le séminaire de la cathédrale : le 30 avril 1810, le préfet de la Seine fit l'acquisition des bâtimens de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, près de la place Maubert; mais par suite de réparations indispensables, on transféra d'abord le séminaire rue du Pot-de-Fer. Émery, contraint de donner sa démission, reçut, à titre de propriétaire des locaux de Saint-Sulpice, une indemnité de 120 000 francs. Il abandonna la charge de supérieur à l'abbé Duclaux et se retira à la maison d'Issy, le 18 juin 1810.

III

Une circulaire ministérielle du 3 août 1810 prescrivait aux évêques d'administrer leurs diocèses « en qualité de vicaires capitulaires. » Le cardinal Fesch refusa d'y obéir : il ne voulait d'ailleurs « faire à Paris aucun acte qui pût impliquer une démission de l'archevêché de Lyon. » L'Empereur désigna alors un autre archevêque de Paris. La nomination de Maury fut publiée le 14 octobre 1810, à la surprise générale. Le cardinal Jean-Siffrein Maury était un personnage connu d'ancienne date. Ses origines étaient fort modestes. Fils d'un cultivateur du Comtat-Venaissin, l'abbé Maury, ayant terminé ses études à Avignon, débarquait à Paris en 1766 à l'âge de vingt ans, avec l'intention de se vouer à la prédication. En 1772, il prononçait devant l'Académie française le panégyrique de saint Louis et

trois ans plus tard, devant l'assemblée du clergé, celui de saint Augustin. En 1781, il prêchait avec éclat le carême à Versailles, faisant devant le Roi le procès du gouvernement de Louis XV. Ses talens oratoires le désignèrent au choix de l'Académie : en 1785, il succédait au poète Le Franc de Pompignan. Maury opéra progressivement son évolution. Le clergé du bailliage de Péronne l'envoya siéger aux États généraux où son succès d'orateur fut très vif. Il était le seul membre de la droite qui pût se mesurer avec Mirabeau; apte à traiter toutes les questions, il plaidait toujours la cause de l'ordre établi.

A l'expiration de son mandat, l'abbé Maury émigra à Rome. Pie VI le nomma archevêque *in partibus* de Nicée, le chargea de le représenter au couronnement de l'empereur François, — ce qui valut ensuite au nonce la barrette de cardinal, — et lui donna l'administration du diocèse de Montefiascone, situé dans les États de l'Église. Maury, qui avait défendu les intérêts de Louis XVIII au conclave de Venise, tenta de s'opposer à la signature du Concordat : il envoya au Pape Pie VII un mémoire « où étaient énergiquement résumés tous les motifs de n'avoir point confiance en Bonaparte. »

Le prélat avait trop d'ambition pour ne pas souhaiter de rentrer en France. Les hautes situations auxquelles il voyait parvenus ses anciens collègues de la Constituante, un Boisgelin, un Mounier, un Malouet, hantaient son imagination. Pie VII, désireux de servir les intérêts de l'évêque de Montefiascone, lui fit adresser, le 12 août 1804, une lettre de souhaits à l'Empereur, « lettre d'enthousiaste adulation, » qui fut confiée au cardinal de Belloy. Belloy félicita Maury de cette épître; elle fut publiée dans les journaux et considérée comme un « acte de solennelle et éclatante adhésion à l'Empire. » Le cardinal vit Napoléon pour la première fois à Gênes, le 1er juillet 1805, et se déclara aussitôt conquis. Lorsqu'il rentra à Paris le 26 mai 1806, le peuple se porta en foule à la rencontre du prélat qu'il reçut aux cris de: « *Vive l'abbé Maury!* » Le cardinal, qui avait pour devise *Beati possidentes*, ne négligeait rien pour flatter l'Empereur. « Un jour qu'à Saint-Cloud, par manière d'épreuve ou de taquinerie, Napoléon lui demandait devant témoins où il en était avec la maison de Bourbon, il répondait avec plus d'esprit que de délicatesse qu'il avait perdu la foi et l'espérance et qu'il ne lui restait plus que la charité. » Dans son discours de « rentrée à l'Aca-

démie (1), » prononcé au mois de mai 1807, il faisait un éloquent éloge du souverain, de ses victoires et de sa politique.

Maury reçut d'abord la charge de premier aumônier du prince Jérôme, puis fut admis au rang et au traitement de cardinal français en avril 1807. Il brigua la dignité de grand maître de l'Université, mais ne l'obtint pas, non plus que l'archevêché de Lyon qu'il convoitait lors de la nomination du cardinal Fesch au siège de Paris. Le faubourg Saint-Germain ne ménageait pas les épigrammes au prélat qu'il déclarait de commerce intolérable; Mme de Boigne rapporte dans ses *Mémoires* ce mot d'une femme d'esprit. Le cardinal, ayant trouvé son portrait chez une ancienne amie, en marqua de l'étonnement en même temps que de la reconnaissance : « — Je vous sais bien bon gré, lui dit-il, d'avoir conservé cette vieille gravure. — J'y ai toujours été fort attachée, Monseigneur, et j'y tiens d'autant plus aujourd'hui qu'elle est avant la lettre »... « Sa figure, son ton, son langage, — continue Mme de Boigne — tout était à l'avenant et aurait choqué dans un caporal d'infanterie. Il faisait des contes d'un goût effroyable (2). »

Nous ne reproduirons pas ici les nombreuses accusations d'avarice et de gourmandise dont Maury fut l'objet de la part de ses contemporains. M. de Lanzac de Laborie rend justice au prélat en signalant, à côté de « ces travers graves et déplaisans, » les qualités intellectuelles et la « grande bonne volonté » du nouvel archevêque de Paris. Au jugement de Sainte-Beuve, Maury était « un esprit et surtout un talent supérieur dans une nature grossière (3). »

Le chapitre de Notre-Dame lui conféra, le 16 octobre 1810, les pouvoirs d'administration. Le 20, les chanoines lui adjoignirent comme vicaire général son frère, l'abbé Jean-Jacques Maury. Par un décret du 12 novembre, l'Empereur porta le traitement de l'archevêque à 150 000 francs.

Le cardinal avait écrit au Pape pour solliciter la confirmation de ses nouveaux pouvoirs; Pie VII répondit « par un bref très sévère, » en date du 5 novembre. Le prisonnier de Savone

(1) Lors de la réorganisation de l'Institut en 1803, Maury n'avait pas été compris dans la deuxième classe. Il dut se représenter en 1807 et fut élu au fauteuil de Target.

(2) *Mémoires* de la comtesse de Boigne, t. I, p. 243.

(3) *Causeries du Lundi*, t. IV.

rappelait « les récens attentats du gouvernement impérial contre la souveraineté pontificale, » opposait à la « servilité » du prélat la louable conduite de Fesch, et rappelait à Maury ses liens avec l'église de Montefiascone, dont il n'était point dégagé. Maury nia toute sa vie que ce bref lui fût parvenu. Dastros, l'un des vicaires capitulaires, en avait reçu une copie vers le milieu de décembre; il en donna lecture à son cousin Portalis qui lui recommanda de n'en point parler « dans l'intérêt de la religion. » Portalis, « très ému, » se rendit chez Pasquier qui transmit la nouvelle à Savary. Le 30 ou le 31 décembre, Dastros reçut un nouveau bref (daté du 18 décembre), « à lui personnellement adressé. » Ce document, encore plus explicite que le premier, frappait de nullité les actes d'administration que Maury pourrait faire. Le ministre des Cultes, Bigot de Préameneu, en informa l'Empereur qui décida de se débarrasser d'un vicaire capitulaire aussi indépendant que l'abbé Dastros. Aux réceptions du 1er janvier, Napoléon fit une brusque sortie contre l'abbé, que Maury conduisit ensuite dans son carrosse chez le préfet de police. Pasquier le retint prisonnier; le 2 janvier, Dastros, « prévenu d'avoir transgressé les lois organiques du Concordat et entretenu des correspondances contraires à l'intérêt de l'État, » fut destitué de ses fonctions et enfermé à Vincennes, où il resta trois ans. Le chapitre de Notre-Dame révoqua le lendemain les pouvoirs de l'abbé Dastros, après que le ministre des Cultes en eut délibéré avec trois vicaires capitulaires (1).

Le 4 janvier, se produisit au Conseil d'État la fameuse scène que le chancelier Pasquier a racontée dans ses *Mémoires*. Portalis, invectivé par l'Empereur, s'entendit reprocher dans les termes les plus rudes d'avoir « favorisé une correspondance rebelle avec le Pape. » Malgré la courageuse intervention du préfet de police, il fut exclu du Conseil : « Sortez, monsieur, lui dit finalement l'Empereur, que je ne vous voie jamais devant mes yeux (2) ! »

Maury exerçait en fait les pouvoirs d'un archevêque de Paris : il ne portait cependant pas le titre d'archevêque titulaire. Ses mandemens débutaient ainsi : *Jean-Siffrein Maury... arche-*

(1) Dastros, ayant reconquis sa liberté et repris ses fonctions sous la première Restauration, fut exilé pendant les Cent-Jours. Louis XVIII le nomma archevêque de Bayonne, et Charles X le transféra au siège de Toulouse. Il fut créé cardinal en 1850, à la demande du prince-président.

(2) Pasquier, *Mémoires*, t. I, p. 442-444.

véque-évêque de Montefiascone et de Corneto, nommé archevêque de Paris, administrateur capitulaire de cette métropole pendant la vacance du siège... etc. Pendant les trois années que dura son administration, le cardinal se montra sévère à l'égard de son clergé et recourut souvent au bras séculier pour ramener les prêtres dans le droit chemin. Les nominations de curés et de chanoines qu'il fit furent en général excellentes.

L'archevêque ne présida pas la cérémonie du baptême du roi de Rome : cet honneur fut réservé au grand aumônier qui officia ce jour-là à Notre-Dame. De même ce fut le cardinal Fesch qui ouvrit le Concile national de 1811.

Maury y prit la parole plusieurs fois, mais ses harangues n'eurent pas le succès qu'il en attendait. Le Concile ne siégea même pas un mois : il fut dissous par un décret impérial daté du 10 juillet; le 12, les évêques de Tournai, de Gand et de Troyes, soupçonnés d'organiser la résistance, se virent arrêtés à trois heures du matin et emmenés à Vincennes. Les prélats, officieusement prévenus de ne pas s'éloigner, furent individuellement mandés chez le ministre des Cultes où leur signature fut requise au bas d'une formule. La réouverture des séances du Concile fut alors autorisée, et, le 5 août, quatre-vingts suffrages contre treize adoptèrent « un *décret* qui, en cas de refus ou d'abstention du Pape, donnait après six mois au métropolitain ou au doyen des évêques de la province le droit de conférer l'institution canonique aux évêques nommés. » On envoya une députation à Savone. Pie VII, affaibli par sa captivité, privé de renseignemens et désireux d'apaiser le conflit, signa le 20 décembre un bref ratifiant les résolutions du Concile. Il ne tarda pas à s'en repentir, et revint sur sa décision en rétractant le Concordat de Fontainebleau (1). Mais Napoléon, qui se trouvait alors en Hollande, s'était empressé d'ordonner au ministre des Cultes de renvoyer les évêques dans leurs diocèses, même ceux qui n'avaient pas reçu leurs bulles.

Ce n'était plus là l'exécution du Concordat. L'Empereur, dans l'enivrement du pouvoir absolu, ne supportait plus aucun frein. Taine a montré l'emploi tout politique que Napoléon prétendait

(1) Voyez sur toutes ces questions le bel ouvrage du comte d'Haussonville, *l'Église Romaine et le Premier Empire* (5 vol. in-18; Lévy) dont les divers chapitres ont été publiés dans la *Revue* du 1er avril 1865 au 15 août 1869.

faire du clergé. « Les évêques sont fonctionnaires de l'Empire, — a-t-il écrit, — leurs paroles et leurs actes appartiennent à l'Empereur; en conséquence, il en use contre tous ses ennemis, contre tout rival, rebelle ou adversaire, contre les Bourbons, contre les conscrits réfractaires, contre les Anglais et les Russes, enfin contre le Pape. » Le clergé est une armée soumise à une forte discipline et à une rigoureuse hiérarchie. Avec un pareil maître, toute infraction est sévèrement punie, toute résistance immédiatement brisée. Le délinquant s'entend dire comme l'abbé d'Astros : « J'ai l'épée au côté, prenez garde à vous. » Rien n'arrête le souverain. Si le Pape s'oppose aux desseins politiques de l'Empereur en Italie, il est dépouillé de ses biens. Rome sera occupée militairement comme l'aurait été une autre capitale, réunie ensuite avec son territoire aux départemens de la France. Napoléon parlera le langage des rois Capétiens, reprendra les procédés barbares des Hohenstauffen, ressuscitera les vieilles querelles des Investitures. Et lorsque le Pape, usant de ses armes spirituelles, excommuniera son adversaire, il sera fait prisonnier, puis traîné jusqu'à Fontainebleau où Napoléon essayera d'extorquer au vicaire de Jésus-Christ un Concordat nouveau pour le lier davantage encore à l'Église gallicane.

Quelque répugnans que fussent ces procédés, les historiens constatent que la paix de l'Église de France ne fut pas troublée pendant la lutte avec le Saint-Siège. Si les mesures de rigueur vis-à-vis des ultramontains s'exercèrent en plus grand nombre, la religion et ses ministres ne reçurent jamais plus d'honneurs que sous l'épiscopat du cardinal Maury. L'Empire s'écroula; le Concordat eut à supporter d'autres assauts, mais il y survécut. L'ordre et la paix religieuse régnèrent dans notre pays pendant tout un siècle, jusqu'aux jours néfastes où le gouvernement de la République commit la faute de rompre le pacte de 1801 et laissa volontairement tomber de ses mains l'instrument précieux et nécessaire forgé par le Premier Consul.

RAYMOND DE VOGÜÉ.

LES DEUX AUTRES

I

Debout devant la cheminée, Waythorn attendait que sa femme descendît pour passer à la salle à manger. C'était leur première soirée sous son propre toit, et son frémissement intérieur, indice d'une agitation juvénile, l'étonnait lui-même. Il n'était assurément pas vieux, — à peine avait-il plus de trente-cinq ans, — mais il s'était cru arrivé à l'âge où les passions se calment. Cependant, il sentait comme un regain de jeunesse se mêler à la satisfaction tranquille que suscitaient en lui l'atmosphère de son salon fleuri et l'attente du dîner en tête à tête avec sa femme.

La maladie de Lily Haskett, fille d'un premier mariage de Mrs Waythorn, avait brusquement rappelé les nouveaux mariés au cours de leur voyage de noces. D'après le désir exprimé par Waythorn, l'enfant avait été installée chez lui le jour même où il épousait sa mère; et aussitôt, le médecin leur annonçait qu'elle était atteinte de la typhoïde, une typhoïde légère, assurait-on, sans aucun symptôme inquiétant. Lily, dans toute la force de la santé et de ses douze ans, triompherait aisément d'une maladie qui promettait d'être bénigne. La garde émit le même avis, et parla sur un ton si rassurant, que, le premier moment de frayeur passé, Alice Waythorn en avait pris son parti avec le plus grand sang-froid. Elle aimait tendrement Lily; son affection pour sa fille avait peut-être été son charme suprême aux yeux de Waythorn; mais son système nerveux parfaitement équilibré, et dont avait hérité l'enfant, défendait à cette femme

essentiellement raisonnable de perdre son temps en craintes vagues et chimériques. Aussi Waythorn s'attendait-il à la voir entrer dans le salon, un peu en retard sans doute pour avoir voulu jeter un dernier coup d'œil sur sa fille, mais aussi placide et parée que si ses lèvres se fussent posées sur un front d'enfant bien portant. Sa sérénité constante lui était un repos; elle compensait la nervosité de sa nature à lui, quelque peu impressionnable; et tandis qu'il se la représentait penchée sur le lit de Lily, il pensait au baume que devait être sa présence auprès d'un malade; sa démarche seule le ramènerait à la santé.

La vie de Waythorn avait été terne, plutôt par l'effet de son tempérament que par celui des circonstances, et il s'était laissé attirer vers Alice par sa gaieté imperturbable, qui entretenait la fraîcheur de sa jeunesse et de son entrain à un âge où les énergies féminines prennent le plus souvent un caractère différent, soit que les femmes perdent de leur activité, soit qu'elles deviennent plus agitées.

Il savait ce que l'on disait d'elle; car, malgré son excellente situation mondaine, la délation, quoique faible et timide, ne l'avait pas épargnée plus que d'autres. Lorsqu'elle avait fait son apparition dans le monde de New-York il y avait quelque neuf ou dix ans, patronnée par Gus Varick, son second mari, qui l'avait découverte on ne savait trop où, — à Pittsburg ou à Utica, — la société, tout en acceptant la jolie Mrs Haskett, s'était réservé le droit de désavouer au besoin sa propre sanction. Pourtant, les renseignemens qu'on obtint sur elle établirent nettement sa parenté avec une famille parfaitement bien posée et prouvèrent que son premier divorce était la conséquence inévitable d'un mariage imprudemment conclu à dix-sept ans, et comme on ne savait rien de M. Haskett, il était facile de le charger de tous les péchés d'Israël.

Le mariage d'Alice Haskett avec Gus Varick lui ouvrit les portes d'une société dont elle souhaitait ardemment faire partie, et pendant plusieurs années, les Varick furent le ménage en vogue de la capitale. Malheureusement, l'union fut courte, orageuse, et cette fois le mari eut ses partisans, quoique ses défenseurs convinssent eux-mêmes qu'il n'était pas fait pour le mariage.

Les tribunaux de New-York n'accordant le divorce qu'en cas d'adultère, un divorce y est, pour celui qui l'obtient, comme un brevet de vertu, et Mrs Varick, grâce au demi-veuvage de sa

seconde séparation, fut admise à confier ses dernières infortunes conjugales aux oreilles les plus prudes de la ville. Mais lorsqu'on apprit son remariage avec Waythorn, il se produisit un revirement momentané. Ses meilleurs amis eussent préféré la voir se confiner dans son rôle de femme offensée qui lui aurait été aussi séant que des voiles de crêpe à une veuve blonde et rose. Il est vrai qu'un temps suffisant s'était écoulé, et personne n'osa ou n'eut même l'idée d'insinuer que Waythorn avait supplanté son prédécesseur. Mais on hochait la tête en parlant de lui, et un de ses amis, — un envieux sans doute, — à qui il déclarait avoir pris cette décision en toute connaissance de cause et les yeux grands ouverts, lui répondit d'un ton doctoral : — Oui, les yeux ouverts, et les oreilles bouchées !

Waythorn pouvait sourire devant ces allusions malignes qu'il avait escomptées d'avance. Il savait que la société n'est pas encore faite aux conséquences du divorce, et que jusqu'au moment où l'usage les aura fait admettre, toute femme qui use de la liberté que lui accorde la loi doit justifier socialement de ses actes par sa propre manière d'être. A ce point de vue, Waythorn avait une confiance souriante dans l'habileté de sa femme. Son opinion fut pleinement confirmée, et avant même la célébration du mariage, le cercle d'Alice Varick s'était ouvertement rallié pour la défendre contre la malveillance générale. Elle montra en tout son calme habituel, surmontant les obstacles sans paraître même les voir, et Waythorn, étonné de ce sang-froid, songeait avec surprise à toutes ces mesquineries de la vie auxquelles il avait attaché tant d'importance. Il éprouvait maintenant le sentiment de s'être réfugié dans le port du salut, en unissant sa nature moins vivante à celle de sa femme plus riche et plus ardente, et il se laissait aller à une réelle satisfaction en pensant que tout à l'heure, sa tâche auprès de Lily accomplie, elle ne rougirait pas de témoigner franchement du plaisir que lui causeraient un bon dîner et sa première soirée dans l'hôtel de son mari.

Mais au moment où elle vint le retrouver, la charmante physionomie de Mrs Waythorn n'exprimait certes pas l'attente de ces joies nouvelles; et bien qu'elle eût mis la robe d'intérieur qui lui allait le mieux, elle avait négligé le sourire qui aurait dû l'accompagner. Waythorn ne l'avait jamais vue aussi préoccupée.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il. Lily serait-elle moins bien?

— Non; je sors de sa chambre et l'ai trouvée endormie. Puis, après une seconde d'hésitation: — Il m'arrive un ennui, ajouta Mrs Waythorn.

Il avait pris ses mains, et les tenant serrées dans les siennes, il sentit que ses doigts froissaient un papier.

— Cette lettre? demanda-t-il.

— Oui. Mr Haskett a écrit, ou du moins son avocat.

Waythorn, fort gêné, se sentit rougir. Il lâcha les mains de sa femme:

— A propos de quoi?

— A propos de Lily qu'il veut voir. Vous savez, le tribunal...

— Oui, oui, interrompit Waythorn nerveux.

On ne savait rien de Haskett à New-York. On le supposait vaguement resté dans cette obscurité dont sa femme avait été tirée, et Waythorn était une des rares personnes sachant qu'il avait abandonné ses affaires à Utica, pour s'installer à New-York et se rapprocher ainsi de sa fille. Pendant le temps de sa cour, Waythorn avait bien souvent rencontré à la porte la petite Lily rose et souriante, partant pour « aller voir papa. »

— Je suis désolée, murmura Mrs Waythorn.

Il se ressaisit:

— Que demande-t-il?

— Il veut la voir. Vous savez qu'elle va chez lui une fois par semaine.

— Eh bien! il ne suppose pas qu'elle puisse y aller en ce moment, je pense?

— Non; il a appris qu'elle est malade, et il compte venir ici.

— *Ici?...*

Mrs Waythorn rougit devant le regard de son mari. Ils détournèrent les yeux tous les deux.

— Je crains qu'il n'en ait le droit... Vous verrez...

Et elle lui tendit la lettre.

Waythorn fit un geste de refus. Il regardait vaguement dans le salon doucement éclairé qui, un moment auparavant, lui promettait une intimité si tendre.

— Je suis désolée, répéta Mrs Waythorn. Si Lily avait été transportable...

— Il ne peut en être question, répliqua-t-il avec impatience.

— J'en ai peur.

Ses lèvres se mirent à trembler, et Waythorn sentit qu'il avait été trop sec.

— Il faut qu'il vienne, bien entendu, dit-il. Quel jour?

— Je crains... demain...

— Très bien. Envoyez un mot demain matin.

Le maître d'hôtel annonça le dîner. Waythorn se retourna.

— Venez, vous devez être fatiguée. C'est fort désagréable, mais tâchez d'oublier cela, lui dit-il, en attirant la main de sa femme sous son bras.

— Vous êtes si bon, mon ami; oui, je tâcherai, murmura-t-elle.

Sa physionomie s'éclaira, et lorsqu'elle s'assit à table et regarda son mari par-dessus les fleurs, il vit sur ses lèvres un délicieux sourire.

— Comme tout est joli ici! soupira-t-elle, avec une voix qui trahissait un sentiment de bien-être.

Waythorn s'adressa au maître d'hôtel.

— Le champagne tout de suite, dit-il. Mrs Waythorn est fatiguée.

Un instant après, leurs yeux se rencontrèrent au-dessus des coupes mousseuses; et il comprit, à la limpidité du regard d'Alice, qu'elle avait obéi à son désir et avait déjà oublié.

II

Le lendemain matin, Waythorn sortit plus tôt que de coutume. Haskett ne viendrait probablement que dans l'après-midi, mais un sentiment d'appréhension lui fit quitter la maison, et il se proposa de rester dehors toute la journée, peut-être même de dîner à son club. Comme il fermait la porte, il pensa qu'avant qu'il la rouvrît, elle aurait donné accès à un autre homme qui avait autant de droits que lui à la franchir, et cette idée lui causa une véritable répugnance physique.

Il prit le chemin de fer aérien à l'heure des employés et se trouva comprimé au milieu de la cohue humaine. En passant à la Huitième Avenue, l'homme en face de lui descendit; un autre monta à sa place, et Waythorn, levant la tête, reconnut Gus Varick. Ils étaient si près l'un de l'autre que Waythorn ne

pouvait pas ne pas voir un léger signe de reconnaissance sur le visage de Varick dont le genre de vie, plus bohème à présent, avait bouffi les traits autrefois si réguliers. Et après tout... pourquoi ne se seraient-ils pas salués? Ils avaient toujours été en bons termes, et Varick était divorcé avant que Waythorn eût remarqué et courtisé sa femme. Tous deux échangèrent un mot banal sur le désagrément de ces trains perpétuellement bondés, et lorsqu'il se trouva une banquette vide à côté d'eux, l'horreur instinctive de la foule grossière poussa Waythorn à s'y asseoir avec Varick.

Ce dernier eut un soupir de soulagement.

— Sapristi! je me croyais vraiment passé à l'état de sardine! Et il s'appuya en arrière, en regardant Waythorn avec insouciance.

— Je regrette que Sellers soit de nouveau malade, dit-il.

— Sellers? Waythorn sursauta en entendant le nom de son associé sur les lèvres de Varick.

Celui-ci parut étonné.

— Vous ne le saviez pas pris par une crise de goutte? demanda-t-il.

— Non, j'étais absent, je ne suis revenu qu'hier soir. — Et Waythorn se sentit rougir en pressentant le sourire ironique de Varick.

— Ah! oui, c'est vrai; et Sellers a été pris il y a deux jours. Je crains qu'il ne soit fortement pincé. Et c'est très gênant pour moi en ce moment, car il m'assistait dans une affaire assez importante.

— Ah!

Waythorn se demanda depuis quand Varick s'occupait d'« affaires importantes. » Jusqu'à présent, il ne s'était guère mêlé que de spéculations trop insignifiantes pour nécessiter l'intervention de la maison Sellers-Waythorn.

Il se dit que Varick parlait peut-être au hasard, afin de diminuer la contrainte que lui causait un voisinage gênant. Cette contrainte pesait de plus en plus sur Waythorn et lorsque, à Cortlant Street, il aperçut un visage connu et se rendit compte du ridicule de sa situation à côté de Varick, il se leva en marmottant une excuse quelconque.

— J'espère que vous trouverez Sellers mieux, lui dit poliment Varick.

Waythorn répondit en balbutiant : — Si je puis vous aider en quoi que ce soit... et il se laissa entraîner sur le quai par la foule qui sortait.

En arrivant à son bureau, il apprit que Sellers, en effet malade d'une crise de goutte, ne pourrait probablement pas quitter la chambre avant plusieurs semaines.

— Je regrette bien ce contretemps, monsieur Waythorn, lui dit le clerc principal avec un sourire significatif. M. Sellers était désolé à l'idée de vous donner un tel surcroît de besogne en ce moment.

— Oh ! cela ne fait rien, se hâta de répondre Waythorn.

Il se réjouissait secrètement de ce travail supplémentaire, et était tout soulagé de penser que, sa journée finie, il lui faudrait, en rentrant, s'arrêter chez son associé.

Comme il se trouva en retard pour déjeuner, il entra dans le premier restaurant qu'il rencontra, au lieu d'aller à son club, et le restaurant étant bondé, le maître d'hôtel le poussa dans le fond de la salle où restait une dernière table inoccupée. A travers la fumée épaisse des cigares, Waythorn ne distingua pas tout d'abord ses voisins, mais peu à peu, regardant autour de lui, il reconnut Varick. Cette fois, heureusement, ils étaient trop loin l'un de l'autre pour pouvoir causer, et Varick, tourné d'un autre côté, ne l'avait probablement pas vu; mais cette proximité répétée paraissait ironique.

Varick passait pour un fin gourmet. Tandis que Waythorn ne faisait qu'une bouchée d'un repas sommaire, il regarda d'un œil d'envie cet homme qui dégustait lentement chacun des plats qui lui étaient présentés. Waythorn remarqua tout d'abord qu'il se servait délicatement un morceau de camembert crémeux et bien à point; maintenant, il versait son « café double » d'une cafetière en terre brune à deux étages. Il le versait lentement, penchant en avant sa face rubiconde, tandis qu'il tenait le couvercle de la cafetière d'une main blanche et chargée de bagues; puis, il allongea l'autre main vers le flacon de cognac posé un peu plus loin, remplit un verre à liqueur, le porta d'abord à ses lèvres, et en versa le reste dans sa tasse.

Waythorn l'observait avec une espèce de fascination. A quoi songeait bien Varick ? Ne pensait-il qu'à savourer son café et son cognac ? Sa rencontre de la matinée n'avait-elle pas laissé plus de traces dans sa mémoire que sur son visage ? Avait-il assez

complètement oublié sa femme pour que sa rencontre avec cet homme, auquel elle était mariée depuis une semaine à peine, ne fût pour lui qu'un simple incident de sa journée?

Tandis qu'il méditait ainsi, une autre idée traversa son cerveau. Varick avait-il jamais rencontré Haskett, comme lui, Waythorn, venait de rencontrer Varick? Cette pensée de Haskett le troubla; il se leva et quitta le restaurant en faisant un détour pour éviter la douce ironie du salut de Varick.

Il était sept heures lorsque Waythorn rentra chez lui. Il se figura que le valet de pied qui lui ouvrit la porte le regardait d'un air narquois.

— Comment va miss Lily? demanda-t-il vivement.

— Bien, monsieur... Un monsieur est venu...

— Dites à Barlow de retarder le dîner d'une demi-heure, interrompit brusquement Waythorn en se hâtant de monter.

Il entra dans sa chambre et s'habilla sans être allé voir sa femme. Et lorsqu'il descendit au salon, elle y était déjà, fraîche et radieuse. Lily avait passé une si bonne journée que le docteur ne reviendrait que le lendemain.

Pendant le dîner, Waythorn lui parla de la maladie de Sellers et des complications qu'elle entraînerait. Elle l'écouta avec une sympathie attentive, le conjurant de ne pas se laisser fatiguer par le travail supplémentaire, et lui posant quelques vagues questions de femme sur l'organisation de son bureau. Puis, elle lui énuméra les détails de la journée de Lily, parla du médecin et de la garde, et lui nomma les personnes qui étaient venues prendre des nouvelles. Jamais il ne l'avait vue plus calme et plus sereine. La joie qu'elle lui témoignait d'être avec lui, joie si complète et si enfantine qu'elle lui contait les détails les plus insignifians, l'émut étrangement.

Après le dîner, ils passèrent dans la bibliothèque, où le domestique apporta le café et les liqueurs, qu'il posa sur une table basse devant Alice. Elle paraissait tout particulièrement charmante et jeune dans sa robe rose pâle, qui se détachait sur le cuir de son grand fauteuil. Vingt-quatre heures plus tôt, le contraste eût charmé Waythorn...

Il se retourna et choisit un cigare avec un soin affecté.

— Haskett est-il venu? demanda-t-il en tournant le dos à sa femme.

— Oui, il est venu.

— Vous ne l'avez pas vu, naturellement?

Elle hésita un instant : — J'ai envoyé la garde lui parler. — Ce fut tout; il ne restait rien à lui demander. Il revint vers elle et alluma son cigare. Enfin, dans tous les cas, cette visite ne se renouvellerait pas avant huit jours. Il tâcherait de n'y pas penser. Elle leva les yeux vers lui toute souriante, et le teint un peu plus coloré que de coutume.

— Vous voulez votre café, mon ami?

Il s'appuya contre la cheminée, et l'observa pendant qu'elle tenait la cafetière. La lumière se jouait sur ses bracelets et donnait des reflets d'or à ses cheveux blonds. Qu'elle était souple et mince, et comme chacun de ses mouvemens se fondait dans le mouvement suivant! Tout en elle formait un harmonieux ensemble, et Waythorn, perdant déjà le souvenir de Haskett, n'éprouvait plus en la regardant que la joie de la possession. Oui, elles étaient à lui, ces mains blanches aux gestes gracieux, à lui l'auréole de ces cheveux, à lui ces yeux et ces lèvres...

Elle posa la cafetière, et prenant le flacon de cognac, elle remplit un verre à liqueur, qu'elle versa dans le café de son mari.

Waythorn poussa une exclamation.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle interloquée.

— Rien... seulement, je ne prends pas mon cognac dans mon café.

— Oh! que je suis bête! s'écria-t-elle.

Leurs yeux se rencontrèrent, et elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

III

Dix jours plus tard, M. Sellers, toujours retenu à la chambre par la goutte, pria Waythorn de passer chez lui en allant à ses affaires.

Le chef de l'association, assis au coin de la cheminée avec son pied bandé, salua son visiteur d'un air embarrassé :

— Mon cher, je suis désolé d'être obligé de vous demander un service gênant.

Waythorn se tut, et l'autre reprit, après un silence pendant lequel il cherchait visiblement à préparer ses phrases.

— Le fait est que, lorsque je suis tombé malade, j'avais

entrepris une affaire assez compliquée pour... Gus Varick.

— Oui... et après? dit Waythorn, en voulant le mettre à l'aise.

— Eh bien! voici ce qui s'est passé. Varick est venu me trouver la veille du jour où j'ai été pris par cette crise de goutte. Il devait avoir eu quelque bon « tuyau, » car il avait précisément gagné environ cent mille dollars. Il vint me demander mon avis, et je lui conseillai de s'adresser à Vanderlyn.

— Ah! diable! s'écria Waythorn. — Il comprit en un clin d'œil ce qui s'était passé.

L'affaire était tentante, mais exigeait des négociations. Il écouta avec calme Sellers qui lui expliquait la situation, et lorsque ce dernier eut terminé, il demanda :

— Vous croyez que je devrais voir Varick?

— Je ne pense pas que je puisse le voir encore moi-même. Le docteur est inflexible sur ce point, et cette affaire ne peut attendre. Il m'en coûte de vous demander ce service, mais au bureau vous êtes le seul à connaître la chose à fond.

Waythorn resta un instant silencieux. Il lui importait fort peu que Varick fît de bons placemens, mais il fallait aussi penser à la réputation de la maison Sellers-Waythorn, et il trouvait difficile de refuser à son associé le service qu'il lui demandait.

— Très bien, répondit-il, je le verrai.

Dans l'après-midi de ce même jour, Varick, appelé par téléphone, courut au bureau. Waythorn, l'attendant dans son cabinet, se demandait ce qu'en pensaient les jeunes clercs. Au moment de son mariage, les journaux avaient appris au public tous les détails des précédentes mésaventures conjugales de Mrs Waythorn, et il se rendait compte des sourires qu'esquisseraient les visages des jeunes gens en introduisant Varick dans son cabinet.

Varick se comporta à merveille. Il paraissait à l'aise, sans pour cela manquer de dignité, et Waythorn avait conscience de faire lui-même moins bonne contenance. Varick n'ayant aucune habitude des affaires, l'entretien dura environ une heure, pendant laquelle Waythorn lui expliqua avec une précision scrupuleuse tous les détails de la transaction proposée.

— Je vous suis infiniment reconnaissant, lui dit Varick en se levant. Le fait est que je ne suis guère habitué à manier de grosses sommes d'argent, et je ne veux pas me laisser dindonner.

Il sourit, et Waythorn fut obligé de reconnaître la bonhomie de ce sourire.

— Il me paraît assez singulier et agréable de pouvoir payer comptant ce que je dois, continua Varick. J'aurais vendu mon âme il y a quelques années pour avoir cette chance-là.

Cette allusion fit tressaillir Waythorn.

Il avait bien entendu raconter qu'une des causes principales du divorce des Varick avait été un manque d'argent, mais cependant il ne lui semblait pas que Varick eût prononcé ces paroles avec intention. Il lui paraissait plus naturel d'admettre que le simple désir d'éviter la question délicate l'avait conduit à cette phrase ambiguë. Waythorn ne voulut pas se montrer en reste de politesse.

— Nous ferons de notre mieux pour vous aider, dit-il. Je vous crois engagé dans une excellente affaire.

— Oh! j'en suis convaincu. Et je vous remercie infiniment... Varick s'arrêta embarrassé. — Je pense que la chose est réglée maintenant, mais si...

— S'il arrive quoi que ce soit avant la rentrée de Sellers à son bureau, je vous reverrai moi-même, répondit tranquillement Waythorn.

Il n'était pas fâché, en fin de compte, de paraître le plus à l'aise des deux.

. . . . . .

La maladie de Lily suivait tranquillement son cours, et à mesure que le temps s'écoulait, Waythorn s'habituait à l'idée de la visite hebdomadaire de Haskett. La seconde fois, il était resté dehors très tard, et à son retour, il avait questionné sa femme sur cette visite. Elle répondit aussitôt que Haskett s'était borné à voir la garde en bas, ne permettant à personne de pénétrer dans la chambre de l'enfant avant la fin de la période d'ascension de la fièvre typhoïde.

La semaine suivante, Waythorn se souvint le matin du jour fixé pour la visite paternelle, mais il n'y pensait plus en rentrant dîner.

L'enfant parvint quelques jours plus tard à la période de déclin; la fièvre diminua sensiblement; la petite malade fut considérée comme hors de danger et en pleine voie de convalescence. Dans la joie de cette résurrection, Waythorn oublia totalement les visites de Haskett, et une après-midi en rentrant

chez lui il se rendit directement à la bibliothèque sans remarquer dans l'antichambre un parapluie et un chapeau défraîchi.

Il trouva dans la bibliothèque, assis au bord d'une chaise, un petit homme tout à fait quelconque, avec une barbiche grise et rare. L'étranger aurait pu être un accordeur de piano ou quelque employé subalterne préposé à l'entretien de la maison. Il regarda Waythorn à travers ses lunettes d'or et dit doucement :

— Monsieur Waythorn, je pense? Je suis le père de Lily.

Waythorn rougit. — Oh ! balbutia-t-il,— fort gêné. Il s'arrêta, ne voulant pas paraître mal élevé. Intérieurement, il cherchait à faire concorder le Haskett actuel avec l'image qu'il s'était figuré du premier mari de sa femme. Il se l'était représenté, d'après quelques mots d'Alice, comme un homme dur et violent.

— Je regrette de m'imposer ainsi, reprit Haskett avec une politesse de petit boutiquier.

— Inutile de vous excuser, répondit Waythorn se ressaisissant. Je suppose que la garde est prévenue.

— Je le pense; je puis attendre, dit Haskett. Il parlait sur un ton résigné, comme si la vie avait usé sa force de résistance.

Waythorn restait sur le seuil de la pièce, ôtant ses gants nerveusement.

— Je regrette qu'on vous ai fait attendre, répliqua-t-il. Je vais envoyer chercher la garde. — Et comme il ouvrait la porte, il ajouta avec un effort : — Je suis content que nous puissions vous donner de bonnes nouvelles de Lily.

Il glissa sur le mot « nous » que Haskett ne parut pas remarquer.

— Merci, monsieur Waythorn. Cela a été en effet pour moi une grande préoccupation.

— Enfin, ce cauchemar est passé maintenant, et Lily sera bientôt en état d'aller vous voir.

Waythorn salua et sortit.

En entrant dans sa chambre, il se jeta dans un fauteuil en soupirant lourdement. Cette sensibilité presque féminine qui lui était naturelle et le faisait souffrir profondément des circonstances de la vie, lui était odieuse. Il savait bien en se mariant que les précédens maris de sa femme étaient de ce monde; il savait qu'avec les contacts si fréquens de l'existence moderne, il avait cent chances contre une de rencontrer l'un ou l'autre, et

cependant ce rapide tête-à-tête avec Haskett le bouleversait autant que si la loi n'avait pas aimablement aplani pour eux tous les embarras d'une rencontre.

Waythorn bondit tout d'un coup de son siège et se mit à arpenter sa chambre. Il n'avait certainement pas autant souffert de ses deux rencontres avec Varick. C'était sans doute la présence de Haskett dans sa propre maison qui rendait la situation intolérable. Il s'arrêta en entendant des pas dans le corridor.

— Par ici, monsieur, s'il vous plaît, disait la garde. Alors on conduisait Haskett là-haut! Tous les coins de sa maison lui étaient ouverts! Waythorn s'affaissa dans un autre fauteuil, regardant devant lui dans le vide. Sur sa table de toilette était une photographie d'Alice, faite au moment où il avait commencé à la connaître. Elle était alors Alice Varick, et comme il voyait en elle une créature fine et exquise! Elle portait au cou les perles de Varick, ces perles que, sur les instances de Waythorn, elle lui avait rendues avant son mariage. Haskett lui avait-il donné des bijoux? et dans ce cas, qu'étaient-ils devenus? se demandait Waythorn. Il ne connaissait rien de la situation passée et présente de cet homme, mais d'après son apparence et sa manière de parler, Waythorn pouvait reconstituer avec assez de précision les débuts du premier mariage d'Alice. Et il se rendit compte avec un tressaillement pénible qu'il y avait, à l'arrière-plan de son existence, une page de sa vie toute différente de celle où il l'avait rencontrée pour la première fois. Varick, quels qu'aient été ses torts, était un « Monsieur » dans le sens convenu et traditionnel du terme, dans le sens qui, chose curieuse! paraissait à ce moment même avoir une importance capitale aux yeux de Waythorn. Lui et Varick avaient les mêmes habitudes sociales, parlaient le même langage, comprenaient les mêmes allusions. Mais l'autre!... Malgré lui, Waythorn avait remarqué que l'*autre* portait au cou un nœud tout fait, monté sur élastique. Pourquoi ce détail grotesque symboliserait-il l'individu? Waythorn s'en voulait de cette remarque mesquine de sa part, mais ce détail de la cravate s'imposait à lui comme une clef qui lui ouvrait la porte sur le passé d'Alice. Il la voyait Mrs Haskett, assise dans le « front parlour » bourgeois, avec son meuble de peluche, son piano et une copie de « Ben-Hur » sur la table du milieu. Il se la figurait partant pour le théâtre avec Haskett, ou peut-être même à un « church sociable: » elle,

avec un grand chapeau à plumes, Haskett en redingote fripée, et au cou le nœud tout fait monté sur élastique. Au retour, il les voyait s'arrêtant devant les magasins brillamment éclairés, ou s'attardant aux photographies des actrices en vogue à New-York. Le dimanche après-midi, Haskett devait emmener sa femme se promener, en poussant devant lui la voiture laquée de l'enfant, et Waythorn se représentait les gens avec lesquels ils devaient flâner et causer. Il se figurait Alice, toujours jolie dans sa robe adroitement confectionnée d'après un journal de modes de New-York, mais irritée contre son existence, regardant les autres femmes avec mépris, et se sentant faite pour une situation sociale toute différente.

Ce qui le frappait surtout, c'était la manière dont elle s'y était prise pour dissimuler cette période de sa vie passée avec Haskett. Il lui semblait que toute sa personne, tous ses mouvemens, toutes ses allusions, toutes ses paroles, fussent la négation voulue de cette phase de sa vie. Si elle avait nié avoir été la femme de Haskett, elle n'eût guère été plus convaincue de mensonge que par la dissimulation systématique de cette partie de son existence.

Waythorn se leva, ne voulant pas s'arrêter à cette analyse cruelle. De quel droit se représentait-il Alice, sous ce jour fantastique et la jugeait-il ensuite d'après cette image?

Elle avait vaguement parlé de son premier mariage; elle s'était bornée à dire, et avec des réticences, que son union avait été malheureuse, que Haskett avait fauché ses jeunes illusions... Il était regrettable pour la tranquillité d'esprit de Waythorn que l'apparence inoffensive de Haskett fût venue éclairer d'un jour imprévu la nature de ces illusions. Un homme aime mieux s'imaginer que sa femme a été martyrisée par son premier mari, que de croire le contraire.

IV

— Monsieur Waythorn, je n'aime pas cette gouvernante française de Lily.

Haskett, humble et soumis, se tenait debout dans la bibliothèque, tournant et retournant entre ses mains son chapeau défraîchi.

Waythorn, surpris dans son fauteuil, un journal du soir

sur les genoux, jeta un regard interloqué sur son visiteur.

— Excusez-moi de vous avoir demandé, continua Haskett; c'est la dernière fois que je viens ici, et j'ai pensé que, si je pouvais vous dire deux mots, cela vaudrait mieux que d'écrire à l'avoué de Mrs Waythorn.

Waythorn se leva, mal à l'aise. Il n'aimait pas non plus la gouvernante française, mais là n'était pas la question.

— Je n'en suis pas aussi sûr, répondit-il sèchement; mais puisque vous me le demandez, j'exprimerai votre désir à ma femme.

Il hésitait à employer le pronom possessif en s'adressant à Haskett. Ce dernier soupira.

— Je ne sais si cela servira à grand'chose; elle n'a pas paru s'en soucier quand je lui ai parlé. — Waythorn rougit :

— Quand l'avez-vous vue ? demanda-t-il brusquement.

— Pas depuis le premier jour où je suis venu voir Lily, dès qu'elle est tombée malade. J'ai fait observer ce jour-là à Mrs Waythorn que la gouvernante me déplaisait.

Waythorn ne répondit pas. Il se rappela très clairement avoir demandé à sa femme, après la première visite de Haskett, si elle l'avait vu. Elle lui avait donc menti ce jour-là, mais elle avait, depuis, respecté ses volontés, et cet incident jetait une lumière nouvelle sur son caractère. Il était persuadé qu'elle n'aurait pas vu Haskett ce jour-là, si elle eût soupçonné la répugnance de son mari pour cette entrevue, mais ce manque de perspicacité de sa part fut aussi désagréable à Waythorn que la découverte du mensonge de sa femme.

— Je n'aime pas cette personne, répétait Haskett avec une douce insistance. Elle n'est pas franche, monsieur Waythorn, elle apprendra à l'enfant la dissimulation. J'ai déjà remarqué en Lily un changement fâcheux; elle cherche trop à être agréable à tout le monde, et elle ne dit plus toujours la vérité, elle qui était l'enfant la plus droite au monde, monsieur Waythorn... — Il s'arrêta, la voix un peu étranglée. — Non pas que je veuille l'empêcher de recevoir une éducation soignée, ajouta-t-il.

Waythorn fut touché. — Je regrette, monsieur Haskett, mais je ne vois franchement pas ce que je peux faire.

Haskett hésita. Puis il posa son chapeau sur la table, et s'avança devant la cheminée où se tenait Waythorn. Il n'y avait

rien d'agressif dans son attitude : c'était seulement un homme timide, résolu à prendre une décision solennelle dans une affaire d'importance.

— Vous pouvez faire une chose, monsieur Waythorn, dit-il. Vous pouvez rappeler à Mrs Waythorn que, par un décret du tribunal, j'ai voix au chapitre en ce qui concerne l'éducation de Lily.

Il s'arrêta, et reprit d'une voix suppliante :

— Je ne suis pas de ceux qui mettent toujours leurs droits en avant, monsieur Waythorn ; je le trouverais d'ailleurs déplacé de la part d'un homme qui n'a pas su les maintenir. Mais, en ce qui concerne l'enfant, c'est différent. Je n'ai jamais cédé sur ce point, et je ne céderai jamais.

. . . . . .

Cette scène avait fortement ébranlé Waythorn. Honteusement, et par des voies indirectes, il avait appris sur le passé de Haskett beaucoup de détails qu'il ignorait jusqu'alors ; et tout ce qu'il découvrait sur lui, lui était favorable. Ce petit homme, pour être près de sa fille, avait vendu sa part dans une affaire des plus prospères à Utica et accepté un modeste emploi de commis dans une fabrique de New-York. Il habitait en meublé une rue pauvre de la ville et ne voyait presque personne. Sa passion pour Lily était l'unique objet de sa vie. Waythorn eut l'impression que ses investigations sur Haskett ressemblaient fort à une inquisition ténébreuse faite à la faveur d'une lanterne sourde dans le passé de sa femme. Mais il voyait maintenant qu'il y restait des profondeurs que sa lanterne n'avait pas explorées. Il ne s'était jamais enquis des circonstances exactes du premier divorce d'Alice. En apparence, tout avait été correct et honorable. C'était elle qui avait obtenu le divorce et la garde de l'enfant. Mais Waythorn savait fort bien toutes les restrictions que peut dissimuler un verdict de ce genre ; et le simple fait que Haskett conservait un droit sur sa fille impliquait un compromis non avoué. Waythorn était un idéaliste. Il se refusait toujours à croire aux éventualités désagréables jusqu'au moment où il se trouvait en face d'elles, et il en déduisait alors une série de conséquences fantastiques. Les journées qui suivirent sa découverte furent hantées par d'effrayans fantômes, et il résolut, pour les chasser, d'évoquer tous ces spectres en présence de sa femme. Lorsqu'il lui fit part de la requête de

Haskett, une flamme de colère éclaira le visage habituellement placide de Mrs Waythorn, mais elle se ressaisit aussitôt, et s'exprima seulement avec un léger frémissement de mère outragée.

— Il n'agit vraiment pas en homme du monde, dit-elle.

Le mot irrita Waythorn.

— Cela n'a rien à y voir. C'est une question de droit.

Elle murmura :

— Ce n'est pas comme s'il pouvait jamais être d'aucune utilité à Lily.

Cette réponse froissa Waythorn plus profondément.

— La question est celle-ci : quelle autorité a-t-il sur elle? répéta-t-il.

Elle baissa les yeux, en se tortillant un peu sur sa chaise.

— Je veux bien le voir; je croyais que vous vous y opposiez, balbutia-t-elle.

En un clin d'œil, il comprit qu'elle connaissait l'étendue des droits de Haskett; peut-être n'était-ce pas la première fois qu'elle y résistait.

— Que je m'y oppose ou non, cela n'importe en rien, répondit-il froidement. Si Haskett a voix au chapitre, il faut le consulter.

Elle éclata en sanglots, et il vit qu'elle s'attendait à être considérée par lui comme une victime.

. . . . . .

Haskett n'abusa pas de ses droits. Dans son for intérieur Waythorn avait prévu qu'il ne le ferait pas. Mais la gouvernante, fut renvoyée, et, de temps en temps, le petit homme demandait à voir Alice. Après la première explosion d'indignation, elle accepta la situation avec la facilité d'assimilation qui lui était habituelle. Waythorn avait une fois pris Haskett pour un accordeur de piano, et au bout d'un ou de deux mois, Mrs Waythorn parut, elle aussi, le considérer comme faisant partie du personnel de la maison. Waythorn ne pouvait s'empêcher de respecter cette ténacité paternelle. Au début, il avait cherché à se persuader que Haskett « mijotait un coup, » qu'il poursuivait un but déterminé en voulant s'assurer l'entrée de la maison. Mais au fond de son cœur, Waythorn était bien convaincu de la sincérité de sentimens de Haskett, et il devinait même, en ce dernier, un mépris serein des avantages que ses relations avec les Waythorn

pourraient lui offrir. Sa droiture d'intention rendait cet homme invulnérable, et son successeur dut l'accepter comme une charge attachée à la propriété.

. . . . . .

Sellers s'embarqua pour l'Europe pour se remettre de sa goutte, et l'affaire de Varick resta aux mains de Waythorn. Les négociations furent longues et compliquées, elles nécessitèrent des entretiens fréquens entre les deux hommes : l'intérêt de l'association empêcha Waythorn de conseiller à son client de transférer l'affaire dans une autre maison. Varick fit bonne contenance jusqu'au bout. Pendant les momens de relâche, son naturel sans délicatesse reparaissait, et Waythorn redoutait ses éclats de gaieté; mais dans les discussions d'affaires, Varick montrait de l'intelligence, de la précision, et faisait preuve d'une déférence flatteuse pour le jugement de Waythorn. Leurs relations étant établies sur un tel pied d'affabilité, il aurait été absurde de la part des deux hommes de s'ignorer dans le monde. La première fois qu'ils se rencontrèrent dans un salon, Varick renoua avec Waythorn avec tant d'aisance, que le coup d'œil reconnaissant de la maîtresse de maison obligea celui-ci d'y répondre avec la même bonne grâce. A partir de ce moment, ils se croisèrent fréquemment, et un soir, pendant un bal, Waythorn, errant dans un des salons les plus éloignés, trouva Varick assis à côté d'Alice. Elle rougit un peu et balbutia quelques mots, mais Varick salua Waythorn sans se lever, et ce dernier continua sa promenade.

Au retour, dans la voiture, sa nervosité éclata.

— Je ne savais pas que vous parliez à Varick, dit-il.

Elle répondit, légèrement émue :

— C'est la première fois. Le hasard a voulu qu'il fût à côté de moi, je ne savais que faire. C'est si gênant de se trouver partout ensemble, et il m'a dit que vous aviez été très aimable pour lui dans une question d'affaires.

— Ceci est différent, dit Waythorn.

Elle se tut un instant.

— Je ferai ce qui vous plaira, répondit-elle avec soumission. Je croyais seulement moins gênant de lui parler quand nous nous rencontrons.

Cette docilité commençait à exaspérer Waythorn. N'avait-elle donc aucune volonté ? Ne s'était-elle pas tracé une ligne de

conduite envers ces deux hommes? Elle avait accepté Haskett, accepterait-elle aussi Varick? C'était « moins gênant, » disait-elle, et son instinct la poussait à éviter ou à tourner les difficultés. D'un trait de lumière, Waythorn comprit comment cet instinct s'était développé en elle. Cette élasticité à tout accepter n'était que le résultat de trop de tensions diverses. Alice Haskett, Alice Varick, Alice Waythorn, elle avait été tour à tour ces trois personnes, et elle avait perdu sous chacun de ces noms un peu de son caractère, un peu de sa personnalité, un peu de ce « moi » intime, où se cache le dieu inconnu.

— Oui, vous avez raison, il vaut mieux parler à Varick, répondit Waythorn d'un ton las.

V

L'hiver s'avançait, et dans le monde on profitait de la cordialité de Waythorn à l'égard de Varick. Les maîtresses de maison, harassées de leurs efforts pour éviter des froissemens perpétuels, leur étaient reconnaissantes d'aplanir ainsi une difficulté sociale, et l'on tint Mrs Waythorn pour un modèle de tact et de bon goût. Quelques esprits caustiques ne purent résister à la plaisanterie de jeter Varick dans les bras de son ancienne femme; d'autres déclarèrent qu'il trouvait du sel à ces nouvelles relations. Mais la conduite de Mrs Waythorn demeurait irréprochable; elle n'évitait ni ne recherchait Varick, et Waythorn lui-même fut obligé de reconnaître qu'elle avait découvert la solution du problème social le plus récent.

Il n'avait d'ailleurs guère songé à ce problème en l'épousant et s'imaginait naïvement qu'une femme peut, comme un homme, rompre avec son passé. Mais il constatait à présent qu'Alice était liée au sien par des nœuds qui ne se pouvaient défaire et par les marques ineffaçables que lui avaient imprimées ses deux maris. Avec une ironie amère, Waythorn se compara à un membre de syndicat. Il avait plusieurs parts sur la personnalité de sa femme, et ses prédécesseurs étaient ses associés dans l'affaire. Si la passion avait été un des facteurs de cette transaction, il ne se serait pas senti aussi amoindri; mais le fait qu'Alice changeait de mari comme on change de domestique donnait à sa situation un cachet de médiocrité humiliante. Il aurait pu lui pardonner des fautes, des folies; il aurait admis qu'elle résistât à Haskett,

qu'elle cédât à Varick, mais il ne comprenait pas sa passivité et son tact constans. Elle lui rappelait le jongleur qui jongle avec des lames : seulement, cette fois, les lames étaient émoussées, et elle savait qu'elles ne la blesseraient jamais.

Puis, peu à peu, l'habitude revêtit sa sensibilité d'une enveloppe protectrice : s'il achetait la paix de son ménage par la perte de ses illusions, il attachait chaque jour plus de prix à cette paix et sacrifiait ses illusions avec moins de regrets. Il avait petit à petit accepté sa situation et ne s'indignait plus de ses rapports forcés avec Haskett et Varick, se contentant, comme d'une faible vengeance, de tourner la chose en ridicule. Il en arrivait même à se demander s'il ne valait pas mieux posséder le tiers d'une femme qui a appris par expérience à rendre son mari heureux, qu'une femme entière, forcément moins experte en cet art.

Car il le considérait bien comme un art, fait, ainsi que tous les autres, de concessions, d'éliminations, d'embellissemens, de lumières et d'ombres habilement ménagées. Sa femme était passée maîtresse en cet art, et il savait parfaitement à quelle école elle devait son talent.

Il cherchait même à remonter à la source de ses expériences, et à distinguer les diverses influences qui s'étaient combinées pour créer la joie de son foyer. Il comprenait que la nature commune de Haskett faisait apprécier à Alice la bonne éducation, tandis que le cynisme et les théories libérales de Varick sur le mariage lui avaient appris à aimer les vertus conjugales, de sorte que Waythorn se sentait redevable à ses prédécesseurs des différens avantages qui rendaient sa vie facile, sinon romanesque.

A partir de ce moment, il accepta tout, complètement et sans la moindre révolte. Il cessa de se satiriser lui-même, le temps calmant l'ironie de la situation, et la plaisanterie perdant son sel en même temps que son acuité. La vue du chapeau de Haskett dans l'antichambre ne le troublait même plus, et le chapeau s'y voyait fréquemment à présent, car il avait été jugé préférable que le père de Lily vînt rendre visite à sa fille au lieu de recevoir l'enfant dans sa maison meublée. Waythorn, consulté à ce sujet, avait accepté l'arrangement et fut même surpris de n'en être pas affecté. Haskett restait toujours d'une discrétion parfaite, et les quelques personnes qui le rencontraient dans

l'escalier ignoraient même qui il était. Waythorn ne savait pas si Alice le voyait souvent, mais lui-même se trouvait rarement devant lui.

Pourtant, une après-midi, il apprit, en rentrant, que le père de Lily l'attendait et il trouva dans la bibliothèque Haskett, comme toujours assis au bord d'une chaise. Waythorn lui était d'ailleure reconnaissant de son attitude réservée.

— J'espère que vous m'excuserez, monsieur Waythorn, dit Haskett en se levant. Je voulais voir Mrs Waythorn à propos de Lily, et votre domestique m'a prié de l'attendre ici.

— C'est tout naturel, répondit Waythorn se rappelant que la rupture d'un tuyau, le matin même, avait livré le salon aux ouvriers.

Il ouvrit son étui à cigares, et le tendit à Haskett ; ce dernier y prit un cigare, et ce simple fait parut resserrer davantage les relations de ces deux hommes.

La fin de cette journée de printemps ayant ramené un peu de fraîcheur, Waythorn invita Haskett à se rapprocher du feu. Il cherchait une excuse pour se retirer, et le laisser seul ; mais il était fatigué, il avait froid, et, après tout, le petit personnage insignifiant ne le gênait plus.

Tout en fumant, les deux hommes s'étaient laissé aller à une intimité presque inconsciente, quand la porte s'ouvrit brusquement, et Varick entra.

Waythorn se leva. C'était la première fois que Varick pénétrait dans sa maison, et l'étonnement de le voir, joint à l'inopportunité singulière de sa venue, fit renaître la sensibilité émoussée de Waythorn. Il regarda fixement son interlocuteur sans rien dire.

Varick paraissait trop préoccupé pour remarquer l'embarras du maître de maison.

— Mon cher ami, s'écria-t-il d'un ton plein d'expansion, je vous fais toutes mes excuses de fondre sur vous de cette manière ; mais il était trop tard pour vous joindre à votre bureau et j'ai pensé...

Il aperçut Haskett et s'arrêta en rougissant jusqu'à la racine de ses rares cheveux blonds. En un clin d'œil, il eut repris ses esprits, et salua légèrement. Haskett rendit le salut silencieusement, et Waythorn cherchait encore à retrouver l'usage de la parole lorsqu'un valet de pied entra, portant la table à thé.

Cette diversion fut d'un heureux effet sur les nerfs de Waythorn.

— Pourquoi diable apportez-vous cela ici? demanda-t-il sèchement.

— Je prie Monsieur de m'excuser, mais les plombiers travaillent encore dans le salon, et Mrs Waythorn a donné l'ordre de préparer le thé ici.

Le ton respectueux du domestique rappela Waythorn à la raison.

— Ah! très bien, dit-il avec résignation, — et le valet de pied se mit en devoir de déplier la table et d'y poser les accessoires indispensables du thé. Pendant le temps de ces préparatifs, les trois hommes restèrent debout, suivant machinalement des yeux les mouvemens du domestique. Waythorn, pour rompre le silence, demanda enfin à Varick :

— Puis-je vous offrir un cigare?

Waythorn chercha une allumette, mais n'en voyant pas, il alluma avec son propre cigare celui du nouveau venu. Haskett, un peu en arrière, restait tranquillement à sa place, regardant de temps en temps le feu de son cigare, et s'approchant quelquefois de la cheminée pour y secouer ses cendres.

Enfin le valet de pied se retira et Varick commença, sans attendre davantage :

— Si je pouvais vous dire deux mots de cette affaire...

— Parfaitement, bégaya Waythorn... dans la salle à manger...

Mais au moment où il mettait la main sur le bouton de la porte, elle s'ouvrit, livrant passage à Mrs Waythorn.

Alice s'avançait fraîche et souriante dans sa robe et son chapeau de ville, tandis que de son boa rejeté en arrière s'échappait un parfum subtil.

— Prendrons-nous le thé ici? demanda-t-elle ; puis elle aperçut Varick, et accentua son sourire, comme pour voiler par là son tressaillement de surprise.

— Tiens! comment allez-vous? dit-elle d'un ton dégagé.

Pendant qu'elle tendait la main à Varick, elle vit Haskett derrière lui. Son sourire se glaça un instant, pour reparaître bien vite, accompagné d'un regard oblique lancé à Waythorn.

— Comment allez-vous, monsieur Haskett? dit-elle, en lui donnant une poignée de main sensiblement moins cordiale.

Les trois hommes, fort gênés, restèrent debout devant elle. Varick, toujours le plus maître de lui, finit par se lancer dans une phrase explicative.

— Nous... j'avais à voir Waythorn un instant au sujet d'une affaire, balbutia-t-il en rougissant.

Haskett s'avança, avec son air habituel de doux entêtement :

— Je suis désolé de vous importuner, mais vous m'aviez fixé vous-même le rendez-vous à cinq heures, — et il indiquait avec résignation la pendule de la cheminée.

Alice dissipa la gêne générale avec son geste charmant d'aimable maîtresse de maison.

— Je suis navrée, dit-elle, je suis toujours en retard, mais il faisait si beau dehors !

Elle ôta ses gants, gracieuse et cherchant à se faire pardonner, répandant autour d'elle une atmosphère d'aise et de bien-être qui fit disparaître le ridicule de la situation.

— Mais avant de parler affaires, ajouta-t-elle gaiement, je suis sûre que vous avez tous besoin d'une tasse de thé.

Elle se laissa choir dans sa chaise basse près de la table à thé, et les deux visiteurs, attirés par son sourire, s'avancèrent pour prendre de ses mains les tasses qu'elle leur offrait.

Elle regarda Waythorn, qui s'approcha aussi, et prit la troisième tasse en riant.

EDITH WHARTON.

REVUE MUSICALE

Théatre de l'Opéra-Comique : *La Habanera*, drame lyrique en trois actes, paroles et musique de M. Raoul Laparra. — Théatre de l'Odéon : *Ramuntcho*, pièce en cinq actes, de Pierre Loti, musique de M. Gabriel Pierné. — Concerts Colonne : *Oméa*, de M. Arthur Coquard. — Concerts Chevillard : *Prométhée triomphant*, poème de M. Paul Reboux, musique de M. Reynaldo Hahn. — Mme Mysz-Gmeiner.

Dans une villa romaine est le titre de deux mélodies, ou *lieder*, de M. Raoul Laparra. L'une est dans le style d'un menuet ancien. L'autre, plus moderne, d'un charme subtil et pénétrant, chante, un peu comme en rêve, et sur des accords eux-mêmes chantans,

Quelque endroit où toujours
Soient les nuits très sereines
Et lumineux les jours,
. . . . . .
Un jardin, de l'espace
Calme, la douce odeur des pins sur la terrasse...

Sur la page de couverture, une main fraternelle a crayonné l'angle d'une pelouse, une allée bleuissant au clair de lune et, contre une charmille de buis, un hermès de marbre. Dessin, poésie et musique, c'est un coin des beaux lieux, — il n'en est pas de plus beaux au monde, — dont les deux frères, l'un peintre et l'autre musicien, furent les hôtes tour à tour. C'est la villa Médicis, « la Villa, » comme on dit là-bas entre Français de Rome ou Romains de France. C'est là qu'il y a trois ou quatre ans j'ai connu, et tout de suite reconnu pour un musicien dramatique, le jeune musicien de *la Habanera*.

Je le rencontrai d'abord chez un de ses camarades. On dînait gaiement dans l'atelier aux murs blancs de chaux, tendus çà et là de ces tapis de laine rugueuse que tissent les paysans de la Sabine. Des bougies, des lanternes de papier éclairaient le repas. On parla de tout, même de musique, et d'un opéra d'*Amphitryon*, d'après Molière. L'auteur avait commencé de l'écrire, l'été, dans une des îles de l'Archipel. Était-ce Naxos, ou Délos, je ne sais. Mais j'entends encore de poétiques récits : le premier abord de ces rives fameuses et l'accueil d'un vieillard saluant le jeune étranger par ces mots homériques : « Que font les rois et y a-t-il encore des guerres ? » Puis c'était le travail parmi les ruines éclatantes, et l'écritoire, le papier à musique posé sur le tambour écroulé d'une colonne de marbre. Je me souviens aussi d'une partie de chasse, en mer, et d'une mouette blessée à mort et sanglante, que ses compagnes escortaient de leur vol, pour la pousser, la sauver peut-être, avec le vent de leurs ailes.

De l'Italie autant que de la Grèce, je trouvais, dans les propos de l'artiste, et l'intelligence et l'amour. Il était de ceux, très rares, qui savent non seulement regarder, mais écouter Rome : car elle a, comme son visage, sa voix. Ainsi j'espérais beaucoup du jeune musicien et, sans rien connaître encore de son œuvre, il me plaisait d'imaginer ce que pourrait donner une sensibilité aussi vive, lorsque, au lieu de se traduire en paroles, elle s'exprimerait par les sons.

Je ne tardai guère à l'apprendre. Le jeune homme bientôt me pria de venir écouter un drame lyrique dont il avait écrit, sur un sujet espagnol, le poème et la partition. C'était au fond des jardins de l'Académie, en un pavillon retiré qu'on nomme San Gaetano. Nous avons passé là bien des heures, lisant et relisant ensemble cette *Habanera* qui tout de suite m'avait frappé. Heures brillantes du jour, surtout de certaines après-midi de dimanche, où les rumeurs d'une foule italienne, allant et venant sous la fenêtre, se mêlaient à la vie populaire de l'Espagne évoquée par les sons ; heures étrangement silencieuses des minuits romains, où le sombre éclat de cette musique paraissait plus sombre encore. L'œuvre peu à peu me devenait familière. J'en goûtais chaque fois davantage la force et le relief, la couleur et la vie. Aussi, réalisée au théâtre, ne m'a-t-elle point surpris. Elle m'a déçu moins encore, et je n'ai fait que sentir mieux, éprouvées par le temps et plus sûres, les raisons que j'ai de l'aimer.

Rien n'est moins que ce drame, sommaire et vigoureux, une pièce bien agencée et selon les règles. L'action et la passion concentrée y tiennent lieu de métier. Même il y règne un ton général, un parti

pris de tristesse, d'horreur, — sans parler de la violence, — qui ne saurait plaire aux amateurs d'un art seulement agréable, du théâtre où tout s'arrange et des histoires qui finissent bien.

Celle-ci commence très mal, et tout de suite. A Burgos, ou aux environs, dans un vieux palais en masure changé, vivent des paysans : le père, aveugle, et ses deux fils, Ramon et Pedro. Pedro, le plus jeune, aime Pilar, qui l'aime. Ils se marient ce soir. Mais, pour la fiancée de son frère, Ramon est possédé lui aussi d'un secret et furieux amour. Tandis que, pour fêter les épousailles, on chante, on danse au dehors, il reste à se dévorer le cœur, fixant un œil farouche sur le couteau dont il a résolu de se tuer. Bientôt survient Pilar, joyeuse, avec son *novio*. Leurs propos, leurs baisers, ont vite achevé d'exaspérer Ramon et changé son dessein. Demeuré seul avec Pedro, il s'emporte, s'affole, et c'est entre les épaules de son frère qu'il plante le couteau. Déjà, toujours au dehors, s'entendent les premières mesures d'une *habanera*. Elles accompagnent l'agonie et la malédiction du mourant. « Si dans un an, » râle-t-il, « tu n'as pas avoué ton crime, alors, aux sons de cette même *habanera*, tu me verras revenir et je prendrai Pilar avec moi dans ma tombe. » Il expire, et Ramon se cache. Soudain rentre la jeune fille, étonnée que Pedro ne l'ait point suivie. A ses cris, on accourt, on appelle Ramon et, devant le cadavre, l'aveugle arrache au meurtrier, que nul ne soupçonne, le serment de venger le mort. Voilà le premier acte. C'est le plus gai.

Le second est le plus original, et saisissant. Un an moins un jour a passé depuis le crime. Le soir, dans le patio que bleuit la lune d'automne, on se souvient, on pleure. Auprès d'un brasero, l'aveugle est assis entre Pilar et Ramon, fiancés à présent, et qui, demain, porteront les fleurs d'anniversaire à la tombe de Pedro. Un peu plus loin, des voisins, des amis, forment des groupes sombres et parlent tout bas du mort. Le moindre bruit, un souffle, trouble Ramon et l'épouvante. Voici que des plaintes, puis des coups à la porte redoublent sa terreur. On ouvre, malgré lui. Ce sont trois vieux mendians, aveugles aussi et joueurs de guitare. On les accueille, on leur donne à manger et, quand ils ont vidé leurs écuelles, pour prix de l'aumône, peut-être aussi pour rompre le funèbre sortilège de la nuit, filles et garçons demandent à grands cris une danse. « Une *jota !* Une aragonaise ! » — « Non, répond l'un des pauvres, une *habanera*. » A peine l'attaquent-ils, que le fantôme de Pedro paraît. Doucement entraîné par Pilar, qui veut le calmer, le guérir, Ramon a beau se débattre, il danse, il danse éperdument sous le regard du spectre à lui seul visible, sous

son mauvais rire, sous sa menace atroce et son ordre renouvelé de tout dire avant le soir de demain.

Troisième acte : ce soir-là, dans le cimetière et sur la tombe où Pilar a voulu venir demander au mort indulgence et bénédiction pour son nouvel amour. Mais tandis que la douceur des lieux la pénètre, Ramon, lui, n'en ressent que l'effroi. Les prières, les chants qui la charment, le torturent. Jusque dans le psaume des trépassés il retrouve le rythme vengeur et la mélodie implacable. La nuit vient. Il veut, il va crier son crime et son remords. L'aveu s'étrangle dans sa gorge. Cependant Pilar s'incline, gagnée par une étrange langueur, et sur la dalle funèbre elle s'endort à jamais, tandis que, pour jamais aussi, la raison perdue et les yeux fous, Ramon s'éloigne en balbutiant des lambeaux de la *habanera*.

Musicien dramatique, avons-nous dit, voilà ce qu'est avant tout le musicien de ce drame. Il est cela d'instinct et de nature. Il l'est sans effort, sans recherche comme sans relâche, et le premier acte de son œuvre en donne tout de suite un témoignage éclatant. Une vie intense, — excusez l'apparente contradiction des termes, — anime toute cette histoire de mort. Et cette vie n'a jamais rien de factice, je dirais, si je 'osais, de « plaqué. » La musique ne la surajoute point, après coup, au drame. Celui-ci plutôt semblerait, tellement la musique s'y adapte, y adhère, avoir été conçu, être né sous la forme ou sous les espèces musicales. Il n'est pas une rencontre, même insignifiante, où les deux élémens se trahissent l'un l'autre, ou seulement se contrarient. Pas une fois il n'arrive que la musique altère, esquive la vérité. Mais ne pouvant, ne devant pas interrompre l'action, qui l'entraîne elle-même à sa suite, ce qu'elle perd en étendue, elle le regagne en profondeur. Elle court, sans doute, mais ce n'est point à la surface. Et puis, véridique, rapide, elle est variée aussi. D'un bout à l'autre du premier acte, tout se précipite; mais par les mouvemens, par les rythmes, tout se renouvelle. Tout se meut dans l'espace et tout change dans la durée. Une chose surtout, une chose de théâtre, était malaisée à faire, et le compositeur y a brillamment réussi. Sans monotonie et sans disparate, il a su, pendant un acte presque entier, projeter en quelque sorte le drame visible sur un fond de musique extérieure qui s'y rapporte et s'y soumet. Je sais même un endroit où le brusque passage de l'un de ces deux élémens, ou de l'une de ces deux valeurs, à l'autre, produit un grand effet. Enragé d'entendre les bruits joyeux du dehors, et pour ne les entendre plus, Ramon a fermé rudement la fenêtre. Alors et tout d'un coup, à ces bruits qui de loin ne nous paraissaient guère

en effet que des bruits, l'orchestre, c'est-à-dire la musique véritable, riposte par une rauque attaque, et bientôt la voix de Ramon, qui se taisait, commence de chanter. Le contraste est saisissant. Il nous jette, encore une fois, d'un ordre sonore dans un autre, un tout autre, et de ce que la vie a de plus extérieur en ce qu'elle a de plus profond. Mais presque partout ailleurs, avec une mesure parfaite et suivant un juste rapport, les deux forces se combinent et la musique se partage entre le décor et l'action. C'est le cas dans la dernière scène du premier acte. Là se mêlent, en un puissant raccourci, les traits et les touches rapides : les plaintes, les sanglots, la psalmodie funéraire des femmes et même le cri d'un petit enfant. Impossible de mieux conclure, plus vite et plus fort, un acte comme celui-là, vivant exemple de ce que souvent on nomme, d'un vilain nom d'ailleurs, le dynamisme des sons.

Leur beauté statique, c'est-à-dire immobile, apparaît en certaines haltes de ce drame, qui parfois s'arrête et se repose : pendant une bonne partie du second acte et au commencement du dernier. Mais ailleurs même, partout ailleurs qu'en ces relâches heureuses, il ne me semble pas, comme à d'autres, que par le musicien de *la Habanera*, — je ne parle plus du musicien dramatique, mais du musicien tout court, — la musique jamais ait été sacrifiée. Seulement elle consiste en des élémens peu nombreux, simples, choisis, et le plus grand mal que depuis trop longtemps nous fasse une autre, oh ! tout autre musique, c'est de nous rendre insensibles, que dis-je ! réfractaires à cette musique-là. Pour qu'il y ait musique, on ne devrait jamais l'oublier, il suffit parfois de peu de sons. Mais on traite aujourd'hui cette vérité de mensonge. La recherche, la complication, l'embarras, nous ont ôté le goût et jusqu'au sentiment de la sobriété et de la concision éclatante. Or, c'est peut-être par ces deux derniers mots que se définirait le mieux la musique de *la Habanera*.

Musicale toujours, elle l'est de toutes les manières, excepté la manière obscure, alambiquée et prétentieuse ; hormis aussi la manière triviale, et même pire, que dans un tel sujet on pouvait redouter. Et puis, encore une fois, tout n'est point en abrégé dans cette musique-là. Il arrive qu'elle se développe et se déploie : d'abord au premier acte, dans un monologue de Ramon commençant par ces mots : « *Et c'est à moi que l'on dit : Chante !* » Il est fait, ce morceau, d'un thème bref et très caractérisé par le rythme, par l'appui, la pesée d'une note sur une autre note, celle-ci tantôt plus basse et tantôt plus haute d'un ou deux degrés. Ce n'est qu'un accent, qu'un *ictus*. Mais bientôt

il se fortifie et s'étend. Par son propre mouvement ou par un mouvement contraire, il s'imite lui-même, il se multiplie, et gagnant de proche en proche, il arrive à soulever comme avec un levier de fer, non seulement la voix et l'âme de l'infortuné Ramon, mais l'orchestre même et toute la masse sonore.

Quant au second acte, la musique le remplit, du commencement à la fin, de sa libre effusion. Rien ne s'y attarde, mais rien non plus ne s'y presse ou ne s'y bouscule. C'est une chose tout à fait belle et d'une beauté qui dure, que la triste veillée où se répondent les regrets de Pilar et les remords de Ramon. Traînante et partagée entre les deux voix et l'orchestre, la mélodie a l'air de se blesser, de se briser à chaque note, à des syncopes, à des retards, à des dissonances chromatiques, enfin aux mille obstacles de son nocturne et funèbre chemin. Elle gémit et tout gémit avec elle : les rythmes, les intervalles et les sonorités, le cor anglais éperdu, la harpe aux sons perlés comme des larmes et le violoncelle en sanglots.

Très musical encore, tout ce qui suit : le *scherzo* lugubre qui sert d'annonce et d'escorte aux trois étranges passans. Toujours la voix dolente du spectre, une voix d'agonie, se mêle à leurs voix. Puis c'est une petite marche, trottinante et sinistre, tout cela faible, grêle, tremblant, et là-haut, par-dessus le concert plus que mélancolique, dominant les complaintes de ténèbres, de misère et de mort, je ne sais quelles notes obstinées, pour sauvegarder la tonalité bizarre, inquiétante, et pour entretenir la sensation du mystère, du malaise et de la peur.

Cette sensation, il semble que la *habanera* dansée à la fin de l'acte ne dure si longtemps, monotone à dessein et comme éternelle, qu'afin de la prolonger elle-même à l'infini. Je dis : monotone, mais j'ai tort. Il s'en faut que la *habanera* le soit ici. Lente, balancée avec je ne sais quelle morne élégance, elle se déroule, il est vrai, sur un rythme toujours le même. Mais elle est traversée à chaque instant par un tragique dialogue, tantôt entre le meurtrier et le mort, tantôt entre Pilar apaisante, amoureuse, et Ramon terrifié. Des modulations majeures et mineures, éclatantes et sombres, passent tour à tour, avec des répliques de tendresse ou d'épouvante, sur le fond de la tonalité, du thème et des harmonies. Ainsi la danse ondule, capricieuse, et mêle en sa beauté chatoyante un peu de lumière avec beaucoup de nuit.

Enfin, au dernier acte même, la musique est fort loin de se laisser étrangler par le drame. J'en atteste la rêverie élégiaque de Pilar sur la

tombe de Pedro, la mélancolie et la paix, le souvenir et l'espérance qui s'unissent dans ce chant encore triste, mais déjà consolé. Annoncée par un court prélude avant le lever du rideau, l'expression de cette cantilène est si juste, qu'elle se vérifie en quelque sorte aussitôt le rideau levé, et que ce que nous voyons encore à peine confirme et couronne tout de suite ce que nous venons d'entendre. Très calme et tout unie, de tonalité pure et blanche, la mélodie se développe, à la fois lente et restreinte en son cours. Sans accidens comme sans écarts, ne se composant que de notes graves d'abord et toujours prochaines, elle s'enferme et se recueille entre des accords à demi religieux. Un seul instant, elle s'égaie et rit, sur un rythme à cinq temps, avec des sonorités légères et qui tintent. Mais déjà nous retombons dans l'angoisse et l'horreur. Voici le retour suprême de la *habanera*. Imprécise et prochaine, plutôt que réellement présente, elle flotte partout, elle devient l'âme et la voix des choses, de la terre et du soir, des pierres et des croix. Elle rôde autour de Ramon avant de l'assaillir et de le posséder pour jamais. Elle se cache, mais se reconnaît pourtant, agrandie et dilatée, jusque dans les chants liturgiques sur lesquels Pilar essaie encore de poser quelques notes d'une exquise, hélas! et vaine douceur. Mélodies, harmonies, même un semblant de *leitmotiv*, en vérité si tout cela n'est pas de la musique, de la plus simple, mais de la plus émouvante, je ne sais vraiment pas où nous trouverons de la musique aujourd'hui.

Nous avons analysé des pages. On pourrait citer même des lignes, des mesures, parfois moins encore, et regarder passer, sur cette œuvre changeante, les ombres et les rayons. Le premier acte abonde en savoureux détails. C'est l'adjuration amoureuse de Pedro à Pilar, très brève, très chaude, et qui monte par élans ou par bonds jusqu'au paroxysme sonore. C'est, au courant du dialogue, mainte allusion vive et pittoresque de l'orchestre à ce que disent ou nomment les voix. Entre autres indications de l'auteur, la partition porte celle-ci : « Dans un moment de douceur, une note dont on n'enflera pas le sens, une parole justement dite protégera le caractère concentré de l'œuvre. » De pareils momens, de douceur ou de violence, ne sont pas rares. Un son, rien qu'un, mis à sa place, comme un mot, avec ce mot surtout, n'aura pas moins que lui de pouvoir. Une note unique et très haute, de flûte peut-être, donne la dernière touche au funèbre tableau sur lequel s'achève le premier acte. Au second, les effets du même genre ne manquent pas. « *Un an déjà, Pilar!* » et le pâle rayon sonore tombe tout entier sur ce nom. « *Oh! comme le temps passe!* » L'accent

rythmique, appuyant sur le dernier mot, le souligne et le prolonge. Une inflexion de la voix, et de la voix nue, à peine ou point accompagnée, prend ainsi des résonances profondes. « *Je ne vois que la nuit!* » Cette simple réplique de Pilar à Ramon, et qui voudrait l'apaiser, le trouble davantage au contraire, portant en soi tout le mystère et l'effroi du dehors. Enfin je songe à l'entrée des mendians aveugles. « *Trois vieux*, » murmure le serviteur qui les guide, et ces deux mots, quand ils tombaient, tremblans, dans le silence de nos veillées romaines, je me rappelle toujours quelle inquiétude, quelle détresse était en eux.

Détails, dira-t-on peut-être, mais détails précieux et qui méritaient d'être recueillis. C'est par eux que le drame, très accusé, très concret, s'enveloppe et s'estompe. Ils créent une atmosphère autour de lui et, derrière lui, des lointains. Aussi bien la musique de M. Laparra, sous des dehors éclatans, est quelquefois profonde. Sans jamais cesser d'être celle de la situation, du sentiment ou des personnages, il arrive qu'elle dépasse tout cela. Elle est avec intensité, mais à certains momens elle représente, elle signifie, elle suggère. Taine alors y aurait reconnu la généralité du caractère, un des traits principaux de la véritable beauté. Musique d'Espagne assurément, d'une âpre, sombre et rude Espagne, aussi authentique et plus nouvelle que l'autre, la brillante et la voluptueuse, cette musique est plus que d'un pays et d'une race : elle est de partout, de tous, et sous la couleur locale, elle montre des traits d'humanité. Le chant de Pilar, au début du troisième acte, respire la paix de la tombe et l'éternel repos. La musique du second tableau tout entier nous emmène, bien au delà du drame particulier, dans le vague et le lointain du mystère, de la mélancolie sans objet et de l'angoisse sans cause. Au lever du rideau surtout, il semble que la plainte funèbre ne commence pas, mais qu'elle est déjà commencée, que depuis longtemps, depuis toujours elle dure et que jamais elle ne cessera. On dirait qu'elle arrive de très loin, non seulement du fond des âges, mais de l'extrémité de la terre, et qu'elle est infinie dans l'espace comme dans la durée. Ici la musique atteint à l'expression du sentiment anonyme, universel, supérieur à tout ce qui le détermine et le personnifie. Elle est la musique par excellence, la musique en soi, qui saisit l'essence même des choses et nous la révèle, dans sa profondeur et dans sa pureté.

Des trois interprètes de *la Habanera*, le principal n'est peut-être pas le meilleur. M. Séveilhac, un baryton qui débutait par le rôle

de Ramon, a de l'intelligence et de l'action dramatique. Mais sa voix est sourde, en dedans, et sa diction manque de relief et de vigueur. Au contraire, il y a de la franchise et de la lumière dans la voix de Mlle Demellier (Pilar) et, comme toujours, en celle de M. Salignac, un accent douloureux et qui mord.

Quant à l'orchestre, la partition nous avertit que « toute mollesse devra s'en écarter. Dans la force, les accens y seront observés avec l'énergie de la danse, qui semble contenir tout le tempérament espagnol. En ce sens, l'exagération ne sera point un défaut et contribuera même à la vérité du caractère.

« Éviter de traîner, même aux mouvemens lents, afin de conserver à l'ensemble une sève toujours en marche, car l'Espagne possède, jusque dans le calme et au plus ardent degré, la vie. »

Voilà ce que le compositeur demandait à l'orchestre. Dirigé par M. Ruhlmann, l'orchestre le lui a donné.

Et M. Albert Carré lui donna sans doute encore plus qu'il ne pouvait attendre, en fait de représentation colorée et plastique. Le patio nocturne du second acte est un chef-d'œuvre de réalisme et de rêve, d'imagination et de vérité.

« *Chez les Basques heureux,* » dit Pilar à Ramon, rêvant d'aller avec lui, très loin, cacher leurs tristes amours. Les Basques ne sont pas toujours si heureux que cela. Passant du livre au théâtre, le *Ramuntcho* de Pierre Loti vient d'en faire l'expérience. Mais, de tout ce qu'a perdu le délicieux chef-d'œuvre à ce difficile passage : poésie et couleur, sentimens et sensations, la musique du moins a sauvé quelque chose. Il s'en faut réjouir.

Vous n'êtes pas sans ignorer que le mélodrame moderne (le drame où la musique intervient) a son origine dans ce que les Grecs appelaient la *paracatalogé*, c'est-à-dire la récitation parlée sur un accompagnement instrumental et mêlée à des morceaux de chant. Aristote s'est demandé pourquoi ce genre a quelque chose de tragique. « Est-ce à cause de l'anomalie ? En effet, le pathétique est irrégulier de sa nature, tant dans l'excès du bonheur que dans le malheur extrême. » Et M. Gevaert, commentant Aristote, ajoute fort bien : « La transition périodique du chant à la parole et de la parole au chant a le pouvoir de remuer la fibre tragique à cause de l'inégalité des perceptions sensorielles, inégalité résultant du mélange des divers moyens d'expression : d'une part succession alternative des intonations indéterminées de la voix parlée et des intonations réglées de la voix chantée ; d'autre

part, emploi simultané du langage artificiel des instrumens et du langage naturel de l'être humain(1). »

Voilà de judicieuses raisons, tirées apparemment de la nature, et par où d'ailleurs un autre genre que le mélodrame, et qui passe aujourd'hui pour le moins naturel de tous, l'opéra-comique, se pourrait aussi justifier. Quoi qu'il en soit, le mélodrame est un genre difficile, au moins pour l'auditeur, contraint, à de certains momens, de se partager entre deux élémens qui le sollicitent ensemble, et chacun à sa façon. Mais c'est un embarras d'où le public se tire d'ordinaire en n'écoutant pas la musique. Tel fut le cas et le malheur, à l'origine, de l'admirable *Arlésienne*, aujourd'hui glorieuse et même populaire. J'entends encore Alphonse Daudet rappelant cette morne indifférence d'autrefois. « Bizet et moi, disait-il, nous avions le sentiment de nous noyer, avec des colliers de pierreries autour du cou. » Le soir au moins de la répétition générale de *Ramuntcho*, le public a fait à la musique de M. Pierné l'honneur de l'écouter aussi peu que celle de Bizet. Et cela n'est pas de trop mauvais augure.

Il n'y a pas une contrée en France plus digne d'inspirer un musicien que la mélodieuse « Euskarie. » Aucune de nos provinces n'est plus riche de chants plus originaux et plus colorés. Les Basques font une place à la musique, à leur musique, dans leurs fêtes et leurs jeux, dans les cérémonies et jusque dans les moindres démarches de leur vie de chaque jour. Leurs cantiques d'église ont une étrange et souvent amère saveur. Autour du foyer, l'hiver, l'été sur la place du village, des rapsodes populaires improvisent en se répondant. Ramuntcho, revenant au pays, chantait « une de ces plaintives chansons des vieux temps qui se transmettent au fond des campagnes perdues, et sa naïve voix s'en allait dans la brume ou la pluie, parmi les branches mouillées des chênes. » Pendant la partie de pelote, debout contre le fronton de pierre, le marqueur ne se contente pas d'appeler et d'inscrire les coups : il les chante et les module longuement, d'une traînante voix. Le soir enfin, si vous suivez le cours de la rivière ou la pente du vallon, vous entendrez peut-être monter des eaux ou descendre de la montagne l'étrange mélopée nationale, le cri plaintif et sauvage de l'*irrintzina*.

Ces élémens nombreux, et précieux, M. Charles Bordes, qui les connaît mieux que personne, les employa naguère dans sa *Rapsodie basque* et dans un opéra malheureusement inédit, *Les trois vagues*. Au

(1) F. A. Gevaert et J. C. Vollgraff, *Les Problèmes musicaux d'Aristote*.

contraire, en ses *Pêcheurs de Saint-Jean*, bien que ce Saint-Jean fût de Luz, M. Widor s'en est abstenu. M. Pierné, mieux inspiré, n'a presque pas cherché pour sa musique d'autre fond ou d'autre trame.

Nous disons : presque pas. Çà et là nous sentons en effet poindre et fleurir une mélodie où se reconnaît l'invention personnelle et délicate du musicien. Par exemple, ce sont les cantilènes, pleines de tendresse et de pureté, qui flottent la nuit sur le jardin de Gracieuse. C'est le premier thème, expressif et si fort dans sa concision, qui marque d'un signe douloureux la chambre où la mère de Ramuntcho va mourir. C'est la musique aussi, passionnée encore, mais d'une passion désormais contenue et soumise, qui remplit, au lever du rideau, le blanc parloir, encore vide, du couvent d'Amezqueta. Mais ces mélodies, qui sont bien siennes, le compositeur a su les ajuster et les assortir aux mélodies empruntées et transcrites. Il leur a donné comme un air de famille, un goût de terroir, en sorte que, mêlées avec les autres, elles n'étonnent et ne détonnent jamais.

Les autres, et celles-ci mêmes, toutes enfin, qu'elles soient les bienvenues. Premièrement, parce qu'elles sont mélodies, parce qu'elles consistent dans cet élément initial et trop rare aujourd'hui : la succession des notes et non leur combinaison, une seule ligne au lieu de lignes associées. Leur valeur ou leur beauté, de forme ou de sentiment, n'en est pas moindre. Parmi ces thèmes populaires, très peu sont indifférens, presque tous ont du caractère. Il y en a de sombres comme ce peuple basque vêtu de noir, toujours grave, un peu triste et souvent silencieux, qui même à sa gaieté mêle quelque rudesse avec beaucoup de mélancolie. Il y en a de naïfs et dont le charme est fait, à certains momens, de je ne sais quel enfantillage innocent. Et puis quelle fraîcheur, quel repos nous vient de cette musique naturelle, après tant de musique fabriquée et factice ! de cet art primitif, après tant d'œuvres que produit en notre temps un art de civilisation raffinée et presque décadente !

Avec cela, ces élémens primordiaux et très simples, le musicien a su les faire entrer dans l'ordre et comme dans le cercle supérieur de la véritable musique. Ouvrier ingénieux, il a disposé, travaillé, paré, sans la dénaturer jamais, la matière sonore qui s'offrait à lui. Il en a tiré tout ce qu'elle contenait en germe et comme en puissance, harmonisant les thèmes, les colorant par les timbres, les développant quelquefois, habile à dégager, ne fût-ce que du rythme à cinq temps, fort commun dans la musique basque, des propriétés nouvelles et des effets, des élans inconnus.

« Il y en a, » disait Racine, à propos de sa *Bérénice*, et pour la défendre, « il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien. » M. Pierné compte parmi les trois ou quatre musiciens de France capables de faire ainsi. Fidèle au précepte de la sagesse antique, loin de verser à plein sac, il sème d'une main non point avare, mais légère. En cette partition de *Ramuntcho*, que l'art consiste dans l'invention ou dans l'arrangement, l'art est toujours sobre, et cela est délicieux. Nous voilà loin, avec cette œuvre limpide et brillante, de tant d'œuvres épaisses, pâteuses, de celles où Gounod disait que la cuiller tient debout. Elle vit de peu, cette musique. Et pourtant, elle est vivante. A tout, avec des riens, elle donne la vie. En quelques mesures chantantes, elle décrit ou résume une scène d'amour. Qu'un moustique ait mordu la lèvre de Gracieuse et que la lèvre de Ramuntcho la guérisse, pour exprimer la grâce, et le trouble aussi, de ce muet épisode, il suffira qu'un violon bourdonne comme l'insecte, et que deux ou trois accords, très graves, presque solennels, se posent comme le baiser. On citerait bien des exemples encore. Sans même parler de l'ouverture, des préludes et des entr'actes, il n'est pas jusqu'à la « musique de scène » où l'on ne trouve à tout moment une indication, un rappel mélodique, une suite d'harmonies, un de ces détails enfin qui sont à peine quelque chose, mais quelque chose pourtant qui vous touche, vous pénètre et demeure en vous.

Mais puisque au théâtre on n'écoute pas cette musique, nous l'emporterons, quand ce sera l'été, au pays d'où elle vient, d'où elle est, et qu'elle chante. Là, dans la maison blanche, aux volets bruns, que précède, à la mode basque, un atrium de platanes, le soir, quand l'ombre de la Rhune descendra sur les champs de maïs, nous relirons le roman et la partition tour à tour, et de la vérité, de la beauté de l'un et de l'autre, les choses prochaines témoigneront.

Le sujet de *Prométhée* est dans l'air. Sous le nom d'*Oméa* (celui de l'héroïne, de la consolatrice), M. Arthur Coquard a traité — par à peu près et la transportant en Perse — la légende du Titan généreux et puni. M. Colonne a fait entendre dernièrement, par la voix de Mlle Grandjean et de M. Muratore, le dernier acte de ce drame lyrique inédit. Nous devons croire que c'est le plus beau, puisque l'auteur l'a choisi, comptant qu'il nous donnerait l'idée et le désir du reste.

Un second *Prométhée*, un *Prométhée triomphant*, et ressemblant

davantage au véritable, fut chanté par M. Delmas et quelques autres artistes de moindre importance, tous accompagnés de l'orchestre Chevillard, qui, cette année, à cause d'une regrettable indisposition de son chef ordinaire, a passé de mains en mains. Nous avons vu celles de M. Rabaud conduire avec noblesse, avec fermeté, la symphonie en *ut* mineur d'abord, puis la cantate, ou le poème lyrique, de MM. Paul Reboux et Reynaldo Hahn. Le sujet de *Prométhée* est de beaucoup le cadre le plus vaste que le musicien délicat des *Chansons grises* et des *Études latines*, le compositeur dramatique, moins heureux, de la *Carmélite*, ait encore essayé de remplir. Il ne l'a pas, tant s'en faut, laissé vide. L'œuvre se joue d'une seule traite, un peu longue, et tout d'une haleine, un peu courte. Quelques parties faiblissent, ou se dérobent, et la fin est lente à finir. Mais plusieurs pages ont une élégance très noble; d'autres, une héroïque mélancolie; d'autres enfin ne sont pas éloignées d'atteindre à la véritable grandeur. Et dans les rythmes et dans les timbres, dans la disposition aussi des voix, on signalerait plus d'une trouvaille pittoresque et d'un effet heureux.

L'exécution chorale de *Prométhée triomphant* a été quelque chose de tout simplement horrible. M. Delmas a chanté Jupiter d'une voix et dans un style olympien. J'ai moins aimé les autres dieux et les déesses. Aussi bien, depuis trop longtemps, — et les séances du Conservatoire surtout ne manquent jamais d'en fournir la preuve, — il n'y a plus de chanteurs de concert, et de chanteuses pas davantage. Dès que la scène, l'action, le geste manquent à la plupart des artistes, dès qu'il ne leur reste que la musique, il ne leur reste plus rien.

Je me trompe : une cantatrice de concert existe encore. Mme Mysz-Gmeiner a passé de nouveau parmi nous. Oh ! le mélodieux, presque lumineux passage ! « *Höre ich das Licht?* » s'écrie Tristan. En écoutant cette voix et ce chant, on croit entendre la lumière. Il n'y a rien de pareil aujourd'hui dans le royaume où demeurent, comme disait Hoffmann, les enchantemens célestes des sons.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Nous approchons des vacances de Pâques, qui sont des jours de sécurité pour le ministère. C'est pourquoi ceux qui sont le plus pressés de le renverser, parce qu'ils ont l'espoir plus ou moins fondé de le remplacer, lui ont livré depuis quelques jours des assauts multipliés. Mais leur maladresse a été pour le moins égale à leur impatience, et le ministère s'en est trouvé consolidé, au lieu d'en être ébranlé. Consolidé est peut-être un mot excessif; nous ne croyons pas le ministère bien solide; il règne contre lui, au Palais-Bourbon, une mauvaise humeur presque générale. Malgré cela, lorsque derrière M. Clemenceau la majorité voit rôder M. Combes, ou M. Berteaux, prêts à profiter de sa chute, elle se reforme et se resserre autour de lui. M. Clemenceau est heureux d'avoir de pareils adversaires. Qu'ils se montrent, et le voilà remis en selle.

M. Combes n'est plus jeune : il estime n'avoir pas le temps d'attendre. Lorsqu'il a quitté le pouvoir, sentant bien que le pouvoir allait le quitter, on a cru être débarrassé de lui pour toujours. Son gouvernement avait jeté du déshonneur sur la République en ouvrant l'armée à la délation. Il avait notoirement affaibli la défense nationale sur terre et sur mer. Il avait mis le désordre et la désorganisation partout. Jamais l'anarchie n'avait été plus menaçante, et jamais non plus les divisions du pays n'avaient été plus profondes. Ce régime à toute outrance avait fini par s'épuiser sous ses propres excès, et M. Combes avait disparu. Mais on se rappelle qu'au moment même de disparaître, il avait essayé de prendre à l'égard de ses successeurs un rôle de conseiller et de protecteur. Ébloui lui-même par le succès inespéré, et assurément injustifié, de sa carrière politique, il prétendait, même dans sa retraite, exercer sur le gouvernement une influence durable : seulement. il eut le tort de le laisser trop voir, et

ses prétentions provoquèrent une sorte de révolte. M. Combes fut remis à sa place naturelle, qui est modeste, et on commença même à l'oublier. Lui, toutefois, ne s'oubliait pas. Il n'a pas renoncé à ressaisir la direction de nos affaires; il se considère comme un sauveur en disponibilité, qui a eu besoin de prendre un peu de repos, mais qui en a pris assez et qui est maintenant à la disposition de son pays. On l'a vu se remuer et s'agiter beaucoup dans les couloirs du Sénat. Il lui fallait une occasion : il a cru la trouver en dénonçant les scandales qui, disait-il, s'étaient produits dans la liquidation des biens congréganistes. Il pleurait de tendresse en songeant aux vieux moines qui se voyaient privés de leur pain quotidien, et qui peut-être, par suite d'un déplorable malentendu, l'accusaient de leur misère! En conséquence, il provoqua la réunion d'une commission d'enquête, dont on le nomma président. Il avait attaché le grelot; il était résolu à le faire sonner. Le tour était bien joué. Si M. Combes avait été sage, il s'en serait tenu là, au moins pour quelque temps; mais se rappelant avec quelle rapidité il avait naguère parcouru en triomphateur toute l'arène politique, il a voulu une fois de plus brûler les étapes.

En prenant un jour possession de la présidence de son groupe, qui est, numériquement, le plus considérable du Sénat, il a prononcé un discours destiné à faire sensation. Il y célébrait la vertu politique de l'ancien bloc radical-socialiste. D'où vient, s'est-il demandé, que l'action parlementaire, si féconde naguère, est devenue déplorablement stérile? Cela vient de ce que le bloc a changé de caractère, ou plutôt de ce qu'il n'existe plus. Il se dressait autrefois, rude et abrupt comme Gibraltar : aujourd'hui l'imposant rocher s'est abaissé, il s'est aplani et tout le monde passe par-dessus lui. On a vu entrer peu à peu dans la majorité gouvernementale des élémens du plus mauvais aloi, des progressistes et même, à des intermittences à la vérité plus rares, des conservateurs. Si cela durait, la République serait bientôt perdue, puisque M. Combes ne pourrait plus la gouverner. Il n'est que temps de conjurer un si grand péril, en procédant à l'épuration d'une majorité composite où M. Combes lui-même commence à ne plus reconnaître les siens et craint de les voir lui échapper. Telle est la thèse qu'il a développée sans aucun ménagement de forme, car il ignore l'art des nuances. Son discours a été remarqué; les journaux l'ont reproduit et commenté; mais au bout de huit jours, on n'y pensait déjà plus, car tout s'oublie vite en France. Aussi M. Combes a-t-il jugé à propos de se répéter, et il a choisi pour cela, avec une rare inconvenance, une occasion où tout le monde aurait dû mettre pour

un moment de côté ce qui divise les républicains, et même les autres. Les amis de M. Brisson avaient voulu fêter sa quinzième élection à la présidence de la Chambre des députés. Les fêtes de ce genre comportent inévitablement un banquet et des discours. M. Combes y a été invité et y a pris la parole. On peut n'être pas d'accord avec M. Brisson en politique, et tel a été bien souvent notre cas. Lorsqu'on a donné à sa candidature à la présidence un caractère politique, nous avons dû lui en opposer une autre. Mais la vérité nous oblige à reconnaître, et nous le faisons volontiers, que M. Brisson est professionnellement un bon président : il apporte dans une tâche difficile du tact, de la dignité, de l'autorité, de l'impartialité. Aussi la manifestation de ses amis à propos du quinzième anniversaire de son élection ne pouvait-elle déplaire à personne, à la condition de garder le caractère que M. Brisson lui-même avait toujours montré sur son fauteuil présidentiel. Peut-être en aurait-il été ainsi sans M. Combes ; mais M. Combes était là, et il n'a pas manqué d'en profiter pour prononcer un certain nombre d'excommunications.

Voici le passage le plus significatif de son discours. — « J'ai déjà dit, en conseiller désintéressé de mon parti, parlant et agissant en toute occasion sous l'empire dominant de la reconnaissance sans borne que je lui dois pour l'appui continu qu'il m'a donné dans l'accomplissement des réformes les plus considérables, oui, mes amis, j'ai dit, mais je tiens à redire que la raison des choses, non moins que l'intérêt supérieur de la République, exige la formation de deux partis bien tranchés au sein de la représentation nationale, à l'imitation de ce qui existe dans le corps électoral : le parti des républicains avancés, des républicains de gauche, et le parti des républicains progressistes ou libéraux, qui ont avec eux et derrière eux les autres conservateurs de nuances diverses, partout où ces derniers ne sont pas les plus forts. Il n'y a là rien qui soit offensant pour qui que ce soit, rien qui ne soit conforme à la logique et à la vérité des faits. J'ai conscience, en soutenant cette doctrine, de répondre au désir du pays républicain et, je le crois aussi, au sentiment de la véritable majorité républicaine des Chambres. » — On peut juger, par cet échantillon, de l'éloquence de M. Combes. Sa doctrine, comme il dit, nous importe peu : il faut voir le but réel de son discours, qui était d'atteindre le ministère à travers sa majorité. Cette majorité est, en effet, assez différente de celle qui l'a soutenu lui-même. M. Clemenceau ne s'y est pas trompé, et on n'a pas tardé à le voir dans ce qu'on peut appeler sa réplique. — « Sans doute, a-t-il dit, le succès

définitif de la cause républicaine devait nécessairement amener des divergences entre républicains, soit sur les conséquences qui peuvent découler de principes communs, soit sur les méthodes d'action les plus propres à hâter l'application d'idées qu'il est trop souvent plus facile de faire passer dans le texte des lois que de réaliser dans les mœurs. Nous connaissons trop bien la misère de nos divisions lorsqu'elles ont pour effet de réduire la discussion des idées aux proportions d'un conflit de personnes... Il s'agit moins de gémir inutilement sur les conditions inévitables de l'action des partis que de chercher le remède aux défaillances naturelles de toute humanité dans la constitution au grand jour d'une majorité solide, formée, non sur des satisfactions d'intérêts, mais sur des réalisations d'idées. »

M. Combes avait été applaudi par ses amis; M. Clemenceau l'a été bien plus encore. Les coups qu'il lui avait portés avaient atteint son adversaire en pleine poitrine. M. Combes était accusé de poursuivre un intérêt personnel, tandis que M. Clemenceau se targuait de travailler noblement, avec la majorité telle quelle qui voulait bien le soutenir, à des réalisations d'idées. M. Clemenceau s'est sans doute un peu vanté, mais il a eu les honneurs de la journée. En dépit de la boursouflure de sa harangue, M. Combes est tombé à plat : on a eu l'impression qu'il avait manqué son effet. C'est d'ailleurs une loi mécanique dont la manifestation a été depuis quelque temps assez fréquente dans les milieux parlementaires, que tout agresseur qui se découvre trop, et qui, en attaquant un ministre, pose évidemment sa candidature à sa succession, perd aussitôt tous ses avantages. Au moment des troubles du Midi, M. Millerand, sur lequel on comptait beaucoup et qui semblait alors très près du pouvoir, a pris à partie directement, hardiment, personnellement, M. Clemenceau : il a été repoussé avec pertes. La même chose est arrivée ces jours derniers à M. Combes et un peu plus tard à M. Berteaux. M. Berteaux, lui aussi, a la nostalgie du pouvoir. Il s'est mis à la Chambre à la tête de l'opposition ministérielle, comme M. Combes l'a fait au Sénat, et, malheureusement pour lui, avec le même genre de succès. C'est toute une histoire à raconter : elle édifiera nos lecteurs sur les mœurs parlementaires d'aujourd'hui.

Il s'agissait, originairement, de rendre à M. Joseph Reinach son grade dans l'armée de réserve. Rien de plus naturel puisqu'on avait rendu le sien, et même quelques autres en plus. à M. le général Picquart dans l'armée active. Nous trouvons même qu'on a fait attendre M. Joseph Reinach bien longtemps. Pourquoi n'a-t-il pas été

réintégré en même temps que le général Picquart? Ce retard a été fâcheux : la réintégration de M. Reinach n'aurait pas donné lieu autrefois aux mêmes conséquences qu'aujourd'hui. D'abord, il a fallu réintégrer avec lui un certain nombre d'autres officiers, coupables de divers manquemens à la discipline. Les assemblées n'aiment pas à faire une loi pour une personne, nominalement désignée; elles préfèrent, comme la Providence, procéder par des lois générales. On a même trouvé le moyen, pendant le débat, de rayer le nom de M. Reinach du texte de la loi et de le faire rentrer lui-même dans le droit commun. Il aurait fallu s'en tenir là; mais la Chambre était mise en goût de réintégration : en pareille matière, lorsqu'on a commencé, on ne sait plus où on doit finir. Pourquoi accorder une sorte de privilège aux militaires? Est-ce que les civils ne sont pas aussi dignes d'intérêt? Est-ce que les fautes qu'ils commettent ne méritent pas autant d'indulgence, sinon plus? En conséquence, M. Paul Constans, socialiste, a proposé de « réintégrer dans l'exercice de leurs fonctions, pour prendre rang du jour où elles leur ont été confiées pour la première fois, les anciens fonctionnaires de l'administration publique frappés administrativement pour délit d'opinion ou action politique. » Le gouvernement, qui ne s'attendait à rien de pareil, a perdu la tête. Sans doute il s'est opposé à l'amendement de M. Paul Constans, mais avec quelle mollesse! D'abord, c'est M. le sous-secrétaire d'État aux postes et aux télégraphes qui a parlé en son nom, et, en vérité, c'était trop peu. Cette appréciation ne s'applique pas à la personne de M. Simyan, mais à sa fonction. M. Clemenceau aurait dû prendre la parole lui-même, et combattre avec énergie une proposition en vertu de laquelle une absolution générale englobait indistinctement tous les fonctionnaires qui avaient manqué à leurs devoirs, qui avaient fait acte d'antimilitarisme, qui avaient signé et placardé une lettre insolente à M. le président du Conseil, comme l'instituteur Nègre. Tous devaient être réintégrés. Le gouvernement n'a paru se préoccuper d'abord que de quelques malheureux postiers, compromis dans la dernière grève, et voilà pourquoi M. Simyan a été seul à parler: il aurait dû voir que l'attaque contre lui prenait un caractère plus direct lorsque M. Berteaux a soutenu l'amendement Constans. — Le gouvernement, a dit M. Berteaux, promet toujours aux fonctionnaires de leur donner un statut personnel qui ne vient jamais. Dans l'état de choses actuel, ils sont livrés au bon plaisir : la Chambre doit faire quelque chose pour eux. — C'était blâmer le ministère des actes d'énergie intermittente qu'il a accomplis : cependant M. Clemenceau

s'est tu, et, lorsqu'on est allé aux voix, l'amendement Constans a été voté par 330 contre 217. Les journaux ministériels ont expliqué depuis qu'il y avait eu surprise; que l'attitude indifférente de la Chambre, pendant que M. Constans développait son amendement et que M. Berteaux le soutenait, n'avait pas permis de prévoir le vote qui allait se produire; que le silence du gouvernement venait de sa trop grande confiance dans le bon sens de la majorité. Ce sont là de faibles excuses. L'intervention arrogante de M. Berteaux avait fort nettement caractérisé le mouvement agressif de l'opposition: le ministère s'est abandonné.

Grande victoire pour M. Berteaux, s'il n'en avait pas abusé; mais, en proie au même démon qui avait égaré M. Combes, il a voulu pousser plus loin ses avantages et battre l'ennemi une seconde fois. Le lendemain du vote, le bruit a couru que le ministère avait réfléchi, qu'il s'était ressaisi et qu'il se proposait de reprendre la question devant le Sénat. Rien n'était plus correct : le gouvernement a le droit incontestable de reproduire devant le Sénat une opinion qui n'a pas prévalu devant la Chambre, et de mettre par là celle-ci en mesure d'en délibérer une seconde fois. Mais on ajoutait que le ministère poserait la question de confiance au Luxembourg, — ce qu'il n'avait pas fait au Palais-Bourbon, où son attitude nonchalante avait donné à croire qu'il n'attachait pas une grande importance à la question, — et, dès lors, M. Berteaux avait bien quelque droit de lui reprocher d'avoir laissé la Chambre s'engager sans l'avoir avertie suffisamment, et de l'obliger ensuite à se déjuger. Quant à lui, il voyait là une humiliation contre laquelle sa dignité se révoltait! M. Clemenceau y a vu, de son côté, une occasion de réparer la faute qu'il avait commise en s'abstenant pendant la première passe d'armes, et de prendre sa revanche contre M. Berteaux. Interrogé sur ses intentions, il a été d'une netteté parfaite. Jamais son langage n'avait été plus vif, plus ferme, plus tranchant. — « Nous refusons, a-t-il dit, de réintégrer la totalité des fonctionnaires qui se sont mis en révolte contre le gouvernement de la République. Si vous voulez livrer le gouvernement de la République à une organisation anonyme de fonctionnaires irresponsables, qui exerceront une pression dans les bureaux sur le gouvernement et qui l'arracheront au contrôle de la Chambre, nous ne sommes pas les républicains de cette désorganisation-là. Il y a quelque chose d'anarchique dans la situation présente de l'administration française. La République est au suffrage universel, elle n'est pas aux fonctionnaires. Si vous voulez renverser les termes du problème, ayez le cou-

rage de le dire et de voter pour l'anarchie. On n'est pas obligé d'être fonctionnaire : quand on l'est, on a certaines obligations à remplir. Il y a encore en France un certain nombre de citoyens qui ne le sont pas : je prétends qu'ils ne doivent pas être à la merci des autres. Quant à nous, messieurs, nous n'avons jamais varié sur ce point. Si une confusion s'est produite dans les esprits, nous pouvons en avoir notre part de responsabilité. Mais vous nous concéderez qu'aujourd'hui la question est bien clairement posée. La Chambre sait parfaitement ce qu'elle doit faire : elle doit choisir entre des fonctionnaires révoqués, des fonctionnaires révoltés, et le gouvernement de la République. Qu'elle prononce ! » — Nous avons résumé et condensé le discours de M. Clemenceau, mais nous en avons respecté les termes. Ce langage fait plaisir. M. Méline, M. Ribot, M. Rouvier, M. Waldeck-Rousseau en son temps, M. Jules Ferry n'en auraient pas tenu un autre. On peut être surpris de le retrouver sur les lèvres de M. Clemenceau ; mais l'esprit souffle où il veut.

Quel parti allait prendre la Chambre mise en demeure de retirer son vote de l'avant-veille ? M. Berteaux a essayé de lui faire honte de se déjuger ; il a parlé éperdument ; il a été battu autant qu'on peut l'être ; il l'a été par 311 voix contre 169. Et, par un redoublement de soumission qui était peut-être inutile, la Chambre a voté un ordre du jour de confiance dans le ministère, à la majorité de 352 voix contre 130. La majorité grossit toujours quand on sait décidément de quel côté elle est. N'importe : il aurait mieux valu que M. Clemenceau tînt dès le premier jour le langage énergique qu'il a tenu le second ; il aurait remporté la même victoire à moins de frais et sans être obligé de rudoyer son monde. Une Chambre ressemble un peu au fauve que le dompteur fait reculer, en le regardant dans les yeux, mais qui recule en grondant et se venge quand il le peut. Ce sont exercices dangereux.

Avouons toutefois qu'il y a quelque chose d'un peu comique dans la disproportion, sans cesse renouvelée, entre les grandes résolutions du groupe radical-socialiste et les résultats parlementaires qui s'ensuivent : il est bien permis à M. Clemenceau de s'en amuser un peu. Après la bataille qu'il venait de perdre, le groupe s'est réuni la rage au cœur, et ses meneurs habituels, se sentant meurtris de la défaite qu'ils venaient d'éprouver sur un terrain à la vérité fort mauvais, ont décidé de porter leur action sur un autre, mieux choisi. Ils ont donc chargé leur président, M. Dubief, d'aller voir M. le président du Conseil et de lui poser trois questions dont il ne manquerait pas de

sentir la pointe. La première était de savoir quand viendrait au Sénat la discussion du rachat de l'Ouest : le groupe désirait que ce fût avant Pâques. M. Clemenceau a répondu qu'il le désirait aussi, mais que le rapporteur de la Commission des finances du Sénat, M. Boudenoot, était malade, ce à quoi il ne pouvait rien. La seconde se rapportait aux retraites ouvrières. Là encore, il s'agissait de presser le Sénat; mais ce n'est pas très facile au gouvernement, car il ignore lui-même à quel expédient final il s'arrêtera sur cette grave question. Les rapports du ministère et de la Commission du Sénat sont une véritable Odyssée, pleine des péripéties les plus étranges; nous la raconterons un jour. Il n'y a pas urgence : le projet de loi n'est pas encore à point. M. Clemenceau a conseillé à M. Dubief d'aller en causer avec M. Viviani. La troisième question du groupe avait pour objet de savoir quand serait déposé le budget de 1909 : M. Clemenceau a répondu qu'il n'en savait rien, mais que M. Dubief pourrait peut-être en causer plus utilement avec M. Caillaux. M. Dubief a rapporté ces trois réponses au groupe, qui en a constaté le caractère négatif, ou évasif, et en a montré une vive irritation. Il l'a même traduite dans un ordre du jour menaçant pour le ministère, s'il n'exécute pas docilement certaines injonctions. Le malheur est qu'en séance publique, le groupe se débande et ne suit plus ses chefs, ce qui fait la partie belle à M. Clemenceau.

Il est à croire maintenant que le ministère atteindra les vacances de Pâques : on verra après. Tout le monde a des griefs contre M. Clemenceau. Les progressistes et les libéraux en ont autant que personne, car cette désorganisation et cette anarchie administratives qu'il dénonce si éloquemment à la tribune, M. le président du Conseil ne fait rien pour y mettre un terme. Frapper quelques fonctionnaires dont la révolte devient insolente est bien; maintenir contre eux les peines qu'ils ont encourues est mieux; mais cela ne suffit pas. On ne guérit pas un mal aussi profond et aussi invétéré par des topiques violens : il y faut tout un régime, et nous n'en voyons même pas les premières applications. Nos fonctionnaires devraient faire de l'administration; ils font tous, on leur fait faire à tous de la politique, et quelle politique! L'état intérieur du pays n'a pas sensiblement changé depuis M. Combes : les mêmes pratiques continuent de produire les mêmes effets. Nous croyons quelquefois à la bonne volonté de M. Clemenceau ; mais alors son impuissance est manifeste. A supposer qu'il donne les instructions qu'il devrait donner, il ne sait pas se faire obéir. Il a dans sa politique, comme dans ses paroles,

des boutades heureuses; mais ce sont des boutades; elles ne constituent pas une action suivie.

Pourquoi donc les progressistes, sans faire aucun effort pour le soutenir, n'en font-ils non plus aucun pour le renverser? C'est parce qu'ils ne savent pas qui le remplacerait. Ils n'ont aucune raison d'aimer M. Clemenceau, mais ils aiment encore moins M. Berteaux, et surtout M. Combes. Si M. Clemenceau venait à tomber, il semble bien qu'aujourd'hui son successeur ne serait ni M. Berteaux, ni M. Combes, car tous les deux, en cherchant à le frapper, ne se sont fait mal qu'à eux-mêmes : mais qui serait-ce? Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? On ne voit rien. Avec une grande agitation apparente, il y a en réalité, à la Chambre, une grande inertie. Sans doute, le ministère est à la merci du moindre incident; mais quand cet incident se produira-t-il? Le proverbe dit qu'entre deux maux il faut choisir le moindre. On le supporte encore mieux quand on ne l'a pas choisi, et nous n'avons pas choisi M. Clemenceau.

La situation militaire au Maroc s'est améliorée d'une manière sensible à la suite des combats de ces derniers jours. Le général d'Amade a justifié la confiance que le gouvernement a mise en lui. Si ses premières opérations ont été empreintes de quelque incertitude, ces légers défauts ont été corrigés bien vite. Le général a finalement réparti ses troupes en colonnes solides, dont les mouvemens ont été heureusement combinés pour atteindre le but qu'il se proposait et, à deux reprises, il a infligé aux Chaouia des leçons qui ont dû produire sur eux quelque effet. Nous n'en dirons pas davantage, ne sachant pas encore si cet effet a été décisif : nous ne le saurons que quand nous pourrons remettre la région de Casablanca et Casablanca elle-même entre des mains chérifiennes, et nous dégager d'une aventure qui, sur ce point, ne peut nous conduire à aucun résultat utile.

La Chambre vient de se livrer à une nouvelle discussion sur les affaires du Maroc. L'occasion lui en a été fournie par une demande de crédits supplémentaires destinés à faire face à nos dépenses déjà effectuées, dépenses qui s'élèvent actuellement à 22144761 francs. Mais le rapporteur du projet, M. Doumer, a soin d'indiquer que ce chiffre ne comprend pas : 1° les frais de reconstitution des approvisionnemens généraux de l'armée, nécessitée par les prélèvemens qu'on a dû y faire ces derniers mois; 2° les frais de reconstitution ou de réfection des armes et du matériel détruits ou détériorés; 3° les dépenses pour travaux de réfection de nos navires, sans parler de la

perte du transport *la Nive*. A quel chiffre montent toutes ces dépenses? Nous n'en savons rien; nous ne le saurons que plus tard; peut-être ne le saurons-nous jamais exactement. Il n'y a pas lieu de croire que, dans les chiffres qu'il nous donne, M. Doumer reste au-dessous de la réalité. Sa préoccupation semble être, au contraire, de faire valoir nos sacrifices de toute nature parce qu'il en résulte, à ses yeux, pour nous des droits correspondans. L'argent que nous avons dépensé devient une créance de la France sur le Maroc: peut-être en avons-nous de meilleures sur d'autres pays. De plus, nous avons perdu 99 hommes, dont 9 officiers, et nous avons 311 blessés, dont 19 officiers. Qu'un tel effort nous donne des droits nouveaux qui viennent s'ajouter, comme le dit M. Doumer, aux droits antérieurs et permanens que notre pays tient de sa position géographique et de son histoire, nous en conviendrons volontiers avec lui. Mais nous avons une tendance à croire que ce que nous disons entre nous, Français, devient, par le fait même que nous l'avons dit, une vérité pour tous les autres, habitude qui nous a déjà causé quelques déceptions et qui pourrait bien nous en causer encore. C'est là de la politique toute verbale: la question est de savoir si, dans le cas actuel, elle correspond à la réalité.

Une discussion sur la politique générale vient d'avoir lieu au Reichstag allemand. Elle a été retardée quarante-huit heures par la grève des journalistes parlementaires, épisode piquant qui n'a eu jusqu'ici d'analogue dans aucun autre parlement. Les journalistes allemands, injuriés par un député au cours d'une séance, ont déclaré qu'ils ne reprendraient leurs fonctions qu'après avoir reçu des excuses. Il a fallu leur en faire, car un discours entendu par quelques centaines de personnes n'est rien s'il n'est pas reproduit par les journaux, et M. le prince de Bülow, non plus que M. de Schœn, n'étaient d'humeur à parler dans le désert. Enfin, tout s'est arrangé, et nous avons pu lire leurs discours, qui sont parfaitement corrects, quoique empreints d'une réserve assez sensible. En somme, ils peuvent se résumer dans ce passage de celui du chancelier de l'Empire: — « On ne saurait méconnaître que l'application des plus importantes décisions de l'Acte d'Algésiras a été gênée par les troubles qui se sont produits au Maroc, et particulièrement par le conflit survenu au sujet du trône. Le gouvernement français ne peut pas nous reprocher d'avoir méconnu ces circonstances et d'avoir interprété l'Acte d'Algésiras avec petitesse et étroitesse. Nous ne le ferons pas non plus à l'avenir;

mais nous espérons que la France, de son côté, reconnaîtra de la même manière et respectera l'Acte d'Algésiras, pacifiquement et amicalement. » — Il serait tout à fait injuste de notre part de contredire la déclaration du prince de Bülow : le gouvernement allemand a interprété l'Acte d'Algésiras comme il devait l'être, et n'a nullement cherché jusqu'ici à l'opposer comme un obstacle, ou même comme une gêne, à notre action militaire à Casablanca. Mais son interprétation, quelle est-elle au juste ? On la trouve dans le discours de M. de Schœn, et notamment dans le paragraphe suivant : — « Il me semble que, pour l'appréciation des événemens du Maroc, il faut expliquer les points suivans. L'Acte d'Algésiras règle internationalement un terrain défini. Mais à côté de lui, il y a encore place pour des actes indépendans, de telle sorte que les puissances signataires de l'Acte international ne se dessaisissent pas du droit d'intervenir en cas d'atteinte flagrante portée à leurs droits et à leurs intérêts particuliers. » — La France a usé de ce droit dans des conditions légitimes, M. de Schœn le reconnaît ; mais il laisse entendre que le gouvernement impérial pourrait en user de même à l'occasion. Voilà pour le présent : quant à l'avenir, les ministres allemands ont déclaré qu'ils avaient confiance dans les promesses faites par le gouvernement français. « — Si nous mesurons les événemens du Maroc à l'Acte d'Algésiras, a dit M. de Schœn, nous devons constater qu'aucune violation formelle du traité de la part de la France n'a pu être constatée jusqu'à présent. » — La constatation aurait pu être faite dans des termes plus chauds, mais enfin elle est faite. Et M. de Schœn a ajouté : — « A plusieurs reprises, le gouvernement français a déclaré à la Chambre, au milieu des applaudissemens, qu'il ne poursuivait au Maroc aucune politique de conquête, qu'il ne songeait à aucun protectorat, qu'aucune expédition n'était préparée contre Fez ou Marakech, que l'action militaire n'avait d'autre but que le rétablissement de l'ordre, que l'occupation n'avait qu'un caractère provisoire, et qu'il se renfermerait exactement et correctement dans le cadre de l'Acte d'Algésiras... Le gouvernement impérial n'a aucun droit de douter de la sincérité et de la loyauté du gouvernement français. » — C'est un droit, en effet, que nous n'avons donné à personne.

Quant à la Chambre, elle a voté les crédits, comme elle devait le faire, à une grande majorité. Les socialistes seuls les ont repoussés, à la suite d'un discours où M. Jaurès a renouvelé ses déclamations habituelles, et s'est montré particulièrement dur pour nos officiers et nos soldats. La guerre a ses horreurs, mais elle a ses nécessités : M. Jaurès

se plaît à décrire les premières et méconnaît les secondes. Il accuse notre armée d'inhumanité lorsque, surprenant l'ennemi en flagrant délit de formation, elle prend contre lui l'offensive. La Chambre ne pouvait pas s'arrêter à ce discours dont le gouvernement, dépêches officielles en main, n'a pas eu de peine à faire justice. Elle a accueilli tout autrement celui de M. Ribot qui a relevé une fois de plus les fautes commises, non pas pour en tirer des griefs contre le gouvernement, mais pour en empêcher autant que possible le retour ou l'aggravation. M. Ribot a indiqué la politique à suivre, politique d'abstention dans les affaires intérieures du Maroc et de neutralité sincère entre les partis ou les factions qui s'y disputent, à la condition toutefois qu'ils videront leur querelle ailleurs que dans la région des ports, où la France et l'Espagne ont des devoirs à remplir en vertu de l'Acte d'Algésiras. Parmi les fautes d'hier, M. Ribot a signalé l'imprudence avec laquelle on a fait ou laissé venir le Sultan à Rabat, et parmi celles qui restent à craindre pour demain, il a dénoncé l'imprudence plus grande encore qu'il y aurait à l'appeler dans le Chaouia : l'associer à nos succès militaires serait le compromettre définitivement avec nous et nous compromettre avec lui. La réponse de M. le ministre des Affaires étrangères est restée sur ce point un peu évasive, et nous le regrettons. Notre situation au Maroc se ressent du flottement qui existe dans la pensée gouvernementale. Lorsqu'on n'a pas une politique reposant sur des données très fermes, on est à la merci des moindres incidens, et on cherche ensuite dans ces incidens des explications et des excuses. Le langage de nos ministres nous a donné plus d'une fois cette impression depuis quelque temps : il n'a rien fait pour la dissiper dans ce dernier débat.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.